N° 325 — Tome LXXXIX 1er Janvier 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN,
R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY,
HANNS HEINZ EWERS (FÉLI GAUTIER *trad.*), ANDRÉ FONTAINAS,
ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, HUBERT-FILLAY,
P.-G. LA CHESNAIS, TRISTAN LECLÈRE, ÉMILIE LEROU,
MAURICE DE NOISAY, JEAN NOREL, GEORGE-ANTOINE ORLIAC,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE,
CARL SIGER, GABRIEL SOULAGES, CH. TERRIN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXV

MCMXI

SOMMAIRE

N° 325 — 1er JANVIER 1911

Ernest Gaubert	*Pierre Louys*	5
André Rouveyre	*Visages : LVI. Louis Pergaud*	27
A.-Ferdinand Herold	*Les Anciennes adaptations françaises de Roméo et Juliette*	28
Hubert-Fillay	*Offrande d'Automne*, poésie	44
Maurice de Noisay	*L'Esprit de Jean Moréas*	47
Hanns Heinz Ewers (Féli Gautier *trad.*)	*Les Cœurs des Rois de France*, nouvelle	63
George-Antoine Orliac	*Paysages d'eau*, poésie	82
Emilie Lerou	*Une Interview de M. Bergeret* (*Les Origines du Féminisme*)	87
Ch. Terrin	*La Méthode objective et la Sorbonne*	97
Gabriel Soulages	*La Terrible question Pommié* (XII-XVI) roman	104

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Lettres d'un Satyre* (V).	129
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	131
Rachilde	*Les Romans*	136
Jean de Gourmont	*Littérature*	142
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	147
Gaston Danville	*Psychologie*	153
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	158
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	161
Carl Siger	*Questions coloniales*	165
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	171
R. de Bury	*Les Journaux*	178
André Fontainas	*Les Théâtres*	182
Tristan Leclère	*Art ancien*	186
Henri Albert	*Lettres allemandes*	191
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	195
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	200
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	203
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	209
Mercure	*Publications récentes*	213
—	*Echos*	215

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ALFRED DE MUSSET

Œuvres complémentaires, réunies et annotées, par MAURICE ALLEM.
Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe,
(Alfred de Musset. De Musard à la Reine Pomaré. La Présidente).
Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. Documents inédits.
Vol. in-18..... 3 50

MARK TWAIN

Le Legs de 30.000 dollars et autres contes.
Traduits et précédés d'une étude sur l'auteur par MICHEL EPUY. Vol. in-18..... 3 50

PAUL FRÉMEAUX

Dans la chambre de Napoléon mourant.
Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur. Vol. in-18 3 50

DEPUIS LE 1^er^ JANVIER 1911

LE

MERCVRE

de

FRANCE

paraît sur 224 Pages

sans augmentation de prix

CUMIN et MASSON, Éditeurs à Lyon

SEULE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

LES MISÉRABLE

Illustrations de

GEORGES JEANNIOT

Gravées à l'eau-forte par

BOILOT, COURTRY, DESMOULINS, FAIVRE, GILBERT
MONGIN et MULLER

Cinq magnifiques volumes in-4 carré, brochés
Imprimés sur beau papier, par G. Chamero
Ornés de 228 Eaux-fortes dont 25 hors texte.

Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des cinq volumes :

Sur beau papier vélin blanc. 1

Payable 10 francs par mois

PRIME aux premières demandes
SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste

La Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publie, tous les mois, u
logue de BEAUX LIVRES (Livres d'Art. — Livres illustrés des
et XIXe siècles. — Autographes. — Belles Reliures, etc., etc.)

Ce Catalogue est envoyé gratuitement sur demande

PIERRE LOUŸS

—

En mars 1896, brusquement, un livre et un nom inconnus, la veille, du grand public, apparurent dans la lumière de la gloire. Mais, à l'encontre de la plupart des auteurs, après *Aphrodite*, M. Pierre Louys ne céda ni aux caprices, ni aux suggestions du succès. Volontairement, il vécut en dehors de toute publicité personnelle, et demeura rebelle aux exemples de la mode littéraire. Non seulement il ne voulut ni imiter, ni continuer le livre qui assurait sa réputation, mais encore se garda jalousement de multiplier ses écrits.

En quatorze ans, il nous donnera seulement cinq volumes, quelques poèmes, quelques articles de polémique morale et quelques essais d'histoire. Toutefois, en outre qu'il sera différent de celui qui l'aura précédé, chacun de ces ouvrages constituera une œuvre plénière. Pas une page médiocre ne déparera cet ensemble harmonieux, facile et achevé, d'un style pur, inégalable et lumineux.

§

Pierre Louys naquit, le 10 décembre 1870, d'un père champenois et d'une mère parisienne.

Petit-neveu du duc d'Abrantès par sa bisaïeule Louise Junot, sœur du héros de Nazareth et d'Austerlitz, il est l'arrière-petit-fils de Sabatier, membre fondateur de l'Institut en 1795 et chirurgien consultant de Napoléon Ier.

Sa mère a laissé des peinturès estimées. Son frère, ancien directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, occupe l'ambassade de Saint-Pétersbourg.

Jusqu'à la rhétorique, il suivit les cours de l'Ecole Alsacienne, institution protestante dont il ne semble point avoir gardé un souvenir heureux. Sa philosophie s'acheva au lycée Janson de Sailly par les deux baccalauréats ès sciences et ès lettres, et fut complétée par quelques études peu régulières en Sorbonne. Bientôt, Pierre Louys, qui avait été conduit à dix-neuf ans par José-Maria de Heredia chez Leconte de Lisle, se dégagea de l'enseignement universitaire et ne voulut plus suivre que les conseils de son propre goût et de la poésie. Ils s'accordèrent à le pousser vers la beauté.

Il fonda, à peine âgé de vingt ans, et dirigea une petite revue : *la Conque*. Cette curieuse publication n'était tirée qu'à cent exemplaires. Aujourd'hui, elle est devenue introuvable. Chaque numéro de ce recueil de vers s'ouvre par un poème inédit signé d'un nom illustre : Leconte de Lisle, Algernon Swinburne, José-Maria de Heredia, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Jean Moréas, Judith Gautier y collaborèrent aussi. Les poésies des huit jeunes gens inconnus qui ne s'étaient fait imprimer nulle part encore y suivaient celles de ces hôtes célèbres. Aux quatre vents des opinions politiques et littéraires, la vie a dispersé depuis cette école hâtivement formée et plus vite encore dissoute, où Paul Valéry voisinait avec Henry Bérenger. Dans *la Conque*, Pierre Louys ne signait point. Ses initiales ou un pseudonyme le dissimulèrent au rare public de cette revue. Même en un périodique tiré à petit nombre, ce débutant se défiait si fort de ses premiers vers qu'il hésitait à donner son nom.

En 1891, la même année, il se laissait pourtant décider à réunir en plaquette quelques poèmes, sous le titre d'*Astarté*. Quatre autres plaquettes de prose suivirent et ne furent, comme la première, imprimées qu'à cent exemplaires, tant l'auteur se montrait peu pressé d'être lu par le public. Ce sont des contes antiques d'une forme nouvelle; philosophiques et d'une sensualité très vive, ils participent à la fois de Diderot et de Mallarmé, tout en portant les marques d'une personnalité délicieuse et forte. L'enchantement de ce qui sera la phrase de *Bilitis* nous y surprend déjà. Ce sont : *Léda ou la Louange*

des bienheureuses Ténèbres (1893); *Chrysis*, fragment (1893); *Ariane ou le Chemin de la paix éternelle*, conte (1894); *la Maison sur le Nil ou les apparences de la vertu*, conte (1894) (1).

Entre temps, il traduisait du grec les poésies de Méléagre, qui n'avaient jamais été réunies en langue française (1893). Il traduisait *les Scènes de la vie des courtisanes*, de Lucien de Samosate (1894).

Nonchalant et voyageur, il allait deux ans de suite (1891-1892) prendre à Bayreuth un enseignement artistique qui le charmait. L'esthétique wagnérienne influença profondément son esprit. D'autre part, les terres de soleil l'attiraient invinciblement et c'est au retour d'une longue villégiature estivale en Algérie qu'il publiait les premières *Chansons de Bilitis, traduites du grec*, en décembre 1894.

Aussitôt il partait pour Séville, après avoir déposé à *l'Echo de Paris* le manuscrit d'un roman de mœurs antiques. M. Henry Simond refusa cet ouvrage. A *la Revue blanche*, M. Lucien Mühlfeld, après l'avoir feuilleté, le refusa également. Ce roman n'était pas entièrement inédit, *la Wallonie* en ayant publié un chapitre deux ans auparavant (1892).

Enfin, une revue, qui n'avait pas encore hôtel sur rue, et notoire surtout par ses attaques et les colères qu'elle suscitait, une revue qui portait le nom du plus illustre des périodiques français, *le Mercure de France*, publia *l'Esclavage* en feuilletons mensuels à partir d'août 1895. En mars 1896, la librairie du même recueil édita *l'Esclavage* sous le nom d'*Aphrodite*, à frais d'auteur.

S'appuyant sur de nombreux précédents, M. Pierre Louys, persuadé que les romans antiques ne pouvaient s'adresser qu'à un public peu nombreux, avait demandé à ce que le tirage ne dépassât pas mille exemplaires, chiffre habituel d'ailleurs des premières éditions du *Mercure* à cette époque. La presse gardait le silence quand, tout à coup, un article inespéré de François Coppée, qui n'avait jamais vu l'auteur, jeta un appel de

(1) Ces contes avaient été annoncés comme faisant partie d'un ensemble: *l'Heptaméron d'Amarillys*. *Chrysis* constitue le premier chapitre d'*Aphrodite*. A la même série appartiennent *Biblis*, publié par « *le Centaure* »; *Danäe*, qui a paru dans le « *Mercure de France* »; *la Sirène*, *l'Amour et la Mort d'Hermaphrodite*, encore inédits. — Ces sept contes seront prochainement réunis sous le titre : *le Crépuscule des Nymphes*.

triomphe. A ce moment, Coppée avait pourtant déjà été touché de la grâce. Son admiration lyrique n'en porta que mieux. Pour que ce catholique fervent, suivant d'ailleurs la trace de Jésus de Galilée pardonnant à Marie de Magdala et à la Samaritaine, pardonnât à Chrysis la Galiléenne, il fallait, n'est-ce pas? que la courtisane fût bien belle et bien émouvante et que son auteur l'eût parée de tous les charmes de la couleur du style. Rarement un écrivain notoire salua d'une telle fanfare de louanges l'œuvre d'un nouveau venu :

... Vous n'avez pas lu *Aphrodite*? Alorsqu'est-ce que vous faites entre vos repas? Sachez qu'on n'a rien écrit de plus parfait en pure langue française depuis le *Roman de la Momie* et depuis *Salammbô*. Soyez sûr que les cendres de Gautier ont frémi de joie à l'apparition de ce livre et que, dans le paradis des lettrés, l'ombre de Flaubert hurle, à l'heure qu'il est des phrases de Louys, les soumet à l'infaillible épreuve de son gueuloir et qu'elles la subissent victorieusement.

Enfin voilà donc un jeune, un vrai jeune — Pierre Louys n'a pas vingt-six ans — qui nous donne un beau livre, un livre écrit dans une langue impeccable, avec les formules classiques et les mots de tout le monde, mais rénovés et rajeunis à force de goût et d'art ; un livre très savant et où se révèle, à chaque page, une connaissance approfondie de l'antiquité et de la littérature grecque, mais sans pédantisme aucun et ne sentant jamais l'huile de l'effort, un livre dont la fable contient sans doute un symbole ingénieux et poétique mais un symbole parfaitement clair ; un livre enfin qui est vraiment issu de notre tradition et animé de notre génie, dans lequel la beauté, la force et la grâce se montrent toujours en plein soleil et inondées d'éclatante lumière...

Depuis cet article du *Journal* (14 avril 1896), pour satisfaire les lecteurs, dont le nombre allait croissant, on a tiré de ce roman plusieurs centaines de mille exemplaires, deux éditions de luxe, trois éditions illustrées, deux éditions ordinaires, trois drames dont l'un a été représenté en Russie et l'autre en Autriche contre la volonté de M. Louys, quatre livrets d'opéra et une partition de M. C. Erlanger jouée près de cent fois à l'Opéra-Comique et qui demeure au répertoire.

Les années qui suivirent ce triomphe se passèrent en voyages. M. Pierre Louys visita trois fois l'Italie, fit trois séjours en Andalousie, où il écrivit *la Femme et le Pantin* en vingt jours. Il passa deux hivers au Caire, remonta le Nil jusqu'à Philæ, encore épargnée par les eaux dévastatrices. A quatre

reprises différentes il partit pour Alger, Constantine, Biskra et Bou-Saada. M. Henry Bataille pouvait écrire, en marge de sa charge, une petite épigramme qui malicieusement commençait par ce vers :

Je l'ai vu de passage à Paris, en visite...

En 1899, M. Pierre Louys épousait Mlle Louise de Heredia, la fille cadette du poète qui avait été pour lui, depuis dix ans, le maître et l'ami le plus cher et le plus aimé.

§

M. Pierre Louys se tient très à l'écart. On le voit rarement aux grands jours de Paris, tant il a le désir de passer inconnu dans la foule. La haute dignité de sa vie d'homme et d'artiste, la loyauté un peu hautaine de son geste, la clarté d'un regard vif, toute son élégance sobre et facile, qui rappelle à la fois certains portraits du XVIIIe siècle et le sourire et l'attitude de certains Van Dyck, cet ensemble de qualités de « l'honnête homme » commandent dès l'abord l'admiration et la sympathie...

Dédaigneux des moyens de publicité recherchés par tant d'autres, M. Pierre Louys, qui n'a pas sollicité la gloire et au-devant duquel la gloire est venue, est demeuré l'homme simple, le bibliophile passionné, le lettré curieux qu'il découvrait à ses débuts. Rien des défauts de l'homme de lettres.

Son petit hôtel du hameau de Boulainvilliers est la cité des livres. Les collections d'éditions rares et d'estampes japonaises lui font avec la société de quelques amis choisis une atmosphère propice à son rêve érudit et charmant. C'est là qu'il compose avec la paresse heureuse et la facilité précise d'Ovide des livres rayonnants, trop rares à notre gré, toujours nouveaux et toujours purs. Pour comprendre la morale de son œuvre il fallait connaître ces détails de la vie actuelle et des débuts de M. Pierre Louys.

§

Avant tout, M. Pierre Louys est un poète, et un poète philosophique. L'amer problème du devenir humain, que nul n'a résolu encore, l'inquiète. Aux trois questions que l'homme se pose, depuis les origines : Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-

tu? ni la science, ni la poésie, ni les religions n'ont répondu. Mais la sagesse antique a conseillé l'oubli du futur et du passé et a calmé l'angoisse universelle. « Si de toi tu ne connais que le présent, vis du moins dans le présent... »

C'est l'enseignement de Lucrèce et d'Epicure et de Platon. Et par quelque côté c'est la morale de Nietzsche, si on l'entend bien. Non dans un but de satisfactions vulgaires, immédiates et grossières, tu devras tendre à vivre le présent, mais dans un but d'élévation et de possession plénière de toi-même. Tu vaincras les révoltes de la cité intérieure, afin de jouir mieux, devant ton esprit, des forces et des trésors de ton esprit. Indulgent à tous, sévère pour toi, sachant que le bien et le mal ne sont le bien et le mal que par rapport aux sociétés, et respectant toutefois l'ordre nécessaire des sociétés, tu seras ému par la vie, mais ne te laisseras pas guider par ta seule émotion. La Vertu et la Beauté sont également désirables et ce serait d'une passion insensée que de t'attacher exclusivement à l'une ou à l'autre. Volupté et renoncement sont pour le sage des mots d'une même valeur. Toute tyrannie est haïssable. Laisse la couleur du jour et de l'heure influer sur ton âme. Goûte le prix de l'instant qui passe. Toute lumière ne convient pas également à tous. Fidèle à la tradition des grands sensibilistes, M. Pierre Louys a prêché une morale très haute et qui, comme ces paroles qu'on écoutait dans le temple d'Isis, n'étaient pas entendues semblables par tous les assistants. De même que les vingt mille pèlerins d'Eleusis, qui ne comprenaient pas pareillement le geste de l'hiérophante élevant l'épi de froment cueilli dans le plus pur silence, mais qui s'agenouillaient avec une ferveur unanime à l'heure où Phryné entrait, nue, dans la mer et saluaient en elle le rayonnement et le visage même de la Déesse. Derrière la morale facile et apparente de ces livres de M. Pierre Louys, on trouvera la morale des initiés. Certains critiques ont affecté de s'y méprendre. Les préfaces et les notes ne pouvaient avertir que le lecteur de bonne foi.

Cette morale du devoir de vivre en beauté l'instant qui passe, cette douleur de sentir que la beauté ne vaincra pas le tombeau et le temps, cette inquiétude sœur de l'inquiétude de Faust, tempérée par toute la sérénité lumineuse d'une âme qui accepte le destin, on les rencontre déjà dans ses premiers

vers, où l'on retrouve fondues les qualités formelles du Parnasse et du Symbolisme :

L'OMBRE

C'est moi, c'est moi, pauvre âme, ô trop longtemps pleurée!
Aux sources de l'Oronte, ivres d'aube et d'oiseaux,
C'est moi qui sur tes pas abaissais les roseaux,
Et de tes hautes mains prenais l'urne altérée.

Et plus tard, quand Eros mêla notre destin,
C'est moi qui venais traire au ventre des chamelles
Le lait mince étiré des tremblantes mamelles,
Dans l'outre obèse et lisse aux flancs couverts de thym.

Me connais-tu ? Devant la clairière interdite,
Je gardais les boucs blancs promis à l'Aphrodite
Et tressais les iris aux cornes des béliers...

Approche-toi, pauvre âme à jamais solitaire,
Ombre qui viens, fidèle à tes champs familiers,
Revoir l'eau successive et l'immuable terre.

Mais, plus caractérisque, citons ce poème récent, *l'Apogée* (1), qui doit, à notre sens, être considéré comme un des plus sûrs et des plus inaltérables chefs-d'œuvre de la poésie française :

L'APOGÉE

A l'héroïne d'un roman futur.

Psyché, ma sœur, écoute immobile, et frissonne...
Le bonheur vient, nous touche et nous parle à genoux.
Pressons nos mains. Sois grave. Écoute encor... Personne
N'est plus heureux ce soir, n'est plus divin que nous.

Une immense tendresse attire à travers l'ombre
Nos yeux presque fermés. Que reste-t-il encor
Du baiser qui s'apaise et du soupir qui sombre ?
La vie a retourné notre sablier d'or.

C'est notre heure éternelle, éternellement grande,
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour
Comme un voile embaumé de rose et de lavande
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus,
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,

(1) Ce poème est extrait du prochain roman de M. Pierre Louys : *Psyché*

A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

Rappelez-vous qu'un soir, couchés sur notre couche,
En caressant nos doigts frémissants de s'unir,
Nous avons échangé de la bouche à la bouche
La perle impérissable où dort le Souvenir.

Ce sont là des vers qui durent autant qu'une langue. Rien d'éphémère ne leur prêta une couleur fausse. Ils sont de tout les temps, et, sur la haute tour qui regarde la mer, Léandre eût pu les dire à Héro, comme Troïlus à Cressida, comme Tristan eût pu les murmurer à Yseult. Ces vingt-quatre vers assureraient un nom de vivre. Ici, c'est la conception même de la vie que se fait l'auteur qui crée le poème, qui le rend si profond, d'une sonorité à la fois si vive, si rare et si simple et leur donne une âme claire et vivante. Précision, lumière, ces mots reviendront sans cesse en parlant de la morale et de l'art de M. Pierre Louys. Et cette œuvre faite de tant de lumière pourtant retentira sans cesse de clameurs de mort et de cris de funérailles (1), mais comme elle est l'image la plus parfaite de la vie vécue, on ne ressent guère, à une première lecture, cette impression. L'amour et la mort se tiennent enlacés au seuil de tous ces livres — sauf de *Pausole* — comme un symbole et un avertissement qu'ils ne sont pas ce qu'une rumeur bénévole veut laisser croire. Hanté par l'idée de l'éternelle dissolution, il semble avoir voulu presser ses héros de vivre, il semble avoir voulu concentrer leur vigueur et leur esprit en des actions rapides et violentes. Et s'il les surexcite dans la passion, ce sera pour leur opposer le bon roi de Tryphème, nonchalant et indulgent. Devant l'ombre finale, l'action et la paresse s'équilibrent et s'équivalent. Où est la sagesse ? Elle n'est pas également chez Pausole et chez Demetrios. Seul s'y trompera le lecteur inattentif. Comme le disait Frédéric Nietzsche :

(1) *Aphrodite* a signalé par sa vogue le retour possible à des mœurs où il y aurait un peu de liberté : venu à sa date, ce livre a la valeur d'un contre-poison.

M. Pierre Louys a bien senti que ce livre de chair aboutissait logiquement à la mort : *Aphrodite* se clôt par une scène de mort, par des funérailles.

C'est la fin d'*Atala* (Chateaubriand plane invisible sur toute notre littérature), mais refaite et renouvelée avec grâce, avec tendresse — si bien qu'à l'idée de la mort vient se joindre l'idée de la beauté, et les images, enlacées comme deux courtisanes, tombent lentement dans la nuit.

(Remy de Gourmont, *le Livre des Masques*, I, pp. 183 et sq.)

Pour aimer à vivre la vie
Il faut savoir la dominer!
Apprends donc à t'élever!
Apprends à regarder en bas.

Toutefois la morale de Pierre Louys n'est pas celle de Zarathoustra, ou du moins de ce qu'on entend en général et à tort pour la morale nieztschéenne, non, c'est la grande morale humaniste, la morale des sensibilistes français avant que le romantisme n'eût faussé la sensibilité littéraire. Conditionnée par une claire raison, cette sensibilité se préoccupe de beauté. Elle veut s'épanouir en harmonie, mais elle a sa source dans l'émotion humaine. Un des premiers, dans un temps où les jeunes écrivains tournaient délibérément le dos à la vie, M. Pierre Louys proclama la nécessité pour l'art de s'alimenter dans la vie. Depuis on a tant parlé du retour à la vie que l'expression s'en est usée; elle était nouvelle il y a douze ans et en opposition heureuse avec un art factice et volontairement artificiel. *Aphrodite* renferme bien des témoignages de cette esthétique qui renouait avec de hauts exemples :

Soudain il s'arrêta sur le seuil, stupéfié par la lumière immense des midis de la terre africaine.

La rue devait être blanche et les maisons blanches aussi, mais la flamme du soleil perpendiculaire lavait les surfaces éclatantes avec une telle furie de reflets que les murs de chaux et les dalles reverbéraient à la fois des incandescences prodigieuses de bleu d'ombre, de rouge et de vert, d'ocre brutal et d'hyacinthe. De grandes couleurs frémissantes semblaient se déplacer dans l'air et ne couvrir que par transparence l'ondoiement des façades en feu. Les lignes elles-mêmes se déformaient derrière cet éblouissement; la muraille droite de la rue s'arrondissait dans le vague, flottait comme une toile, et à certains endroits devenait invisible. Un chien couché près d'une borne était réellement cramoisi.

Enthousiasmé d'admiration, Démétrios vit dans ce spectacle un symbole de sa nouvelle existence. Assez longtemps il avait vécu dans la nuit solitaire, dans le silence et dans la paix. Assez longtemps il avait pris pour lumière le clair de lune, et pour idéal la ligne nonchalante d'un mouvement trop délicat. Son œuvre n'était pas virile. Sur la peau de ses statues il y avait un frisson glacé.

Pendant l'aventure tragique qui venait de bouleverser son intelligence, il avait senti pour la première fois le grand souffle de la vie enfler sa poitrine. S'il redoutait une seconde épreuve, si, sorti victorieux de la lutte, il se jurait avant toutes choses de ne plus s'exposer

à fléchir sa belle attitude prise en face d'autrui, du moins venait-il de comprendre que cela seul vaut la peine d'être imaginé, qui atteint par le marbre, la couleur ou la phrase, une des profondeurs de l'émotion humaine, — et que la beauté formelle n'est qu'une matière indécise, susceptible d'être toujours, par l'expression de la douleur ou de la joie, transfigurée.

Nul n'a moins que lui confondu l'instinct et l'esprit et ne les a dissociés plus hardiment. Par là, sa morale demeure très pure et très saine. Ce sont les religions, les modes, les civilisations, les intérêts des sociétés, les faux sentimentalismes qui ont rabaissé le dieu antique. S'il cite la phrase de Buffon : « Amour! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres et « le malheur de l'homme ? — c'est qu'il n'y a dans cette « passion *que le physique* qui soit bon et que le moral n'en « vaut rien. » Il ne la fait point sienne. Ce qu'il blâme, si c'est blâmer que montrer les désastres où succombent les héros, c'est le désir absorbant, unique, la passion dévorante, sans équilibre, ni concordance. Au contraire, si, comme chante la vieille fileuse de l'*Henri d'Ofterdingen* de Novalis, « l'amour « a tressé *ses fils* en un *seul fil*... et qu'un *seul cœur* batte « en vous sous un *même* souffle de vie », l'esprit de la vie ennoblit les amants et rien n'est plus divin. Livres de chair ! a-t-on dit, des romans de Pierre Louys, livres pourtant où l'antique désir n'apparaît beau et louable que sublimisé par la douleur et la pensée, ou pour l'élan de deux êtres l'un vers l'autre. Morale de poète que cette morale ! Avec des vers colorés, nouveaux, chantants, par instant, le poète paraîtra jongler. Quelques tableaux en apparence dans le goût du XVIII^e^ siècle se mêlèrent à ces fresques naturistes et païennes. Ne vous y trompez pas. Que la nymphe saisie par le satyre ne parvienne point à arracher de ses flancs satisfaits

La corne qui la cloue à l'aegipan bisulce,

ou que la dryade, à califourchon sur les épaules du faune, agace du bout de l'orteil nu

Le monstre du désir qui monte à sa rencontre,

il ne faut voir là que tableaux d'une ingénuité sylvestre à la Longus et non petits pastels pour des contes de Nerciat ou de Vergier. *Ce qui fait le libertinage, c'est la froideur du style,*

le détail sur lequel on insiste avec plus d'esprit que de passion, le manque d'élan et de spontanéité.

Dans les vers érotiques de Pierre Louys, la force du style, la pureté de l'expression, la ferveur de l'image emportent tout :

PRIÈRE DE L'ADOLESCENTE

Déesse, je suis pure et j'ai pris un amant.
Ma nudité se voue à la tienne, ô statue !
Illumine à jamais de ton astre charmant
Le corps très précieux dont mon âme est vêtue.

Comment les autres dieux laisseraient-ils souffrir
Celle que leur déesse a faite si jolie ?
Aphrodite, je n'ai que ma grâce à t'offrir.
Mais devant ton seul nom ma nuque en fleur se plie.

Je ressens le frisson que tu donnas un soir
A mon père, à ma mère, et dont tu me fis naître.
J'aime ! J'aime ! Le souffle éternel de l'espoir
Gonfle mes jeunes seins et l'aile de mon être.

Mon cœur est exalté comme un oiseau chanteur,
Et quand la volupté des filles de Cybèle
Ruisselle de mes sens en gouttes de senteur,
Dans mes bras tout est beau comme la vie est belle.

Ah ! Cypris ! Cythérie ! Aphrodite ! Astarté !
Fléchis-moi, je suis faible ; aime-moi, je suis nue,
Emerveille mes flancs sur le lit sans clarté
Qui m'attire, la nuit, dans son île inconnue.

Tout murmure le nom qui m'a semblé si doux.
Ma joie est un encens. Prends-la, toi qui la crées.
Le ciel verra toujours mes mains à tes genoux
Et ma bouche et mes fleurs à tes pieds consacrées.

Dans son *Plaidoyer pour la Liberté morale* (Mercure de France, octobre 1897), où il ne faut jamais chercher ni jeu ni paradoxe, comme au cours de sa polémique avec Henry Bérenger, comme dans ses articles sur le Nu au Théâtre, Pierre Louys défend une idée qui lui est chère au-dessus de toutes, la nécessité de la liberté des mœurs. S'il s'indigne de voir certains théâtres de drames constituer un cours public du meurtre et de ses applications pratiques, il s'indigne du mépris qu'une morale illogique jette sur l'acte qui nous unit au double infini de hier et de demain. Contre l'hypocrisie et le rire qui le dégrade, il défend la sainteté de l'amour. Basée sur le respect parfait de la Beauté et de la Liberté, sur le respect de ce qui est

l'essence de la Vie, la morale de M. Pierre Louys tend à affranchir l'amour dans l'intérêt même de notre bonheur individuel comme dans l'intérêt social.

Avec quel respect cet auteur a parlé de l'amour partagé, de l'amour jeune, libre, épanoui. On croirait entendre Théocrite et Virgile.

MELITTA.

— O Chevrier, je suis entrée ici, vierge comme Artémis qui nous éclaire de loin à travers les branches noires et qui, peut-être, écoute mon serment. Je ne sais pas si j'ai bien fait de te suivre où je t'ai suivie, mais un souffle était en moi, un esprit que ta voix a fait naître... et tu m'as donné le bonheur comme un immortel, en me donnant la main.

ARCAS.

Jeune fille aux yeux noirs, ni ton père, ni mon père n'ont préposé notre union devant l'autel de leurs foyers en échangeant ta richesse et la mienne. Nous sommes pauvres, donc nous sommes libres. Si quelqu'un nous marie, ce soir, lève les yeux : ce sont les Olympiens protecteurs des bergers.

(Sanguines. *Dialogue au soleil couchant.*)

Morale de la beauté, morale singulièrement plus élevée et plus rigoureuse que la morale actuelle. Dans toute l'œuvre de Pierre Louys on ne rencontre pas une seule aventure d'adultère, pas de jolie madame incomprise et trompant son mari avec un monsieur sympathique. Non ! Seulement de libres amants, des jeunes filles et des courtisanes, des roses rouges et des roses blanches et baignant ce bouquet lumineux tout l'azur du ciel des pays de soleil et toute la féerie du style. Des courtisanes, gardiennes de l'ordre social et de la vertu des autres femmes, et des jeunes filles, espoir et réserve de la race.

Toutes libertés aux courtisanes, mais tout respect à l'épouse et à la mère. Oublie-t-on que Pierre Louys a mené une campagne (décembre 1900, au *Journal*) pour simplifier les formalités du mariage (1) ?

Chacun des écrits de M. Pierre Louys a illustré cette morale de liberté et de beauté et leur ensemble eût pu se parer en épigraphe du cri de Symmaque à saint Basile : « S'il n'était pas beau, ton Jésus n'était pas un Dieu ! »

(1) Il est curieux de constater que, depuis, la loi a consacré les diverses réformes réclamées par M. Louys.

SUBSCRIPTUM TUMULO JOANNIS SECUNDI

Vixit annos XXIV

Celui-ci, qui ne fut ni prêtre ni guerrier,
Ne voulut sur sa tombe où verdit la verveine
Ni la palme d'airain ni l'auréole vaine.
Passant, ne pleure pas et va-t'en sans prier.

Tant d'hommes ont péri d'avoir cherché leurs joies !
Ombres qu'ensevelit le manteau de l'ennui,
Combien suivent le long des plaines de la nuit
Inconsolablement leurs solitaires voies !

Réserve la pitié que tu sens tressaillir
A ceux dont l'ombre meurt comme leur chair est morte.
Entre dans leur tombeau. Rouvre la sombre porte
Et jette-leur les fleurs qu'ils n'ont pas su cueillir.

Mais près de celui-ci qui sous la pierre close
Dort ainsi qu'Erôs nu sur le lit de Psyché,
Un vol de trois amours est pour toujours penché
Comme une seule, et jeune, et rouge, et lourde rose.

Il connut les secrets de la main dans la main,
La ferveur de la bouche et la voix des prunelles.
Il fut celui pour qui les belles sont plus belles.
Son cœur nous brûle encor, passant. Va ton chemin.

La Beauté lui fit croire à la douceur de vivre.
Le battement du sein palpitait dans son vers,
Ses mots luisent vers nous comme des yeux ouverts
Et l'odeur de la femme enchante encor son livre.

§

L'œuvre où M. Pierre Louys s'est le mieux exprimé comme moraliste est, je crois, avec *le Roi Pausole*, *les Chansons de Bilitis* (1). Dans ce roman lyrique, où l'érudition n'est jamais choquante, où le côté document n'apparaît pas, la vérité la plus aiguë, la plus passionnée et la plus vraie anime chaque page ardente et tendre, féminine et brusque. Chaque phrase a des souplesses d'amoureuses et de ramure nouvelle sous la brise du printemps. C'est ici que nous surprendrons le secret

(1) On sait que ces poèmes en prose, l'auteur prétendit les avoir traduits du grec. L'imitation était si parfaite, le recueil marquait une si réelle et si rare connaissance des mœurs, des costumes et du lyrisme de l'Hellade, que quelques naïfs universitaires s'y laissèrent prendre et l'un d'eux, qui est aujourd'hui professeur à la Faculté des lettres de Paris, déclara même connaître le texte de la poétesse, fille du copiste de M. Pierre Louys. Mme Jean Bertheroy alla jusqu'à publier, à l'usage des jeunes filles, des *morceaux choisis* de Bilitis. Cette mystification, comparable à celles que fit Mérimée, obtint pleine confiance.

du style de M. Pierre Louys. Ces images poétiques ne doivent rien aux détails éphémères d'une civilisation. Elles sont vivantes d'une vie qui ne peut connaître ni la décrépitude, ni la vieillesse, car ce qui les anime c'est la nature, les spectacles éternels et mouvants de l'eau, de la terre, de la lumière, des saisons et les gestes des êtres qui vivent.

Le train s'était remis en marche. Nous passâmes Sainte-Marie des Neiges dans un paysage de prodige. Un cirque immense de blancheurs sous un précipice de mille pieds se refermait à l'horizon par une ligne de montagnes pâles. La lune éclatante et glacée était l'âme de la sierra neigeuse et nulle part ne l'ai vue plus divine que cette nuit d'hiver. Le ciel était absolument noir. Elle seule luisait, et la neige. Par moments je me croyais en route dans un train silencieux et fantastique, à la découverte d'un pôle. (*La Femme et le Pantin.*)

Je dormais, mais un rêve épuisant m'éveilla. L'iynx, oiseau des désirs nocturnes, chantait éperdument au loin. Je toussai avec un frisson. Un bras, languissant comme une fleur, s'élevait peu à peu vers la lune dans l'air. (*Bilitis.*)

En s'éveillant, le lendemain, sous le soleil déjà haut, elle sentit une étrange douceur le long de sa main étendue. Elle ouvrit les yeux ; une biche blonde la léchait avec lenteur. Mais au premier mouvement de Byblis, la délicate bête sauta sur ses pattes fines et releva les deux oreilles, en fixant tout à coup devant elles ses admirables yeux humides, noirs et brillants comme l'eau des roches. (*Byblis.*)

Quelle lumière, apaisée, reposante, qui baigne et qui plane, dans ces paysages ! Poète et peintre de la lumière, comme cet esprit ailé sait s'évader de la chair, plus souvent et avec plus de complaisance que ne le croient de superficiels lecteurs :

Soleils couchants derrière les ports ! gloires incomparables des cités maritimes, calme du ciel, pourpre des eaux, sur quelle âme bruyante de douleur et de joie ne jetteriez-vous pas le silence ! Quels pas ne se sont arrêtés, quelle volupté ne s'est suspendue, quelle voix ne s'est éteinte devant vous...

...Demetrios regardait : une houle de flamme torrentielle semblait sortir du soleil à moitié plongé dans la mer et couler directement jusqu'à la rive courbe du bois d'Aphrodite. De l'un à l'autre des deux horizons, la gamme somptueuse de la pourpre envahissait la méditerranée, par zones de nuances sans transitions, du rouge d'or au violet froid. Entre cette splendeur mouvante et le miroir tourbeux du lac Maréotis, la masse blanche de la ville était toute vêtue de re-

flets zinzolins. Les orientations diverses de ses vingt mille maisons plates la mouchetaient merveilleusement de vingt mille taches de couleur, en métamorphose perpétuelle selon les phases décroissantes du rayonnement occidental (*Aphrodite*).

Ce style « d'animateur », pour parler avec M. Gilbert de Voisins, c'est d'abord dans *Bilitis* qu'on le rencontre et dans sa perfection parvenue dès l'abord à l'apogée, naturellement. Il donne aux tableaux je ne sais quel coloris persuasif:

LES DANSES AU CLAIR DE LUNE

Sur l'herbe molle, dans la nuit, les jeunes filles aux cheveux de violettes ont dansé toutes ensemble, et l'une de deux faisait les réponses de l'amant.

Les vierges ont dit : « Nous ne sommes pas pour vous. »

Et comme si elles étaient honteuses elles cachaient leur virginité. Un aegipan jouait de la flûte sous les arbres.

Les autres ont dit : « Vous nous viendrez chercher. » Elles avaient serré leurs robes en tunique d'homme, et elles luttaient sans énergie en mêlant leurs jambes dansantes.

Puis chacune, se disant vaincue, a pris son amie par les oreilles comme une coupe par les deux anses, et, la tête penchée, a bu le baiser.

Les Chansons de Bilitis sont l'histoire d'une petite courtisane que l'auteur a dédiée ironiquement aux jeunes filles de la société future. Comme *Aphrodite*, ce livre nous met en garde contre les embûches de la passion. Toute la douceur de l'Orient helléno-syrien enveloppe ces phrases et y a laissé de son parfum et de son rayonnement ; comme cette pierre dont parle Maurice de Guérin, où Apollon un jour posa sa lyre et qui chantait à certaines heures et gardait l'harmonieux frémissement des cordes sous les doigts d'un Dieu...

Lorsqu'on juge l'œuvre de Pierre Louys, il ne faut jamais oublier l'influence orientale. Tout le soleil et tout le ciel de l'Archipel sont dans les yeux et le sang de ses héroïnes. Là-bas une fillette est femme à douze ans et vieille à trente ans. A l'heure des premières étreintes, elle garde encore un cerveau d'enfant. On ne peut raisonner avec elle comme avec une étudiante d'Upsal ou d'Heidelberg. Elle n'a pas étudié l'amour dans *la Psychologie de l'Inconscient* de Hartmann ou dans Schopenhauer. Elle se moque des systèmes philosophiques et, ce qui vaut mieux encore, elle les ignore. Petit animal, très

vif, très loyal, très ardent, qui obéit aux ordres mystérieux de la race, Bilitis sera toujours cette petite fille instinctive, passionnée, malheureuse, errante et blessée, essayant de se consoler de la passion avec une nouvelle passion et de se guérir de celle-là par la recherche absorbante du plaisir. Elle a le destin des fleurs adorées et rejetées, après que leur parfum a succombé. Elle a pris le plaisir qui passe, depuis l'heure sainte où elle céda aux bras de l'amant aimé sous le ciel léger de Pamphylie, jusqu'au soir où son pouvoir sur les hommes déchoit et où elle traîne ses regrets dans l'île de Chypre. Entre temps, elle connut à Mytilène une passion délicate et furieuse pour une amie: Mnasidika. La volupté s'exalte, se verse, se tord, se répand en larmes brûlantes, en appels convulsés au cours de pages d'une vérité passionnelle encore inégalée. Et c'est cette passion dont elle a souffert qui ennoblit Bilitis et qui la dévore. Comment la juger au nom d'une morale venue des brumes septentrionales, cette enfant de la flamme syrienne? Au nom de la pureté de Parsifal, ne lui fermez pas les portes de Montsalvat, car les libres esprits et les grands Vertueux accueilleront ensemble dans leur Olympe indulgent pour tous ceux que la douleur transfigura, et que l'amour grandit, victimes du Sacrifice ou de la Beauté, la colombe du Graal et le ramier d'Aphrodite.

Pour le peintre et le sculpteur, ce traité de plastique féminine que sont *les Chansons de Bilitis* restera une mine inépuisable. On y remarque également un vif talent de mise en scène, de nombreux schémas de chorégraphie.

LA DANSE DES FLEURS

Anthis, danseuse de Lydie, a sept voiles autour d'elle.

Elle déroule le voile jaune, sa chevelure noire se répand.

Le voile rose glisse de sa bouche. Le voile blanc tombé laisse voir ses bras nus.

Elle dégage ses petits seins du voile rouge qui se dénoue.

Elle abaisse le voile vert de sa croupe double et ronde.

Elle tire le voile bleu de ses épaules, mais elle presse sur sa puberté le dernier voile transparent.

Les jeunes gens la supplient : elle secoue la tête en arrière.

Au son des flûtes seulement, elle le déchire un peu, puis tout à fait et, avec les gestes de la danse, elle cueille les fleurs de son corps.

En chantant : « Où sont mes roses ? où sont mes violettes parfumées ! où sont mes touffes de persil !

— Voilà mes roses, je vous les donne. Voilà mes violettes, en voulez-vous ? Voilà mes beaux persils frisés (1). »

Et c'est dans ce livre si parfaitement achevé en toutes ses parties qu'on peut lire encore les aveux les plus brûlants d'un sentiment sincère et d'une volupté entière qui vont de la naïve angoisse jusqu'au délire raffiné et forcené de celle qui se torture obscurément à ne pas rencontrer, au fond du baiser, ce qu'elle cherche, ce qu'elle ignore, l'infini dont parle le Baudelaire des *Femmes Damnées :*

LE BAISER

Je baiserai d'un bout à l'autre les longues ailes noires de ta nuque, ô doux oiseau, colombe prise, dont le cœur bondit sous ma main !

Je prendrai ta bouche dans ma bouche comme un enfant prend le sein de sa mère. Frissonne !... car le baiser pénètre profondément et suffirait à l'amour.

Je promènerai ma langue légère sur tes bras, autour de ton cou, et je ferai tourner sur tes côtes chatouilleuses la caresse étirante des ongles.

Ecoute bruire en ton oreille toute la rumeur de la mer... Mnasidika ! Ton regard me fait mal, j'enfermerai dans mon baiser tes paupières brûlantes comme des lèvres.

§

L'immense succès d'*Aphrodite*, M. Pierre Louys ne l'avait point recherché, il semble même qu'il ne l'ait pas toujours goûté. On pense bien que, depuis, de nombreux éditeurs lui demandèrent d'autres romans sur des sujets identiques. Obstinément, il refusa, soucieux avant tout de ne pas être son propre épigone et de renouveler sans cesse sa veine. Pourtant son *Aphrodite* méritait bien le triomphe. Sans doute, tous les lecteurs ne comprennent-ils pas l'enseignement moral qu'il fallait dégager des aventures de Démétrios et de la Galiléenne Chrysis, et comme ce livre prévenait les jeunes gens du danger de la passion.

A qui connut le rêve et ses magies, la réalité n'offrirait plus aucune joie et pour atteindre cette réalité, si le vol, le meurtre et le sacrilège ont été commis, ils apparaissent désormais inutiles. Le baiser de Chrysis a cessé d'avoir la valeur que lui attribuait le désir insatisfait. *Aphrodite* n'est point un roman

(1) A Paris, en 1909, cette danse a été réalisée par Mlle Ida Rubinstein.

facile à qui le relit, sans arrière-pensée. Roman philosophique, il reste d'une idéologie et d'un symbolisme sévère à qui ne comprit point l'apologue de Prodicos de Céos conté dans la préface.

Et cette gravité de l'œuvre, les dernières pages la résument et peu d'auteurs ont parlé « de plus haut » que M. Pierre Louys devant Chrysis morte :

Le visage de Chrysis s'était éclairé peu à peu de cette expression éternelle que la mort dispense aux paupières et aux chevelures des cadavres. Dans la blancheur bleuâtre des joues, quelques veinules azurées donnaient à la tête immobile une apparence de marbre froid. Les narines diaphanes s'ouvraient au-dessus des lèvres fines, la fragilité des oreilles avait quelque chose d'immatériel ; jamais, dans aucune lumière, pas même celle de son rêve, Démétrios n'avait vu cette beauté plus qu'humaine et ce rayonnement de la peau qui s'éteint.

Et alors il se rappelle les paroles dites par Chrysis pendant leur première entrevue :

« Tu ne connais que mon visage. Tu ne sais pas comme je suis belle ! » Une émotion intense l'étouffe subitement. Il veut connaître enfin. Il le peut.

De ses trois jours de passion il veut garder un souvenir qui durera plus que lui-même,— mettre à nu l'admirable corps, le poser comme un modèle dans l'attitude violente où il l'a vu en songe, et créer d'après le cadavre la statue de la Vie Immortelle.

Il détache l'agrafe et le nœud. Il ouvre l'étoffe. Le corps pèse. Il le soulève. La tête se renverse en arrière. Les seins tremblent. Les bras s'affaissent. Il tire la robe tout entière et la jette au milieu de la chambre. Lourdement le corps retombe.

De ses deux mains sous les aisselles fraîches, Démétrios fait glisser la morte jusqu'au haut du lit. Il tourne la tête sur la joue gauche, rassemble et répand la chevelure splendidement sous le dos couché. Puis il relève le bras droit, plie l'avant-bras au-dessus du front, fait crisper les doigts encore mous sur l'étoffe d'un coussin : deux lignes musculaires admirables descendant de l'oreille et du coude viennent s'unir sous le sein droit qu'elles portent comme un fruit. Ensuite, il dispose les jambes, l'une étendue raidement de côté, l'autre le genou dressé et le talon touchant presque la croupe. Il rectifie quelques détails, plie la taille à gauche, allonge le pied droit et enlève les bracelets, les colliers et les bagues, afin de ne pas troubler par une seule dissonnance l'harmonie pure et complète de la nudité féminine.

Le Modèle a pris la pose.

Démétrios jette sur la table la motte d'argile humide qu'il a fait porter là. Il la presse, il la pétrit, il l'allonge selon la forme humaine,

une sorte de monstre barbare naît de ses doigts ardents : il regarde.

L'immuable cadavre conserve sa position passionnée. Mais un mince filet de sang sort de la narine droite, coule sur la lèvre et tombe, goutte à goutte, dans la bouche entr'ouverte.

Démétrios continue. La maquette s'anime, se précise, prend vie. Un prodigieux bras gauche s'arrondit au-dessus du corps comme s'il étreignait quelqu'un. Les muscles de la cuisse s'accusent violemment. Les orteils se recroquevillent.

... Quand la nuit monta de la terre et obscurcit la chambre basse, Démétrios avait achevé la statue.

§

La Femme et le Pantin parut en 1898. Ce « roman espagnol » est considéré par beaucoup comme le chef-d'œuvre de l'auteur. M. Pierre Louys y fait apparaître la plus dangereuse de ses héroïnes, la plus terrible et la plus exigeante, Concha Perez, tueuse d'énergie, sorte de psylle farouche et comme démoniaque dans ses mille inventions pour désespérer l'ardent Mateo. Ce roman du désir exaspéré et de la fatalité résiste à l'analyse tant il forme un tout harmonieux dans son ardeur croissante. Par la pureté du style uni et par certains détails plastiques il s'apparente aux *Chansons de Bilitis*. Voici, en parallèle avec les danses antiques de Mytilène, une danse sévillane :

Il y avait là une seconde salle de danse, plus petite, très éclairée, avec une estrade et deux guitaristes. Au milieu, Conchita nue et trois autres nudités quelconques de femmes dansaient une jota furieuse devant deux Anglais assis au fond. J'ai dit nue, elle était plus que nue. Des bas noirs, longs comme des jambes de maillot, montaient tout en haut de ses cuisses, et elle portait aux pieds de petits souliers sonores qui claquaient sur le parquet. Je n'osai pas interrompre. J'avais peur de la tuer.

Hélas ! mon Dieu ! Jamais je ne l'ai vue si belle ! Il ne s'agissait plus de ses yeux ni de ses doigts : tout son corps était expressif comme un visage, plus qu'un visage, et sa tête enveloppée de cheveux se couchait sur l'épaule comme une chose inutile. Il y avait des sourires dans le pli de sa hanche, des rougissements de joue au tournant de ses flancs ; sa poitrine semblait regarder en avant par deux grands yeux fins et noirs; jamais je ne l'ai vue si belle ; les faux plis de la robe altèrent l'expression de la danseuse, il font devier à contre-sens la ligne extérieure de sa grâce; mais là, par une révélation, je voyais les gestes, les frissons, les mouvements des bras,

des jambes, du corps souple et des reins musclés naître indéfiniment d'une source visible : le centre même de la danse, son petit ventre noir et brun.

Les Aventures du Roi Pausole (1900) inauguraient un genre absolument nouveau.

Il y a une douzaine d'années, rien n'était plus démodé ni plus étrange aux habitudes des écrivains que le roman fantaisiste. Pour la période qui se déroule de Bernadin de Saint-Pierre à M. Paul Bourget, on ne compte pas un seul romancier connu qui eût voulu prendre pour principal personnage une sorte de roi de carreau, habitant un pays imaginaire et dont les seules aventures consistent à parcourir, à la recherche de sa fille enfuie, les sept kilomètres qui séparent sa résidence de sa capitale. Le naturalisme était arrivé aux antipodes de cette conception. M. Pierre Louys, estimant au contraire que rien n'était mieux dans la tradition des lettres françaises, osa publier en feuilleton un roman hors du temps et de la réalité. L'accueil qui fut fait à cette tentative montra qu'elle était acceptée et qu'elle était comprise. Le succès de cet ouvrage suscita des imitations. — Le roman poétique nous est revenu et ce n'est pas un des moindres titres de M. Pierre Louys. Pour une telle œuvre, l'érudit qu'il est, l'imaginatif lettré, le curieux de vieilles chroniques et de dicts anciens, était mieux que tout autre armé. Au même titre que les royaumes découverts par Gulliver en partant du Tryphème et de son monarque que l'auteur nous avertit de ne pas prendre pour l'Etre parfait mais que Diderot et Voltaire eussent salué comme un exemple...

Deux recueils d'études et de contes : *Sanguines* (1903) et *Archipel* (1905) ont suivi *Pausole*. En outre d'une nouvelle antitique, *l'Homme de Pourpre* (1), qui a chance de demeurer parmi

(1) Nous ne pouvons ne pas en citer la fin ;

« Parrhasias laissa cette colère se déchaîner et se ralentir. Puis, saisissant à ses pieds, par les deux côtés du panneau, le « Prométhée » qu'il venait de peindre, il le souleva lentement et comme religieusement, d'abord au-dessus de la balustrade, puis au-dessus même de son front, si bien qu'il fut caché par lui, et l'Œuvre apparut à la place de l'Homme.

« Une brusque secousse ébranla cette foule qui s'approcha encore. Un prodige lui apparaissait ; le tableau de la douleur humaine et de l'éternelle défaite par la souffrance et par la mort palpitait au-dessus de ses têtes. Devant ses innombrables yeux, le sommet de la grandeur tragique se découvrait là pour la première fois. Elle frémit Quelques hommes pleurèrent. Un silence de temple se répandit jusqu'aux dernières bouches de la multitude, et comme des huées essayaient de renaître, une acclamation tonnante les étouffa dans le bruit de la gloire. »

les plus purs joyaux de notre trésor littéraire et qui atteint aux cimes du style, le premier de ces volumes se présente sous les aspects les plus variés, depuis la simplicité brutale du conte criminel (*la Persienne*), jusqu'aux strophes rythmées du poème en prose (*Dialogue au soleil couchant*) et à la morale éternelle du conte pour enfants (*l'In-Plano*).

Archipel, avec divers articles de polémique en faveur de la liberté des mœurs, nous offre un conte antique, *la Nuit de Printemps*, qui, par le sujet, renouvelle encore le genre et dans sa conclusion de poème plastique mélange le cauchemar et le lyrisme...

M. Pierre Louys a prouvé que sa sensibilité ne dépendait point du cadre où il lui plaît d'en exercer les symboles charmants. Par l'exemple, il a développé que rien ne l'intéressait que la part d'humanité éternelle qui est en chaque être. Dans *Une Volupté Nouvelle*, il expliquait que nous n'avons rien découvert depuis que les dieux de la Hellas nous ont abandonnés. Ce poète peut faire vivre également les courtisanes antiques et les mondaines de Longchamps. Sous la mode changeante, il retrouve les lignes essentielles de la beauté. Son imagination comme son style n'est pas soumise aux surprises et aux caprices des engouements éphémères.

Nous atttendons de lui *Psyché* et ce roman encore surprendra, tant il renouvelle l'art et la manière d'un écrivain qui, par ses œuvres définitives, a donné une renaissance à trois genres : le roman antique, le roman fantaisiste, le roman lyrique.

Dans quelques semaines, nous allons connaître *Psyché*. Chaste et ardente, une prose d'une pureté indicible y conte une aventure éternelle qui s'exalte, se purifie dans une sorte de lyrisme et ne se veut apparenter qu'à *Paul et Virginie !*

Voilà, d'après les créations de ce poète, toute sa morale de beauté et de liberté. Cette morale d'ailleurs, un épisode de *l'Iliade* la peut résumer :

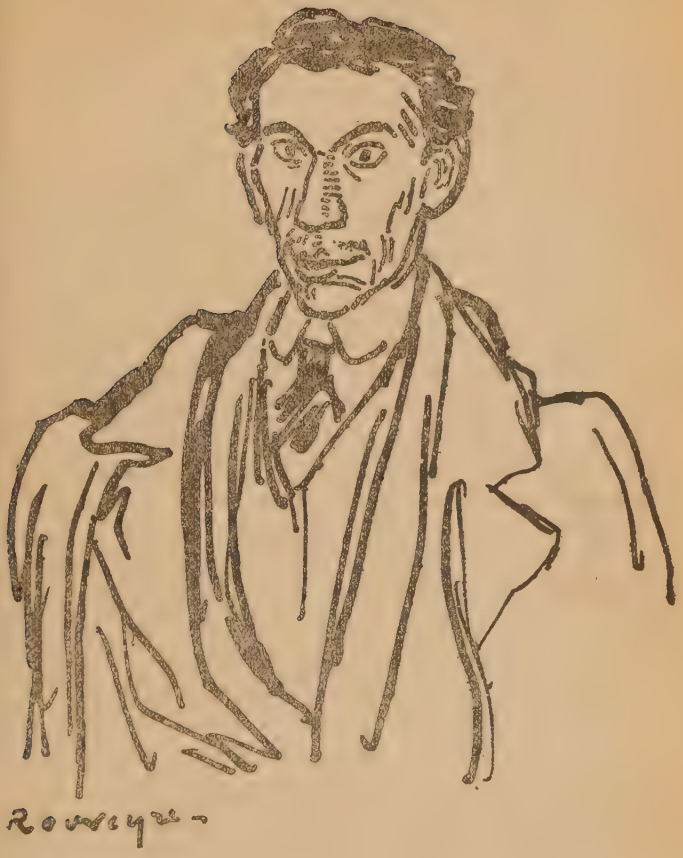
Lorsque les vieillards troyens, qui parlaient de renvoyer, à son foyer, l'épouse de Ménélas, virent s'avancer vers les Portes Scées Hélène de Sparte, ils se turent d'abord. Elle était dans tout l'éclat de sa maturité. Et considérant avec émotion cette image de la Beauté, les vieillards murmurèrent :

— Il est juste de souffrir pour elle, puisqu'elle est si belle.

Devant l'œuvre de Pierre Louys, si harmonieuse et si belle

et qui n'a rien à se faire pardonner et qui, comme l'amante de Pâris, ne peut être responsable de ceux qui l'ont suivie sans la comprendre, nous aurons le même geste d'admiration que les vieillards de Pergame, au passage de la Tyndaride...

ERNEST GAUBERT.



LOUIS PERGAUD.

LES ANCIENNES ADAPTATIONS FRANÇAISES DE ROMÉO ET JULIETTE

I

Le premier écrivain qui ait mis *Roméo et Juliette* à la scèn française est François-Jean de Chastellux. Le chevalier d Chastellux était un gentilhomme éclairé. Militaire promu trè jeune à des grades élevés, comme il seyait à son rang, avait fait quelque peu la guerre, mais il ne semble pas en avo tiré vanité. Il était fier de l'amitié qui le liait aux plus illu tres des philosophes, et il eut l'honneur d'être loué par Vo taire et par Diderot. Il publia, en 1793, un *Essai sur l'Unio de la poésie et de la musique;* en 1772, il fit paraître un livr intitulé *De la Félicité publique ou Considérations sur le so des hommes dans les différentes époques de l'histoire;* ce liv eut le meilleur succès. En 1775, le chevalier de Chastellu entra à l'Académie française : il y remplaçait Chateaubru l'auteur des *Troyennes*, et Buffon, qui le reçut, le couvr d'éloges qui, sans doute, étaient sincères. Plus tard, il p part, comme major général de Rochambeau, à la guer d'Amérique. Il ne batailla pas seulement; il fit des voyag qui lui permirent de bien connaître les Etats-Unis, voyag dont il donna le récit au public lors de son retour en Franc Il mourut en 1788, âgé de cinquante-quatre ans.

Nous savons, par Grimm, qu'en 1770 et 1771 le chevali de Chastellux fit représenter plusieurs pièces sur un théât de société :

> La société de M. de Magnanville, garde du trésor royal, qui, dep deux ou trois ans, passe la belle saison au château de la Chevret à trois lieues de Paris, s'occupe à jouer la comédie pour son amu ment. Cette troupe de société est supérieurement bien composée, ses représentations ont attiré une foule de spectateurs choisis de cour et de la ville. Parmi les actrices, madame la marquise de Gléc mademoiselle de Savalette, sa sœur, et madame de Pernan, fille M. de Magnanville, ont montré un talent décidé. M. le chevalier

Chastellux a fait jouer successivement sur ce théâtre de la Chevrette trois pièces de sa composition : une comédie en un acte intitulée *les Amants portugais*, une comédie en trois actes intitulée *les Prétentions*, et enfin une imitation libre de *Roméo et Juliette*, tragédie de Shakespeare.

La pièce de Chastellux ne nous est point parvenue ; elle n'a jamais été imprimée, et peut-être faut-il le regretter, car elle devait être fort curieuse. Grimm, il est vrai, ne s'attarde guère sur la tragédie, non plus que sur les comédies du chevalier :

Ces représentations, dit-il, ne soutiendraient peut-être pas le grand jour du théâtre public ; mais elles ont attiré à chaque fois beaucoup de monde, et l'on a applaudi à plusieurs détails qui ont paru heureux et charmants.

Mais, par une des spectatrices qui vinrent à la Chevrette, nous avons quelques renseignements sur le premier *Roméo et Juliette* français. Cette spectatrice est Mme Riccoboni ; sans révérence aucune, elle écrit à Garrick :

Le chevalier de Chastellux est devenu auteur décidé et confirmé... Son chef-d'œuvre, c'est, ne vous déplaise, *Roméo et Juliette*. Toute la ville s'est mise en mouvement pour voir cette prétendue imitation du poète chéri et révéré de la Grande-Bretagne... De l'esprit où il faudrait des pensées... Le dernier acte est précisément une attrape. Au lieu de s'amuser à s'empoisonner, à se poignarder, Juliette et Roméo s'en vont gaiement de la retraite des morts pour se marier on ne sait où, pour vivre ensemble on ne sait comment, pour être heureux comme il vous plaira de l'imaginer. On se regarde, on se demande où est cette terrible catastrophe, le pathétique, le touchant ? La toile se baisse et laisse le spectateur surpris se faire autant de questions qu'il voudra.

Ainsi, au dénouement de Shakespeare, Chastellux avait substitué un dénouement heureux. Peut-être avait-il eu, au cours de la tragédie, d'autres inventions singulières. Il est fâcheux que nous ne puissions pas lire le *Roméo et Juliette* du chevalier de Chastellux.

Chastellux eut bientôt un émule ; Grimm nous en avertit :

Je ne sais si c'est l'essai de M. le chevalier de Chastellux qui a enhardi un détestable barbouilleur à faire imprimer un *Roméo et Juliette*, en cinq actes et en vers libres ; ce barbouilleur est le même

qui donna il y a quelques années un drame de *Bélisaire*. Cela n'est pas lisible.

Le barbouilleur qui excitait la colère de Grimm était un littérateur d'une extrême obscurité, nommé d'Ozicourt. On ignore tout de lui, hors qu'il écrivit deux pièces, qui n'ont pas été représentées, *Bélisaire* et *Roméo et Juliette*.

La pièce de d'Ozicourt est d'une lecture difficile. On imprima rarement pareille suite de vers plats. Et pourtant d'Ozicourt fut une manière de précurseur. Alors que Chastellux, Ducis, Douin transforment en tragédies régulières les œuvres de Shakespeare, d'Ozicourt vise à faire de *Roméo et Juliette* un drame bourgeois. Il s'efforce où, quelques années plus tard, s'efforcera Louis-Sébastien Mercier.

D'Ozicourt qualifie drame son *Roméo et Juliette*. Je ne crois pas qu'on trouve alors le mot drame appliqué à d'autres pièces qu'à des pièces bourgeoises : *le Père de famille*, de Diderot, *le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, *Eugénie*, de Beaumarchais, *Béverlei*, de Saurin, étaient les modèles du genre. Presque tous les drames étaient écrits en prose; pourtant Saurin avait écrit *Béverlei* en vers libres.

D'Ozicourt écrit *Roméo et Juliette* en vers libres. De l'intrigue shakespearienne il ne garde que la partie domestique. Outre Roméo et Juliette — qui, au cours du drame, même dans les indications scéniques, est toujours appelée Julie — les personnages de d'Ozicourt sont M. Capellet, Mme Capellet, Laure suivante de Julie, enfin un médecin nommé Benvoglio. Ce Benvoglio ne rappelle en rien le Benvoglio de Shakespeare; son rôle dans le drame de d'Ozicourt est à peu près celui du frère Laurence dans la pièce de Shakespeare. Le théâtre, pendant quatre actes, représente le salon de la famille Capellet; au cinquième acte, nous sommes transportés au fond du souterrain où est le tombeau de Julie. Là, comme dans le drame anglais, meurent les deux amants.

Hormis, peut-être, dans le dernier acte, un peu trop lugubre, d'Ozicourt se conforme à la poétique du drame bourgeois. Ses héros ne s'expriment point comme s'exprimaient alors les héros de tragédies. L'époque de l'action n'est pas indiquée, mais il est difficile de se figurer la Julie de d'Ozicourt vêtue autrement que la Cécile de Diderot ou la Sophie de Sedaine.

II

C'est en 1772 que Ducis donna, à la Comédie Française, sa tragédie de *Roméo et Juliette*.

Il semble que Ducis ait été le meilleur homme du monde, et le mieux intentionné. Il ignorait la langue anglaise, et il en faisait l'aveu naïf, mais il avait pour Shakespeare, qu'il lisait dans les traductions de Laplace et de Le Tourneur, une admiration sincère et touchante. Il avait fait jouer *Hamlet* en 1769; la tentative avait réussi, et *Roméo et Juliette* fut le second de ses arrangements shakespeariens.

L'effort constant de Ducis tend à réduire en tragédies régulières les pièces de Shakespeare. Il observera les trois unités, en entendant l'unité de lieu comme, à l'exemple de Voltaire, on faisait depuis quelque temps : les changements de décor étaient admis, pourvu que l'on ne sortît pas d'un même palais, d'une même ville; l'extrême hardiesse consistait à mener les personnages aux divers points d'une contrée qu'ils pussent parcourir en vingt-quatre heures. Ducis ne veut pas que les genres soient mêlés : il supprimera impitoyablement les épisodes comiques et les interlocuteurs vulgaires; il ne laissera passer nulle expression triviale; il prendra grand soin, aussi, d'éviter tout lyrisme.

Pour rester fidèle aux unités de temps et de lieu, Ducis avait à sa disposition un procédé simple, et il ne se fit pas faute d'en user; il ne montrait point aux spectateurs les actes de ses héros, il les leur racontait. Dans ses tragédies, les récits sont nombreux, et de quelques-uns la longueur est extrême. Mais le difficile était de ne pas violer l'unité d'action, telle qu'elle était comprise par les théoriciens du dix-huitième siècle. Pour donner aux pièces qu'il extrait de Shakespeare une unité qui lui semblait manquer aux œuvres originales, Ducis crée entre les personnages des parentés nouvelles; il prête à un seul homme les aventures que Shakespeare avait attribuées à plusieurs; il modifie les causes des faits; il va jusqu'à imaginer des raisons autres que les anciennes aux haines et aux amitiés, aux crimes et aux châtiments.

Et il obtient un résultat singulier : pour lui comme pour ses contemporains, les drames qu'il imitait étaient monstrueux, puisque leur auteur avait ignoré la règle des unités, la diffé-

rence des genres et la bienséance du langage. Mais, parce qu'il veut, lui, se conformer aux lois et garder la décence, il ne produit sur la scène que des héros absurdes, scélérats impossibles ou victimes excessives, et dont la déclamation grandiloquente est fastidieuse. Ses fantoches n'ont rien de l'humanité, et ce sont aujourd'hui ses tragédies si correctes qui semblent monstrueuses.

Voici ce que Ducis a fait de *Roméo et Juliette*.

La tragédie s'ouvre par une scène entre Juliette et sa confidente Flavie. Flavie essaie de calmer les inquiétudes de Juliette :

> ... Qu'importe après tout aux feux de Juliette,
> Qu'un vieillard malheureux, sorti de sa retraite,
> Des monts de l'Apennin chassé par son ennui,
> Existe dans Vérone, et s'y cache aujourd'hui?
> De votre amant plutôt rappelez-vous la gloire :
> Pensez à Dolvédo, songez à sa victoire;
> Dans le dernier combat, songez par quel secours
> De notre jeune duc il a sauvé les jours.

Mais Juliette ne se calme point :

> Flavie, eh! crois-tu donc qu'il me soit si facile
> D'adorer mon amant avec un cœur tranquille?

Dolvédo n'est pour Capulet, père de Juliette, qu'un guerrier parvenu, dont on ignore l'origine; et Capulet ne donnera jamais sa fille qu'à un homme de haut rang. Comme Flavie s'étonne que Dolvédo ne sache rien de sa naissance, Juliette laisse échapper un cri, et elle révèle à Flavie un important secret : Dolvédo n'est autre que Roméo, le fils de Montaigu. Flavie s'étonne, et Juliette, en un long récit, lui apprend comment Roméo fut recueilli par Capulet. Montaigu élevait vertueusement, à la campagne, ses cinq fils, quand d'infâmes brigands voulurent les lui ravir. Ces brigands étaient au service d'un frère indigne de Capulet, Roger. Ils réussirent enfin à s'emparer de Roméo. Montaigu, désolé, quitta la contrée avec les quatre fils qui lui restaient, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Pour Roméo, il put échapper à ses ravisseurs; il erra quelque temps, mais un jour Capulet, homme généreux le recueillit par pitié, sans savoir, bien entendu, qui il était. Juliette fut troublée à sa vue :

> Moi-même, à son aspect, je sentis dans mon âme
> Un trouble avant-coureur de ma naissante flamme.

C'est moi qui, sur son sort, prompte à l'interroger,
De son nom trop fameux compris tout le danger.
Il connut son péril. J'exigeai, par prudence,
Que sous un nom vulgaire il cachât sa naissance.

Dolvédo fut donc élevé avec les enfants de Capulet, Juliette et Thébaldo. Et Juliette en était tout heureuse :

Je rendais grâce au sort, je rendais grâce aux lieux
Où mon amant caché s'élevait sous mes yeux.
Pourquoi, disais-je, hélas! déplorant nos misères,
Le ciel, qui joint nos cœurs, divisa-t-il nos pères?
Qui sait si sa bonté, pour les fléchir un jour,
N'a pas dans ses projets fait entrer notre amour?
S'il ne l'a pas permis, s'il ne l'a pas fait naître
Pour calmer des fureurs qui cesseront peut-être?

Voilà comment naquit le mutuel amour de Roméo et de Juliette. Nous sommes loin du bal donné par Capulet. Juliette et Flavie continuent à causer. Elles font des conjectures : si le vieillard mystérieux, arrivé naguère dans Vérone, était Montaigu? Si le cruel Roger avait poursuivi Montaigu dans sa fuite, autrefois? Et nous apprenons que Roger était tout puissant, à Pise, sur l'esprit du prince. Nous apprenons enfin que Juliette a repoussé l'amour du comte Paris : son espoir

Est de voir Roméo, de l'aimer en silence.

Elle ne veut qu'aimer.

Cette longue exposition ne va pas sans quelque gaucherie, On voit combien Ducis complique le drame; il accumule les invraisemblances. Je ne le suivrai point dans les innombrables péripéties de son *Roméo et Juliette*. Il en emprunte quelques-unes à Shakespeare; par exemple, Roméo tue en duel Thébaldo — Thébaldo en qui l'on a pu reconnaître Tybalt. Ducis s'applaudissait sans doute d'avoir fait de Thébaldo le frère de Juliette; or, il n'a réussi, par cette innovation, qu'à créer une situation des plus dures, et qu'avec son habileté médiocre il a grand'peine à traiter. Mais un nombre considérable de scènes est de son cru, et l'on est quelque peu surpris des inventions féroces de cet homme qui était de mœurs paisibles et douces, et dont toute la vie fut d'un sage.

Ducis ne fait paraître ni Thébaldo, malgré toute l'importance qu'il donne à sa mort, ni Paris; il supprime le frère Laurence, il ne lui substitue aucun personnage : d'ailleurs, dans

sa pièce, Juliette ne boit pas de narcotique; elle s'empoisonne. Il devait aimer la scène du troisième acte où Dolvédo révèle son identité à Capulet. Au dénouement, il conduit les héros de la tragédie parmi les tombes : il tenait à garder un effet déjà célèbre, et qui devait frapper le public de terreur; mais le prétexte qu'il lui trouve est des plus pauvres : Ferdinand, duc de Vérone, veut que Capulet et Montaigu se réconcilient, et qu'ils se jurent amitié sur les tombeaux de leurs ancêtres. Peut-être, à vrai dire, l'extrême fin du drame shakespearien a-t-elle suggéré ce moyen à Ducis : mais un tel exemple prouve combien l'imitateur était loin de comprendre la grandeur simple du modèle.

Mercutio et Benvolio eussent scandalisé les spectateurs de 1772 : Ducis donne un ami à Roméo, un confident sans importance, qui répond au nom d'Albéric. Mais sa gloire était, je pense, d'avoir transformé entièrement le personnage du vieux Montaigu. C'est lui, en somme, qui conduit toute la pièce. Entre Capulet et lui, il n'y a pas seulement une haine impersonnelle, héréditaire. Montaigu veut rendre à Capulet les souffrances qu'il a subies de par son frère, le terrible Roger. Quand il quitta Vérone avec les quatre fils qui lui restaient, il se réfugia à Pise, et là il lui arriva de sombres aventures. Ducis en va chercher le récit dans *la Divine Comédie*, au trente-troisième chant de *l'Enfer*. Et même, il est probable que le persécuteur de Montaigu s'appelle Roger pour la seule raison que le comte Ugolin avait eu des démêlés avec l'archevêque Ruggieri. Toujours est-il que Montaigu, tout Ugolin, vit ses quatre fils périr, à Pise, dans la Tour de la Faim. Ducis devait concevoir une grande fierté d'avoir su, dans une tragédie imitée de Shakespeare, introduire un épisode imité de Dante. Délivré par des amis, Ugolin-Montaigu ne put assouvir sa vengeance sur le barbare Roger, qui venait de mourir; aussi a-t-il gardé toute sa haine, et c'est de Capulet qu'il veut faire sa victime. Pressé par le duc Ferdinand, il feindra de consentir à une réconciliation, il feindra d'approuver le mariage de Roméo avec Juliette. Roméo devra tuer Juliette; lui, Montaigu, viendra au lieu marqué pour la réconciliation entouré de ses partisans, qui fondront sur Capulet et l'extermineront. Et c'est parce qu'elle a surpris le billet qui fait tenir aux conjurés que l'infortunée Juliette s'empoisonne

Roméo, désolé, se poignarde sur le corps de la bien-aimée. Les deux vieillards se lamentent, et le duc tire la moralité de la pièce.

On voit à quel point Ducis a modifié l'œuvre de Shakespeare. On a pu, par les quelques vers que nous avons cités, juger de son style.

En 1772, le *Roméo et Juliette* de Ducis fut fort applaudi. Il resta au répertoire pendant de longues années.

III

Louis-Sébastien Mercier est un écrivain beaucoup plus intéressant que Ducis. Il fut d'une grande fécondité, et ses écrits sont d'une variété extrême. *Le Tableau de Paris* est resté célèbre, et l'on n'a pas oublié *l'An deux mille quatre cent quarante*. Au théâtre, il fut le chaud partisan du drame contre ceux qui tenaient pour la tragédie ; il disait bien haut l'admiration qu'il avait pour Shakespeare.

Cet homme étrange voulut traiter à son tour l'histoire de Roméo et de Juliette, et, en 1782, il publia un drame intitulé *les Tombeaux de Vérone*.

La pièce est précédée d'un bref avertissement. On y lit ceci :

> Ce sujet touchant a été traité plusieurs fois ; mais il semble appartenir spécialement à l'auteur, parce qu'il porte, plus qu'un autre, le vrai caractère du drame ; genre auquel il s'est livré de préférence.

Il traite Ducis avec quelque dédain ; le jugement qu'il porte sur lui n'est, d'ailleurs, pas sans justesse :

> M. Ducis, de l'Académie française, en a fait une tragédie, dans laquelle il a plutôt peint la vengeance de Montaigu que les amours de Roméo et de Juliette. D'ailleurs, sa pièce imprime à ses personnages une physionomie étrangère.

Et il termine :

> L'auteur de ce drame s'est attaché, au contraire, à tout ce que Roméo et Juliette lui offraient d'intéressant. Il a choisi des couleurs plus douces, et a donné à Benvoglio un caractère jusqu'ici inconnu sur la scène. D'après son plan, un nouveau dénouement devenait nécessaire : il croit en avoir imaginé un du plus grand effet, et qui doit offrir au spectateur un tableau neuf, frappant et vraiment théâtral.

On voit que Mercier était assez satisfait de son œuvre. Et

pourtant, à l'examiner, on s'aperçoit bientôt qu'elle est peu originale.

Je ne sais si le *Roméo et Juliette* de l'obscur d'Ozicourt était fort connu dix ans après sa publication, mais il me semble certain que Mercier, tout au moins, ne l'ignorait pas. Entre ce *Roméo et Juliette* et *les Tombeaux de Vérone*, il y a de singuliers rapports. Sauf au cinquième acte, le plan des deux pièces est à peu près le même; il arrive à Mercier de suivre d'Ozicourt scène par scène. D'Ozicourt avait remplacé le frère Laurence par un médecin nommé Benvoglio; le Benvoglio que Mercier est si fier d'avoir imaginé est un médecin, et c'est lui qui donne à Juliette le narcotique. D'Ozicourt avait nommé Laure la suivante de Juliette. Mercier lui garde ce nom. Il est vrai qu'au lieu d'être en vers libres, très plats, comme *Roméo et Juliette*, *les Tombeaux de Vérone* sont en prose, en une prose emphatique et sans naturel; et Mercier a démesurément allongé le rôle du médecin Benvoglio, à qui il fait prononcer d'interminables couplets sur l'amitié, l'amour, la condition des femmes ou la vertu médicinale des plantes.

Au cinquième acte, Mercier ne suit plus d'Ozicourt; il donne à la pièce un dénouement heureux; et, là encore, il n'innovait pas autant qu'il prétendait : le chevalier de Chastellux lui avait donné l'exemple.

Le drame de Mercier commence après le duel où Roméo a tué Théobald — le Tybalt de Shakespeare : on dirait que, par la forme qu'ils donnent au nom du malheureux, les adaptateurs veulent prouver leurs connaissances philologiques.— Le théâtre représente un salon qui donne sur un jardin. Là, Juliette attend Roméo. Elle est anxieuse.

La douzième heure s'est fait entendre... C'est le signal. O nuit, épaissis tes ombres, cache dans les ténèbres deux amants malheureux et fidèles!... Je vais jouir de sa présence! Instants rapides! Il va paraître pour me quitter ensuite! Ainsi l'amertume se mêle à nos plus doux plaisirs... Amour, que tes blessures sont profondes, que de souffrances pour des moments qui fuient!... Mon cœur s'effraie de tout ce qui l'environne... Les auteurs de mes jours, paisiblement endormis, ne soupçonnent point que la fille d'un Capulet, amante, épouse d'un Montaigu... Sommeil! dérobe-leur les chagrins qui me consument...

Laure survient. La présence de Juliette en ce salon, la nuit

l'étonne. Juliette feint d'abord d'être troublée par le chagrin que lui cause la mort de Théobald. Laure ne comprend pas que la mort d'un simple parent puisse l'affliger à tel point. Et Juliette en arrive à laisser échapper son secret.

Ah, Laure! ce fardeau qui m'accable, mon secret va voler dans ton sein.

Ce n'est pas la mort de Théobald qu'elle pleure, c'est l'exil de Roméo : elle aime Roméo, et elle vient de l'épouser.

As-tu vu quelquefois la foudre au milieu d'un ciel clair et serein, tombant en un clin d'œil, écraser l'oiseau de Vénus auprès de sa bien-aimée?... Tel est mon sort.

Cette confidence surprend quelque peu Laure, et Juliette lui raconte comment elle s'est éprise de Roméo. Il vint à une fête que donnait Capulet. Elle ne put le voir, lui parler sans l'aimer. Et, grâce au généreux Benvoglio, qui les protège tous deux, elle est devenue sa femme. On entend du bruit dans le jardin ; c'est Roméo. Laure laisse Juliette avec lui.

La scène des adieux est, on le pense, d'un déclamatoire larmoyant. Il s'y trouve, pourtant, quelques souvenirs de Shakespeare.

Roméo. — N'entendez-vous pas la messagère du matin, l'alouette, qui s'élève en chantant à travers les ombres qui fuient devant le crépuscule du jour?

Juliette. — Non, non, c'est le rossignol qui se plaît à percer les ténèbres de ses accents.

Roméo. — Tous les flambeaux de la nuit sont éteints : vois la lune qui pâlit à l'approche de l'aurore.

Juliette. — Non, c'est un nuage qui la voile... Le jour est encore loin de paraître.

Roméo. — Une lueur blanchâtre s'étend sur le sommet de cette colline. Ces traits de lumière qui percent les nuages vers l'Orient?

Juliette. — C'est quelque météore.

Au second acte, on apprend, dans une scène entre Mme Capulet et Laure, que Juliette est fiancée au comte Lodrano. Laure donne des raisons de différer le mariage : la santé de Juliette, la mort récente de Théobald. Mme Capulet se laisserait fléchir, mais Capulet, qui paraît bientôt, est inflexible. Il prend le ton le plus absolu : il faut que Juliette obéisse, et qu'elle se prépare à épouser Lodrano. Mme Capulet transmet

à Juliette la volonté de son père; Juliette demande des délais : Capulet, par avance, les a refusés. Elle va s'évanouir : Mme Capulet envoie chercher Benvoglio.

Juliette, seule avec Laure, est en proie au plus violent désespoir lorsqu'arrive Benvoglio. Il apprend d'abord à Juliette que la fuite de Roméo a été heureuse; puis il rappelle le bonheur qu'il eut à protéger les deux amants.

Si l'amour n'habite plus ce cœur triste et glacé par les ans, le souvenir de ses bienfaits augustes n'en est pas effacé; la mémoire remplie de ses ineffables délices, je lui ai élevé un temple au fond de mon cœur, et c'est là que je lui ai voué un culte éternel et inviolable. Tous les soupirs échappés à une âme que pénètre ce feu céleste me touchent, m'intéressent. Je sens ses peines et ses inquiétudes... O volupté pure! quelle bouche est digne de chanter les mystères! C'est en vain que les institutions humaines contrarient le noble élan des cœurs; dès que la voix du sentiment s'est fait entendre, les profanes clameurs du préjugé s'évanouissent et cèdent à la plus légitime comme à la plus sacrée de toutes les lois...

Il tentera de fléchir Capulet. S'il n'y parvient pas, il dépêchera vers Roméo.

Je ne m'explique point encore; mais vous connaissez mon zèle, et tout ce qu'il ose entreprendre... Croyez en ce jour aux prodiges, aux miracles de l'amitié.

Et l'acte se termine par de longs discours de Benvoglio, pleins de sensibilité.

Le drame continue, assez monotone. Les personnages ne varient guère d'attitude ni de langage : Juliette pleure avec énergie, Mme Capulet s'attendrit, Capulet reste impérieux et dur, Benvoglio fait des dissertations déclamatoires. Au troisième acte, il donne à Juliette le narcotique; elle le boit courageusement. Au quatrième acte, elle s'endort; on la croit morte; pour la première fois, Capulet a quelques mots de tendresse.

Mercier était heureux d'avoir modifié le dénouement de *Roméo et Juliette*. Au commencement du cinquième acte, Roméo est en scène : nous ne l'avons point revu depuis le premier acte. Il erre parmi les tombeaux, et il fait des réflexions.

Recueille-toi, mon âme; apprends à connaître le néant de ce

monde... Tombeaux, que vous êtes éloquents ! Cendres autrefois animées, quoi, l'homme qui vous contemple ose avoir de l'orgueil ! Il n'est que poussière, et il poursuit la vengeance... Heureux encore qui n'a su qu'aimer !... O mort, gouffre effrayant !... Le faible, le puissant, l'enfant, le vieillard, tout tombe également dans son abîme...

Longtemps, il continue ainsi. Nous apprenons que Benvoglio lui a donné rendez-vous dans ce lieu funèbre. Tout à coup, il passe auprès d'un cercueil non fermé encore. Il reconnaît Juliette. Il se désespère, il tire son épée, il va se tuer, mais Benvoglio arrive à temps. Il empêche Roméo de se frapper. Bientôt arrivent aussi Capulet et ses gens, puis Montaigu et les siens. Benvoglio s'interpose entre les deux ennemis. Il essaie de leur faire sentir l'horreur de leurs actes; il leur parle des maux qu'ils ont causés.

Juliette, au milieu de ces débats cruels, était l'ange du ciel envoyé sur la terre pour y apporter la concorde. Elle ne respirait que pour aimer. Que de fois elle invoqua l'Arbitre des destinées pour qu'il adoucît vos cœurs féroces? Faut-il que sa voix perce en ce moment le cercueil où elle repose, pour vous toucher et vous attendrir?

Et Juliette se réveille. On admire, on s'émeut, on s'embrasse, et Benvoglio s'écrie :

Le sang ne coulera plus, la haine est éteinte, vos enfants s'embrassent, l'amour va régner. Et, que de maux, s'il dominait seul, son empire universel n'épargnerait-il pas à la terre !

Mercier a suivi un plan beaucoup plus simple que Ducis ; hors au dénouement, il s'éloigne moins de la pièce de Shakespeare. Et pourtant, il n'est pas certain qu'il l'ait mieux comprise. L'emphase des sentiments, la pompe des mots nous rebutent très vite. On sent partout, dans *les Tombeaux de Vérone*, une maladresse vaniteuse. La niaiserie satisfaite, la sensibilité grossière de Mercier nous sont dures à souffrir.

Les Tombeaux de Vérone n'ont jamais été joués à Paris ; le furent-ils en province? Ce n'est pas impossible; je ne crois pas pourtant qu'on ait la trace d'aucune représentation de ce drame.

IV

Joseph-Alexandre de Ségur s'inspira des *Tombeaux de Vérone* pour un opéra en trois actes: *Roméo et Juliette*, dont

Steibelt écrivit la musique, et qui fut représenté à Feydeau en 1794. Le livret de Ségur est assez plat. Un Grec, nommé Cébas, ami de Capulet, y joue le rôle du médecin Benvoglio. Le fiancé de Juliette y paraît : Ségur, on ne sait pourquoi, en a fait un Castillan, et l'a appelé Don Fernand. Comme Mercier, il termine sa pièce par le mariage de Roméo et de Juliette. On peut pourtant, dans ce très médiocre opéra, signaler une idée originale : Cébas ne prévient pas Juliette qu'il lui fait boire seulement un narcotique inoffensif; il lui laisse croire qu'elle prend du poison : c'est aux cieux qu'elle sera retrouvée par Roméo.

Un autre livret, dû à Moline et à Cubières-Palmézeaux, fut mis en musique par Porta. L'œuvre avait été écrite pour l'Académie Impériale de musique, mais les auteurs ne réussirent pas à la faire recevoir, et ils la publièrent en 1806. Le livret de Moline et Cubières est beaucoup meilleur que celui de Ségur, mais Porta était, paraît-il, le plus ennuyeux des musiciens.

Les premiers, Moline et Cubières ont, dans leur *Roméo et Juliette*, suivi avec quelque scrupule le drame de Shakespeare. Leur pièce commence par la fête chez Capulet ; on y assiste au duel de Roméo et de Thybalt. Puis vient la scène des adieux, Juliette prend le narcotique, et le dénouement est tragique : Roméo s'empoisonne et Juliette se tue. Certes, le style de Moline et Cubières est loin d'être shakespearien, mais enfin ils ont eu le mérite, grand pour leur époque, de moins dénaturer que d'autres le scénario original.

V

Voici la moins connue, peut-être, des adaptations françaises de *Roméo et Juliette*. Elle a pour auteur Lucien Arnault; elle fut reçue à la Comédie Française en 1827, mais ne fut jamais représentée, et elle n'a été publiée qu'en 1866, au tome II des *Œuvres dramatiques* de Lucien Arnault.

Lucien Arnault était fils de Vincent-Antoine Arnault, qui, aux temps de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, écrivit des tragédies et des fables, et qui mourut secrétaire perpétuel de l'Académie française. Lucien Arnault fut préfet sous l'Empire et le redevint sous le règne de Louis-Philippe ; mais, pendant la Restauration, il composa des tra-

gédies et des drames. Il s'efforça d'être un auteur juste-milieu, et sa manière rappelle fort celle de Casimir Delavigne.

Son *Roméo et Juliette* n'a pas de très grands mérites. On y trouve des souvenirs de Ducis : ainsi Roméo fut élevé par charité dans la maison de Capulet ; mais ici Capulet sait, dès le début de la pièce, qui est l'enfant élevé par lui. Montaigu a dû quitter Vérone, mais parce qu'il brava l'ordre de son souverain. On l'emprisonna, il trouva moyen de s'échapper ; et — c'est là l'invention la plus étrange de Lucien Arnault — il s'est fait moine sous le nom de frère Laurence, il est revenu à Vérone, où nul ne l'a reconnu. On ne soupçonne pas que le frère Laurence n'est autre que le vieux Montaigu. Il donne le narcotique à Juliette ; de ce narcotique il a déjà éprouvé l'effet sur lui-même : il s'en servit jadis pour son évasion. Le récit de l'évasion est fort extraordinaire.

Lucien Arnault suit, en somme, la même méthode que Ducis : il modifie les parentés, il change les héros des aventures, il imagine des incidents nouveaux. Il a fait du frère Laurence le père de Roméo, il fait du comte Paris son adversaire dans le duel fatal. Tybalt, pour lui, n'existe pas. Je ne veux point énumérer toutes les inventions bizarres par lesquelles Lucien Arnault altère le drame de Shakespeare : celles que j'ai rapportées suffisent, je crois, à faire connaître sa manière.

Le drame est très médiocrement écrit, malgré, çà et là, quelques brèves réminiscences de l'original ; la versification est d'une sagesse pénible. Et pourtant, Lucien Arnault dut se juger très audacieux : il a gardé dans sa pièce le personnage de Mercutio.

Bien entendu, le Mercutio dont il s'agit n'a jamais vu la reine Mab ; ses plaisanteries manquent un peu d'imprévu ; mais enfin il plaisante. Il est de la famille de ces héros spirituels et braves qui pulluleront dans les drames de cape et d'épée. Introduire un tel personnage dans une pièce tragique était, pour le fils de Vincent-Antoine Arnault, une vraie hardiesse ; et c'est à cause de cette petite hardiesse que son *Roméo et Juliette* vaut d'être cité dans l'histoire des adaptations shakespeariennes en France : de ces adaptations elle est la première où il y ait un soupçon de romantisme.

VI

La plus ancienne des adaptations de Shakespeare due à un écrivain romantique est le *Roméo et Juliette* de Frédéric Soulié, joué à l'Odéon en 1828. Le curieux est que ce *Roméo et Juliette* n'a rien de romantique, ni dans la construction ni dans le style. Frédéric Soulié est moins audacieux que Lucien Arnault, et, dans sa tragédie, il n'y a nulle pointe de comique. Il respecte les unités, et, s'il a besoin, pour les péripéties, de duels et de combats populaires, il les met derrière le théâtre.

Sa pièce n'est pas maladroite ; elle est beaucoup moins compliquée que celles de Ducis et d'Arnault; elle n'est point pompeuse et niaise comme celle de Mercier. Il semble d'ailleurs que Frédéric Soulié ait connu *les Tombeaux de Vérone*. A lieu d'un moine, en effet, il donne pour protecteur à Roméo et à Juliette un savant nommé Talermi, qui n'est point sans ressemblance avec le médecin Benvoglio. Se serait-il aussi rappelé l'opéra de Ségur? Le fiancé que Capulet a choisi pour Juliette est un seigneur espagnol, nommé Alvar.

Quand la tragédie commence, Juliette est déjà la femme de Roméo. Son père l'avait envoyée à Gênes pour fuir une maladie affreuse qui désolait Vérone. Là, elle a rencontré Roméo exilé, elle l'a aimé, elle l'a épousé. Talermi, qui, par sa science médicale, est si populaire dans Vérone qu'il en est devenu le premier magistrat, connaît toute l'aventure.

> Tous deux de la patrie ils deviendront l'honneur ;
> Rendons Vérone heureuse en faisant leur bonheur ;
> Leur hymen des partis doit étouffer le germe.

Mais Capulet veut que sa fille épouse l'espagnol Alvar. Juliette est toute triste, toute languissante. Talermi la voit comme médecin, lui apporte un peu de réconfort : par ses soins, Roméo vient d'être rappelé à Vérone. Roméo, la nuit, se rend auprès de Juliette; malheureusement, quand, le matin, il sort du palais, il rencontre des jeunes gens du parti des Capulets; on le provoque sans savoir qui il est et il tue un des provocateurs. Celui qu'il a tué est Thibald, le frère de Juliette : il est possible qu'ici Frédéric Soulié se soit souvenu de Ducis. Talermi vient, à ce moment même, demander pour Roméo la main de Juliette. Capulet s'indigne; voici qu'Alvar

ntre : il a retrouvé l'épée qui a frappé Thibald, et Talermi econnaît l'épée de Roméo. Capulet veut hâter le mariage de uliette. Talermi s'efforce en vain de rétablir la paix entre les nnemis. Enfin pour soustraire Juliette à Alvar, il a recours u narcotique. Il pense que, sur la tombe de Juliette, il récon-iliera les Capulets et les Montaigus. Au cinquième acte, on ourrait signaler des réminiscences de Mercier : Talermi mène Capulet à ne plus repousser le mariage de Juliette vec Roméo. Frédéric Soulié pourtant voulait garder le énouement tragique de Shakespeare, et il y est arrivé sans op de gaucherie.

On voit combien la pièce de Frédéric Soulié s'éloigne encore u drame anglais. Elle est écrite en assez mauvais vers, mais n y trouve des scènes conduites avec vivacité, et certaines ns d'actes pouvaient produire quelque effet à la représen-ation.

Telles sont les plus vieilles adaptations françaises de *Roméo t Juliette*. Toutes, aujourd'hui, nous semblent assez ridicules; ais nous ne croyons plus aux règles, les unités nous sem-lent inutiles, nous nous moquons des bienséances, nous mêlons s genres sans scrupule, et l'effort ne nous est guère possible ui nous ferait penser comme d'Ozicourt ou Ducis, Mercier u Arnault, Ségur ou Soulié, et nous ferait comprendre pour-uoi des hommes, qui n'étaient point tous des sots, se don-èrent tant de mal pour transformer une œuvre admirable.

A.-FERDINAND HEROLD.

OFFRANDE D'AUTOMNE

Nous suivons tous les deux le chemin qui serpente
au milieu des prés verts, jusqu'à l'horizon gris ;
pensifs, nous nous taisons tandis que se lamente
la bise de l'automne aux peupliers jaunis.

Par instants, devant nous, palpite un vol de feuilles :
encore un oiseau d'or cédant aux premiers froids,
encore un peu d'espoir qui se meurt et je cueille
votre pitié sincère aux frissons de vos doigts.

Car nous avons uni nos deux mains pas très chaudes,
pareils à des enfants dont la gaîté s'en va
de comprendre comment finissent les maraudes,
l'école buissonnière, hélas ! dont on rêva !

Certes vos yeux si francs, si joyeux, si limpides,
que la jeunesse emplit de sa foi dans l'amour,
sont moins las que les miens, et cependant, timides,
pourquoi s'attristent-ils de la langueur du jour?

Pourquoi, devenant grave et fier, votre visage
à des pensers de joie est-il soudain fermé,
et pourquoi cédez-vous à l'effrayant présage
qui dicte la tristesse à qui se sait aimé ?

Que, vieillissant, je craigne, aux progrès de l'automne,
lire un avis fatal pour mon rêve orgueilleux,
je ne m'en surprends pas et, passif, m'abandonne
au destin qui dispose de moi dans ses jeux ;

mais que vous soyez là, songeuse et frémissante,
oh non ! je ne veux pas !... l'avenir est trop beau
pour vos vingt ans en fleur, et votre vie ardente
ne devrait avoir peur qu'aux portes du tombeau.

Laissez-moi la douleur de suivre, seul, ma route :
de sentir que la rouille à mon cœur dévasté,
en silence, ô saison, assure la déroute
des rêves que j'ai faits au seuil de mon été.

Et puisqu'un peu d'azur sur l'eau noire flamboie
parmi les nénufars pâlissants et souillés,
gardez-le pour vos yeux, faites-en votre joie,
et que seuls mes regards de larmes soient mouillés.

Acceptez la saison dolente et nuancée
comme un décor splendide à votre grâce offert,
goûtez-en l'harmonie et laissez ma pensée,
seule, y trouver l'annonce affreuse d'un enfer.

Le printemps reviendra pour votre beauté brune,
d'autres amants que moi baiseront vos cheveux,
et par un mai joli, vous verrez la fortune
vous donner le bonheur qu'ici-bas je vous veux.

Vous oublierez ma voix, vous oublierez mon geste,
et vous ne connaîtrez peut-être plus mon nom,
encor qu'un souvenir vague et fuyant vous reste
d'un qui voulut, pour vous, simplement être bon.

Vous porterez en vous la volupté de vivre,
votre cœur tremblera du galop furieux
de vos désirs lâchés ; vous irez, la chair ivre,
sans souci de l'automne et du ciel pluvieux...

Je serai solitaire en ma maison étroite,
et douloureux devant un soleil incompris ;
meurtri, j'évoquerai, front lourd et la chair moite,
les beaux baisers d'amour qu'aujourd'hui je vous pris.

Mais je n'aurai jamais contre vous de la haine
pour l'abandon cruel où vous m'aurez laissé ;
il n'en faut pas vouloir à la faiblesse humaine
d'obéir à la vie, en serait-on blessé !

Vous aurez tout bonheur et j'aurai toute peine,
vous aurez l'avenir et j'aurai le passé ;
pourquoi lutter contre un destin qui nous entraîne ?
notre sort à tous deux dès longtemps est tracé.

Voyez donc sans chagrin octobre qui s'afflige,
et goûtez dans le soir le miracle vivant
du couchant empourpré, de son sang qui se fige
sur l'eau, dès qu'a cessé la caresse du vent.

Entendez dans les bois pleurer la cantilène
des grands étés vaincus, regardez le soleil
draper dans l'occident la pourpre de ses traînes
et rougir l'horizon du flot d'un sang vermeil.

L'heure vous dit ici : « Fière de ta jeunesse,
exalte-la, robuste, en face du néant
dont la prochaine nuit nous garde la promesse,
après les derniers feux de ce soir nonchalant.

« Renonce à l'ennui lourd auquel tu t'abandonnes,
sois libre et sois heureuse. »
Et si tu tends les bras,
ne crains pas d'accepter le baiser de l'Automne,
qui te pardonne et t'aime et te bénit tout bas.

Octobre 1910.

HUBERT-FILLAY.

L'ESPRIT DE JEAN MORÉAS

Jean Moréas était encore autre chose qu'un poète inspiré et qu'un artiste harmonieux : c'était un esprit juste, droit et fin, et qui s'exprimait volontiers par saillies pittoresques. Je ne dis point qu'il avait la facilité ni le brillant de ces génies superficiels qui partent sur un mot et se dépensent sur tous les sujets. Ses réflexions portant sur son art et sur quelques matières limitées, il avait la sagesse de se taire sur le reste. Mais là où il élevait la voix, quand il ne cédait pas au plaisir de dérouter simplement les badauds, chacune de ses phrases comptait et rendait un son de profondeur étrange.

Indulgent et spirituel sont deux adjectifs qui s'excluent sans doute ; cependant Moréas n'était pas méchant ; il détestait peu de personnes, peu de choses, quoique cordialement ; il en méprisait un plus grand nombre ; mais un nombre beaucoup plus considérable encore lui paraissaient bien au-dessous du niveau où son mépris pouvait descendre les toucher. Cette hauteur intransigeante pose de nouvelles limites à l'exercice de sa verve. Une justice supérieure, une sorte de nécessité qu'il ressentait d'établir les rapports essentiels entre les choses, commandait à sa langue. Certes, son esprit perce souvent un adversaire, mais point pour le plaisir de faire le mal ; il porte là où il perce un long trait de lumière.

On sait que ses propos, pour la plupart, furent tenus au café. Mais l'élévation de la pensée et du sentiment les distingue de l'esprit ordinaire des cabarets autant qu'ils diffèrent de celui des salons par le sérieux du fond, par un ton mêlé de rudesse et de sérénité, que les intrigues mondaines eussent rendu impossible.

J'offre au lecteur quelques traits qui peignent au vif les manières et les caprices d'un grand poète. Il y en a qui blessent des écrivains qui sont de mes amis ; je les publie quand même par respect pour la mémoire de l'auteur de *Stances*. Partout ailleurs un homme, qui a pensé, instruit en amusant et habille les vérités en folies pour mieux les imposer aux intelligences endormies de ses contemporains.

J'ai toujours estimé que les propos les plus piquants de Moréas ne seraient pas seulement d'une lecture agréable, mais utile. Aujourd'hui qu'il est mort et que l'importance de son œuvre apparaît, s'il est possible, plus clairement, ils la doublent heureusement et, tout en ranimant sa figure, éclairent d'un jour vif la valeur de sa poésie.

Frappé et charmé tour à tour, j'avais conservé par écrit, de son

vivant, ce que j'avais pu retenir de ses boutades. Une bonne partie de celles qu'on va lire, je les ai recueillies moi-même de sa bouche. Pour les autres, j'ai mis à contribution la mémoire de ceux qui l'avaient le plus fréquenté à différentes époques de sa vie : MM. Maurice Barrès, Henry de Bruchard, Carlos de Castéra m'en ont fourni un bon nombre ; j'ai aussi quelque obligation à MM. Ernest Gaubert, Gerbert, Ch. Maurras, Louis Thomas et Alfred Vallette.

On a tenu à imprimer ceci dans une revue avant d'en faire une brochure, de façon que les amis de J. Moréas, informés de la préparation de l'ouvrage, soient en mesure d'y collaborer ; soit que la lecture de l'une de ces anecdotes leur en rappelle d'autres, soit que leur souvenir plus précis leur permette d'apporter ici ou là quelque correction. Ils sentiront eux-mêmes de quel intérêt est leur témoignage. C'est pourquoi je les prie de bien vouloir m'adresser leurs communications avant quinze jours, à mon nom, au *Mercure de France*.

M. DE N.

Moréas disait, aux derniers jours de sa maladie : « Je meurs à cinquante-quatre ans ; ce n'est ni trop jeune ni trop vieux : c'est bien. »

— Il attendit la mort tout un jour avec confiance ; elle ne vint et il s'en plaignit, disant : « C'est dommage ; je m'étais pas fait raser pour être tout joli dans mon cercueil. »

— Son ami B... étant venu voir Moréas, comme il sentait sa fin toute proche, le quittait ainsi qu'à l'ordinaire en lui disant : « Au revoir. — Pourquoi cet *au revoir* ? rectifia le mourant, dites *adieu*. — Mais non ; quoi qu'il arrive, je vous reverrai encore... — Allons, fit Moréas, ne me trompez point ; vous savez bien que vous ne viendrez pas à mon enterrement. Dites-moi donc : adieu. »

Il faut savoir que Moréas avait annoncé sa volonté de se faire enterrer civilement et que cet ami était un catholique fervent.

— Sur son lit de mort, Moréas dit à Barrès : « Il n'y a point des classiques et des romantiques ; c'est des bêtises. » Barrès commenta tout de suite cette sommaire, mais sage maxime : « Nous savons que les machines romantiques peuvent être amenées par la raison à l'excellence classique, et nous répétons avec Goethe qu'un bon spectre aussi peut être classique. »

— Au docteur qui lui parlait de guérison, rapporte Barrès, j'entends encore sa réplique, je revois son impatience de capi-

...an prisonnier : « Balivernes, balivernes, répondait-il, bali-...vernes de médecin. »

— Au docteur encore, qui lui défendait de recevoir person-...ne : « Je veux, dit-il, que vous laissiez monter mes amis. Ils me ...'ont plus de bien que tous vos remèdes. »

— A l'ami qui essayait de le soustraire à l'idée de sa mort ...prochaine et lui parlait de se lever, de revoir le printemps, de ...revivre : « Revivre, dit-il, recommencer toutes ces bêtises ! »

— C'est pourtant une belle chose, insistait Barrès, d'être le ...plus grand poète vivant de la langue française : « Oui, répon-...dit Moréas, je suis dans une situation charmante. C'est pour-...quoi il faut que je meure maintenant. »

— A son ami C..., qui l'assistait avec le plus grand dévoue-...ment, Moréas dit un jour : « Vous savez que j'ai pris pour les ...instants qui suivront ma mort des dispositions de païen. »

C..., qui avait de la religion et que Moréas avait chargé ...d'une mission posthume, laissa parler ses scrupules : « Qu'à ...cela ne tienne, dit Moréas, je ne veux pas qu'on croie que ...c'est par haine des choses sacrées que je m'en vais ainsi, ni ...surtout qu'on exploite mes volontés contre les prêtres et la ...religion ; j'ai toujours aimé *les religions ;* et j'ai connu beau-...coup de prêtres ; ce sont des hommes très bien. Faites donc ...venir le notaire et les témoins ; je consignerai cela dans mon ...testament. »

— Quand la formalité fut terminée, un ami demanda à ...Moréas : « Qui était ce quatrième témoin que personne ne con-...naissait ? — Un brave homme de Saint-Mandé, un imbécile. — ...Et n'était-il pas un peu bossu ? — Mais si, il était bossu, et ...même que cela m'ennuyait de penser : je pourrais partir avec ...cette vilaine image dans les yeux. »

— « Ces affaires vous ont fatigué, disait l'ami ; à un certain ...moment, vous fermiez les yeux. — C'était, répondit Moréas, ...pour ne point voir ce bossu. »

— Moréas a dit, dans son agonie : « Je suis content de m'en ...aller au printemps ; j'aurai des fleurs sur mon cercueil. »

— Moréas dit à Mme Silvain : « Louise, que je vive ou que je ...crève, vous jouerez *Iphigénie* cet été à la Comédie-Française. — C'est pourquoi il faut que vous viviez. — Non, c'est pour-...quoi il faut que je meure : le succès en dépend peut-être. »

— Moréas fit un jour à un ami cette belle confidence : « Nous

parlons volontiers de l'éternité de nos œuvres, et cela semble justifier notre orgueil. Au fond, je crois que c'est une blague. Qu'elles durent plus que nous, mais qu'elles doivent aussi mourir, je pense que c'est la raison de notre amour excessif pour elles. »

— Comme les auteurs d'une anthologie l'avaient fait figurer dans leur choix des poètes du Midi, Moréas protestait; et les auteurs de rappeler qu'il était né à Athènes, qui est pourtant marquée sur les cartes géographiques plus au Sud que l'Extrême Sud de la France. Mais Moréas, plein d'une énorme pitié : « Ne savez-vous donc pas, dit-il, qu'Athènes est sur la même latitude que Paris ? »

— A propos de la candidature de Barrès à l'Académie, on demandait à Moréas s'il l'approuvait ou la désapprouvait : « Je l'approuve, fit-il hardiment. — Ne venez-vous pas de dire que l'Académie ridiculise? — Justement; il y a une moitié des gens pour qui cela est ridicule d'en être; mais, pour l'autre moitié, il est ridicule de n'en être pas. — Eh bien alors ? — Alors, il vaut mieux en être; cela donne la facilité de se moquer des uns et des autres. A ceux-ci l'on dit : Peuh ! c'est moins que rien. A ceux-là on montre en souriant son bicorne et son épée, et je crois qu'ils n'ont plus envie du tout de sourire. »

« Il est vrai, ajoutait Moréas, que j'ai assez l'air militaire c'est cela : il faut être de l'Académie si l'on veut avoir l'air militaire sous l'uniforme. »

— Moréas a longtemps joui d'une admirable santé. Il était d'une constitution étrangement robuste et se vantait que, dans sa famille, on vécût centenaire. « Il n'y a que moi... », ajoutait-il avec un sourire mélancolique. N... lui répondit qu'il abusait de sa santé; qu'avec un peu de régularité dans sa vie, du repos et du sommeil, il irait loin aussi... « Ne voyez-vous pas, répondit Moréas, que si je dormais la nuit, au lieu de vivre je vivrais justement deux fois moins ?

— Au fait, poursuivit-il, je ne manque pas à la règle de ma famille; le calendrier me donne un peu plus de cinquante ans; j'ai donc vécu autant qu'un centenaire. »

— M. Jules Claretie refusait de monter l'*Iphigénie* de Moréas sous prétexte qu'il en avait déjà deux au répertoire. « Ce n'est pas du tout la même chose, observait le poète ; Claretie

comprend pas ce que j'ai fait. J'ai tout simplement repris le sujet que ce bavard d'Euripide avait gâché, et je l'ai traité comme aurait fait Sophocle. »

— Moréas disait des vers libres : « Moi seul en ai écrit de bons. Et cela n'a rien d'étonnant ; ils disent tous que c'est le vers qui reproduit le mieux le mouvement de l'âme ; aussi faut-il, pour s'en servir, être né avec l'Acropole dans les yeux ; elle seule imprime à l'âme un rythme assez sûr. »

« Vous voyez, ajoutait le poète, que ce vers ne saurait jamais être d'un usage très répandu, et qu'il n'a pas d'avenir. »

— Moréas disait de ses *Stances* : « Il n'y a rien dedans, et c'est bien : décidément, leur beauté a quelque chose de diabolique. »

— Moréas dit un jour : « Les gens qui se font incinérer sont des crétins », puis après un silence : « Je me ferai incinérer. » Et il expliquait : « Il n'y a que moi qui puisse le faire : Je suis un Grec ancien. »

— Comme il venait de tourner Victor Hugo en ridicule, le poète S... riposta : « Tout ce que vous dites ne l'empêche pas d'avoir eu du génie. — C'est justement le plus grave, dit Moréas. »

— Un confrère louait l'universalité du génie de Gœthe et ses capacités scientifiques. Un autre rappela que Gœthe avait dans sa maison trois télescopes. « Cela est très important, dit Moréas ; mais je crois plutôt qu'il les avait là pour que nous le vissions un jour au travers. Il y apparaît tout entier transparent. »

— Prétendait-on qu'il n'était pas de poésie sans passion ? Insinuait-on qu'il avait tué en lui la puissance du cœur ? « Ou il n'y a pas de passion, répondait Moréas, ou la raison en est une, et des plus déréglées. »

— Sur Shakespeare : c'est le diable le plus cher au Bon Dieu.

— Sur Sainte-Beuve : il regardait la Muse avec un amour désespéré.

— Moréas disait de Victor Hugo que dans son génie extraordinaire, qui frappe d'admiration, il y avait quelque chose de sale, qui dégoûte.

« Marsyas aussi, dit quelqu'un, était un peu vulgaire ; et pourtant Apollon a été jaloux de lui. — C'est cela, conclut

Moréas, l'imagination de Victor Hugo me fait songer à la grosse débauche d'un vieux *satyre.* »

— Sur Pascal : c'était une sorte de Shakespeare, il ne lui a manqué que de garder les chevaux à la porte d'un théâtre, comme l'Anglais.

— Sur Flaubert : il est parfait, mais c'est la perfection de l'eau stérilisée.

— Sur Gœthe : c'est le plus grand des Allemands, c'est-à-dire le moins Allemand.

— Sur Balzac : c'est un Shakespeare avec des ratés.

— Sur Musset : c'était un charmant, un vrai poète ; mais il y a aussi en lui du calicot.

— Moréas pensait que Lamartine a été le plus grand poète de son siècle, mais qu'il n'a pas su se créer son instrument. « Il traîne, disait-il, la langue du dix-huitième siècle comme un encombrement. » Puis, après un moment de réflexion : « Mais il la traîne à la victoire. »

— Quelqu'un vantait l'hellénisme de Leconte de Lisle, disant : « Il aimait ardemment la beauté grecque. — Oui, corrigea Moréas, il aimait la Grèce d'un amour *tropical.* »

— Moréas disait du vers libre : « Il est beaucoup moins libre que l'autre, il tient trop à la matière. »

— Moréas disait : « Il n'y a que les vers médiocres qu'on puisse mettre en musique ; la musique les embellit ; les bons vers ont leur musique à eux, qui est parfaite. »

— Moréas, en regardant une partie d'échecs, improvisa ce parallèle : « Les échecs, voyez-vous, c'est un jeu qui a l'air très difficile, mais au fond ce n'est rien du tout. C'est trop compliqué, on n'arrive jamais à être sûr de soi. Tandis que les dames... tout le monde croit y bien jouer ; mais il faut savoir parfaitement ; autrement, c'est comme si l'on ne savait rien. Eh bien ! la poésie c'est comme les dames : il n'y a que la perfection qui compte. »

— Moréas disait : « Le français est la seule langue moderne qui mérite le nom de langue. Les autres sont des jargons fixés trop tôt par l'imprimerie. De sorte qu'il lui suffit de rester elle-même pour conserver la suprématie ».

Par là s'éclaire la réponse qu'il fit à un mauvais écrivain qui se plaignait du faiblissement de la langue française à travers

le monde moderne : « Et pourtant, lui dit Moréas, elle n'a point de rivale; elle n'a que des ennemis. »

— Sur la langue française : « Supprimez-la : notre époque ne se distingue plus de la barbarie. »

— Sur Paul Hervieu : C'est Œdipe à l'école du soir.

— On parlait d'une hausse considérable des valeurs de caoutchouc. « Alors Péladan doit être content! » dit Moréas. Et comme nous restions interloqués : « On compare communément certains styles au bronze, au diamant; pourquoi oublie-t-on le style de caoutchouc? »

— « Et Huysmans? » interrogea quelqu'un dans une discussion littéraire. A quoi Moréas, de l'air le plus naïf et le plus étonné du monde : « C'est donc un écrivain, Huysmans ? On m'avait toujours dit que c'était un boucher. »

— Sur André Gide: « C'est un bonze qui cherche ses puces; je n'y trouverais rien à redire; le malheur est qu'il les donne à manger aux autres. »

— Moréas avait pour Rostand un mépris inexplicable. Après *l'Aiglon* il a dit de lui : « C'est l'oie parée des plumes de l'aigle », et comme quelqu'un lui objectait : Voyons, il a du moins de la verve ! l'auteur des *Stances* répondit : « Les oies aussi, ça jacasse. »

Quand on annonça *Chantecler*, Moréas, poursuivant son idée, demanda à M... « Etes-vous fort en zoologie? — Un peu. — Alors, ces oiseaux-là, ils muent ? » reprit Moréas.

— Le vicomte Melchior de Vogüé avait été autrefois dans la carrière diplomatique, plus tard par ses études il fit connaître en France les écrivains russes. Moréas disait de lui qu'il était tout désigné pour une fonction sous la prochaine monarchie : *Introducteurs des emb...éteurs.*

— Un admirateur décernait à Tolstoï le titre de grand moraliste. « En effet, dit Moréas, il a mis tant de vertu au b... que c'est à vous dégoûter d'y mettre les pieds. »

— Il y a des gens comme V..., disait Moréas, qui se battent perpétuellement les flancs pour trouver la beauté ; le pire, pour elle, est qu'ils la trouvent quelquefois.

— Moréas disait de Paul Adam : « Je ne comprends pas comment il n'a jamais pu apprendre à écrire. J'ai pourtant collaboré avec lui. »

— D'un livre de Paul Adam (je crois me souvenir que c'était

le Serpent noir), Moréas dit un jour que c'était son livre de chevet. Etonnement de l'auditoire. L'effet produit, il s'expliqua ainsi : « C'est le livre d'un ami, je ne puis pas le revendre au bouquiniste pour deux sous, avec les autres ; il ne mérite pas non plus de prendre place dans ma bibliothèque ; alors je l'ai mis sur ma table de nuit avec les livres que je lis, et voilà deux ans qu'il y est ; je ne l'ai pas encore coupé. »

— On parlait de Laurent Tailhade. N... dit à Moréas, qui faisait la moue sans s'expliquer : « C'est pourtant aussi un ancien, Laurent Tailhade ! — Oui, répondit le poète, c'est un ancien ; mais nous ne sommes pas du même siècle ; je suis du siècle de Sophocle, lui, de celui Pétrone. Croyez-vous que deux hommes nés en des siècles différents puissent seulement s'entendre quand, par un miracle unique, ils se rencontrent dans un même temps ? »

— Moréas dit un jour pour défendre Henri de Régnier contre ses détracteurs : « Régnier a de bonnes intentions ; il croit qu'il imite mes *Stances*, mais ce n'est pas ça du tout. »

— M. Faguet avait écrit à propos de *Cyrano de Bergerac* l'épithète : classique ; et toute la barbarie du boulevard fit grand bruit de ce jugement : « Pourquoi pas ? dit Moréas. Il y a eu le romantisme d'Hugo, *le Goth* peut bien avoir aussi son classicisme. »

— Moréas se moquait de Verhaeren, qui avait écrit : Les cieux mathématiques. Et il disait de lui : « Ce n'est pas un poète, c'est un astronome ; n'avoue-t-il pas lui-même ce qu'il considère au ciel ? »

— Moréas s'amusait beaucoup des gens qui prétendent que les Paul Hervieu, les Bernstein écrivent des *tragédies*. Et comme on lui demandait de convenir que nous avons aujourd'hui des plumes tragiques : « Soit, dit Moréas, mais elles écrivent sur des chiffons avec de la boue. »

— Ce potache d'Ernest-Charles avait fondé une revue : *le Censeur* : « Pourquoi pas, dit Moréas, *l'Heautontimorumenos* ? »

— De jeunes poètes, s'escrimant à l'envi contre Jean Aicard, s'étonnaient du silence de Moréas, qu'ils prenaient pour un blâme : « Si je me tais, dit-il, et si vous le déchirez, c'est encore moi qui le condamne. »

— Ernest La Jeunesse lui reprochait, pendant la guerre gréco-turque, de n'être point parti se mettre au service de son

pays : Vous vous moquez de la Grèce, concluait-il. Mais Moréas : « Oui, La Jeunesse, je me moque de la Grèce, je me moque de la France, je me moque de l'Europe », — puis ajustant son monocle et regardant le juif dans le blanc des yeux : « Je me moque même de l'Asie. »

— Un soir qu'il déclamait je ne sais plus quels vers de Racine, Jean Royère dit à Moréas : « Tout cela, ce ne sont que des mots. » Et Moréas de répliquer : « C'est vous qui n'êtes qu'un mot. »

— On demandait à Moréas son opinion sur Pierre Loti : « C'est un marin, répondit-il. — Mais encore ? — C'est-à-dire qu'il a le mérite de n'avoir décrit que ce qu'il vu, mais qu'il a le tort d'avoir vu trop de choses sans intérêt. »

— La conversation étant tombée sur Fernand Gregh, de jeunes poètes le sabraient avec fureur. N... le défendait ; puis à bout d'arguments, prenant à témoin Moréas qui se taisait : « N'est-ce pas, fit-il, que l'œuvre de Fernand Gregh restera ? — Oui, dit Moréas, elle restera ici, quand nous sortirons. — Mais si, reprenait l'autre, c'est une œuvre durable. — Il faut le croire, répondit Moréas en consultant sa montre, voilà déjà douze minutes que vous parlez de lui. »

— Moréas avait défini Verhaeren : un grand poète belge. Et si l'on se récriait sur l'ambiguité de ce jugement, il expliquait : « Cela veut peut-être dire que c'est un grand poète ; et cela veut peut-être dire aussi que ce n'est pas un grand poète français. »

Ernest-Charles avait écrit un article où il reprochait à Moréas que la suite de ses œuvres, reproduisant siècle après siècle la courbe de la langue et de la poésie françaises, ne fût qu'un long apprentissage. « Il n'est pas surprenant, observa Moréas, qu'il ignore ce que bien parler coûte d'efforts : on bave à la perfection en venant au monde. »

— Un jeune homme juif s'indignait que Moréas, né en Grèce, voulût régenter la poésie française. « Qu'il retourne dans son pays, s'écriait-il. — Soit, repartit Moréas, il me déposera donc en passant. »

— Après la nuit passée dehors, Moréas rentrait chez lui, s'asseyait au piano et, pour se mettre dans des dispositions harmonieuses, attaquait un air de Wagner ou de Mozart. « Mais

disait-il volontiers, c'est encore César Franck qui me produit le plus d'effet. »

— Moréas avait coutume de dire : « J'aime beaucoup la musique et les musiciens ; seulement aujourd'hui les mots n'ont plus leurs sens ; et musiciens, cela veut dire : mélomanes ; c'est-à-dire ce qu'il y a de pire au monde. C'est pourquoi je suis forcé de dire du mal des musiciens et de la musique. »

— Les garçons de café, mi-respectueux, mi-ironiques, appelaient souvent Moréas : Maître. Un jour qu'il était de méchante humeur, il rabroua son homme de la sorte : « Que vous ai-je appris, pour que vous m'appeliez Maître ? Rien ! Eh bien ! je vais vous enseigner sur-le-champ tout ce que vous êtes capable d'apprendre d'utile : Vous êtes une bête. »

— Oscar Wilde était, dans un restaurant parisien, l'hôte des lettres françaises ; le dîner avait lieu au premier étage et dans l'escalier chacun s'effaçait devant lui avec mille marques de déférence. Mais Moréas, brusque, le fit simplement passer avec ces mots : « Par devant, par devant, je préfère. »

— Moréas se trouvait avec un ami dans un petit bistro aux environs des Halles. Il n'y avait là qu'une bande d'ignobles souteneurs qui trinquaient au fond de la pièce et qui commencèrent à ricaner, à se moquer très haut de ce grave officier de la Légion d'honneur. Moréas se leva, se dirigea vers eux d'un pas tranquille, affermit son monocle, se rengorgea, et de son accent le plus ruffian, il leur dit simplement : « Moi aussi, j'ai été *maquéreau*. » Puis il tourna les talons et revint s'asseoir. Ces gens étaient cloués d'admiration.

— Moréas avait traité Victor Hugo avec une grande dureté ; à des sots qui l'exaltaient, il fit cette réponse : « Quand vous dites du bien de lui, et que j'en médis, c'est encore moi qui fais son éloge. »

— A un dîner littéraire, où il se trouvait à côté d'Aurélien Scholl, Moréas prononça quelques paroles en citant Aristote : « Les dieux ne versent pas de l'or dans toutes les âmes... » Scholl se pencha vers lui et lui dit à l'oreille : « Ni dans toutes les bourses. — Inutile de préciser, répondit Moréas ; cela s'entend, ici (1). »

— Monsieur de C... ayant cité comme sien un bon mot de

(1) Cette anecdote est contée en partie dans le dernier ouvrage de Moréas. Il me l'a complétée de vive voix, en corrigeant les épreuves d'une chronique.

Rivarol, Moréas aussitôt en dit un autre qui l'accompagnait dans un Rivaloriana.

Monsieur de C... crut bon de lui faire compliment de ce mot. Mais Moréas :« Il n'est pas meilleur que le vôtre ; c'est la suite. »

— Une grande dame désirait avoir Moréas dans son salon. Je lui fis la commission : « Qu'ai-je besoin de connaître les gens? répondit-il : ne me suffit-il pas qu'on me connaisse ? »

« Voyez-vous, ajoutait le poète, on ne sait plus ce que c'est que la gloire ; pour nos jeunes poètes, c'est de fréquenter le plus grand nombre possible de personnes. Mais la gloire consiste justement dans le fait contraire ; c'est d'être désiré par les yeux, et surtout par l'esprit. »

— Lors de la récente crue de le Seine, tandis que les Parisiens se perdaient en conjectures sur les causes du fléau, Moréas en donna cette raison toute simple : « Quoi d'étonnant? dit-il; on l'a trop tourmentée, cette rivière ; elle se venge. »

— Un publiciste de talent, mais né d'un père allemand et tout juste naturalisé, offrait un crû renommé de vin du Rhin. Moréas le goûte en connaisseur, fait claquer sa langue et venant à son hôte : « Il est très bon, dit-il, votre petit vin de pays. »

— On parlait de démolir les fortifications de Paris : « Une ville sans remparts, dit Moréas, c'est comme une femme sans corset; et quand il s'agit d'une femme d'âge, la chose est plus grave. »

— Moréas disait d'un poète contemporain : « Il est regrettable qu'il ne se décide pas à faire plus court. — Croyez-vous que sa poésie y gagnerait ? — Sa poésie peut-être, ses lecteurs sûrement. »

— Tolstoï venait de publier une sorte de pamphlet lamentable contre Shakespare. Un admirateur l'excusait en disant : « De telles erreurs sont l'envers du génie. — C'est cela, fit Moréas, il y a des génies qui ont deux envers.

— Un jeune comédien ayant récité des vers du poète G..., quelqu'un observa : « C'est dommage qu'il avale les trois quarts des mots. — Et, dit Moréas, il n'est pas mort d'indigestion ? »

— Monsieur G... défendait les protestants et se plaignait des mauvais traitements qu'ils ont endurés au cours de l'histoire.

« S'il n'y avait pas eu de protestants, dit Moréas, il n'y aurait pas eu de Saint-Barthélemy. » Et comme son contradicteur haussait les épaules : « Ce sont eux qui l'ont cherchée, reprit-il sans sourciller; ils avaient besoin de martyrs pour fonder leur religion. »

— A un protestant très épris de la pureté de la religion réformée : « Certes, dit Moréas, il y a plus loin de catholique à chrétien que de chrétien à crétin. »

— Au moment où le crime nocturne sévissait avec le plus de fureur, Moréas niait l'existence des apaches : « S'ils existaient, disait-il, qui les connaîtrait mieux que moi, qui passe mes nuits dehors ? » On lui opposait des faits. Alors, lui : « Il y a des gens qui ont si peur, dit-il, qu'ils trouvent toujours quelqu'un pour les assassiner. »

— Voyant dans les journaux le récit des exploits des brigands parisiens, il s'écriait : « C'est la rançon de la couardise. »

— On accusait Moréas d'être paradoxal : « Le paradoxe, répondit-il, je ne sais pas ce que c'est; je crois que c'est le nom que les imbéciles donnent à la vérité. »

— Moréas répétait d'après le philosophe : « Tous les paysages sont beaux quand on les regarde avec esprit », et il ajoutait : « C'est peut-être pour cela que les plus pauvres sont les plus beaux. »

— De la popularité, des honneurs qu'il n'a fait qu'entrevoir, Moréas aurait joui avec une puérilité délicieuse qu'une anecdocte fera toucher. Dans les derniers mois de sa vie, dînant à l'*Américain*, non loin de Robert de Flers, il confia sérieusement à son voisin : « Figurez-vous que Flers est en train d'écrire une pièce qui s'appellera *le Bois Sacré ;* il paraît que je suis dedans. »

— Un jour qu'il avait entraîné son ami N.... dans une brasserie nouvellement fondée, ils étaient assis et le garçon attendait leurs ordres; mais le poète eut l'idée de lui poser cette étrange question : « Dites-moi donc d'abord comment on vous appelle. — Charles », fit l'autre ébahi; et Moréas : « Ce nom est stupide; je ne peux pas rester dans un café où il y a un garçon qui s'appelle Charles. » Et se tournant vers N... : « Je vais vous montrer un autre café », dit-il. Voici les deux compagnons traversant Paris ; ils arrivent ; Moréas pénètre dans

l'établissement en criant de sa plus belle voix : « Hamilcar ! » Et il répète vingt fois dans la soirée : Hamilcar ! C'était le nom d'un garçon par qui il aimait à être servi à cause du plaisir que lui procurait le son de ces trois syllabes carthaginoises.

— Moréas ne se passionnait pas pour la politique ; d'ordinaire il se montrait même fort réservé sur ce sujet, moins par différence et par dédain, comme beaucoup l'ont cru à tort, inque par une discrétion qui lui semblait convenir à sa naissance étrangère. Cependant, il raisonnait juste et avec une grande délicatesse de sens, comme le prouve ce qu'il dit un jour à un ami : « Là où il y a un roi, là il y a une patrie ; vous pensez comme moi que je ferais un excellent sujet du roi de France ; mais je ne me permettrai jamais de jouer le citoyen-roi. »

— Il causait plus volontiers de politique extérieure et faisait, par exemple, le tableau de l'Europe dans cinquante ans. Si ses peintures, à dire vrai, variaient un peu d'un soir à l'autre, il restait d'accord avec lui-même pour mettre son espoir dans l'inculte Scythie : « Les Allemands conquerront peut-être la France, vaticinait-il ; mais après eux viendront les Russes ; alors ce sera une nouvelle invasion des barbares pareille à celles qui ont marqué la fin de l'empire romain ; une fois qu'elle aura tout nettoyé, le génie français pourra de nouveau agir, séduire les vainqueurs, reformer quelque chose ; et tout recommencera..... »

— Le cabaretier des *Trois-Maillets* logeait une espèce d'écrivain public, vieux, desséché, crasseux, moisi dans les paperasses ; l'âme d'un bourreau manqué avec l'air d'une victime. Dans sa chambre, il apprivoisait, il dressait des rats blancs, noirs ou gris. Moréas l'avait baptisé : l'homme aux rats ; cela vous avait un petit air de légende du Nord. Toujours est-il que personne ne le connaissait plus sous un autre nom ; quand Moréas, vers les deux heures du matin, se trouvait par hasard seul, il entrait, réclamait l'homme aux rats. Lui répondait-on que ce magicien était couché depuis longtemps ? « Eh bien, qu'on aille me le chercher », ordonnait-il ; il descendait en se frottant les yeux, s'asseyait en face de Moréas, qui lui imposait une partie de dames et le plaisantait jusqu'au matin.

A propos de cet Homme aux rats, on demandait à Moréas comment il pouvait prendre plaisir à la société d'un tel individu, sale, morne et parfaitement bête.

« Vous me fournissez la raison de ma sympathie, répondit-til ; c'est le seul homme de ma connaissance qui ait atteint la perfection dans quelque chose. »

— Un critique disait des œuvres de Zola : « Certes, elles sont imparfaites ; mais c'est une mine inépuisable. — « Mine de plomb, fit Moréas ; cela est lourd, et trace des caractères sans fermeté. »

— Invité par une célèbre femme de lettres à fréquenter chez elle, Moréas confiait son hésitation à un ami : « Je n'ose pas aller chez elle, disait-il, sans rien connaître de ses livres — Eh bien ! qui vous empêche d'en lire un ? — Je n'ose pas », répéta froidement le poète.

— Moréas se plaignait que la décadence de la politesse avait diminué le plaisir de l'amour, et que les femmes, déshabituées des égards qui leur sont dus, étaient devenues des jouets moins complexes, moins sensibles, moins subtils.

« Il se rencontre encore, convenez-en, de ces jouets modernes, mais délicats... — « Mets délicat, dit Moréas, mais que l'on mange sans fourchette. »

— Un soir que je le quittai de bonne heure pour aller souper fort loin de l'endroit où nous nous trouvions, il me plaisantait sur mon rendez-vous. Mais soudain : « Je vous plaisante, dit-il, mais j'ai fait pis et mieux que vous dans ma jeunesse. Une jeune femme me plaisait ; je la rencontrai une fois en calèche et pour la suivre jusque chez elle je fis plusieurs kilomètres au pas de course. Par malheur, je m'aperçus que je ne l'aimais pas. Cependant, je ne voulus pas avoir perdu ma peine, si bien que je me crus par la suite obligé de lui faire la cour. »

Il ajouta : « Il en est ainsi de la plupart des poètes ; ils se font des idées sur leur génie, ils se battent les flancs, et, n'ayant rien à dire, ils se croient forcés de dire quelque chose. »

— Un soir qu'il me rencontrait en chapeau haut de forme : « Vous allez voir une jeune femme ! » me dit-il. — « Eh non ! lui répondis-je, quand vous me voyez en chapeau haut de forme, c'est très certainement que je vais à l'Opéra ; et si vous pensez qu'il est fort tard pour se rendre à l'Opéra, c'est que

le dernier acte seul me suffit. — Et pour moi, répliqua-t-il, je crois que l'Opéra n'est intéressant qu'après le dernier acte. »

— Moréas me rencontra une autre fois en chapeau haut de forme; c'était le matin; et il me dit encore sournoisement : Vous allez à un rendez-vous galant ? — Point, lui dis-je, quand vous me rencontrez ainsi coiffé, et que ce n'est pas l'heure de l'Opéra, c'est que je vais sur le terrain, ou que j'en reviens. — Je le sais, répondit le poète, et c'est pourquoi je vous parlais de rendez-vous; l'amour n'est-il pas une sorte de duel, et le duel n'est-il pas galanterie ? »

J'objectai qu'il y a quelques nuanees entre le duel à l'épée et celui de l'amour.

« C'est sans doute, reprit Moréas, que celui-ci manque de témoins ; voilà pourquoi nos contemporains préfèrent l'autre. »

— « Ainsi vous revenez du terrain? demanda Moréas. Est-ce votre client qui est blessé ? — Non pas; c'est son adversaire. — Issue regrettable, répondit Moréas : quand c'est l'adversaire, on n'est jamais sûr que la chose est sérieuse. »

— On louait devant Moréas les vers célèbres de Louis Bouilhet :

Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme.
Comme le grand convive aux noces de Cana
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur
Et comme un air qui sonne au bois creux des guitares
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

Moréas en entendant ces strophes déclara : « Il est vilain de parler ainsi à une femme; et ce qui est *vilain* ne peut pas être beau. »

—

Jean Moréas a composé des épigrammes, et principalement des distiques, qu'il lançait un soir au café et qui couraient bientôt de bouche en bouche. A vrai dire, il y en avait qui étaient insignifiantes et sans prétention. Mais d'autres méritaient d'être retenues. Voici celles que j'ai recueillies :

Sur Riciotto Canudo, après sa dispute avec Casanova.

(D'APRÈS MUSSET)

Quittant le Vachette, il s'en va
Gonflé contre Casanova
D'un venin très ésotérique.
Et bientôt monsieur Canudo
Gémira sur l'affreux Lido
Avec la pâle Adriatique.

Sur un poète par trop amateur.

Maurice de Noisay, des muses visité,
Descend de son cheval pour leur offrir le thé.

Epitaphe de Charles Doury (1).

Pleurez, barmaids, il ne viendra plus boire,
Charles Doury, le grand honneur de Loire.

Sur Antoine Albalat (2).

Qu'entends-je? C'est Gaubert qui crie à perdre haleine:
Albalat, Albalat, Albalat, morne plaine!

Recueilli par :

MAURICE DE NOISAY.

(1) Il vivait encore.

(2) Pour goûter cette épigramme, il faut connaître la calvitie de M. Albalat, son air égaré de myope, sa physionomie taciturne et sans passion.

LES CŒURS DES ROIS DE FRANCE

A la fin de septembre 1841, le duc Ferdinand d'Orléans rentrait dans son hôtel à Paris, après un séjour à la campagne; son valet de chambre lui présenta sur un plateau de vermeil le courrier considérable qui s'était accumulé durant son absence, car jamais le prince ne se faisait adresser quoi que ce soit lors de ses déplacements estivaux, même les nouvelles les plus importantes.

Parmi ces lettres s'en trouvait une assez originale, plus que les autres propre à éveiller la curiosité du duc :

Monsieur,

Je possède un grand nombre de tableaux de ma main que j'ai l'intention de vous vendre. J'en demanderai un prix élevé et sans précédent, non disproportionné cependant à la richesse que votre famille a volée de toutes parts. Oui, vous jugerez même ce prix modeste, vu la valeur extrêmement élevée, valeur purement matérielle, que mes tableaux représentent pour la maison royale. Aussi, me serez-vous reconnaissant de l'occasion que je vous offre.

Mais je dois commencer par vous dire ce que je pense faire de l'argent que vous me donnerez. Je suis un vieillard, sans famille, sans ambitions personnelles; je vis d'une petite rente, qui me suffit. Je laisserai donc la somme totale, en héritage, aux GENS DE LA MONTAGNE QUI N'OUBLIENT PAS. Vous savez, Monsieur, quelle est cette société : ce sont des hommes qui mirent à mort Louis Capet. Le roi, votre père, a naturellement expulsé cette société de Paris et de la France; mais elle a maintenant son siège à Genève, où elle se trouve fort bien. Vous entendrez encore parler d'elle plus d'une fois, je l'espère. Aussitôt donc l'argent reçu, je l'adresserai aux « Gens de la Montagne qui n'oublient pas », sous la condition absolue de le faire servir à la propagande pour le meurtre du roi.

Cet emploi de votre propre argent ne vous sera sans doute pas sympathique, mais vous admettrez que chacun a le droit de faire de son argent ce qu'il lui plaît. Je ne doute pas le moins du monde non plus que cette destination future de vos LOUIS d'or ne puisse vous engager à ne pas acheter mes tableaux, mais quoi qu'il en soit vous les aurez,

et j'attends même de vous une lettre personnelle, au cachet de la famille royale, où vous me présenterez vos remerciements pour mes avances.

MARTIN DROLLING.

Le sans-gêne de cette lettre, qui ne portait ni date, ni adresse de l'envoyeur, fit une certaine impression sur le duc, habitué à d'autres missives. Sa première pensée, que partagèrent ses officiers, fut que l'écrit devait provenir d'un fou, ce qui n'était qu'à moitié rassurant. Mais cette grande curiosité qui distinguait le duc et lui avait presque coûté la vie en Algérie le poussa à donner l'ordre à l'un de ses aides de camp de procéder à une enquête.

Ce qui fut fait. L'officier qui en fut chargé, M. de Touaillon-Geffrard, se trouva bientôt en mesure d'informer le duc que la « Société des Gens de la Montagne qui n'oublient pas » existait bien réellement à Genève. Le gouvernement français avait dissous la confrérie; quelques-uns de ses membres avaient été mis en prison; à part cela on n'attachait à la chose que peu d'importance ; il ne s'agissait que de quelques énergumènes faiseurs de phrases, peu dangereux en somme. Quant à Martin Drolling, c'était un vieux peintre octogénaire, très tranquille du reste, et qui, dans son genre de vie, ne se faisait remarquer d'aucune façon. Depuis une dizaine d'années, on n'avait plus entendu parler de lui, on ne le voyait plus, car il ne quittait guère son atelier de la rue des Martyrs. Depuis longtemps il n'avait pas exposé. Dans sa jeunesse, par contre, il avait passablement travaillé et avait produit nombre de bons tableaux, presque toujours des intérieurs de cuisine. Une de ces natures mortes, achetée par l'Etat, se trouvait au Louvre.

Le duc d'Orléans fut assez déçu de ce rapport, qui dépouillait son bizarre correspondant de tout caractère romantique.

— Cet individu, remarqua-t-il seulement, semble avoir une haute opinion de l'appétit des Bourbons, pour supposer que nous prenons tant d'intérêt à des intérieurs de cuisine! Je ne pense pas qu'il y ait lieu de pousser plus loin l'aventure.

Mais l' « individu » semblait, sur ce dernier point, d'une autre opinion. Car, quelques jours plus tard, le duc recevait du peintre une nouvelle lettre, encore plus inconcevable, comme ton, que la première.

Monsieur,

Il est incompréhensible qu'on ne vous ait pas encore vu chez moi. Je suis un vieillard, je vous le répète, et il vaut mieux pour nous deux terminer cette affaire au plus tôt, car ma mort, événement peu récréatif, mais possible, pourrait l'élucider d'une façon fort inopportune pour vous. Je vous attends donc, sans faute, demain matin, à 11 h. 1/2, dans mon atelier ; mais ne venez pas plus tôt, car je me lève tard, et je n'entends pas changer, même pour vous, quelque chose à mes habitudes.

MARTIN DROLLING.

Le duc passa en riant la lettre à son aide de camp.

— Allons-nous obtempérer à l'ordre de ce drôle de Drolling? Pas plus d'indication d'adresse que dans la précédente ; mais nous savons maintenantoù il habite! Qu'en pensez-vous? Bah! Faites atteler demain, mon cher Touaillon, mais de façon à être chez lui une demi-heure d'avance. Il sera plus amusant à surprendre dans sa colère.

Le lendemain, sur les onze heures, le duc et M. de Touaillon-Geffrard montaient en soufflant les quatre étages d'une fort sordide maison sur cour. Ils frappaient à une haute porte jaune, dont la plaque usée laissait encore déchiffrer ce nom : MARTIN DROLLING.

Mais ils frappèrent en vain; rien ne bougea. Ils appelèrent, heurtèrent à grand bruit le chambranle du pommeau de leurs cannes. Toujours rien. Le duc s'égayait vivement de ce siège dont le tapage commençait à devenir infernal.

Tout à coup, ils entendirent une petite voix chevrotante :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? Qu'est-ce qui se passe?

— Il faut se lever, papa Drolling ! Voilà des visites ! cria joyeusement le duc.

— Je me lève quand il me plaît.

Le duc était en excellente humeur.

— Enlevons la forteresse, cria-t-il, et il commanda : La charge!

Sous leurs grands coups de pied, la porte craquait sur toutes ses jointures.

— Hors du lit, dormeur! Holà! Hors du lit!

Un bruit de jurons leur répondit de l'intérieur. Puis, de petits pas s'approchèrent de la porte :

— Comme vous voudrez, mais vous n'entrerez pas avant que je ne me sois lavé, habillé et que je n'aie déjeuné.

Le duc eut beau jurer à son tour, rien n'y fit. Il fallut se résigner. En désespoir de cause, il finit par s'asseoir avec son compagnon sur la dernière marche de l'escalier, en disant :

— Baste ! nous en serons quittes pour connaître aujourd'hui, par expérience, le plus désagréable des supplices : celui de faire antichambre ! Mais il faut avouer que l'antichambre manque de confort !...

Enfin, quelque chose crissa à la porte. On entendit un grincement dans la serrure, un verrou se tira, et la porte s'ouvrit, démasquant un petit homme pâle, en costume du Directoire. L'habit, autrefois élégant, était aujourd'hui sale, fripé et déchiré. La mince physionomie sillonnée de rides sortait péniblement d'une énorme cravate noire, et s'encadrait d'une quantité de cheveux qui tombaient à profusion.

— Je suis Martin Drolling, dit le petit homme. Que désirez-vous ?

— Vous nous avez priés de venir chez vous ce matin, commença le duc.

Mais le petit vieux, l'interrompant, tira de sa poche une lourde montre en argent qu'il mit sous le nez du duc en disant :

— Je vous ai priés de venir chez moi à 11 h. 1/2, pas plus tôt. Quelle heure est-il ? Onze heures vingt ! Voilà une demi-heure que vous vous livrez à vos stupides plaisanteries. Pour chacun de mes tableaux, vous me paierez mille francs de plus ! Voilà qui vous apprendra à vous conduire convenablement... Qui de vous est Monsieur Orléans ?

Au gré de l aide de camp, le vieux allait décidément trop loin.

— Monsieur Drolling, fit-il sévèrement en montrant respectueusement le prince, vous avez l'honneur d'avoir devant vous Son Altesse Royale, Mgr le Duc d'Orléans.

— Appelez-le comme vous voudrez, répliqua rageusement le petit peintre ; pour moi, vous me permettrez de m'adresser à lui comme il me plaît. Mais qui êtes-vous donc, Monsieur ? Veuillez vous présenter.

Le duc savoura un instant l'ahurissement de son compagnon puis dit avec la plus grande amabilité :

— Permettez-moi, Monsieur Drolling... Mon aide de camp Monsieur de Touaillon-Geffrard, premier lieutenant au 2e cuirassiers.

Drolling esquissa un salut.

— Je ne vous connais pas, Monsieur, et je n'ai aucunement le désir de faire votre connaissance, non plus que celle de vos pareils. Je ne vous ai pas demandé de venir et je n'ai pas davantage l'intention de vous recevoir. Veuillez donc nous laisser.

Comme la plupart des membres des maisons royales, le duc dépendait de son entourage. Mais il n'était pas assez sot pour ne pas se rendre compte de cette dépendance forcée et la haïr cordialement; aussi n'était-il jamais si content que lorsqu'il survenait quelque désagrément à l'un ou l'autre de ses acolytes. La façon dont Drolling traitait son aide de camp, si fier de sa race remontant aux Templiers, l'amusa tellement qu'il eut peine à ne pas éclater de rire.

— Allez, mon cher Touaillon, dit-il, attendez-moi dans ma voiture. Monsieur Drolling a parfaitement raison de ne recevoir que les gens qu'il lui plaît.

Après une profonde révérence, l'aide de camp tourna donc les talons et disparut, fort vexé, du côté de l'escalier.

Tandis que le peintre mettait le verrou, le duc considérait l'atelier. Il y avait quelques chevalets vides, de vagues esquisses sur les murs, et, jetés çà et là, sur des bahuts, des caisses et des fauteuils, un certain nombre de costumes fripés. Tout était poussiéreux, sale. Nulle part, on ne pouvait découvrir un tableau.

M. Drolling enleva quelques vieux chiffons d'un fauteuil de cuir, qu'il avança en disant avec cérémonie :

— Puis-je vous prier de vous asseoir là?

— Après vous, je vous prie, répliqua le duc, décidé à jouer fidèlement cette comédie jusqu'au bout.

Mais M. Drolling restait debout :

— Non, après vous; je suis ici chez moi, et vous êtes mon hôte.

Le duc se mit dans le fauteuil. Drolling trottina vers une grande armoire, l'ouvrit, en tira une magnifique carafe de Venise, en verre travaillé, et deux verres.

— Je reçois rarement des visites, Monsieur Orléans, commença-t-il; quand j'en ai, j'ai l'habitude d'offrir un verre de Porto. Buvez. A la table de votre père, au palais, vous n'en avez pas de meilleur.

Il remplit les verres et en offrit un au duc. Puis, levant le

sien, il le caressa avec tendresse et but à petits coups. Le duc fut obligé d'admettre que le vin était extrêmement bon. M. Drolling remplit les verres à nouveau.

— Vous m'avez invité chez vous, Monsieur, dit le duc, pour me vendre quelques-uns de vos tableaux. Je connais votre genre, par votre *Intérieur de cuisine*, du Louvre.

— Avez-vous vu le tableau? interrompit le peintre. Comment le trouvez-vous?

— Tout à fait bien, complimenta le duc; c'est une très bonne peinture, merveilleusement comprise.

Ces mots eurent un effet différent de celui qu'il en attendait. Le vieillard se pencha en arrière sur son escabeau, passa les doigts dans ses cheveux blancs, et dit :

— Cela me prouve que vous ne comprenez rien, absolument rien à l'art. Vous êtes un Béotien. Le tableau est en vérité peu intéressant. Sans vigueur, franchement mauvais enfin. Bien peint, oui, mais cela n'a rien de commun avec l'art. Seul, le pot brun et les épluchure sont quelque chose de... de Louis XIII, et c'est pour cela...

— De quoi ont-ils quelque chose? questionna le duc étonné.

— De Louis XIII, répéta Drolling. Mais peu, bien peu. C'est un de mes premiers essais, un simple balbutiement. Il est désolant que cette ordure vous plaise, Monsieur Orléans!

Le duc comprit que, vis-à-vis de ce bizarre petit vieux, la diplomatie ne servirait de rien.

— Excusez-moi, Monsieur Drolling? reprit-il, si j'ai essayé de vous en conter, par politesse. En vérité, je n'ai jamais vu votre tableau, du Louvre et n'ai pu juger en conséquence s'il était bon ou mauvais; je me connais très peu en arts, beaucoup moins qu'en vins. Votre vin est vraiment exquis!

Le vieillard remplit de nouveau les verres :

— Buvez, buvez, Monsieur Orléans! Ah! vous n'avez pas vu mon tableau et vous mentiez en m'en faisant compliment!

Il posa la carafe à terre et secoua la tête.

—Fi donc, continua-t-il avec une expression de dédain inexprimable, on voit bien que vous sortez d'une maison royale!

Le duc commençait à être assez mal à son aise. Il remua sur son fauteuil et but lentement son vin.

— Maintenant, dit-il, peut-être parlerons-nous de nos affaires, Monsieur Drolling? Nulle part, je ne vois ici de tableaux.

— Vous allez les voir, Monsieur Orléans, l'un après l'autre. Ils sont là derrière ce paravent.

Le duc se leva.

— Attendez, restez assis. Il faut avant tout que je vous explique la valeur que ces tableaux ont pour vous et pour votre famille.

Le duc se rassit silencieusement.

— Croyez-moi, Monsieur Orléans, ce n'est pas par hasard que je m'adresse à vous. J'ai réfléchi longtemps et je vous assure qu'il me répugne excessivement de savoir que mes tableaux vont devenir la possession d'une famille aussi vile que celle des Valois-Bourbon-Orléans. Mais, voyez-vous, l'amateur même le plus enthousiaste ne paierait pas pour mes tableaux le prix que les Orléans vont me donner... et cela compte. Un autre me ferait une offre, que je devrais peut-être accepter pour ne pas renoncer à la vente. A vous, je n'ai qu'à dicter mon prix. De plus, en un certain sens, la famille des rois de France a droit à ces tableaux, qui conservent, d'une façon vraiment étrange, ce qu'il y a de plus sacré pour votre maison, depuis des siècles.

— Je ne vous comprends pas du tout, dit le duc.

Martin Drolling se balançait sur son escabelle.

— Vous allez me comprendre, Monsieur Orléans, ricana-t-il. Mes tableaux conservent les cœurs de la maison royale de France.

Le duc eut en ce moment l'absolue certitude qu'il avait affaire à un fou. Y avait-il danger pour lui ? En Algérie, il avait prouvé assez souvent qu'il ne redoutait rien, mais, involontairement, il jeta un regard vers la porte.

Le petit vieux vit son regard et s'écria :

— Vous êtes mon prisonnier, Monsieur Orléans, comme autrefois le fut votre grand-père. Je supposais que vous auriez peut-être l'idée de vous enfuir, aussi ai-je fermé à clef. Et les clefs sont là, là, dans ma poche.

— Je n'ai pas la moindre intention de fuir, répliqua le duc à qui les manières imposantes du petit homme semblaient assez ridicules.

Grand et fort comme il était, c'eût été un jeu pour lui de bousculer ce vieillard, qui le considérait comme son prisonnier, et de lui prendre ses clefs.

— Enfin, Monsieur, vous ne voulez pas me montrer un de ces tableaux?

Drolling sauta de son escabelle et trottina vers le paravent.

— Oui, oui, Monsieur Orléans, et je crois que vous y trouverez un vif plaisir.

Il tira d'un recoin une assez grande toile sans cadre et la posa sur un chevalet, de façon à ce que le duc n'en vît que le dos. Il la nettoya soigneusement avec un torchon, puis cria de la voix aigre des marchands de foires :

— Voici le cœur d'un des représentants les plus illustres du trône royal de France, d'une des plus grandes canailles que la terre ait portées : le cœur de Louis XI.

A ces mots, il tourna le chevalet, et le duc put contempler le tableau. Il représentait un grand arbre nu, aux branches duquel pendaient plusieurs douzaines d'hommes, dont beaucoup en complet état de putréfaction. Sur l'écorce noirâtre de l'arbre, un cœur était gravé, avec ces signes : L. XI.

Le tableau était d'un relief extraordinaire, d'une vérité criante, cruelle même. Une odeur repoussante de putréfaction en sortait, à tel point que le duc dut se tenir le nez. Le duc comprit tout de suite le sens et l'objet du tableau : il représentait le parc célèbre de son aïeul, le pieux Louis XI, qui trouvait tant de plaisir à « brancher » ses sujets. Que justement le peintre lui offrît ce tableau, à lui qu'on avait connu si humain, pendant sa longue campagne d'Afrique, cela lui parut d'un bien mauvais goût. Le grossier symbolisme du peintre appelant son tableau : *le Cœur de Louis XI*, lui semblait d'un esprit plutôt déplorable.

— Je dois vous avouer, Monsieur Drolling, dit-il, que, si les qualités de votre tableau, au point de vue pictural, me semblent excellentes, le motif historique ne m'en plaît guère. Le culte de nos ancêtres ne va pas jusqu'à nous enthousiasmer pour les horribles forfaits de ces vieux rois à moitié barbares. Je dois vous le dire, je trouve cela un peu...

Le duc hésitait, cherchant une expression modérée. Mais le peintre trottinait vers lui, se frottant les mains, et le pressait :

— Eh bien! eh bien! quoi donc?

— Un peu... macabre, dit le duc.

— Bravo! ricana le vieux. Bravo! Parfait! C'est aussi mon

opinion. Le reproche ne me touche pas, ne me touche pas du tout. Il touche la maison royale elle-même. Vous voyez : tout ce qu'il y a là de répugnant, de stupide, d'odieux, tout cela vient de votre maison. Mais, écoutez-moi, cher Monsieur, l'idée n'est pas de moi, elle vient de votre grand-père.

— De qui ?

— Du père de votre père, aujourd'hui roi de France, de mon bon ami Philippe-Egalité. Nous revenions de l'exécution de votre cousin Louis XVI, lorsqu'il me suggéra cette idée. Autrement, au point de vue artistisque, elle est vraiment mauvaise, parce qu'elle se manifeste trop grossièrement, trop crûment ; je ne m'étonne pas que vous l'ayez remarqué. Une vache verrait que c'est là le cœur dégoûtant de Louis XI. D'ailleurs, ce cœur-là était le plus gros de tous, et il avait une odeur affreuse ; j'avais toujours mal à la tête quand j'en prisais. A ce propos, prenez-vous une prise ?

Il sortit une tabatière dorée qu'il tendit à son visiteur. Le duc, qui était grand priseur, prit une pincée et se la fourra dans le nez.

— C'est un bon mélange, dit le vieux : Prince Gaston d'Orléans, Anne d'Autriche et Charles V. Hein ! Comment trouvez-vous ça ? C'est original de priser les derniers restes de ses illustres aïeux !

— Monsieur Drolling, dit le duc, je dois louer votre tabac en poudre, comme je l'ai fait de votre vin. Mais, excusez-moi, je ne comprends pas un mot à vos paroles.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Mais ce que vous me chantez là de mes ancêtres, qui se trouvent dans vos tableaux et dans votre tabatière !

— Stupide comme un Orléans ! croassait le vieillard. Vraiment, vous êtes encore plus bête que votre grand-père, qui était cependant assez âne pour sympathiser avec la Gironde. Aussi a-t-il regretté cette désertion sous le couperet de la guillotine... Alors, vous ne comprenez pas, Monsieur Orléans ? Ecoutez donc ce que je dis : mes tableaux sont peints avec les cœurs de la maison royale. Avez-vous compris cela ?

— Oui, Monsieur Drolling, mais...

— Et, dans cette tabatière et dans d'autres, j'ai pris l'habitude de priser ce qui me reste des cœurs des rois de France, après mes tableaux. Compris ?

— J'entends bien, Monsieur Drolling, ce que vous dites ; vous n'avez pas besoin de crier si haut. Seulement, je ne comprends pas du tout le rapport...

Le peintre leva les yeux au ciel, mais ne répondit pas. Il retourna tranquillement vers l'armoire, en sortit plusieurs petites plaques de cuivre qu'il offrit au duc.

— Il y en a encore 31 dans le casier; je vous fais cadeau de toutes. Vous les recevrez en plus de mes tableaux.

Le duc examina attentivement les inscriptions des plaques, alla lui-même vers l'armoire et étudia les autres. D'après ces inscriptions, les plaques provenaient des urnes qui avaient contenu les cœurs des rois, des princes et des princesses de la maison royale. Le prince commençait lentement à comprendre.

— Comment avez-vous obtenu ces plaques ? demanda-t-il.

Son ton avait pris quelque chose de hautain.

— Je les ai achetées, répondit le vieux sur le même ton. Vous savez bien que les peintres s'intéressent souvent aux vieilleries, aux antiquités.

— Alors, vous me revendez les plaques !

— Je vous en fais cadeau. Vous pouvez les attacher sous mes tableaux; je vous dirai ceux auxquels elles correspondent. Celle-là — il prit une plaque dans la main du duc — va sous une de mes plus intéressantes compositions ; vous allez voir.

Il suspendit la plaque à un clou du chevalet, ôta le premier tableau qu'il appuya contre une chaise, puis alla tirer de derrière le paravent une très grande toile.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, Monsieur Orléans ; c'est assez lourd.

Le duc prit le lourd cadre et le hissa sur le chevalet. Le vieillard frappa du doigt la plaque de cuivre et déclama :

— Voilà le cœur d'Henri IV, le premier des Bourbons. Il fut un peu démoli par le coup de poignard de Ravaillac, un homme à honorables principes.

Le tableau représentait une vaste cuisine, en grande partie occupée par un immense fourneau muni de nombreux trous à feu. Sur tous ces trous, d'où sortaient des flammes, étaient des pots dans lesquels des hommes vivants cuisaient en daube. Plusieurs essayaient de grimper aux rebords, d'autres se prenaient l'un à l'autre et hurlaient en faisant d'horribles grimaces. Une indicible épouvante, un tourment inouï criaient

sur toutes ces faces affamées. Le fourneau brun montrait sur un carreau un cœur peint aux initiales d'Henri IV.

Le duc se retourna :

— Je n'y comprends rien, dit-il.

M. Drolling éclata de rire.

— Et pourtant vous pouvez lire dans n'importe quel livre de classe le fameux mot de votre brave aïeul : « Je veux que chaque paysan ait sa poule au pot tous les dimanches ! » — Regardez, et vous verrez quels étaient les petits chapons que le roi lui-même mettait au pot. C'est un vrai cœur royal, ce four-là... Voulez-vous aussi donner un peu de ce Bourbon à goûter à votre nez ?

Il prit dans l'armoire une autre tabatière, dont il offrit au duc.

— Il y en a peu, mais prenez-en toujours, continua-t-il ; bon mélange Henri IV et François Ier. Essayez !

— Vous voulez peut-être dire, Monsieur Drolling, que ce tabac, cette poussière brune et noire, provient des cœurs des deux rois ?

— C'est en effet là ce que je veux dire, Monsieur Orléans. Cela ne provient pas d'ailleurs, et j'ai fait moi-même le mélange.

— Où avez-vous eu ces cœurs ?

— Je les ai achetés, ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Les détails vous en intéressent ? Ecoutez.

Il offrit le fauteuil au duc et prit son escabelle de peintre.

— Petit-Radel... avez-vous quelquefois entendu parler de Petit-Radel ? Non ? Eh ! vous êtes sans culture, un vrai Orléans ! J'ai déjà remarqué cela depuis longtemps... Votre grand-père était grand ami de l'architecte Petit-Radel. Aussi donna-t-on un jour à Petit-Radel la mission de détruire les tombeaux des rois, dans les caveaux de Saint-Denis et du Val-de-Grâce. Il le fit soigneusement, je vous assure. Il lui fallut ensuite exécuter la même opération dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine. Votre grand-père m'en avertit. « Accompagne-le, tu pourras acheter des momies à bon prix. » — Vous savez bien ce que c'est, Monsieur Orléans, qu'une momie ? Non ? Eh bien, une momie, c'est une momie, c'est ce qui reste d'un cadavre embaumé, et l'on en fait d'excellente couleur. Mais cette couleur est chère, ma foi ! Aussi vous

pouvez vous figurer comme j'étais heureux d'en acheter à bon compte. Dans l'église des Jésuites, nous trouvâmes les vases contenant les cœurs embaumés des rois et des princes ; Petit-Radel brisa les urnes en morceaux ; j'achetai les plaques de cuivre et les cœurs.

— Et vous fîtes des couleurs avec les cœurs ?

— Oui, naturellement. C'est la seule chose à quoi peut servir un cœur de roi. Non, j'exagère : comme tabac à priser, c'est excellent aussi. Mais, je en vous prie, servez-vous donc de ce Henri IV et François Ier.

Le duc refusa. Le vieillard ferma la tabatière.

— Comme vous voudrez. Vous avez tort de laisser passer l'occasion. Jamais plus vous n'aurez la chance de priser des cœurs de rois.

— La partie des cœurs que vous ne prisez-pas, vous l'utilisez donc pour peindre vos tableaux ?

— Mais, oui, Monsieur Orléans, je croyais que vous l'aviez compris depuis longtemps. Chaque cœur de la famille Valois-Bourbon-Orléans, vous le trouverez dans un de mes tableaux. Mais vous en trouverez plus que la matière, car je n'ai pas fait la chose à moitié. Quel cœur voulez-vous voir maintenant ?

— Louis XV, dit le duc au hasard.

Un nouveau tableau se trouva bientôt sur le chevalet, un tableau de nuances sombres, où la couleur de la chair même était d'un brun mat.

— Il semble que vous ayez dû y user beaucoup de momies, à celui-là, remarqua le duc ; ce cœur était donc bien grand ?

Le vieillard rit :

— Non, il était très petit. Mais j'y ai employé d'autres cœurs : celui du Régent, celui de la Pompadour et celui de la du Barry. C'est toute une époque que vous avez devant vous.

Le tableau montrait une foule excessivement nombreuse d'hommes et de femmes ; tous passaient, avec des gestes fatigués, se poussant l'un l'autre, rampant l'un contre l'autre. Quelques-uns étaient nus, la plupart dans le costume de leur temps, avec de hauts toupets et des perruques à queue, des jupes de dentelles et des jabots. Mais tous, au lieu de tête, portaient un crâne de mort. Leurs mouvements morbides semblaient des mouvements de bêtes, oui, à la manière des chiens.

s figures, peintes avec virtuosité, les costumes, les membres, rtout les mains, les bras et les épaules, étaient humains; expression d'ensemble était cadavérique. Ce curieux mélange e vie et de mort, d'animal et d'homme, s'alliait à une telle onscience et une telle harmonie que le tableau produisait ur le spectateur une impression indiciblement sinistre.

Drolling, à qui n'échappait pas le moindre mouvement de on visiteur, montra la carafe.

— Je vous en prie, servez-vous, Monsieur Orléans. Votre critique muette me satisfait au plus haut point.

— Je trouve le tableau effroyable, dit le duc.

Le vieux croassait de plaisir :

— N'est-ce pas? Repoussant, tout à fait hideux, en un mot raiment royal !

Puis, il devint sérieux, tout à coup.

— Croyez-moi, Monsieur Orléans, cela me coûta des tourments inouïs de peindre ces tableaux. Il n'y a pas, dans l'Enfer de Dante, de martyre égal à celui de creuser dans les profondeurs des cœurs des rois. Veuillez, je vous prie, aller chercher un autre tableau.

Le duc disparut derrière le paravent, où il vit une quantité le cadres tournés, tous face au mur. Il prit les plus rapprohés, et les posa sur le chevalet.

— Ah ! vous avez attrapé le cœur de Charles IX ! Nul plus que lui n'eut aussi soif de sang !

Le duc vit une large rivière qui glissait paresseusement entre les rives plates. Un radeau flottait sur l'eau trouble : un adeau de cadavres. Tout au bout, debout, le pilote, une figure naigre habillée dans la pourpre rouge des rois, le visage pâle mangé d'abcès, le regard fixe devant lui. Il enfonçait à fond a gaffe, et faisait ainsi flotter son convoi le long de la rivière.

Le tableau suivant sembla plus affreux encore au duc. C'était n cadavre masculin, de grandeur naturelle, complètement putréfié. Des vers rampaient dans les orbites de l'œil; des spèces de scarabées noirs, rouges et jaunâtres mangeaient le ez et la bouche. Sur le ventre ouvert, étaient postés deux vautours grandiosement peints; l'un enfonçait la tête et le cou dans les profondeurs du corps, l'autre dévorait les intestins. Au bout des pieds, on voyait quelques rats qui rongeaient voracement les orteils pourris.

Le duc se détourna, pâle comme la mort. Mais le vieux tira par la manche de sa jaquette :

— Non, non, regardez le tableau plus en détail, c'est meilleur et il est digne de votre grand aïeul, Louis XIV. Ne reconnaissez-vous pas ? Ce fut lui qui prononça cette paro hautaine : « L'Etat, c'est moi ! » Eh bien ! le voilà en vérit cet Etat, voilà ce qu'il était, pourri, mangé, déchiré, putréfi

Le duc se laissa tomber dans le fauteuil, le dos tourné au tableaux. Il remplit son verre et but.

— Permettez-moi, Monsieur Drolling, votre manière exig des nerfs solides.

Le peintre s'approcha de lui et lui tendit son verre :

— S'il vous plaît, versez aussi pour moi. Merci bien ; tri quons ensemble, Monsieur Orléans, afin que je sois enfi enfin, délivré de la malédiction !

Les verres s'entrechoquèrent.

— Oui, maintenant, je suis libre ! continua le vieillard, et voix tremblante sonnait de plaisir. Tous ces cœurs affreu sont peints. Le peu qui m'en reste se trouve dans mes tab tières. L'œuvre de ma vie est finie, je n'aurai plus à prendre pinceau. Quand vous ferez chercher les tableaux, je vous pr de faire enlever aussi tout mon matériel de peinture, vous m' bligerez. Et jamais, jamais, je n'aurai plus à voir toutes c choses horribles. Je suis libre, je suis maintenant tout à fa libre !

Il mit sa petite escabelle de peintre tout près du fauteuil d duc et de ses deux mains lui prit la main droite :

— Vous êtes un Orléans, le fils du roi de France. Vous sav maintenant combien je hais votre famille. Mais, en ce momen je suis si infiniment gai que j'oublie presque le marty affreux que j'ai eu à souffrir, pendant des dizaines d'année à cause de votre famille.

« Depuis que la terre existe, il n'y a pas un homme qui a mené une vie aussi affreuse que la mienne. Ecoutez, je ve vous dire comment tout cela est arrivé ; un homme doit savoir ; pourquoi ne serait-ce pas l'héritier du trône de ce ma heureux pays ?

« Je vous ai déjà dit que c'était votre grand-père Philipp Egalité qui m'avait fait remarquer que je pouvais acheter d cœurs de rois, pour avoir ainsi de la momie à bon marc

était un de mes bons amis; il venait me voir souvent, et c'est
i que je dois remercier si l'Etat a acheté jadis mon tableau
u Louvre. Cette scène de cuisine est le premier tableau pour
quel j'aie employé un cœur ; par mépris pour le roi, j'em-
oyai alors une petite partie d'un de mes cœurs, celui de
ouis XIII, pour le seau aux épluchures. Une plaisanterie d'un
oût douteux. En ce temps-là d'ailleurs, mes sentiments pour
otre maison n'étaient pas ceux d'aujourd'hui ; je haïssais le
oi et l'Autrichienne, mais pas plus que tous les Parisiens. Et
hilippe était mon bon ami. Sa haine envers sa propre famille
ait beaucoup plus grande que la mienne et c'est lui qui me
onna l'idée de prendre non seulement la matière de ces cœurs
e roi, mais d'exprimer aussi leur contenu spirituel. Ce fut lui
ui me fournit la première idée de peindre le parc de Louis XI,
our donner ainsi à ce cœur de roi une expression digne de
ui.

« Je dois vous le dire, Monsieur Orléans, cette fois je fus
nchanté de votre grand-père. J'avais 33 cœurs, 18 étaient des
œurs de rois. Je pouvais peindre en 18 tableaux l'histoire de
France, comme elle se présentait dans les cœurs de ses rois ;
pouvais employer à ces tableaux leurs cœurs eux-mêmes.
ouvez-vous vous imaginer quelque chose de plus tentant
our un artiste ! Je me mis immédiatement au travail, je com-
ençai le tableau de Louis XI, et j'étudiai en même temps
histoire de mon pays que je ne connaissais pas bien. Votre
rand-père me fournissait ce qu'il pouvait obtenir de livres des
ibliothèques, puis une quantité d'actes secrets, de journaux,
e mémoires, tant de la Sorbonne que du palais et de l'Hôtel
e ville. Avec les années, j'avalai l'histoire de votre maison,
histoire sanglante ; je suivis la vie de vos aïeux jusqu'à leur
ernier souffle. Et, de plus en plus, je prenais conscience du
avail affreux dont je m'étais chargé.

« Chaque tableau devait être un extrait de quintessence du
attement d'un cœur de roi ; mais quelles que fussent les atro-
tés que je pusse inventer, je restais toujours loin de la réa-
té. Mon travail était si monstrueux, exigeait une somme si
igantesque de pensées horribles que je désespérais et succom-
ais sous cette charge. Les crimes des Valois-Bourbon-Orléans
taient si immenses qu'il semblait impossible d'en venir à bout
rtistiquement. Harassé, je me glissais tard la nuit dans mon

lit, pour me remettre de grand matin à l'ouvrage, et plus m'enfonçais dans cette mare sanglante de démence et de sc lératesse, plus je désespérais de jamais en devenir le maîtr

« C'est ainsi que grandit en moi cette haine mortelle enve la maison royale et en même temps envers celui qui m'avait je dans ces tourments. J'aurais voulu étrangler votre grand-pèr Il resta alors longtemps loin de moi et j'étais heureux de ne p le voir. Mais, un jour, il se précipita avec agitation dans m atelier. Il s'était rangé du parti de la Gironde, était déclaré tr tre et les gens de Danton le poursuivaient. Votre père f plus prudent; il se tint fidèlement du côté des Jacobins, jusqu' jour où il s'enfuit avec Dumouriez. Alors, Philippe me pria le protéger et de le cacher. En tout Paris, il ne se trouvait p un homme qui pût avoir de plus grand plaisir que moi à livrer à l'exécuteur. J'envoyai aussitôt mon valet au comité, barrai la porte et le tins prisonnier jusqu'à ce que les garc vinssent le chercher. Dix jours après, il était exécuté; récompense de mon acte patriotique, je demandai son cœur.

Le duc l'interrompit:

— Mais il vous était impossible de peindre avec un cœur fra

— J'avais le temps, j'avais le temps. Je pouvais user n autres cœurs auparavant. J'embaumai le cœur de votre gra père et je l'ai laissé sècher pendant 36 ans ; il a fait une c leur de momie excellente. C'est mon dernier tableau ; je va Monsieur Orléans, vous le montrer.

Il glissa derrière le paravent et apporta un autre cadre.

— Voilà, Monsieur Orléans. Ce que vous voyez là, je l'ai s vent, bien souvent, entendu battre... sur la même chaise vous êtes aujourd'hui assis : le cœur de votre grand-pè Philippe-Egalité !

Involontairement, le duc porta la main à sa poitrine, com si l'horrible vieux avait eu la force de lui arracher, à lui aus son cœur du corps. Il osait à peine regarder la toile.

Le tableau représentait, au fond, une grille de fer mu de pointes. En avant, on avait enfoncé des pieux, et tous pieux, comme les pointes de la grille, portaient chacun u tête d'homme coupée. Les pieux étaient disposés en forme cœur et la grille représentait les deux courbes du ha L'intérieur du cœur était rempli de pieux qui semblaient fleurs de la mort, poussées au fond du cœur brun. Au-dess

du cœur, on voyait, dans l'air gris et jaunâtre, une grimace indistincte qui semblait planer comme un ricanement diabolique. Et cette grimace — quand on regardait plus près, une tête coupée — avait aussi la forme d'un cœur, la forme caractéristique du cœur-poire des membres de la maison d'Orléans. Le duc ne connaissait pas son grand-père, mais la ressemblance de cette grimace-poire avec son père, avec lui-même, il la distingua aussitôt. De plus en plus, une terreur panique le prenait, il ne pouvait quitter du regard ce spectacle affreux de têtes guillotinées. Comme de loin, la voix du vieillard frappa son oreille :

— Regardez tout près, Monsieur Orléans, toutes ces têtes qui sont des portraits, toutes. Oh! il m'en coûta beaucoup pour obtenir les portraits de tous ces gens. Voulez-vous savoir de qui sont les têtes dont votre grand-père, là en haut, se réjouit si *cordialement* ? Ce sont les têtes de tous ceux qu'il aida à guillotiner. Voici le duc de Montpensier, là la marquise de Clermont. Voilà Necker, ici Turgot, là Beaulieu-Rubin. Voilà son cousin Louis Capet, qu'on appelle le roi Louis XVI. Attendez, je vais vous donner la liste...

Il chercha dans la poche de son veston et en sortit un petit livret jauni.

— Prenez, Monsieur Orléans, c'est l'héritage de Philippe-Egalité à son petit-fils, héritier du trône de France. C'est un livret de poche où il a dressé la liste de tous ceux qu'il a livrés à la guillotine. C'était son sport, savez-vous. Voilà, voilà, prenez cette confession royale. Son exécuteur me l'a donnée ; je la lui ai payée cent sous.

Le duc prit le petit livre et en tourna les pages. Mais il n'en put lire un seul mot ; les lettres lui sautaient devant les yeux. Il retomba lourdement dans le fauteuil. Le vieillard approcha à petits pas et se plaça droit devant lui :

— L'aspect de ce tableau vous fait frémir. Le cœur, lui, aurait souri, s'il l'avait vu, comme il doit rire à présent ! En vérité, je lui ai fait un beau monument. — Mais, maintenant, comprenez-vous peut-être, Monsieur Orléans, par où j'ai passé ?

« Voyez-vous, je me suis approprié l'âme de chacun de vos aïeux. Là, dans ce vieux corps qui est devant vous, ils ont tous demeuré, les Louis et les Henri, les Charles et les Phi-

lippe. J'ai été possédé d'eux comme du diable ; tous leurs crimes il m'a fallu les commettre à nouveau. C'était ma tâche.

« Et puis, figurez-vous que je ne me sentais pas encore suffisamment hanté par mon idée ; je devais, chaque fois et toujours avec une force de volonté inouïe, je devais réveiller en moi cette démence, et artificiellement.

« Des semaines, des mois, il me fallut me plonger dans l'enfer de leurs fantaisies royales, me précipiter dans les gouffres pestilentiels de leurs pensées. Il n'y a pas de moyen Monsieur Orléans, que je n'aie employé dans ce but. J'ai jeûné, je me suis flagellé, pour éprouver les extases sanglantes et sacrées que nous avons tant de mal à comprendre aujourd'hui. Je me suis enragé dans de quotidiennes ivresses de vin. Mais, dans mes plus sauvages délires, il ne me venait toujours que les fantaisies débonnaires de l'innocent Martin Drolling.

« Alors, me vint l'idée d'essayer de les priser. Vous êtes vous-même priseur, Monsieur Orléans, vous connaissez l'effet titillant du tabac fin sur les muqueuses pituitaires du nez. Le cerveau en semble soulagé ; on le dirait délivré d'une oppression, comme s'il pouvait respirer plus librement.

« Pour moi, en même temps que cette sensation curieuse et agréable, j'éprouvais quelque chose de bien différent. C'était comme si l'âme du roi dont je prisais le cœur prenait possession de mon cerveau. Elle s'y ancrait, refoulait l'esprit de Martin Drolling dans le coin le plus épais, et y régnait hautement, en maître et en roi. Et mon petit moi n'avait plus que tout juste la force de mettre sur la toile les caprices du sang des rois... en même temps que la couleur de leurs cœurs. Oui, Monsieur Orléans, vous voyez à la fois en moi tous vos aïeux qui renaquirent, ressuscitèrent dans mon cerveau, tous, depuis votre grand-père jusqu'à Philippe V, le premier Valois, qui de ses doigts sanglants, se couronna lui-même. Et ils recréaient en moi — avec moi — leur âme, dans mes tableaux. J'ai été l'artiste, l'original de la femme qu'ils possédèrent tous qu'ils maltraitèrent tous, qu'ils fécondèrent tous. Leurs enfants, mes enfants, ce sont ces tableaux. Oui, oui, l'artiste c'est une femme ; comme une fille, il provoque les pensées se laisse prendre et violer et il accouche de ses œuvres en d'horribles tourments.

La voix du vieillard résonnait étouffée, presque brisée. Mais

encore une fois, elle s'éleva, tranchante, coupante, amère.

— Je suis la vivante prostituée des rois de France. Et aujourd'hui, Monsieur Orléans, je présente au dernier de la maison le compte de mes nuits d'amour. Prenez-en les fruits. C'est la faute de vos pères, s'ils ne sont pas plus beaux!

Il tendit au duc une grande feuille blanche, la liste des tableaux et leurs prix. Le duc la plia et la mit dans sa poche.

— Je vous enverrai l'argent cet après-midi et je ferai enlever les tableaux. Je vous remercie, Monsieur Drolling.

Puis il s'inclina silencieusement et sortit.

Le 13 juillet 1842, le duc Ferdinand d'Orléans décédait d'une chute de voiture. Dans son testament, on remarquait une clause curieuse, où le duc faisait Martin Drolling, peintre, 34, rue des Martyrs, héritier de son cœur. Il est à croire que le roi Louis-Philippe, en vertu de son droit de souverain, eût mis obstacle à cette bizarre disposition; mais il n'eut pas besoin de le faire : le vieux peintre était mort depuis des mois.

Les tableaux semblent avoir disparu. Dans le testament du duc, il n'en est pas parlé, et dans le journal de son aide de camp, M. de Touaillon-Geffrard, la seule place où il semble en être question est découpée.

Il faut aller au Louvre, pour trouver encore quelque vestige des cœurs de la maison royale de France. On le trouverait dans le tableau de Drolling : *Intérieur de cuisine*. Catalogue n° 4.339.

HANNS HEINZ EWERS.

(Traduit de l'allemand par FÉLI GAUTIER).

PAYSAGES D'EAU

—

Jardins où s'exténuent les lumières d'automne,
Vaporeuses clartés, coins d'ombre où rit le faune,
Jardins blessés, jardins de chrysanthèmes blancs,
De glaïeuls immolés en aumône aux passants,
Turquoises d'un beau soir strié d'un or suprême
Où ton geste haletant d'angoisse, ô Polyphème,
Sur le couple enlacé s'éternise en suspens,
Balustres tapissés de feuillages grimpants
Où l'urne s'infléchit sous les fleurs engloutie,
Quels horizons troublants vous fermez sur ma vie!

Des cyprins à fleur d'air dorment. Le métal bleu
Du bassin régulier s'est terni peu à peu :
Sur les lentilles d'eau que nul souffle n'effleure
Tourne et s'évanouit la nuance de l'heure
Et le saule pleureur boit, altéré de ciel,
L'azur déchiqueté par leur glauque archipel.
O mon âme, voici qu'une femme attardée
Traverse à pas furtifs l'or caduc de l'allée,
Le sourire figé, l'œil taciturne ouvert
Sur le songe anxieux qui précède l'hiver
Et sa robe à plis droits fait voler des cohortes
De souvenirs épars mêlés aux feuilles mortes!

★

Guirlandes à fleur d'eau, jonquilles, nymphéas,
Sur quel songe immobile et bleu, quel songe las,
Le même qui convulse et tord les campanules,
Renversez-vous vos fleurs lourdes de crépuscules ?
Ni le fuyant ébat d'un massif cyprin d'or,
Ni la chute d'un fruit dans le bassin qui dort,
Ni l'aile d'un effluve effleurant le silence
Ne peuvent vous distraire, ô fleurs, de la souffrance
Que ce soir violet distille autour de nous!
Votre pitié s'exhale en arômes dissous,
Exsudés à travers vos fibres végétales
De toute votre chair et de tous vos pétales,
Dans l'humide fraîcheur qui vient glacer mon front,
Et moi, dont l'amertume à la vôtre répond,
Je sens pleurer au fond de mes rêves stériles
Un long frémissement de tiges immobiles...

★

La flaque d'eau qui luit dédouble l'arc-en-ciel
Et tout l'azur humide, où glisse solennel
Quelque nuage blanc duveté comme un cygne,
Et l'ovale infléchi de ton visage, digne
D'un pastel attardé sous les doigts de La Tour;

La flaque d'eau qui luit reflète notre amour
Lavé d'un lourd chagrin fait de vaines alarmes,
Où tes yeux submergés rient à travers des larmes
Et le ramier dont l'aile est vibrante dans l'air,
Sous le miroitement neigeux d'un double éclair,
Effeuille vers l'oubli des ombres taciturnes
Les irréelles fleurs symétriques des urnes.

★

Le geste délié d'un éveil assoupli
Et qu'un marbre trop blanc sur l'eau verte éternise,
Se réfracte, noyé, dans le bassin poli,
Nymphe toujours pudique et chaque fois surprise !

Le tournoi d'un insecte effleure ton sein dru ;
Un timide soleil tendrement pastellise,
De ses ocres fanés, l'ondoiement svelte et nu
De ta chair refroidie, impassible à la brise.

Et de tous ses iris que le soir fait frémir,
De tout l'enlacement de ses fleurs en guirlande,
Le clair parterre d'eau, avant de s'assombrir,
Effeuille vers ton corps sa lumineuse offrande.

★

Au fond du crépuscule en cendres
Un peu du ciel encor rougeoie.
A nous aimer muets et tendres
La douleur est comme une joie.

Donne tes mains, donne tes lèvres :
Mon cœur trop lourd de souvenir
Réclame les troublantes fièvres
Où l'on se sent vivre et mourir.

Des bruits d'ailes, des sanglots d'heures
Nous effleurent dans nos extases
Et c'est pour nos pensées qui pleurent
Que les fleurs souffrent dans les vases.

Ah ! pourquoi toujours redescendre
Au temple grave du Passé ?
La nuit berce le jour en cendres.
Mets tes doigts sur mon front lassé !...

★

Je vois dans tes yeux verts par les longs jours de pluie
Des horizons mouillés où l'automne s'ennuie
Avec des floraisons qu'on ignore ici-bas
Et des stagnances d'eaux que je ne connais pas.

Comme un dieu sur le fleuve épanché par son urne,
J'incline vainement mon rêve taciturne
Sur leurs miroirs où veille un mystère jaloux.
Le jardin triste a beau mourir autour de nous,
Ruisselant de parfums chaque espalier morose
A beau, sur le mur gris, s'effeuiller rose à rose,
Ils n'ont point de pitié pour ton banal décor,
Vieux jardin solitaire où moissonne la mort !
Je n'y surprends jamais l'étoile d'une larme,
Ils ne reflètent rien de tout ce qui me charme
Et mirent seulement les farouches attraits
D'un étrange pays où je n'irai jamais !

★

Parmi vos dieux, parmi vos héros, vos statues
De faunes enjoués ou de naïades nues
Et de reines debout sous de roides manteaux,
Vos platanes jaunis, vos paysages d'eaux,
Ouvrez-moi, beaux jardins, la solitude aimée
Où tant de rêves clairs dissipés en fumée
Ont autrefois jailli de mon fougueux espoir !
Voici qu'en vos bassins rectilignes le soir
Vient noyer un soleil frileux dans l'eau tranquille
Qui jadis s'éclairait d'un visage mobile.
Loin des buis confidents de ton naïf orgueil,
Ce qu'on brûle, là-bas, sur ce bûcher de deuil
Qu'un jardinier, perdu dans le silence, avive

Ce sont tes songes d'or, ta jeunesse pensive,
Les lumineux débris de tes songes vivants
Dont l'aile longtemps prise à ces réseaux mouvants,
O poète, retombe avec la feuille morte
A la cendre sans nom qu'un coup de vent emporte !...
Beaux jardins dépouillés, vous savez, n'est-ce pas,
Que je lutte au hasard et que je me débats,
Impuissant et pareil à vos guerriers qui lèvent
Au ciel des bras perclus sans boucliers ni glaives!

GEORGE-ANTOINE ORLIAC.

UNE INTERVIEW DE M. BERGERET

—

LES ORIGINES DU FÉMINISME

Je rencontrai l'autre jour à la Nationale, section des manuscrits, le docte et courtois M. Bergeret. Il s'en allait à quatre heures, sa vieille serviette de basane sous le bras, le dos un peu voûté, à la manière des savants qui ont vécu très longtemps les épaules inclinées sur des in-folios difficiles à lire. Je connaissais l'illustre et modeste érudit par sa biographie célèbre, et persuadé qu'il ne pourrait manquer à son humeur bienveillante, j'osai m'arrêter devant lui :

— Monsieur Bergeret, lui dis-je, vous avez trop d'aimable esprit pour me refuser une grâce... Je ne suis pas un journaliste, ni un profane, puisque, vous le voyez, j'ai comme vous une serviette sous le bras...

Il fixa sur moi, au travers de ses fines lunettes, un regard noir, très jeune encore, qu'il sut rendre amusé et candide.

— Monsieur Bergeret, continai-je, je désirerais savoir ce que vous pensez des revendications actuelles des femmes !... de la question féministe et de son origine atavique. Toute revendication menaçant l'ordre social est un bouleversement, et tout bouleversement, comme l'éruption des volcans, a sa genèse géologique, sa cause initiale et profonde...

— Oh ! oh ! fit-il, en pressant le pas vers l'escalier, c'est une interview, mon ami... Je n'ai jamais encore été interviewé... Et voilà une grosse question !

Je rassurai M. Bergeret et lui affirmai que je désirais seulement consulter un savant et connaître son opinion de curieux, d'homme sage, qui en sait trop pour prétendre affirmer, et ménage les paroles oiseuses autant que les définitions trop hâtives...

— Mon ami, me dit-il, je réfléchirai à cela... Il y a certainement quelque chose à répondre. Je vous vois travailler tous les jours à un manuscrit du XIII^e^, qui est, si je ne me trompe, la chronique du vieux Muntaner. Cela me rassure sur votre

caractère et vos antécédents... Venez donc demain dimanche, après-dîner, chez moi, nous causerons. Et il me donna son adresse.

Le lendemain, je trouvai M. Bergeret dans un vieux logis de la rue de Lille, assis au coin du feu dans sa bibliothèque.

Des volumes de différents formats s'édifiaient en pile grands ouverts, à portée de sa main, sur sa table de travail, et témoignaient des recherches qu'il avait dû faire depuis la veille, afin de me donner ses sources et me satisfaire avec plus d'éclat.

Il me fit asseoir en face de lui. Il appuya ses coudes sur les bras de son fauteuil, joignit les index à la hauteur de sa bouche et parla ainsi :

— Si le Féminisme est une revendication, une protestation de la faiblesse lésée contre la Force dominatrice, ou, plus précisément, des droits de la Femme opposés aux prérogatives de l'Homme, du principe féminin contre le principe masculin, plus physiologiquement encore : de la femelle contre le mâle; et, si tout effet social a une cause initiale, quelle est la cause physiologique, atavique, de cette revendication ? Telle est bien votre question ?

J'inclinai révérencieusement le front devant tant de clarté et de docte précision.

— Une explication n'intéresse la raison, poursuivit M. Bergeret, n'excite la réflexion et n'est facilement retenue que si elle est curieuse, différente du préjugé universel et se rattache par quelque point à la possibilité du phénomène, c'est-à-dire à la réalité.

Ce préambule m'avertit que M. Bergeret avait dû déjà édifier son jugement hors des routines et des lois vulgaires.

Et je me préparai, avec une joie d'adepte mal dissimulée, à savourer le rare plaisir de sa conversation, qui me promettait à n'en pas douter, des aperçus inédits et, peut-être, d'occultes révélations.

M. Bergeret posa son doigt sur un in-folio de sa table :

— Si j'interroge *le livre des Origines*, Genèse, 1, 27, j'y trouve, au récit Hierosolymite, ce verset qui a tourmenté maintes cervelles de rabbins et de rêveurs : *Dieu créa l'homme à son image. Il le créa à l'image de Lui. Il* LES *créa mâle et femelle.* L'article ambigu LES, réunissant ce qui dans la première partie du verset s'énonce au singulier (l'homme), a em

barrassé durant plusieurs siècles les arguties rabbiniques. Afin d'éclairer les controverses par une solution orthodoxe, le Talmud, au mot *genèse*, traité Méghilla, livre VI, page 217, donne cette note: *Les sages ont modifié treize passages bibliques pour le Roi Ptolémée* (dans la version dite des Septante, rédigée au IIIe siècle et probablement achevée seulement 150 ans avant J.-C.). *Dieu créa l'homme à son image. Il le créa à l'image de Lui. Il les créa mâle avec partie femelle.*

« Nous voilà un peu mieux renseignés. Le premier ancêtre, peut-être même les deux, désignés sous le nom générique *l'homme*, furent des bisexuels, selon la tradition théologique. Nous verrons tout à l'heure la subtile déduction que cette double création supposée par le déterminatif *les* a fait naître dans l'esprit fertile des rabbins.

« Si nous quittons un instant la tradition biblique, nous abordons au terrain anecdotique, qui est tout aussi curieux et qui ne mérite pas moins notre attention. Pline cite Calliphane et Aristote, qui ont signalé avant lui une tribu d'Androgynes vivant au sud de la Grande Syrte, au pays des Nausamons. Il aurait donc existé, selon ces auteurs, à une époque reculée, des spécimens et même des tribus signalées, conformes au type de la création édénique.

« Ces traditions originelles, qui nous intéressent si peu aujourd'hui, paraissent, au contraire, avoir préoccupé, à une époque déterminée, un grand nombre de rêveurs et suscité l'admirable secte des Esséniens. Vous n'ignorez pas que quelques savants théologiens ont voulu faire de Jésus un Essénien... et que Jésus, à travers l'Evangile, se montre « très féministe » ?

« On sait malheureusement peu de choses précises des Esséniens : Josèphe seul en parle avec quelque développement, mais semble plutôt répéter des opinions vulgaires contemporaines, que donner de cette secte des renseignements exacts. Ou il ne savait pas, ou il n'a pas voulu savoir. On est donc réduit, avec le peu que l'on sait, aux déductions et aux conjonctures.

« L'origine de cette secte, dit Edmond Stapfer, échappe à « tous les commentateurs. » Cependant, ces commentateurs savent ou croient savoir que ces hommes distingués *se sont beaucoup occupés de l'origine du monde et paraissent s'être*

livrés à des commentaires sans fin sur le premier livre de [illegible] *Genèse*, où est consignée la création de l'homme. Ce qu[illegible] nous savons de la règle de vie de ces ascètes paraît être le résu[illegible]tat de leurs réflexions pessimistes sur les conséquences ph[illegible]siologiques et sociales de la « désobéissance d'Adam ». Et [illegible] but qu'ils paraissent s'être proposé, *c'est la perfection par* [illegible] *pureté*. Ils s'habillaient de lin blanc. Ils se plongeaient mati[illegible] et soir dans l'eau froide. Ils ne mangeaient que des végétau[illegible] et des fruits des arbres cultivés dans leur jardin, afin de [illegible] conformer au verset II, 29 : *Je vous donne toute herbe porta[illegible] de la semence et qui est à la surface de toute la terre et to[illegible] arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence ce sera votre nourriture*. Ils vivaient dans la chasteté, travai[illegible]laient surtout à l'agriculture et gardaient le silence penda[illegible] leur repas.

« Lorsque une secte, dans un but de purification, s'iso[illegible] aussi complètement de la vie sociale, à une époque où le mona[illegible]chisme et les thébaïdes chrétiennes n'existaient pas encore, cet[illegible] secte sortie de l'ambiance théocratique a certainement une l[illegible] d'origine, une raison religieuse d'exister, *une cause*. Et cet[illegible] cause, par devant la question qui nous occupe, devient tr[illegible] intéressante ! »

M. Bergeret, emporté par son goût du document, saisit u[illegible] autre volume ouvert sur sa table et lut :

— « A l'occident, mais à une distance du rivage de la m[illegible] « Morte, où il n'y a rien à craindre des exhalaisons, sont l[illegible] « Esséniens, nation solitaire, singulière par-dessus toutes l[illegible] « autres, sans femmes, sans amour, sans argent, vivant da[illegible] « la société des palmiers. Elle se reproduit de jour en jou[illegible] « grâce à l'affluence de nouveaux hôtes ; et la foule ne ma[illegible] « que pas de ceux qui, fatigués de la vie, sont amenés par [illegible] « flot de la fortune à adopter ce genre de vie. Ainsi dure u[illegible] « nation chez laquelle il ne naît personne, tant est fécond po[illegible] « elle le repentir qu'ont les autres de leur vie passée ! » (Pli[illegible] H. N, V, XV-XVII.)

« Edmond Stapfer qui, avec Nicolas, Réville, Derembour[illegible] Graetz, Cohen, etc., s'est occupé des Esséniens, en comme[illegible] tant, de même que ces théologiens, Pline, Philon et Josèph[illegible] nous dit encore ceci : « L'ascétisme auquel ils s'étaient co[illegible] « damnés finit par produire, comme c'est toujours le cas, *d*[illegible]

« *doctrines mystérieuses et des spéculations étrangères au* « *mosaïsme*... Peut-être subirent-ils l'influence de la philoso- « sophie alexandrine, peut-être, aussi, leur mysticisme est-il « né spontanément sur le bord de la mer Morte et n'a-t-il été « qu'une conséquence naturelle et inévitable de la vie retirée « qu'ils y menaient. La question reste indécise. »

M. Bergeret réfléchit un instant, ôta ses lunettes, et en essuya soigneusement les verres, puis les posa à côté de lui.

— La question reste indécise, reprit-il, peut-être parce que certaines déductions ont été négligées des Commentateurs? Il semble cependant clairement que l'idée initiale des Esséniens tendant à motiver leur genre de vie se rattache au verset VI-12 de la *Genèse: Le monde tout entier est impur et souillé. Toute chair a corrompu sa voie sur la terre.* Comment cela? En enfreignant la volonté du Créateur. Déjà, aux vieux âges, l'intelligence primitive a cherché l'explication de la contradiction entre le « don divin » de la vie et les maux innombrables qui l'accompagnent; et elle en a trouvé la solution théologique dans la désobéissance à une loi primordiale. Car pour des esprits religieux, un dieu omnipotent, Cause de toutes causes, n'a pu créer dans le but lamentable de vouer ses créatures au malheur. Or, comme il est dit au chapitre des origines : *Dieu créa l'homme à son image. Il le créa mâle et femelle.* Ces esprits religieux ont dû supposer qu'en son primitif état l'homme, plus près de la perfection divine, possédait les deux principes et était conformé génitalement afin de se procréer lui-même. De là à conclure que « la Fraude » du premier homme ou « sa désobéissance » à ce premier état continuée par ses descendants, en vertu de la loi de sélection, ou *Loi du plus fort*, a engendré tous les maux terrestres, il n'y a, pour le rêveur, que l'arrêt de la réflexion conduisant au raisonnement et à ses conséquences. La rupture de l'équilibre entre les deux principes mâle et femelle, viril et passif, créateur de la force et de la tendresse, entités nécessaires à l'évolution de l'être complet, a engendré le règne de la violence, de l'injustice, de l'inégalité. Le souvenir confus de l'antique androgynie a donc marqué dans la conscience des hommes religieux leurs premières rêveries inquiètes. La légende du « péché d'Adam » naquit de ces primitives rêveries et devint, dans le livre des Hébreux, l'étape originelle de toutes les abo-

minations. C'était cela : la rupture de l'équilibre qui avait mo tivé la malédiction du Seigneur, *changé en mal tout le bien qu'i avait voulu*, causé des maux et des calamités innombrables engendré les rivalités, puis les guerres, entre les hommes de venus trop nombreux, et chassé à jamais le bonheur de la terre L'homme, à l'exemple du premier ancêtre, exerçant sa forc et sa domination sur l'individu plus faible, avait, par des ha bitudes et des exigences séculaires, déformé l'œuvre du Créa teur « *Toute chair a corrompu sa voie sur la terre* ». Nor seulement les hommes, mais *toute chair!* Le reproche, l'atten tat à l'égalité semble être universel!

« Partout des opprimés baignés de larmes ! » s'écrie l'Ec clésiaste. La vie est donc un mal ? Pour obvier au mal, ou du moins cesser de le continuer, la raison pensive intervient Vous connaissez le mot profond de mon ami Anatole France : *Si les hommes pensaient tous à la fois, le monde cesserai d'exister*. Ici, la pensée crée l'ascétisme qui rompt avec la voie funeste, commande la chasteté, la purification physique et morale, les pratiques rigides et austères, le végétarisme rigoureux qui oblige au commandement capital : *Tu ne tue ras point.* »

M. Bergeret retourna à ses lunettes, les inspecta de nou veau et fit une pause, puis il poursuivit :

— Comme en tout raisonnement déductif, tout essai d'ex plication, il faut procéder du connu à l'inconnu et qu'il n'es rien de nouveau dans la pensée humaine qui n'ait été déj pensé, j'ajoute que, si je me faisais *Essénien*, je n'aurais pa d'autre raison de le devenir que celle que je viens d'exposer Je la trouve suffisante et portant sa cause en soi. Toutefois si les Esséniens paraissent seuls avoir pratiqué la purificatio et la chasteté pour des causes d'ordre exégétique, pour un raison religieuse tirant son explication de la naissance d l'homme sorti des mains de Dieu, ils ne sont pas les seul que cette question du primitif état de l'homme ait préoccu pés : vous vous rappelez que Platon, dans *le Banquet*, s'es diverti à tirer un très joli conte de cette tradition !

« Au XIII^e^ siècle, Amaulri fut condamné à Paris, parc qu'il soutenait que si l'homme était demeuré dans l'état o Dieu l'avait créé, il n'y aurait eu nulle distinction des sexes

« Je trouve, dans Bayle, qu'au XVII^e^ siècle une docte demoi

elle, grande faiseuse de livres, Antoinette Bourignon, qui passait pour voyante et fut persécutée à cause de ses idées et de ses écrits, publia dans ses curieuses révélations : *le Nouveau Ciel et la nouvelle Terre*, « qu'avant que l'homme pé- chât, il avait en soi les principes des deux sexes et la vertu de produire son semblable sans le concours d'aucune femme. Et que le besoin que chaque sexe a présentement de s'unir à l'autre pour la multiplication est une suite des changements que le péché fit au corps humain ».

« La demoiselle ne nous dit pas de quelle sorte, à son sens, fut ce péché — c'est une lacune regrettable.

« Lefèvre d'Etaples, au XVI^e^ siècle, croit aussi que, dans l'é- tat d'innocence, Adam aurait engendré de lui-même son sem- blable sans l'aide d'aucune femme. Bien que le vieux Bayle reste incrédule à ces assertions qu'il développe avec complaisance, il cite cependant, en faveur de la possibilité du phénomène, un cas tiré de la chronique scandaleuse de Louis XI en l'an- née 1478. Des cas semblables ont été relatés depuis dans des traités spéciaux. Enfin, au XVII^e^ siècle encore, et ceci reste, à mon sens, la plus curieuse et la plus amusante déduction du verset 27, la plus développée et la plus spirituelle, un petit livre que voici, rarissime aujourd'hui, fut imprimé, à Ams- terdam, en l'année 1692, avec privilège du Roy, à condition qu'il serait publié « comme un roman ». Ce sont *les Aventu- res de Jacques Sadeur et son voyage à la terre australe.* C'est, ingénieusement présenté, sous une forme usitée depuis par Voltaire et Diderot, un essai de reconstitution sur ce sujet : *Ce que serait un état social civilisé si les hommes avaient conservé leur primitif organisme paradisiaque.*

« Vous voyez, intercala M. Bergeret, en souriant de son par- ticulier sourire qui met en valeur l'acuité de son regard, nous touchons à la souche de votre question !

« L'aventurier Jacques Sadeur qui, peut-être, cent ans plus tôt, eût signé son livre Montaigne, conclut à la beauté, à la perfection, à l'idéal de la République édénique toute composée d'êtres égaux, république qu'il affirme avoir vue de ses yeux de... philosophe, c'est probable, quoique, en de telles matiè- res, il soit plus sage de ne rien infirmer ni affirmer — tant de paradoxes, tant d'hypothèses du soir deviennent des vérités à l'aurore ! Prenons le conte de Sadeur tel qu'il le présente

et suivons-le comme une réalité, c'est-à-dire, tirons-en l'esprit philosophique : nous trouverons que l'ingénuité apparente du narrateur et ses moyens d'exposition ne servent qu'à masquer la finesse de sa dialectique.

« Ce livre paraît avoir inspiré à Diderot son *Voyage de Bougainville*. C'est le même procédé, les mêmes personnages dialoguant.

« Sous couleur d'aventures extraordinaires qui rappellent celles de *Simbad le marin*, l'auteur trace une ingénieuse satire de nos idées de *demi-hommes*, de nos usages sociaux, de nos préjugés éducatoires... mais qui l'a écrit au juste, cet amusant, convaincu et ingénieux petit roman ? On l'ignore. Déjà à son apparition, nous dit Bayle, cet ouvrage suscita des revendications d'auteurs apocryphes. A Genève, notamment il en parut un plagiat sous le nom de Gabriel de Foigny, qui émut les directeurs de l'Eglise Réformée. Moréri l'attribue à l'abbé Raguenet. Guérard, page 465, cite un article de Victor Cousin dans le *Journal des savants*. Je n'ai pas pu retrouver cet article. Cousin y présentait à ses lecteurs l'édition de Paris comme la première et ignorait celle de Genève. Vous voyez que nombre de commentateurs se sont occupés de Jacques Sadeur et de ses aventures... plusieurs ont retrouvé dans les noms de ses personnages l'anagramme de Denis Vairasse. Tout cela reste indécis. »

M. Bergeret feuilleta délicatement le précieux petit livre, en détacha pour mon édification quelques passages exprès choisis (1), puis il résuma ainsi son impression :

« Voilà donc l'état originel de l'Adam biblique entrevu par Sadeur au XVII^e^ siècle, perpétué par la sagesse des habitants « conservateurs » de la terre australe et perpétué par la loi de l'égalité organique. On ne peut nier que la présentation du problème social ne soit ingénieuse et la critique des conséquences de « la Désobéissance » fort éclairée et fort subtile. L'auteur certainement connaissait sa Bible et aussi la controverse. Il ne manque à ce précieux petit bouquin, je le répète, que d'être signé « Montaigne ». Etiqueté sous un tel nom, il aurait eu une fortune énorme qui eût dépassé celle des « Essais

(1) J'y renvoie les curieux. Ils trouveront le volume à la Bibliothèque Nationale sous le titre : Aventures de Jacques Sadeur à la terre Australe. Amsterdam, 1732, y^2 15252.

comme *Candide* a dépassé aujourd'hui, pour ses lecteurs, l'œuvre de Voltaire.

« Vous voyez donc la conclusion à tirer du système social décrit par Sadeur : Si l'Etat Edénique fût resté sagement universel, il n'y aurait pas aujourd'hui de « question féministe ». Cette question remonte donc indubitablement à l'an 6000 de la chute d'Adam — date théologique !

« ... J'entrevois une autre origine à cette protestation tardive, remontant elle aussi aux temps génésiaques, poursuivit M. Bergeret. Et j'y faisais allusion tout à l'heure au sujet du déterminatif *les* du verset 27. Peut-être, avec un peu d'esprit, serait-il possible d'identifier la chaste Lilith, créature supérieure, formée un peu après Adam, avec la patronne du Féminisme ? »

Je me penchai, attentif et tout ému vers M. Bergeret. Il remarqua l'intérêt redoublé que je donnais à ses paroles, et ses yeux fixés sur les miens brillèrent de malice.

— Oui, reprit-il, on a beaucoup jasé, à travers les siècles, sur cette mystérieuse et mystique Lilith, d'invention rabbinique, et on lui a prêté — les hommes certainement ! — une bien vilaine nature et les plus fâcheux instincts. Car il y en a deux ! une toute blanche, liliale, primordiale ; et une plus noire que le Tartare ! Il y a une Lilith immaculée, œuvre seconde du Créateur, compagne immédiate de l'homme, créée un peu après lui, cependant, quoique d'égale et même argile, ce qui permit à Jéhovah de parfaire cette seconde épreuve sortie de ses mains, de corriger en elles certaines défectuosités, d'accentuer sa cérébralité, d'affiner sa forme. Et c'est celle-ci, bien entendu, que je choisis comme aïeule du Féminisme ! Il paraîtrait, si l'on en croit la biographie tracée par ses admirateurs, que cette Lilith déjà si sage, si « supérieure » aux instincts brutaux de l'homme, si chastement irréductible — une pure intellectuelle enfin ! — ennuya beaucoup son mari, dont les idées fort courtes et fort matérielles s'accommodaient mal de l'intransigeance de sa première femme. Nous connaissons peu les querelles de ce premier ménage paradisiaque ; nous ignorons même sur quel point précis elles suscitèrent la séparation de ces premiers époux ; mais ce qui paraît acquis, c'est que ce n'est certainement pas Lilith qui eût aidé à déformer l'œuvre intégrale du Créateur. Quoi qu'il en soit de la genèse de

ce premier divorce par incompatibilité d'humeur, Lilith, courroucée des volontés d'Adam et dédaigneuse de les satisfaire, le planta là et partit. Où alla-t-elle ? Les rabbins laissent cette fugue dans le vague. Je suppose qu'elle sut se créer aussi quelque part, dans une île aimable, en la compagnie des oiseaux et des bêtes inoffensives, un petit Eden à son gré... Peut-être y engendra-t-elle la race des tribus androgynes de Calliphane, d'Aristote, de Pline et de Sadeur. Peut-être inspira-t-elle les cérébralités des Hellé, des Hypathies, des Amazones, des Esséniens, des Gnostiques, des Franciscains, des Carmélites et des Antoinette Bourignon, de toutes celles qui, avec Antigone, refusèrent d'obéir au joug de l'homme et à ses lois... Lilith partie, Dieu tira Héva d'une côte d'Adam, afin que, sortie de lui, elle ne lui fût plus insupportablement supérieure et n'eût pas l'idée de philosopher et de chercher les pourquoi et les conséquences des actes, des gestes et des causes. Héva n'était pas revêche ; elle fut la cuisinière d'Adam et nous savons ce qu'il en advint.

« Je trouve cette subtilité rabbinique, surgie d'une distraction de copiste, aussi ingénieuse et philosophique qu'un conte d'Andersen, ajouta M. Bergeret. Et je n'aurais jamais cru, pour ma part, que des rabbins eussent tant d'esprit !... Voilà tout ce que je sais de plus péremptoire sur la question du Féminisme prise à sa source atavique, conclut l'aimable érudit. —Ce que je retiens, c'est que ses adeptes peuvent revendiquer comme patronne et porte-drapeau, une intransigeante et illustre aïeule !... Quelques esprits étroits, doctrinaires, scolastiques, voudront certainement ergoter sur la valeur authentique de nos sources. Il me suffit, à moi, que le conte soit joli pour y croire tout de bon. »

Ainsi parla M. Bergeret.

ÉMILIE LEROU.

LA MÉTHODE « OBJECTIVE » ET LA SORBONNE

On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, de l'enseignement donné par la Sorbonne, de ses méthodes, de ses erreurs. Depuis les universitaires les plus autorisés ou les plus officiels, jusqu'aux « in partibus infidelium », comme M. Lasserre, chacun a émis une opinion, ou s'en est fait une, ou est prêt à se la faire. Seuls, dans cette question, cependant pour eux si importante, les étudiants n'ont pas été consultés. Chose étonnante à une époque où les revues les plus éprises de « subjectivisme » se font un scrupule d'instituer des enquêtes « objectives » auprès des hommes compétents de chaque spécialité !

Je n'ai reçu mandat de personne dans la circonstance présente : je suis d'autant plus libre d'exprimer mon avis.

§

La méthode actuelle de la Sorbonne est d'application récente. Qu'a-t-elle ? Trois ou quatre ans d'existence pendant lesquels elle s'est insinuée jusqu'à ce que maintenant elle s'impose. Elle est jeune : et M. Steeg, dans son récent article de la *Revue Bleue,* nous en donne la preuve, puisqu'il distingue, d'après l'application des méthodes, « l'ancienne et la nouvelle Sorbonne ». Elle a donc les enthousiasmes de la jeunesse, ses ambitions aventureuses, ses généreuses exagérations. C'est de quoi il faut tenir compte si on veut la juger équitablement.

Sans doute elle a adopté des enseignes malencontreuses. Les mots de laboratoire, d'équipe et d'atelier, qui prêtent au sourire, nous paraissent excessifs. Mais il suffit de clairvoyance pour reconnaître sous ces termes les exagérations de jeunesse que nous signalions tout à l'heure. Et encore, n'est-il pas vrai, non seulement que toute idée nouvelle apporte avec elle un vocabulaire nouveau, mais aussi que le plus sûr moyen de graver dans des esprits séduits une idée nouvelle est de la traduire en langage nouveau? Si telle fut l'intention des pro-

moteurs de la méthode, elle est louable. Les mots passeront, la méthode subsistera.

Que certains se soient laissé gagner par l'illusion jusqu'à vouloir transporter dans les lettres les méthodes des sciences, et, sous prétexte qu'on parlait d'équipes, de laboratoires et d'ateliers, voir dans la tentative un effort pour unifier la Faculté des Lettres et celle des Sciences, c'est possible. Nous ne doutons pas que cela soit exagéré, imprudent. Mais l'idée méritait d'être émise, puisqu'enfin elle s'inspire du désir d'introduire dans tout travail de la précision et de l'impartialité.

§

La question est donc de « l'objectivité » dans les études de lettres. On reproche à la nouvelle méthode de tuer l'individu, de limiter son horizon aux paquets de fiches qui constituent son nord et son midi, de ruiner le goût par l'impossibilité d'une communion intime avec l'esprit des textes. On la rend responsable de la crise du français, c'est-à-dire que nous écrivons mal parce que nous usons d'autres procédés que Saint-Marc Girardin ou que Nisard, de respectable mémoire.

Veut-on faire de nous des génies? Je ne dis pas doit-on, car la question, ainsi posée, se résoudrait d'elle-même. Mais le veut-on? Nos critiques obéissent constamment à l'arrière-pensée que la méthode nouvelle ne peut former que des médiocres. Et, sur ce mot, ils se représentent un homme à l'esprit clair, indécis entre les diverses opinions littéraires ou politiques en vogue, incapable de sensations fortes; à la rigueur lui accordent-ils l'exactitude : c'est la qualité des médiocres. Cette forme d'éducation est en effet la mort de l'individu.

Mais il existe un autre « médiocre ». Et si c'est une loi du langage que les mots perdent de leur sens et se décolorent peu à peu jusqu'à se fondre en un gris terne, il n'est pas moins vrai que le médiocre n'est pas nécessairement le gris terne, mais qu'il peut être une nuance de rouge entre deux rouges, de bleu entre deux bleus.

Le médiocre ne s'identifie pas avec l'incolore. Il est un niveau par rapport auquel on monte ou on descend; une base pour ceux que leurs aptitudes appellent à des destinées hautes, un maximum pour ceux qui sont communément doués.

Ne s'élèvera-t-on jamais du médiocre au génial si on

est capable ? Et en l'absence du génie, toujours imprévisible, est-il mauvais qu'on en prépare la base, qui est le médiocre, tel que nous l'avons expliqué?

Toutes les générations normaliennes se sont persuadé qu'elles renfermaient quelques génies : je dis quelques, parce qu'elles se croiraient déshonorées à moins. Se sont-elles donc manifestées comme des séries de miracles? N'est-ce pas plutôt à la belle médiocrité traditionnelle de l'Ecole qu'il faut reporter l'honneur des résultats ?

Si donc la nouvelle méthode forme des médiocres, c'est bon signe : il nous reste encore de l'avenir.

§

« L'objectivité », ce sont les « fiches ». Sans doute, on peut vivre sans « fiches ». Mais à qui n'arrive-t-il pas de prendre des notes sur des bouts de papier ? Car aussi bien les fiches sont des bouts de papier. Le reporter qui note aux courses les fourrures de skung ou les manteaux de zibeline inscrit ses observations quelque part : c'est la matière de son article. Le mondain qui voyage emporte un carnet d'impressions dont il extrait au retour quelques passages pour informer ses amis. Sommes-nous donc plus ridicules parce que nous traçons sur notre papier des noms plus malaisés à apprendre ou des sensations plus délicates que nous organiserons ensuite dans la mesure de nos moyens?

Qui travaille sans notes? qui, sans recours à de plus instruits que lui? Qui sait combien Flaubert a fait de fiches avant de rédiger Salammbô?

Les sots se rencontrent partout : certains notent pour noter : c'est leur joie, leur volupté intime. Mais la méthode nouvelle a-t-elle créé ce type d'individus? Les collectionneurs de la Renaissance ou du XVIII[e] siècle ont-ils été formés par nos professeurs?

La maladie des « fiches » a, dit-on, créé les cours de bibliographie. On crie au scandale parce que des hommes s'emploient à grouper autour des monuments de notre langue les éléments nécessaires d'une étude consciencieuse et réfléchie.

Je ne suis pas partisan qu'on fasse en Sorbonne des cours de bibliographie : ce n'est pas littéraire et cela ne représente qu'une érudition pour l'érudition qui ne doit pas être l'objet de notre enseignement supérieur.

Mais cet exercice secondaire est utile. Tel journaliste en vue qui fait dans un grand quotidien la chronique coloniale n'a-t-il pas sur ces questions sa bibliothèque de volumes, de brochures, de coupures de journaux? Il faut que nous ayons notre bibliothèque de travaux indispensables, et comme nous sommes inaptes à la constituer tout entière nous-mêmes, nous recourons aux maîtres compétents.

§

Les fondements de la méthode « objective » dans les lettres françaises résistent davantage que ne l'ont pensé ses détracteurs.

Il est plusieurs espèces de critique littéraire. Il en est une personnelle, fantaisiste, primesautière, toute de verve et d'entrain. Elle devient volontiers exclusive, même paradoxale. Elle met en valeur tantôt une scène d'un drame, tantôt quelques vers d'une poésie. Quand on l'accuse de légèreté, elle se sauve en éclatant de rire, ce qui est la meilleure preuve de son excellence. C'est celle de M. Lemaître et souvent de M. Faguet.

Celle des grammairiens est parfois lourde, mais précise. Elle procède lentement, s'attachant aux détails. Peu lui importe d'aboutir : elle porte en soi son prix et sa légitimité. On la raille volontiers, quoiqu'elle soit précieuse puisqu'elle sert à faire les éditions de la littérature française dont nous savons tous que nous avons grand besoin.

On peut hésiter entre elles. On peut aussi n'en adopter aucune. L'une est trop sensitive, l'autre trop érudite.

Nos habitudes de vie contemporaine, nos mœurs se chargent de nous indiquer la voie à suivre. Nous ne sommes plus des romantiques. « Le Diable se fait ermite », dira-t-on. Je le veux bien : car le diable ne se convertit pas vite ; et si un jour nous nous révélons diable, nos adversaires seront les plus attrapés.

En attendant, nous ne sommes plus romantiques. Nous avons éprouvé une crise de sagesse aux temps du Parnasse ; puis le naturalisme nous a pris. Il n'a pas fallu moins que le progrès de l'industrie automobile et vélivolante pour nous asseoir, par contre-coup.

Nous sommes assis, c'est l'essentiel. Assis, nous somme

plus patients; nous lisons mieux les livres jusqu'à la fin, nous attendons de recueillir la pensée de l'auteur plutôt que d'y substituer nos généralisations préconçues ou hâtives, nous réalisons davantage le calme intérieur trop souvent altéré par la fumée des passions en tumulte.

Notre attention s'applique successivement ou simultanément, selon nos dispositions natives, aux détails et aux idées générales. Nous notons les dates importantes et nous les comparons à d'autres déjà connues : c'est le synchronisme, précaution élémentaire pour éviter les grosses erreurs. Nous recueillons les déclarations décisives pour étayer nos assertions. Nous approchons des textes pour en préciser le sens. De ces recherches se dégage une vue d'ensemble qui nous permet de conclure, même de conclure qu'il n'y a pas de conclusion.

Notre connaissance des œuvres en est-elle amoindrie ? Nous nous renseignons sur les antécédents, sur les influences exercées ; nous étudions la langue, le vocabulaire, la syntaxe, les thèmes d'inspiration, les procédés de style. Est-ce là ne plus connaître nos auteurs ?

Ou ne plus les admirer ? ni les aimer ? La chape de nos travaux préparatoires adhère-t-elle à notre peau au point que nous ne puissions la rejeter ? Un texte est-il fatalement offusqué par l'interposition de nos fiches, qu'il est pourtant si facile de mettre, d'un revers de main, de côté ?

La critique littéraire ainsi pratiquée ne démérite en rien. Plus appliquée que la primesautière, celle de Lemaître et de Faguet, plus alerte que la grammaticale, elle est surtout plus apte à englober des textes de longue haleine, plus scrupuleuse que celle-là, plus aisément personnelle que celle-ci ; « objective » enfin dans la mesure où elle retient la pensée de l'auteur étudié, où elle la dégage des scories et de l'accessoire, où elle l'interprète pour exprimer en sensations actuelles ce qu'une page écrite comporte nécessairement de figé.

Voilà ce qu'on nous reproche d'apprendre, et à la méthode de nous enseigner.

§

La méthode objective n'est pas davantage responsable de la crise du français. Sans doute nous écrivons mal. Dans des compositions de licence signées de jeunes gens de 20 ans, le style manque : on oublie qu'à côté de faits, en plus de l'or-

donnance logique, il faut à une composition française une langue dont la moindre qualité soit d'exprimer toute la pensée. Des leçons orales révèlent un dédain étrange de la forme. Et aussitôt nos redresseurs de torts : « La faute en est à la méthode! » — En quoi une méthode de travail peut-elle influer sur la connaissance d'une langue? Ce sont deux ordres différents.

Passe encore si l'habitude de rédiger des fiches nous gâtait la main. Mais avant la méthode des fiches régnait celle des cours. Or, quiconque a suivi des cours sait de quel style il prenait ses notes : ce n'est pas le meilleur. Rien n'est donc changé dans le rapport des méthodes à l'usage du français. Pourquoi accuser le présent à l'avantage du passé ?

Et supposé qu'on fût désormais condamné à lire des textes en se contentant de les annoter, qui inventera une façon plus réussie d'enseigner le français que la pratique immédiate des textes ? M. Prévost écrit-il plus originalement parce qu'il ne rassemble pas de fiches, ni n'étudie, comme nous, des auteurs de très près?

§

Un dernier mot pour justifier la méthode. D'autres sont nés avant nous. Des hommes ont étudié avant nous les grands ouvrages, ceux qui ont transformé la sensibilité d'une époque, créé des courants d'idées. Ces hommes ont exposé leur opinion dans des livres respectables. Nous devons à notre conscience de nous en instruire, d'abord parce qu'il est fâcheux d'enfoncer une porte ouverte, puis parce que nous nous déjugerions en ignorant les travaux de nos devanciers.

La critique pimpante, fantaisiste, est-elle de mise à l'égard d'œuvres qui ont occupé des générations? Et le devoir de la méthode objective n'est-il pas de nous enseigner à utiliser les travaux de nos aînés, tout en respectant notre liberté d'intelligence?

On s'est donc lancé bien à la légère contre une méthode qui se défend par sa seule objectivité. On l'a attaquée dans ses parties faibles, dans celles qui prêtent le plus à une fausse interprétation. Mais nulle méthode ne serait parfaite. Il suffit que celle-ci réponde à quelques-uns de nos désirs.

Surtout on a négligé d'examiner les causes qui hâtèrent son avènement. On lui confère une origine politique. C'est beau,

sans doute, mais ce n'est pas tout. Le progrès des méthodes historiques a été de plus grave conséquence en la matière que n'importe quelle imagination de nos bons esprits. Peu à peu, la méthode historique a inséré ses procédés dans les lettres jusqu'a faire admettre le principe d'objectivité. Nos bons esprits seuls s'étonnent de ce phénomène. Ils ignorent qu'une science en formation emprunte fatalement les méthodes déjà légitimées par leur succès dans les sciences analogues. On a appliqué à la psychologie naissante les règles de la biologie,— la sociologie a essayé de vivre d'après celles de la psychologie. De même la critique littéraire a emprunté à l'histoire. Attendons un peu, elle rendra au centuple ce qui lui fut prêté.

§

Que reste-t-il de tant d'attaques? Ceci : qu'on n'a pu constater encore les pleins effets de la méthode objective, ou qu'on ne l'a jugée qu'avec un parti-pris. Les uns, traditionalistes, ont regretté les anciens usages, parce qu'ils étaient établis. D'autres, plus littéraires, ont craint de ne pas trouver parmi les générations jeunes des gloires égales à celles du passé.

D'autres enfin, pratiques, ont reconnu dans le trouble que détermine tout changement d'habitudes une occasion d'arracher à l'Université quelques-uns de ses futurs adhérents.

Après tout, il se peut que la méthode objective vaille ce que valent toutes les méthodes. Elle a du moins l'avantage d'être conforme à nos mœurs et conçue logiquement.

CH. TERRIN
de l'Ecole Normale Supérieure.

LA TERRIBLE QUESTION POMMIÉ

(*Suite* [1])

—

XII

Le soir même, de neuf heures à minuit, se tint, dans le grand salon de l'Etat-Major et sous la présidence du Chef de Corps d'Armée, un suprême et décisif conseil. J'y assistai. Pâles, le regard fixe et fier, Alvinegro, Sobrevaliente, le cafetier Muertalcagno, le négociant en chaussures Tarrenas, Thomassino, Sarbacanero, l'agent d'assurances Garciano, le publiciste nègre Nord-Est-Benjamin, et quelques autres moindres personnages, prirent place, silencieux, sur les banquettes.

L'appel fait, des garçons de bureau déployèrent une table à rallonges, la garnirent d'écritoires, de manuels d'artillerie, de cartes, et le travail commença.

Une ardeur fébrile semblait agiter les âmes. Les discours suivaient les discours, les billes crépitaient dans les urnes. Energiquement soutenue, au nom du Comité des Vivres, par l'honorable M. Tarrenas, l'adoption du lard et du saindoux comme bases de l'alimentation des troupes en campagne fut votée d'emblée, au milieu des bravos, malgré les objurgations du citoyen Nord-Est-Benjamin, féru d'idées humanitaires et partisan irréductible de la galantine, moins difficile à digérer et plus substantielle. Un vaste projet, présenté par la Commission de la Résistance et de la Révolte et tendant à l'établissement, au sud d'Aguardiente, d'une forteresse provisoire qu'un système de pièges-à-loups rendrait, d'après les connaisseurs, inexpugnable, rallia, sans discussion, tous les suffrages. A leur tour, le Bureau technique des Marches et Contremarches et celui de la Mitraille exposèrent, succinctement, leurs desiderata. Préconisées par eux, l'acquisition de certaines substances nécessaires au dérouillement des canons, et la refonte, suivant les lois de la tactique moderne, des paragraphes V, VI et VII de l'école d'escouade furent, aussitôt, décidées.

[1] Voy. *Mercure de France*, n° 324.

Enfin, au bruit des hurrahs, le sieur Sobrevaliente, secrétaire de la Section des Grilles, donna lecture des propositions d'alliance par lui adressées dans l'après-midi, conformément au programme, à MM. les Présidents du Honduras, du Nicaragua, de l'Uruguay et de la République Française.

— Ces quatre messages, expliqua-t-il en termes fleuris, empruntant, d'Agua-Mala à San-Pablo, la ligne particulière de la Iron Company, puis, jusqu'à destination, les câbles anglais, circuleront, ainsi, à travers les ondes, sans que le courroux du vieux Quirito et du nommé Jiménez Castro, ministre des Cultes, de la Médecine, de la Pharmacie et des Postes, puisse détourner de son but le fluide électrique auquel nous les confiâmes.

— L'attrap'ront pas!... L'attrap'ront pas !... fredonna un loustic, interrompu, d'ailleurs, sur-le-champ, par les chuts unanimes de l'auditoire.

— Le coût global de ces dépêches, continua l'orateur, y compris la taxe supplémentaire pour « réponse payée », a atteint la somme de mille piastres-fortes que, sans nous arrêter une minute aux protestations du directeur des télégraphes, nous avons cru devoir verser à ce pusillanime citoyen, sous la forme de bons du trésor, remboursables à vue en la future Banque Nationale d'Aguardiente, dès la guerre achevée.

Une longue ovation salua cette dernière période. Tous les assistants, stupéfaits d'une telle maîtrise des affaires, bondirent sur M. Sobrevaliente pour l'étreindre successivement. Un instant de repos suivit. Des bouteilles de rhum et de limonade se vidèrent. On alluma des pipes. Afin de détendre leurs nerfs, quelques-uns même, accroupis familièrement sur le plancher, entamèrent un petit zanzibar. Mais, soudain, la cloche retentit ; le silence et le calme se rétablirent ; un frisson passa... D'un geste, Fina-Flora venait de demander la parole.

Un atlas ouvert devant lui, il saisit un paquet d'épingles, les orna, chacune, d'un minuscule drapeau de papier, puis, s'inspirant de l'exemple des plus illustres capitaines, en jalonna, sur la carte de Vieille-Grenade, la route d'Agua-Mala à San-Pablo, marquant, avec une précision admirable, le lieu exact des combats d'avant-postes, des attaques de nuit, des contre-attaques, des mouvements tournants, des moindres victoires, — en un mot, ne laissant rien qui pût donner prise au hasard.

Massés, précipitamment, autour de sa chaise, les uns, le menton dans la main, à plat-ventre en travers de la table, les autres debout sur les banquettes, les plus agiles juchés sur le marbre de la cheminée, nous suivions d'un œil ébloui ces émouvantes opérations de guerre.

— Charmant ! Charmant !... murmurait le cafetier Muertalcagno, toutes les fois qu'une épingle nouvelle infligeait aux armées gouvernementales une déroute de plus.

— C'est bien fait... Ça leur apprendra... ajoutait le négociant Tarrenas.

— Delenda est San-Pablo ! s'exclamait, de minute en minute, le publiciste Nord-Est-Benjamin.

Ce travail préliminaire terminé, le Général se redressa. D'une voix calme et montrant sur la carte les étapes glorieuses des troupes aguardientaines, brièvement, sans vaine rhétorique, il développa son plan de campagne. Rien n'était moins compliqué. Franchissant les monts San-Bernardito au col Favorito, l'invincible armée des Etats-Unis Radicaux saccageait rapidement Balaos ; puis, gagnant la région désertique, traversait à la nage le rio Cruchado, écrasait sur ses bords l'ennemi accouru à sa rencontre, le refoulait sous les murs d'Aranera, bombardait Guadalretiro, et, par une série de victoires dans les plaines de Sombrero-Negro, s'ouvrait la route de San-Pablo, où Quirito, son conseil des ministres et le Congrès National étaient, sans un instant de retard, passés au fil de l'épée.

— Nos forces, acheva Son Excellence, se diviseront en trois corps, chacun d'eux comprenant un bataillon d'infanterie, un peloton de cavalerie et un groupe d'artilleurs-pontonniers. Les pompiers, sous les ordres de l'héroïque Turcan, serviront d'éclaireurs-voltigeurs et seront spécialement chargés d'incendier les villes. A la tête de ces masses, marchera le colonel Alvinegro, ayant désormais rang de Maréchal...

— Et vous?... Et vous, bien-aimé Fina-Flora ?... demanda-t-on de toute part.

— Messieurs les citoyens, reprit-il, à moi l'honneur de commander la flotte !

La flotte !... Ce mot magique nous arracha des larmes. On équiperait donc des corvettes, des monitors ! On manierait la torpille !

Seul, l'assureur Garciano se permit, au mépris des lois fondamentales de la bienséance, de réclamer quelques éclaircissements.

Le Général, un rictus à la lèvre, les lui fournit sur-le-champ. Il avait tout prévu, tout organisé. Devançant la troupe qui, vraisemblablement, n'atteindrait San Pablo qu'après quatre mois de campagne, une escadre descendrait le fleuve. Entraînée par le courant et, au besoin, aidée par la rame ou la godille, il lui suffirait de trente jours, au maximum, pour tomber sur la capitale. Cette arrivée inopinée, jointe au bombardement et au blocus immédiats qui en résulteraient, ne pouvait que jeter le trouble parmi les autorités gouvernementales et préparer aux armées de terre et à leur chef, le valeureux maréchal Alvinegro, les plus magnifiques et les plus décisifs triomphes ! C'était une idée de génie.

— Pour réaliser ce plan d'attaque, poursuivit-il, il importe de mettre en ligne une certaine quantité de vaisseaux !

— C'est cela ! approuvâmes-nous. Des vaisseaux ! Oui, des vaisseaux !

— Ces navires, ou, Messieurs, pour parler avec précision, ce navire, nous le possédons !

— Montrez-le ! Montrez-le ! vociféra l'impudent Garciano.

— Construire, continua-t-il en foudroyant l'agent d'assurances du regard, construire le plus rudimentaire aviso eût exigé, sans nul doute, trop de temps. Acquérir, sur catalogue, des torpilleurs en Europe serait tenter l'impossible, l'embouchure du rio Libertad étant barrée par les ennemis et nos caisses ne renfermant, momentanément, qu'un faible numéraire. Il fallait donc trouver la flotte sur place. Le sympathique, magnanime et complaisant M. Trumshire, directeur de la Iron Manola Company, est venu nous tirer d'embarras !

Une salve de bravos accueillit cette excellente nouvelle.

— Vive la généreuse société minière ! criâmes-nous en chœur... Hurrah pour les aimables et distingués ingénieurs !

Cette explosion d'enthousiasme ayant pris fin, le Général ouvrit son portefeuille, en sortit une photographie et, la montrant à la ronde :

— Voici, fit-il, le cuirassé « Formidable » !

C'était un bâtiment rectangulaire, tout bardé de fer. De son centre s'élevait, à quatre ou cinq toises dans l'espace, une

façon de tourelle, constituée par deux montants métalliques d sommet desquels de vastes godets en tôle, maintenus par de chaînes jumelles, descendaient obliquement vers l'avant plongeaient dans les flots. A l'arrière, une cabine en planche surmontée d'une élégante cheminée, formait blockaus. U ancre pendait à la proue et l'on distinguait, sur le pont, u foule d'engins parmi lesquels deux échelles de bois, des pelle des seaux, une pompe et une gaffe à crochet pouvaient se vir, le cas échéant, pour agripper l'escadre adverse, l'inonde au besoin, de liquides inflammables et monter à l'abo dage.

— Dès demain, acheva le Général, sitôt que le bruit d acclamations se fut apaisé, dès demain, ce navire, si obligeam ment prêté par les gentlemen de la mine, croisera dans l eaux d'Agua-Mala. Le temps de l'équiper, d'y installer u grand nombre de canons, de peindre en rouge, sur ses flanc le mot « Formidable », et nous volerons à la victoire !

Un tonnerre d'applaudissements répondit à ces viril paroles. Les yeux se mouillèrent, les bras s'ouvrirent. Confo dus dans la même joie patriotique, les assistants, exalté s'embrassèrent spontanément.

— Gloire à l'illustre chef d'armées ! cria-t-on.

— Gloire au sagace organisateur !

— Mort à Quirito !

— A bas les tyrans !

— Vivent les Etats-Unis Radicaux !

— Vive la liberté !

— Vive l'égalité !

— Vive la fraternité ! reprit-on en masse.

Et l'agent d'assurances Garciano, toujours tatillon, s'éta aventuré à discuter quelques menus détails, fut conduit à fenêtre et précipité, de trente pieds de haut, dans la rue.

XIII

Le jour suivant, comme l'avait promis Son Excellence, drague arriva. Les citadins, en masse, coururent au fle pour la voir. Elle mesurait trente mètres de long sur dix large et semblait bien propre à impressionner l'ennemi, qu qu'elle fût extrêmement rouillée.

Son baptême eut lieu. En bordure du Champ de Mars d'Agua-Mala, dominant le rio Libertad, on dressa une tribune. Fina-Flora lut un discours, le négociant en cuirs Sobrevaliente, poète à ses heures, débita une pièce de vers, et le curé de la cathédrale, don Pablo-Ramon Solanito, ayant gagné l'estacade, brisa, suivant l'usage, une bouteille de vieux cognac contre l'étrave du vaisseau.

Le soir même, on y installa des canons : un, dit de chasse, à l'avant, deux sur les flancs et un quatrième au gaillard d'arrière, celui-ci pour le cas où l'on serait forcé de fuir. En plus, quatre cents kilos de poudre, une caisse remplie d'obus à mitraille et beaucoup de boulets furent entassés dans les soutes.

Jusqu'à la nuit tombante, le Général surveilla ces préparatifs. Il allait et venait, le long du débarcadère, encourageant les travailleurs, récompensant leurs efforts d'un sourire ou ranimant leur zèle par le moyen de quelques grands coups de pied dans les flancs.

Grâce au clair de lune, vers les deux heures et demie du matin, tout fut prêt. Averti, en hâte, de ce résultat inespéré, Son Excellence, qui jouait aux dames chez un petit mastroquet du voisinage, voulut immédiatement s'installer à bord et, allongé dans un hamac qu'on suspendit, aussitôt, entre la cheminée et la tourelle, dicter à son secrétaire, avant de prendre un repos bien mérité, une ultime proclamation.

« Valeureux, intrépides et radicaux Aguardientains, y disait-il, votre chef vous prie d'agréer ses saluts, ses civilités et ses adieux. Sur le point de lever l'ancre pour se rendre devant San-Pablo et semer dans cette florissante capitale l'explosion, l'incendie et la mort, il confie au maréchal Alvinegro le soin de commander les forces terrestres et de les mener à la victoire. Il vous invite donc à lui obéir et, au besoin, il vous l'ordonne.

« En outre, nous soussigné, Fina-Flora, avons désigné et désignons pour prendre place à nos côtés, sur le bâtiment de guerre : le citoyen Pommié (en qualité de commodore), le pharmacien Thomassino (comme chef d'Etat-Major), le colonel du génie Toy-la-Bomba (comme officier-torpilleur), le garde-magasin Sarbacanero (comme inspecteur de la poudre et du salpêtre) et le curé Solanito (comme grand aumônier des équipages).

« Quarante capitaines ou lieutenants, aptes à tirer le canon et à manier la godille, se joindront également à nous.

« Par-dessus le marché, notre sœur, la bien-aimée Mlle Dolorès, sera du voyage.

« Fait à bord de notre vaisseau-amiral, en rade d'Agua-Mala, la troisième nuit de l'an premier de l'Indépendance. »

Reproduit, séance tenante, au polycopiste, cet ordre du jour fut affiché, avant l'aurore, aux quatre coins d'Aguardiente. J'en pris, dès mon lever, connaissance, et, sans réfléchir un moment à la gravité de la situation, aux hasards des batailles navales, aux projectiles meurtriers qui s'échangent à l'occasion des abordages et des bombardements, oubliant ma qualité de citoyen français et foulant aux pieds mes devoirs d'ingénieur-agronome, je courus, le cœur gonflé d'un légitime orgueil, remercier le Général du titre glorieux qu'il m'octroyait et m'occupai d'acquérir une culotte de peau, un dolman, un sabre, un képi brodé d'or et une paire de bottes à l'écuyère. *Quos vult perdere Jupiter dementat !*

XIV

L'équipage réuni, une suprême inspection des armées de terre effectuée et beaucoup de punchs d'adieux ayant été bus, « le Formidable », au milieu des bombes, des pois fulminants et des allégros militaires, leva l'ancre.

Le jour naissait. Des lanternes vénitiennes, aux mains des pompiers du capitaine Turcan, mêlaient, sur l'estacade, leurs rayons vacillants à ceux de l'aurore. Eclairées par cette vague lumière, les sombres lignes des régiments aguardientains s'allongeaient, à vingt pas en retrait, sur un front d'environ quatre cents mètres. Derrière ces murailles humaines, la foule juchée sur les poteaux télégraphiques et les toitures, et dominant, de là, toute cette scène grandiose, attendait, muette et frissonnante. Tout à coup, un clairon sonna, une fusée déchira l'obscurité des cieux, la musique municipale attaqua une marche guerrière, mille hurrahs retentirent, et, debout, entre deux feux de bengale, sur le bordage du vaisseau-amiral, apparut le valeureux Fina-Flora. Féerique et prestigieuse vision ! Un bicorne à plumes blanches tout chamarré d'argent et en

foncé jusqu'à toucher ses oreilles ornait son chef ; un veston kaki à brandebourgs et une culotte en peluche vieux rose constituaient son habillement ; sur sa poitrine, une ancre de nickel et une petite boussole se balançaient au gré de la brise ; une croix d'honneur assez large, pendue à une ficelle rouge, s'appliquait contre son flanc, et de grands éperons brillaient à ses pieds.

Le corps droit, la moustache cirée, les yeux en boules, il demeurait immobile. Justement, les premiers rayons solaires, dépassant les monts San-Bernardito, s'élargissaient, en auréole, au-dessus de lui. La multitude, délirante, put le considérer, enfin, dans tout son détail. C'était comme une statue. Appuyé de la main gauche à un canon, il tenait, de l'autre, une espèce d'immense télescope.

Lorsque l'amarre fut rompue et que vingt bras vigoureux eurent donné, de l'estacade, une légère impulsion au navire, nous partîmes au fil du courant. Perdue dans le brouillard du matin, Agua-Mala s'effaça, peu à peu. Les uniformes splendides, — dolmans galonnés, shakos, buffleteries, — les cavaliers aux épaulettes de soie, la ligne portant le hausse-col, les artilleurs en habit rouge, les pompiers casqués de cuivre, l'état-major, les généraux et Alvinegro, lui-même, commandant en chef des trois armées invincibles et, en cette qualité, revêtu d'une cuirasse de fonte et coiffé d'un gigantesque panama, — rangés en bataille le long du fleuve, étincelèrent encore un instant, puis s'évanouirent dans la brume, ainsi que des lampions sur lesquels on aurait soufflé...

Un coup d'obusier, tiré par Fina-Flora en personne, salua, une dernière fois, la ville. Du warf, des salves d'adieu nous répondirent, des cris confus passèrent, mêlés au vent, puis le silence, à peine troublé par le clapotis des vagues, retomba sur le rio démesuré.

Dès ce premier jour, chacun de nous, « the right man in the right place », fut à son poste à bord.

Toy-la-Bomba, officier-torpilleur, et Sarbacanero, inspecteur de la poudre et du salpêtre, accroupis dans la soute, s'occupèrent, du matin au soir, d'inventorier les obus, les boîtes à mitraille et les gargousses ; le pharmacien Thomassino, chef d'Etat-Major, entreprit d'étudier les cartes marines et les

différentes sortes de signaux ; le curé Solanito, aidé de Mlle Dolorès, organisa, sous le gaillard d'avant, une façon d'hôpital de fortune et, ayant réuni de vieux linges, s'a donna à la fabrication de la charpie ; cependant, l'Amiral installé avec moi dans une espèce de hune et donnant l'exem ple du zèle, de l'énergie et de l'abnégation, s'initiait au manie ment de la boussole et scrutait, sans cesse, l'horizon a moyen de sa lunette d'approche.

La nuit arrivée, le souper nous réunissait. Assis sur le toi de la cabine, autour de la table où brûlait un falot, nou goinfrions en devisant. Le lard, le museau de bœuf en con serve et des concombres composaient nos modestes menus Un seul verre de vin devait étancher notre soif et quand, pa hasard, l'un des convives s'élevait à demi-mots contre tant d parcimonie, l'Amiral ouvrait un recueil de récits de voyage et, dans l'intention de nous inciter à être prévoyants et sobres nous lisait l'histoire du radeau de la Méduse.

Mlle Dolorès agrémentait de son charme ces humbles repa Elle nous servait le café, distribuait les morceaux de sucre e certains soirs, afin de nous égayer, au moment des cigare esquissait, bien qu'elle fût obèse et portée à la congestio un pas de fandango.

Mon siège avoisinait le sien. Nous pouvions causer, de cet façon, à voix basse, et nous toucher furtivement le geno Soucieuse de me plaire, elle faisait toujours toilette. Sa ro décolletée était, d'habitude, de soie rouge ; un gros tourne ou un hortensia artificiel ornait ses cheveux ; des ongles jaguar sertis d'argent luisaient à ses oreilles et, lorsqu'e s'épongeait le front, une odeur d'eau de Cologne se répa dait, enivrante et suave, de son mouchoir.

Des heures calmes s'écoulaient, ainsi, parmi la fumée d trabucos, les verres de liqueur et ces petits bouts de pain traînent, au dessert, autour des assiettes vides, et que, d'u dent distraite, l'on grignote pour tuer le temps. Thomassi fort entendu dans l'astronomie, berçait notre digestion discourant, à propos, sur les étoiles. Nous renversions la t contre le dossier de la chaise et suivions de l'œil son doigt nous les désignait dans le ciel. Le plus souvent, il invent des noms et s'embrouillait au milieu de la Croix du Sud, la Baleine, du Triangle ou du Poisson Austral, mais Fina-Fl

tout fier de compter un officier aussi savant à son bord, nous regardait, de temps en temps, d'un air orgueilleux et satisfait, et un long murmure approbateur courait, aussitôt, à la ronde.

Le jeu du zanzibar succédait, ordinairement, à cette instructive distraction. Dédaigneux du plaisir grossier que procure un double-six opportun, je gagnais, alors, avec Mlle Dolorès, le gaillard d'avant. Deux hommes de garde y veillaient. Assis dans les godets de tôle qui, du haut de la tourelle, plongeaient dans le fleuve, l'oreille tendue, une main en visière au-dessus des yeux, ils interrogeaient les profondeurs de la nuit.

Nous nous installions, accoudés au bordage, non loin d'eux. A cette pointe extrême du navire parvenaient à peine, à cause du mugissement des vagues, les clameurs de l'Amiral et de ses partenaires. C'était un coin de silence, propice à la rêverie poétique et aux épanchements. L'air plus pur y rafraîchissait l'ardeur de nos aveux sur nos lèvres.

— Dolorès... soupirais-je d'un ton flûté. Dolorès ! Querida de mi corazon (1) !

— Simpatico niño (2) ! répliquait-elle de sa puissante voix de basse.

Et sa main se refermait sur la mienne.

Mais, tout à coup, les marins de vigie, trompés, sans doute, par un reflet de lune et croyant apercevoir quelque feu sur le rio, poussaient le cri d'alarme. Son Excellence, du toit de la cabine, leur répondait par un hurlement. Au milieu d'un épouvantable tumulte, à tâtons, le branle-bas de combat s'organisait, et, délaissant l'amour et ses déprimantes délices, je courais me munir de mes armes, — pistolets à balles explosibles, casse-tête, coutelas et hache d'abordage.

XV

Vingt jours après notre départ d'Agua-Mala, nous atteignîmes Aranera, capitale de la province qui porte ce nom et riante localité de trois cent cinquante âmes. Le rio Cruchado s'y jette dans le Libertad et celui-ci, déjà accru du Corcovado et du rio Caldo, s'agrandit alors, brusquement, jusqu'à

(1) Chérie de mon cœur !
(2) Sympathique petit enfant !

dépasser, en largeur, seize kilomètres. Entraînés par le courant au centre de cette immensité, nous ne pûmes qu'au prix de mille efforts nous rapprocher de l'estacade.

Un cuirassé, même de petit modèle, n'obéit que fort malaisément à la godille. Nous pensâmes, de plus, qu'ainsi équipé en guerre le Formidable était trop lourd pour évoluer, suivant toutes les règles de l'art nautique, dans les eaux fluviales qui, comme on le sait, sont moins denses que celles des océans, et à seules fins de l'alléger, nous envoyâmes par-dessus bord le canon de fuite et deux cuisiniers nègres; puis, faisant force de rames d'un seul côté et remuant, délicatement, le gouvernail, nous nous aperçûmes, aux résultats inespérés que nous obtînmes, que rien, pour ce qui touche aux évolutions des navires, ne vaut une savante manœuvre, mûrement conçue et bien exécutée.

Nous réussîmes, de cette façon, à obliquer légèrement à droite, à avancer dans un sens presque perpendiculaire à la berge et, après trois ou quatre heures d'un travail acharné, à stopper devant la ville.

Comme un peuple immense s'était entassé sur le quai et sur la terrasse d'un vieux fortin qui protège la rade, et paraissait nous surveiller d'un œil torve, nous jugeâmes utile de préluder à toutes relations ultérieures par un solide coup d'obusier.

Nous bourrâmes donc la pièce de tribord et précipitâmes, sans crier gare, au milieu de la foule, un énorme boulet creux garni de mélinite. Il fuma, l'espace de dix secondes, en atteignant le sol; puis, il éclata. Ce fut un bruit épouvantable, mais, soit que la matière explosible se trouvât un peu avariée, soit qu'une extraordinaire résistance aux projectiles distinguât les habitants de cette région, aucun cadavre ne jonch le sol.

— Malheur de malheur ! glapit Son Excellence, ils vont riposter ! Nous sommes fichus !

— A toute godille! commandai-je.

Et les matelots se ruaient déjà sur les rames, quand l'apparition d'un drapeau blanc au faîte de la citadelle nous rendit notre courage et nous détermina à jeter l'ancre.

Descendus à terre, nous fûmes accueillis par le conseil municipal, le clergé et les principaux notables.

L'oubli des injures, une infinie mansuétude et la plus rigoureuse des prudences semblent constituer les bases du caractère des Aranériens.

Après nous avoir affirmé sur l'honneur qu'ils ne nous gardaient point rancune de notre tentative de canonnade, ils nous révélèrent comment leur intime désir était d'observer, dans le conflit Aguardiento-San-Pablique, une sage neutralité, et, — bien que ne contestant pas la valeur de l'illustre Fina-Flora, — de ne pas trop irriter Quirito, personnage évidemment abject, mais capable, avec sa nature vindicative et bilieuse, d'infliger, quelque jour, à ses ennemis, de fort cuisants sévices.

Au sortir de cette palabre, ils nous menèrent à la brasserie du Progrès, où un punch, préparé en hâte, nous fut offert. En le dégustant, — les toasts officiels échangés, — nous apprîmes de la bouche de nos hôtes, dans une aimable causerie, tout un lot d'importantes nouvelles.

Dépourvue de feuille locale, Aranera recevait, chaque matin, par les soins de la *Gazette de Sombrero-Negro*, un compte-rendu télégraphique des grands événements nationaux. M. l'Alcalde-Mayor voulut bien, en phrases rapides, nous résumer les dépêches qui paraissaient avoir trait à la guerre.

Nos armées, forçant le col Favorito, mal défendu par une escouade de sapeurs-forestiers, avaient, premièrement, investi le camp-retranché de Balaos, puis, grâce aux aptitudes stratégiques du capitaine Turcan et à l'ardeur indomptable de ses pompiers, étaient parvenues, conformément au plan d'ensemble, à incendier cette florissante et paisible agglomération.

Durant ce temps, le gouvernement régulier interceptait, entre Las Minas et Hermosita, les messages diplomatiques adressés aux nations étrangères par les Etats-Unis Radicaux, et, en vertu d'un traité secret, obtenait de la République Tropicale de San-Hieronymo un renfort de trente fantassins, de vingt carabiniers, et un groupe de mitrailleuses.

Augmentées de ces effectifs et sous les ordres des divisionnaires Hermandez, Capolentano et Chico-Puerco (les généraux Sanchito et Ruiz Domingo demeurant en réserve), les forces

de San-Pablo volaient aussitôt à la rencontre des rebelles, entraient en contact avec eux sur les bords du Cruchado et, après une série de mouvements variés, — attaques convergentes, divergentes, de front, de flanc, contre-attaques, — les criblaient de balles, s'emparaient de leurs drapeaux et les refoulaient sans ménagements vers les monts San-Bernardito.

A la suite de ce sanglant échec, Alvinegro, ralliant les débris de ses trois corps, s'était replié dans le sud-ouest afin de regagner le territoire d'Aguardiente, où s'organiserait, immédiatement, la levée en masse, et, pour venger l'honneur de ses armes, avait rasé, chemin faisant, plusieurs calmes et pittoresques hameaux.

Cependant, le bruit courait qu'une escadre, pilotée par Fina-Flora, voguait sur le Libertad dans le but de bombarder la capitale. Les ministres se réunirent. L'heure était grave. La patrie fut déclarée en danger, et, le même jour, — singulière coïncidence ! — à la suite d'articles équivoques parus dans le *New-York Herald*, le *Daily Telegraph*, la *Gazette d'Augsbourg*, celle de l'*Allemagne du Sud*, le *Berliner Tageblatt*, le *Temps*, et le *Popolo Romano*, un formidable mouvement xénophobe, suscité par la presse chauvine, se déchaîna. Le cabinet de Washington, la France, la Grande-Bretagne, l'Empire Allemand, l'Italie et, entraîné par cette dernière, le Montenegro rappelèrent, malgré les excuses du Président, leurs ambassadeurs. Une panique s'ensuivit, tant parmi les commerçants de luxe, — bijoutiers, graveurs-héraldistes, loueurs de pianos, dont ces fastueux diplomates et leurs secrétaires constituaient toute la clientèle, — qu'à la Bourse, où l'on conçut des craintes sérieuses pour le lançage futur de certaines obligations grenadines sur les marchés d'Europe. En conséquence, la rente, soutenue jusqu'alors par un syndicat de capitalistes patriotes, fléchit de vingt points; le change, immobile depuis des années à 350 o/o, se laissa choir de cinq à six dizaines; et le papier-monnaie national, déjà suspect, n'obtint plus, dans les banques, qu'un morne et glacial accueil.

L'énergie et la sagesse de Quirito conjuraient, toutefois, la crise. Des impôts nouveaux, frappant les cigares de luxe, les salles de bain, les accordéons et les purges hypothécaires étaient votés, sur sa proposition, par la Chambre et servaient de nantissement à une avance de cinq mille dollars arrachée

non sans criailleries, et revolver au poing, à la succursale de la Pacific-Canadian-Bank.

Munis de ces fonds inespérés, l'amiralissime Serrano y Gabarra et S. E. le citoyen-ministre de la Guerre et de la Marine, Putano, reconstituaient la flotte. Des négociations, entamées, — il est vrai, à la légère, — avec les Jésuites de San-José-del-Huerto et la Hermosita-Navigation-Cy., pour la location de leurs péniches, steamers ou chaloupes, avaient, d'abord, avorté. Ces bâtiments, protégés par les pavillons espagnols ou britanniques, s'étaient, du reste, réfugiés, à l'annonce du conflit, dans la rade d'Oliva-Madura, port de l'estuaire du Libertad, à dix lieues en aval de San-Pablo, et y demeuraient abrités sous la garde de leurs marins nègres, gens habiles au tir de la carabine et vis-à-vis desquels il ne fallait, pour rien au monde, user de tracasseries.

Sans se laisser abattre par ce mécompte, d'ailleurs dénué d'importance, le Gouvernement, infatigable, élaborait, au plus vite, un immense programme naval, promulguait une loi des cadres grâce à laquelle l'avancement des gabiers, mécaniciens-chefs, commodores et vice-amiraux se trouvait méticuleusement réglé, créait une croix, dite « du courage fluvial », destinée à récompenser les actions héroïques accomplies au cours des batailles qui pourraient avoir lieu sur le Libertad, suppliait par câblogrammes les principaux constructeurs sud-américains de lui céder, contre paiements mensuels, quelques vaisseaux de ligne un peu usagés, et, — couronnant par un coup de maître cette série d'utiles et prudentes mesures, — décrétait la mobilisation de tous les moindres engins flottables ; si bien qu'aux dernières nouvelles il était question de deux escadres, garnies de bouches à feu, abondamment pourvues d'officiers d'élite et prêtes à gagner le large.

Durant cet épouvantable récit, Fina-Flora, le cou tendu, les yeux injectés de sang et un sourire sardonique figé aux coins des lèvres, avait su juguler sa colère ; mais, sitôt que les Aranériens se furent tus, il bondit comme un tigre, brisa la plupart des meubles contre le plafond et se mit à marcher à grands pas autour de la salle, en poussant de rauques hurlements.

— Alvinegro ! Alvinegro !... criait-il d'une voix caverneuse,

au milieu de fantastiques jurons. Alvinegro, rends-moi mes armées !

Et il se précipitait vers le comptoir de marbre, tête basse, pour s'y fracasser l'os frontal. Alors, nous nous élancions et le retenions, tous ensemble, par les coins de sa veste.

Cela dura jusqu'à l'heure crépusculaire des apéritifs, mais, quand ceux-ci eurent été servis, il s'arrêta brusquement, demanda un peigne et un bâton de cosmétique, répara le désordre de sa chevelure, souffla, but une quantité assez considérable de liqueurs fortes et, s'étant essuyé nonchalamment les lèvres avec sa manche, fit un signe.

— Debout !... commanda-t-il, au même instant. Sursum corda !... Courons où le devoir nous appelle !... Vaincre ou mourir !... A San-Pablo !... En avant, Messieurs ! Pas gymnastique ! Par file à gauche ! En avant !

Sans nous attarder à saluer nos hôtes, et ne prenant que le temps de réquisitionner, dans les placards, quelques bouteilles d'un vieux tafia dont le bouquet nous avait séduits, nous le suivîmes.

La nuit tombait. Massés sur le warf et brandissant des torches, les citadins nous acclamèrent. Une dame enthousiaste nous embrassa, successivement et alluma une chandelle romaine. Divers groupes de notables manifestèrent leur intention de porter l'Amiral en triomphe. Nous leur dîmes nos remercîments émus, mais, dès que nous fûmes à bord et que le courant rapide eut commencé de nous entraîner, nous chargeâmes nos revolvers et, saisis d'une fureur sanguinaire, couvrîmes la foule d'une grêle de balles dum-dum.

XVI

A dater de ce jour-là, une discipline de fer et une activité fébrile régnèrent sur le cuirassé « Formidable ». Le temps pressait. Aranera ne se trouvant éloigné de San-Pablo, d'après les plus méticuleux calculs, que de cinq cent cinquante kilomètres et le fleuve roulant ses eaux, dans cette partie inférieure de son cours, avec une considérable vitesse, c'était une semaine à peine qui nous séparait de l'heure, glorieuse entre toutes, où nos obusiers pourraient, finalement, répandre l'incendie et la consternation dans la capitale.

A cette pensée, chacun de nous avait redoublé de zèle. Des

cours d'hydrographie et de balistique, professés par les officiers-supérieurs, se succédaient; sans relâche, l'abbé Solanito fredonnait des hymnes spéciaux pour attirer, sur les Etats-Unis d'Aguardiente, leurs troupes et leur escadre, la protection divine; toute à l'aménagement de l'hôpital de campagne, la charmante Mlle Dolorès se surmenait; et l'équipage lui-même, jusque-là assez indolent, se serait livré, proprio motu, aux plus pénibles labeurs, — peinture à neuf des sabords et du blockaus, nettoyage du pont, réparation des uniformes, — si Son Excellence, par un ordre du jour catégorique, ne lui avait imposé une série de travaux moins déprimants et, surtout, mieux appropriés aux multiples désidérata d'une grande guerre navale.

Conformément à ses prescriptions, la mélinite, reconnue humide, fut extraite des projectiles, étendue sur un drap et soumise, durant un après-midi entier, à l'action siccative du soleil. Les chassepots, pour augmenter, par diminution de frottement, la vitesse initiale des balles, reçurent un abondant graissage, et nous enduisîmes nos coutelas d'un mélange de strychnine et d'acide prussique afin d'en rendre la blessure encore plus mortelle.

Les armes et les munitions rétablies, ainsi, en excellent état, d'importants exercices suivirent. On organisa des revues, des séances d'escrime à la baïonnette, des concours de boxe, des joutes au sabre de bois...

Le matin, on manœuvrait le canon. Fina-Flora désignait, de l'index, un lieu quelconque de la rive. Le pharmacien Thomassino, chef d'Etat-Major, habile à apprécier les distances, réglait la hausse; Toy-la-Bomba, officier-torpilleur, secouait, près de son oreille, la boîte à mitraille avant de l'introduire dans la culasse et s'assurait, de cette façon, de l'homogénéité de la charge; puis, la gargousse placée, un lieutenant-artificier tirait la ficelle.

En moyenne, deux projectiles sur trois éclataient au sortir de la bouche. L'autre, de meilleure qualité sans doute, atteignait la berge, mais, celle-ci ne présentant qu'une ligne uniforme et sans le moindre accident de terrain qui permît de choisir des repères, il nous était difficile, malgré nos télescopes, de reconnaître si le point d'impact coïncidait avec le but fixé par Son Excellence. En outre, le manque absolu de popu-

lations riveraines, sur lesquelles nos coups auraient pu utilement porter, nous empêchait d'apprécier le rayon destructif de nos obus et leurs qualités homicides.

Fort heureusement, nous passâmes bientôt par le travers de Ciudad-Hermosa, paisible localité dépourvue de citadelle et de garnison, et bien propre, en conséquence, à servir de cible à nos pointeurs.

Un modeste bar s'y élevait près du fleuve, au centre d'un petit jardin planté de cocotiers. Par groupes, des citadins devisaient sous ces ombrages. A notre approche, ils agitèrent d'immenses mouchoirs en signe de neutralité.

Fina-Flora, du haut de la tourelle, leur répondit obséquieusement du bicorne, mais, dès qu'il eut souri sous sa moustache et se fut frotté les mains :

— Messieurs les canonniers, cria-t-il, préparez-vous à bombarder par bâbord !... Ouvrez la culasse !... Distribuez les munitions !... Approvisionnez le sac à charge !... Introduisez le projectile et la gargousse dans la chambre !... Pointez avec la hausse !... Amorcez !... Pièce, feu !

Drossés par un ressac subit, nous n'étions plus qu'à cinquante mètres, environ, de la rive. Nul de nous, malgré les commandements successifs du chef suprême, n'avait osé faire un geste et lancer, de si près, la mort parmi ces pacifiques bourgeois.

L'Amiral, qui s'était bouché les oreilles et avait fermé les yeux dans l'attente de la détonation, se rendit compte, au défaut d'odeur de poudre, de notre désobéissance à ses ordres.

Il descendit, quatre à quatre, la chaîne à godets, sauta sur le gaillard d'avant, jeta, lui-même, l'ancre pour immobiliser, sans un instant de retard, le navire et s'élança au milieu de nous.

— Lâches !... grognait-il. Tas de lâches !

Nos jambes flageolèrent, une sueur froide perla sur nos fronts. D'une voix tremblante, Thomassino risqua quelques mots afin d'expliquer en quoi, à son humble avis, un projectile, explosant à si courte distance, était capable de nous endommager par certains de ses fragments, et le vénéré archiprêtre Solanito, — au nom de la « ligue pour la suppression des armées permanentes et pour la paix universelle », dont il avait été, durant sa jeunesse, membre honoraire, — esquissa

en termes mesurés, plusieurs aperçus philanthropiques. Tout fut vain. Esclave des obligations inflexibles qu'impose un vaste plan d'ensemble, Fina-Flora tenait à sa canonnade.

— Voulez-vous me canarder ces gaillards, et un peu vite, sacrés mille tonnerres du bon Dieu! blasphéma-t-il, trépignant de rage.

Formés en cercle, nous demeurions immobiles et stoïques sous ses invectives. Sa fureur redoubla. Il avait extrait de son étui son revolver et nous avions tout lieu de craindre qu'ivre de colère il ne jugeât essentiel, dans l'intérêt supérieur de la discipline, de nous décimer, quand, se ravisant soudain et me saisissant par le bras,

— Monsieur le commodore, fit-il d'un ton sarcastique, montrez donc à ces poules-mouillées comment on vous dégringole une demi-douzaine de bonshommes!

— Excellence!... Bien-aimée Excellence!... suppliai-je.

Mais, le biceps meurtri sous l'étau de ses doigts crispés, je dus manipuler l'obus, l'insinuer dans la pièce, charger, amorcer l'étoupille.

A vingt-cinq toises de la gueule d'acier, sur le quai, devant le bar, les Ciudad-Hermosiens, amusés par ce manège et croyant à une salve tirée en leur honneur, nous envoyaient des baisers de la main.

Le coup partit... A travers la fumée, je vis, au sommet de l'auréole étincelante que produisent les boîtes à mitraille en éclatant, un abdomen, sanglant et déchiqueté, tournoyer au-dessus d'un arbre ; puis, à sa suite, trois pieds sectionnés au ras de la cheville et chaussés de bottines vernies, — un morceau de chair informe qui tenait encore une pipe, — des guéridons, — et un chapeau de feutre à larges bords avec une tête dedans.

Je poussai un cri d'horreur. Il me sembla que le pont s'amollissait, subitement, sous mes pas. Mon cœur s'arrêta de battre. Un sommeil doux et effrayant, pareil à ce que doit être le commencement de la mort, ferma mes paupières...

Quand je revins à moi, je me trouvai étendu sur une moelleuse paillasse, près de la proue. L'équipage et l'Etat-Major, massés à mes côtés, tapaient bruyamment dans mes mains et sur la plante de mes pieds déchaussés; le curé Solanito, un

dictionnaire de médecine ouvert devant lui à la page des syncopes et vertiges, badigeonnait mes mollets de moutarde avec un grand pinceau, et Fina-Flora, assis à même mon ventre et s'efforçant de plonger ses dix doigts dans ma cavité buccale, s'essayait à la délicate manœuvre de la traction rythmique de la langue.

Cependant, le Formidable avait repris sa marche. La brise du fleuve, rafraîchissant mes tempes, achevait de rétablir mes esprits. Je me dressai sur mon séant.

— Il respire, Dieu soit loué! hurla, joyeusement, le secourable ecclésiastique.

A ces mots, chacun se découvrit. Toy-la-Bomba, le bras levé, compta une mesure pour rien. Un triple ban crépita.

— Gloire à l'héroïque officier de marine! cria-t-on.

— Honneur à l'éminent canonnier!

— Vive l'habile et avisé pyrotechnicien!

Et Mlle Dolorès, écartant les rangs des spectateurs, s'agenouilla, déposa un doux baiser sur mon front et m'étreignit frénétiquement.

— Querido niño (1), zézayait-elle, ô estimable jeune homme ô excellent garçon, ô gentil individu, commodore de mon âme, que je t'aime!

Son Excellence contemplait, immobile, ces épanchements. Des larmes de joie débordaient de ses yeux, coulaient, comme des ruisseaux d'orage, dans les rides de ses joues, et, retenues par ses moustaches, formaient deux minces cascades symétriques aux angles de son menton.

— Par les Saints Apôtres, marmonnaient ses lèvres tremblantes, les a-t-il bien écrabouillés, mille tonnerres de sacr nom d'un chien de bonsoir!

— Il leur a remué les côtes! reprenaient les capitaines et lieutenants-marins.

— Il leur a décarcassé la cervelle!

— Il leur a crevé les boyaux!

— Il leur a travaillé la viande!

— C'est un fameux type! concluait Mlle Dolorès en me serrant contre sa poitrine.

Enivré par tant de propos louangeurs, je m'étais levé, soudain. Un verre de vieux cognac, corsé, suivant les lois d

(1) Cher petit!

l'hygiène, d'une dose massive d'absinthe, avait chassé de mes membres la torpeur glaciale qui suit les évanouissements. Mes méninges fonctionnaient à nouveau et, galvanisées par cette violente médication, plus vigoureusement que jamais. J'en profitai pour remercier l'équipage de ses démonstrations affectueuses, et, m'appuyant sur mes aptitudes, désormais incontestables, à la conduite des bouches à feu, jurai de débusquer Quirito, son Conseil des Ministres et tout les principaux corps de l'Etat, de les cribler d'explosifs et d'en faire de « la chair à saucisse ».

Cette péroraison, si énergique et si imagée, déchaîna de plus belle l'enthousiasme. Une formidable salve de bravos retentit et, déjà, l'on se hâtait d'orner de banderoles et de faisceaux de baïonnettes un caisson d'obus monté sur roues, afin de m'y véhiculer, ainsi que dans un char triomphal, autour du pont, lorsque Fina-Flora, pâle, les mains frémissantes, réclama une échelle-double du haut de laquelle il pût dominer ses auditeurs, y grimpa, quitta son dolman, — de crainte que ses gestes oratoires ne soient gênés dans les entournures, — et prit la parole.

— Messieurs les citoyens-matelots et artificiers, commença-t-il d'un ton pompeux, Messieurs les citoyens Chef-d'Etat-Major, Officier-Torpilleur, Inspecteur de la Poudre et du Salpêtre, Monsieur le citoyen Grand-Aumônier de la Flotte, vous tous qui fûtes les témoins du bombardement où trépassèrent les pusillanimes gentlemen de Ciudad-Hermosa, n'est-il point avéré que le sieur Pierre-Justin-Gaston-Angély Pommié, par sa remarquable connaissance des règles du pointage et son zèle à tirer le canon, a bien mérité de notre mère-patrie Aguardiente ?

— Oui!... Oui!... Mille fois oui!... Honneur à l'illustre personnage!... Gloire à l'enfant chéri de la victoire!... Vivat!... Vivat!... cria-t-on d'une voix unanime, de la proue à la poupe.

Debout, à l'ombre de la tourelle, je savourais, rougissant et modeste, la douceur ineffable de ces hurrahs. De temps en temps, un pleur furtif, descendu, malgré moi, du profond des glandes, chatouillait le coin de mes yeux, mais un coup de pouce le refoulait, aussitôt, dans le conduit lacrymal, et, — les talons sur la même ligne, les pieds un peu moins ouverts que l'équerre et également tournés en dehors, le corps

d'aplomb sur les hanches et penché en avant, les épaule effacées et pareillement tombantes, le petit doigt sur la cou ture du pantalon, le regard fixé droit devant moi, — je repr nais, au milieu du délire général, l'attitude du héros sa armes.

A la faveur d'une accalmie, dans cette tempête d'acclam tions, Fina-Flora continua son discours.

— Aimable citoyen Pommié, pérora-t-il en me désigna de sa dextre, pour vous récompenser de votre courage, de v tre valeur, de votre dévouement à la cause sacrée des Etat Unis Indépendants et Radicaux, nous vous élevons au gra de Commodorissime !

— Très bien !... Très bien !... brailla l'équipage.

— De plus, nous vous décorons de la grand-croix de l'O dre Civil, Militaire et Naval qui sera fondé par nos soins, d San-Pablo rayé de la carte d'Amérique, et nous ordonno qu'une somme de trente piastres-fortes, prélevée sur le butí vous soit remise, à l'issue de la guerre, en forme de gratifi tion nationale.

— Il y a du bon !... remarqua le mousse.

— C'est justice ! déclara quelqu'un.

— Parfait !

— All right !

— Muy bien (1) !

— Enfin, tendre et courtois Monsieur Pommié, voulé vous marquer notre particulière estime et nos sentiments d' défectible sympathie, nous avons décidé et décidons de v unir, séance tenante, par les sacrés liens du mariage, à no douce et affectionnée sœur, la divine Mlle Dolorès ! Crois et multipliez !

A cette conclusion inattendue, je faillis perdre, de nouve connaissance.

— Amiral !... Magnanime et miséricordieux Amiral bégayai-je. Grâce !... Grâce !... Pour l'amour de Dieu...

Mais les marins, ivres d'allégresse, couvrirent mes sup cations du fracas de leurs trépignements. Coup sur coup, bombe et douze pétards, allumés en signe de joie par San canero, éclatèrent au centre du cercle ; Fina-Flora bondit sa tribune, me comprima fraternellement sur son thorax ; t

(1) Très bien !

collègues de l'Etat-Major, se disputant mes avant-bras, les broyèrent sous leurs poignées de mains ; et ma fiancée, suspendue au col de ma tunique et devinant, sur ma bouche, quelques suprêmes objections, se dépêcha de les étouffer sous le choc réitéré de ses lèvres.

Durant cette scène émouvante, le curé Solanito avait édifié, précipitamment, près de la cabine, avec des barils de concombres et d'anciennes caisses de palmers, un autel provisoire. Dolorès m'y entraîna. Frêle jouet de sa musculature puissante, je dus me prosterner sur un fragment de tapis, à son côté. Derrière nous, l'équipage et les officiers supérieurs, — plumet rouge au shako, aiguillettes au spencer, hache et grappin d'abordage à la ceinture, — formaient, autour de l'humble sanctuaire, un mur étincelant. Des trompettes retentirent ; Toy-la-Bomba, habile virtuose, attaqua sur un accordéon la marche de Mendelssohn ; une escouade d'honneur, massée à la hâte, présenta les armes, et le grand aumônier parut, mitre en tête et portant sa chasuble de campagne, doublée d'amiante et largement brodée d'acier-chromé.

Deux humbles chandelles brûlaient, seules, devant le tabernacle de bois ; trois serviettes-éponges, superposées, constituaient la sainte-nappe ; une lanterne vénitienne ronde, ornée de sacrés-cœurs découpés dans du carton, tenait lieu de lampe rituelle, et l'encensoir, balancé d'un biceps énergique par un clerc de fortune, se composait d'une boîte de sardines vide et d'un bout de filin.

Les cheveux droits, la langue pendante, le cou renfoncé entre les clavicules, je contemplais d'un œil vitreux ce désolant spectacle. De terribles et spasmodiques soupirs gonflaient ma poitrine, le gouglou d'un vagissement s'exhalait, plaintif, de mon pharynx ; un moment, comme en songe, je revis mon village natal, perdu dans la brume, sur l'autre penchant de la terre, — son clocher, les toits d'ardoises bleues, la petite place, à l'ombre des acacias-boules, et ma cousine, assise dans son jardin, sous un saule-pleureur, et sortant, une à une, de son corsage, pour les baiser, mes cartes-postales... Les veines de mes tempes battirent, ma gorge se contracta, j'allais sangloter, quand six coups de pistolet, tirés à blanc par le sacristain en guise de sonnerie de clochette, au début de l'office, m'arrachèrent à mes tristes songes.

Presque en même temps, le soleil, caché depuis le matin, se mit à briller entre deux gros nuages. De la rive, un vol de gypaètes et de canards s'élança vers cette trouée de lumière. Ils planaient au-dessus de nous en piaillant, très haut, dans l'azur fin du zénith rasséréné. Leurs cris joyeux se mêlaient aux hosannahs beuglés par les marins. Quelque chose d'exquis et de paisible flottait dans l'air. Les durs gosiers, rabotés par les boissons toniques, semblaient, brusquement, plus suaves ; Toy-la-Bomba, artiste accompli, entonna le Kyrie Eleison, d'une voix vibrante, en solo. L'émotion fut à son comble. Les hommes de l'escouade d'honneur, attendris, hoquetaient en mordillant leurs moustaches ; l'archiprêtre épongeait ses paupières avec son étole; l'Amiral, debout auprès de Dolorès, gloussa ; Thomassino et Sarbacanero baissaient la tête pour cacher leurs conjonctives rouges. Vivement, l'enfant de chœur ranima son foyer mobile de la pointe de son coupe-choux. Une odeur de myrrhe passa...

Gagné par l'émotion générale, j'avais prononcé, sans y prendre garde, le « oui » fatal. A ce mot décisif, tous les assistants extasiés, mugirent. Plusieurs, fous de joie, exécutèrent des entrechats, et l'ecclésiastique, ayant omis, dans son trouble, d'achever sa messe, un bal fut improvisé autour de la cabine immédiatement.

En face de ma nouvelle épouse, encadrée de son frère et de M. l'officier-torpilleur, — ce dernier jouant le rôle de deuxième dame, — j'ouvris le traditionnel quadrille. A la ronde on vanta l'aisance de mes manières et mon habileté à m'incliner gracieusement, la main sur le cœur, devant les personnes du sexe. Ces propos, si délectables pour mon amour-propre m'eurent vite grisé. J'y répliquai par quelques allusions à des soirées ultra-select auxquelles je prétendis avoir assisté autrefois, dans le grand monde. A l'affût des moindres détails touchant les mœurs du high-life, Dolorès m'accabla de questions troublantes. Sur sa prière, je dus lui apprendre, aussitôt comment l'on mène à bien un pas de polka, de boston, de scottish, et, mal renseigné sur ces danses mystérieuses, j'esquissai aux applaudissements des spectateurs, certaines figures chorégraphiques de ma façon.

Le soir venu, une ultime farandole termina cette sauterie. Conduite par Fina-Flora, elle parcourut, aux accents de

l'hymme national, le pont, la plage-avant, celle d'arrière, s'élança dans les soutes, traversa rapidement la sentine, rampa le long de la cale et ressortit, en bon ordre, par la claire-voie mobile de la cambuse.

Un dîner de gala suivit. Tout le monde, avant de s'y rendre, se cura les ongles et fit toilette. Dolorès, s'inspirant, en élégante avisée, de la théorie des couleurs complémentaires, opposa une robe jaune soutachée de bleu aux rougeurs violâtres de sa face ; un collier, formé de douze patagons péruviens, encercla son cou ; trois montres et trois chaînes, précieux souvenirs de famille, ornèrent son corsage; et, démunie de couronne symbolique, dont elle eût pu parer son front virginal, elle déversa sur ses cheveux un demi-litre d'eau de fleur d'oranger que M. le curé Solanito, vieillard prudent, conservait avec soin dans une sacoche, en vue d'insomnies éventuelles.

Ainsi équipée, elle prit place, à ma droite et vis-à-vis de l'Amiral, au centre de la table. Ce fut un magnifique festin. On mangea de la soupe, du museau de bœuf aux concombres, du thon, des sardines, des foies de condor fumés, du jambon de pécari Meyerbeer, du lard et du pain. Trois lampes à acétylène brillaient ; des menus, calligraphiés sur bristol, indiquaient l'ordre des différents services; et les fourchettes et les cuillères avaient été, pour la circonstance, méticuleusement dorées au pinceau.

Abasourdis par tant de faste, les convives gardaient le silence. Dolorès soupirait. Le heurt violent et expressif de ses bottines contre mes orteils lui tenait lieu de langage. Toy-la-Bomba, la bouche pleine, clignait de l'œil à notre intention. Thomassino, le grand-aumônier et Sarbacanero, les doigts dans les sauces, s'occupaient, sans autre souci, de triturer leurs viandes. Seul, Fina-Flora dissertait. A chaque nouveau plat, durant le changement des assiettes, il montait sur son siège, s'inclinait cérémonieusement trois fois, déployait un papier et lisait un toast. On but donc, de cette manière, à la gloire et à la prospérité d'Aguardiente, au trépas de Quirito, à la France, à Christophe Colomb, à l'immortel Bolivar, au bonheur des jeunes époux et à la mise en évidence prochaine de leurs capacités prolifiques.

Au dessert, la gaieté et l'abandon reparurent. On chanta,

on débita des poésies. Je dus contribuer à ce divertissement essentiel par une romance, un monologue, une tyrolienne et une ode de Victor Hugo. Puis, afin de clôturer dignement la fête, on alluma, sur le gaillard de poupe, des fusées volantes. Loin de s'élever, l'une après l'autre et par des trajectoires majestueuses, dans l'espace, — comme c'est la règle, — elles éclatèrent toutes ensemble, sous le nez des artificiers. Des flammèches rejaillirent. Une fumée âcre tourbillonna. On courut aux pompes. Des appels sinistres se croisèrent. Son Excellence, brandissant un tuyau, groupait son état-major. Je bondis... Mais Dolorès, embusquée dans l'ombre, happa mon épaule au passage.

— Niño, querido niño (1) ! suppliait-elle en me retenant.

Je me débattis. Mon chef, face au péril, ralliait ses troupes. Pouvais-je me dérober, désobéir, forfaire, ainsi, à mon honneur de soldat !

— Par le glorieux sang du Christ, hurlai-je, lâche-moi ou je t'étrangle !

Ce fut une courte lutte, silencieuse, mêlée de boxe, de chausson et de jiu-jitsu. En m'écrasant, elle effleurait mon visage de ses lèvres, mordait mon oreille, y glissait des mots d'amour, libidineux et tendres.

— Chéri !... Chouchou chéri !... susurrait sa voix langoureuse. Divin garçon ! Doux Monsieur ! Sympathique jeune homme! Viens ! Viens où le devoir... le devoir conjugal t'appelle !

Tuméfié, couvert d'ecchymoses, je m'aplatis sur le pont sous sa masse. Elle me traîna. La plage-avant était déserte. Rien que la nuit, immobile, autour de nous, — le chant fluide des eaux, — l'air tiède, — le ciel... Une étoile-filante passa. On sentait l'odeur des forêts-vierges, éparse dans le vent, lourde et musquée.

— Querido (2) ! soupirait ma femme. Querido !... Querido niño de mi corazon (3) !

Un banc se trouvait là. Nous nous assîmes... La chair est faible !

GABRIEL SOULAGES.

(*A suivre.*)

(1) Petit, cher petit !
(2) Chéri !
(3) Cher !... Cher petit enfant de mon cœur !

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

V

Toulon, 15 décembre 1910.

Cher Monsieur,

Que d'aventures depuis ma dernière lettre, qui annonçait déjà bien des changements dans ma vie! Je crois que Cydalise est victime d'Aphrodite qui l'a rendue folle de moi : « Avant de te connaître, me dit-elle, je ne savais pas ce que c'était que l'amour! » Cela me fait rire dans ma barbe, car Cydalise, quoique mortelle, m'a toujours paru fort experte en cette science immortelle que j'ai poussée assez loin pour être bon juge. Mais je ne dis rien. Comment riposter? Mon ironie divine s'arrête sur mes lèvres, car Cydalise me fait éprouver aussi je ne sais quel sentiment inconnu. Je ne puis me passer d'elle, voilà qui est certain, et cela ne m'était jamais arrivé. Elle m'est plus belle que toutes les femmes, plus verte que les vierges, plus fondante que les matrones parfumées. Avec elle je possède tout et je ne regrette rien, je monte plus haut que les dieux, au point qu'il me semble que, pour devenir plus qu'un dieu parfois, il faut cesser de l'être à chaque heure de sa vie. La vraie divinité est intermittente et se repose délicieusement dans le néant d'avoir été. J'apporte tant de choses dans l'amour que je n'avais jusqu'ici jamais demandé aux femmes d'être autre chose qu'un prétexte au déploiement de moi-même. Maintenant, je sens que Cydalise jette à mes pieds presque autant de richesses que moi: alors, pour n'être pas vaincu en munificences amoureuses, je lui obéis. Elle fait de moi ce qu'elle veut : quelle métamorphose!

Je ne pouvais me séparer d'elle et la saison rendait nos rencontres plus difficiles. Alors elle a eu l'idée de m'emmener à la ville : « Et puis, m'a-t-elle dit, je veux t'aimer parmi les hommes. » Moi qui me souvenais des coups de fourche et des crocs des chiens, je demeurai muet, en la regardant avec terreur.

— Tu as peur?

— Et comment te suivrai-je tout nu?

Cydalise éclata de rire, se jeta à mon cou, et ce jour-là nous ne parlâmes plus de mon exode.

Un matin, je méditais tristement, songeant à fuir, pareil au san-glier qui emporte à son flanc l'épieu qui le blessa. Malgré mon amour, la vision lumineuse de femmes nouvelles commençait à em-plir mes yeux, j'entendais leurs cris, leurs rires, leurs disputes e leurs moqueries anxieuses, quand Cydalise surgit au bord du sentier portant un gros paquet qu'elle laissa choir, en même temps qu'elle même. Sans m'adresser la parole, elle regardait alternativement l paquet, puis moi. Enfin, selon son habitude dans les cas embarras sants, elle prit le parti de rire. Maintenant elle se roulait sur l mousse, en proie à une telle crise de gaieté hystérique que sous son sei gonflé le corsage céda. Cela changea ses idées et la calma aussitôt. Dè que je lui vis un visage sérieux et inquiet, je m'approchai d'ell et, lui ayant baisé tendrement les yeux, j'attirai le paquet et l'ouvris.

Les regards de Cydalise suivaient avec curiosité tous mes mouv ments :

— Oui, c'est pour toi. Je t'emmène à la ville.

Vous avez deviné que c'était des vêtements d'homme. J'eus u moment de désespoir :

— Mettre ça !

Mais Cydalise me regardait, maintenant, avec tant de sollicitu que je murmurai, soumis comme un petit enfant :

— Je veux bien.

Alors, elle battit ses mains et nous allâmes vers la grotte. Il fa sait assez frais et cela influa peut-être sur mon sentiment, je n trouvai fort bien de toutes manières quand j'eus revêtu ces habits c m'avaient semblé d'abord de vilains instruments de torture.

J'avais chaud et il émanait de moi je ne sais quelle élégance h maine dont je fus aussitôt fier. Un marin m'a dit depuis que j'av la grâce du roi nègre Ho-Papo, et il ne plaisantait pas : un roi toujours un roi, un satyre est toujours un satyre. Avec le bon g des femmes, Cydalise m'admira aussitôt. Elle ne s'en lassait pas, faisait tourner comme une toupie, tapotait les plis et les poches. E ne fit la moue que devant la cravate bleue qui n'allait pas à m teint, disait-elle, mais on verrait cela plus tard. Mes cothurnes étai du cuir brillant le plus souple et ne me blessaient nullement. pétase rond emboîtait à merveille mes petites cornes recourbée mon épaisse crinière. Elle mit dans la poche de mon gilet, en r gissant un peu, quelques pièces d'or et d'argent, puis :

— Maintenant, tu es complet, mon amour ; partons.

— Adieu, grotte où j'ai été heureux parmi le vent et les feuil et vous, arbres, ruisseaux, houx, adieu. Nature, adieu...

Cydalise interrompit mes effusions, qui d'ailleurs me sembla ridicules, maintenant que j'avais revêtu la livrée humaine, et n

réunîmes le contenu de la grotte en un paquet guère plus gros que celui qui avait contenu les éléments de ma métamorphose. J'aurais bien voulu sacrifier une dernière fois à l'Aphrodite champêtre, mais Cydalise me dit que le train n'attendait pas et nous gagnâmes la voiture qui nous attendait à l'orée de la forêt de pins.

Mes sensations, en ce début extraordinaire de ma vie nouvelle, furent trop confuses pour que je puisse trouver des mots qui les caractérisent exactement. Je voyageai un peu comme un animal que j'avais été jusqu'ici, mais un animal divin en qui les choses et les bruits laisseraient leur empreinte. Avec beaucoup d'application, je pourrais les déchiffrer, comme j'ai fait des phrases, dans mon premier livre de lecture, mais j'ai peur que le résultat ne vous donne rien de nouveau, et je remets à plus tard à coordonner mes émois, si je sens que cela en vaut la peine : « Ainsi je participe à ces choses rapides que l'on voit passer dans les campagnes, plus rapides que les cerfs, plus hurlantes que les loups... » Vous voyez le genre. Ou encore : « Me voici installé dans un de ces palais que l'on aperçoit groupés au loin dans les vallées ou sur les collines et d'où se propage un bruit confus et continu comme celui de la mer, etc. » D'ailleurs, mes étonnements ne sont plus. Je demeure avec Cydalise dans ma chambre qui donne sur la mer fleurie et où j'étouffe quand la fenêtre est fermée. Je ne la vois guère plus, ma divine amante, qu'au temps où notre couche n'avait pour rideaux que les branches des pins. Jamais elle ne rentre avant deux ou trois heures du matin et si lasse que c'est à son réveil seulement qu'elle pense à l'amour. Elle continue de réciter les vers des poètes devant le peuple assemblé et, après la séance publique, des amateurs de poésie réclament encore ses talents. Néanmoins je ne m'ennuie pas. Je regarde. Je ne vois pas encore bien. Mon bonheur est concentré dans Cydalise, et je fais la joie de ses jours.

Votre dévoué

ANTIPHILOS,
Satyre.
REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Maurice Rostand : *Poèmes*, E. Fasquelle, 3.5o. — Nándor Sonnenfeld : *Hier*, Plon, 3.5o. — Joseph Melon : *La Maison vers le lac*, « Cahiers de la Quinzaine ». — Fernand Divoire : *La Malédiction des Enfants*, H. Falque, 2 fr.

Poèmes. Au temps que le jeune Horace s'enorgueillissait d'être montré du doigt par les passants comme le porte-lyre de Rome, il en reportait toute la gloire sur la Muse qui lui avait inspiré ses odes ; certes, il est beau d'être un adolescent déjà célèbre par naissance et d'avoir reçu dès le berceau quelques-uns des dons qui font sinon les grands poètes, du moins les versificateurs adroits ;

mais c'est aussi un dangereux privilège et il ne s'en faudrait prévaloir qu'avec modestie. Comme il eût été mieux séant que M. Maurice Rostand en usât de la sorte et, puisqu'il se savait d'avance le bienvenu, qu'il n'essayât pas de se conformer avec une subtilité qui se veut audacieuse aux caprices des modes littéraires. C'est une étrange ambition que de vouloir être ensemble un surhomme nietzschéen, un français cueilleur de lauriers :

Ah! quelle odeur amère eurent mes mains françaises.

un bon fils imitant jusqu'aux tics de son père et un poète comme furent aux mêmes années de la vie Arthur Rimbaud ou Ephraïm Mikhael parmi les morts et nombre d'autres parmi les vivants. Moins sûr de lui, il se serait relu avant de confier à l'éditeur ce premier livre que les moins timides ne publient qu'avec un délicieux effroi ; comme, après tout, il n'est pas dénué de quelque goût, il aurait biffé tels vers regrettables du poème liminaire :

La Beauté s'arrachait des morceaux d'elle-même
Pour embellir encor tout le jardin avec.

.....

Car le bois d'un laurier est un bois sans égal.

Il en aurait biffé d'autres où il a fait

Battre son cœur mythologique.

Il aurait renoncé à de fades concetti sur *Helenita*, née d'une mère Grecque et d'un père Espagnol:

Beauté du ciel d'Alcée, éclat du ciel de Sanche,
Il suffit de deux yeux pour que vous y teniez,
Puisque tout à la fois elle est la Grèce blanche
Et l'Espagne qui dort entre les citronniers.

Il ne se serait point permis de louer *les Douze* de ce que

Après avoir lutté au luth
On les voyait, fervents du risque,
Lutter, les yeux cherchant le but,
A qui lancerait mieux le disque.

Alors qu'en douze syllabes,

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir,

le père Hugo évoque tout un spectacle de ciel rouge et tragique, il n'aurait point reconstruit sur l'admirable alexandrin toute une glose inutile.

Il n'aurait pas osé, après Zarathoustra et Mme de Noailles, reprendre le motif du danseur éternel. Il n'aurait pas écrit ce ridicule poème sur *les Chevaux de Sybaris* qui ne savaient que danser, si bien que

lors de la bataille, les flûtes ennemies des Milésiens les firent se cabrer en cadence. Il n'est pas certain qu'il aurait composé de parfaits poèmes, mais, bien qu'il ait dépassé l'âge où les enfants sont voués au blanc, il aurait pu aimablement se réjouir de son intelligence, de sa force et de sa jeunesse, ainsi qu'en ce morceau, qui n'est point sans mérite, *le Bonheur :*

L'heure m'est l'urne blanche et bue avec lenteur,
Que je ne rends jamais que vide à son porteur.
Tendre et capricieux, je vais d'un livre antique
Au mouvement sacré des jeux sous les portiques.
Je danse comme une ombre et comme un lévrier.
Je dis : « Réjouis-toi de tes yeux, chevrier. »
J'adore la blancheur. J'offre comme une branche
Le revers de ma main à ma colombe blanche.
Je galope le soir, sur un arabe blanc,
Et quand j'ai galopé, fougueux, brûlant, tremblant,
J'ordonne à mon cheval à la pâle poitrine
D'escalader encor cette blanche colline ;
Et comme mon cœur monte et son lyrisme avec,
Chaque blanche maison devient un temple grec.

Hier. Sur les rayons de la bibliothèque, Pétœfi voisine avec Rabelais, Ronsard, Racan, les grands romantiques et sans doute aussi les meilleurs poètes et les meilleures poétesses de ce temps : représentées surtout par les livres où s'expriment leurs civilisations différentes, deux patries se disputent M. Nándor Sonnenfeld ; mais bien qu'elles lui soient surtout chères parce qu'il les sent tout près de lui dans la prison enchantée des grimoires et des reliures, il les aime également sous des apparences plus sensibles : la molle douceur des collines de Saint-Cloud dans leur robe de verdure, la beauté de Paris s'endormant sous le ciel rose d'un beau crépuscule de printemps n'ont pas aboli le souvenir du Danube royal et de la vaste plaine lourde de blé et de maïs où montent des chants d'oiseaux éperdus ; où qu'il soit, il est chez lui et cependant, en France ou en Hongrie, il est toujours un peu un étranger et un exilé :

J'hésite : la beauté du sol français m'étreint.
Ile de France, Artois, Bourgogne, Picardie,
J'ai goûté votre grâce, orageux et serein,
Et j'écoutais parfois fuir une mélodie.

Partir ? je ne pourrais. Demeurer ? c'est l'exil.
Une main m'emprisonne, une autre me repousse ;
Ici c'est mon été, là-bas c'est mon avril,
Cette terre est plus noble et l'autre m'est plus douce.

Ainsi, il transposera en odelette une cantilène entendue lorsqu'il était un enfant ou un adolescent et quelquefois parmi les livres

aimés, un brusque regret le prendra de n'avoir pas accepté ailleurs un autre destin :

Ah ! ville immense et noire aux foules enfiévrées,
Tu me prends, j'ai perdu ma force, ô ciel natal !
Sans toi j'aurais trouvé toutes les choses vraies,
Béchant la terre aimée ou peinant sur l'étal.

J'aurais chanté la fille à la jupe brodée,
Ignorant ce Paris, trop grand pour moi, trop noir,
Car je n'aime que la prairie après l'ondée
Et la brillante fleur qui parfume le soir.

M. Nándor Sonnenfeld se trompe sur lui même ; en réalité, il n'aime que la poésie et il lui est arrivé d'avouer que l'amour, quand il s'y abandonnait, était une manière d'infidélité commise au détriment de cette impérieuse maîtresse ; dans une langue très pure, selon des rythmes traditionnels, il exhale le tourment d'une âme inquiète et fiévreuse, éprise de la parfaite beauté, très proche de Charles Guérin et les stances à un poète qui n'est point nommé feront comprendre au mieux l'art émouvant et délicat du chanteur mélancolique dont le nom et l'œuvre nous étaient jusqu'ici entièrement ignorés :

J'ouvre encor ton beau livre et je relis tes vers,
Je laisse fuir la vie incertaine et je goûte
— Le soir est dans le parc, les volets sont ouverts —
Je goûte ce poème où ton âme éclot toute.

Moi qui suis d'un pays plus rude que le tien,
J'aime tant la douceur de ta grâce latine,
Et je sens, étranger, je ne sais quel lien,
Entre mon cœur farouche et ton âme argentine.

C'est un pastel très doux que je retrouve en toi,
Où, quand ? les jours ont fui, la musique est calmée,
La nuit d'hiver monte au jardin, bleuit le toit :
J'ai lu tes vers, la chambre en était parfumée.

O mon frère, es-tu loin ? Je n'ai pas entendu
Crier ton nom, fameux pour la foule ignorante,
Mais, va, tu n'es pas seul, ton chant n'est pas perdu :
J'aime tes vers voilés comme une image errante.

Et je ne sais pourquoi je te parle ce soir ;
Moi qui n'ai pas d'amis, je voudrais te connaître.
Ouvre ma porte un jour, viens, tu pourras me voir,
Songeant à l'avenir, me souvenant peut-être.

La Maison vers le lac. Nous devions déjà aux *Cahiers de la Quinzaine* la révélation de MM. F. Porché et André Spire, qui avaient entre autres qualités cette vertu essentielle de différer nettement de la plupart de leurs contemporains ; M. Joseph Mélon ne

se saurait non plus rattacher à l'un des groupes qui se disputent la faveur des lettrés ; il est aussi étranger au néo-hellénisme qu'aux autres modes de l'heure et de la saison ; et s'il lui fallait chercher dans le passé quelque ancêtre de prédilection de qui il aimât se réclamer, ce serait apparemment Alfred de Vigny à qui il dédia un hautain hommage. Ici sont inscrites les paroles austères et graves d'un solitaire qui ne se livre qu'à demi, non par misanthropie, mais par le décret d'une orgueilleuse pudeur : dans la maison du lac, le pèlerin de passage sera accueilli d'un cœur fraternel ; il apportera chaque soir les images du dehors et s'en ira à l'aube, reconduit jusqu'au seuil de l'enclos et laissant derrière lui dans la mémoire de l'hôte la trace de son odyssée et toutes les aventures qui se peuvent imaginer sur les routes nouvelles où il s'engage ; ainsi la servitude intérieure se peuple de formes abondantes et diverses.

Et si l'on voit la vie, on la voit en estampes,
Sous la protection circulaire des lampes.

La lumière crue est trop brutale pour les divines figures en qui s'incarnaient tout l'héroïsme et toute la grâce ; elle blesserait les yeux à jamais clos d'Antigone et de Cordélia :

Pourquoi donc tant de fleurs sous les parvis d'ivoire,
Pourquoi donc les vertus que votre cœur lia
En gerbe, où la douceur sert de lien à la gloire?
Antigone, parlez, et vous, Cordélia !
Vos bienfaisantes mains, qu'un miracle seconde
Ont guidé le vieillard au seuil mystérieux
D'un domaine qui s'ouvre où se ferme le monde
Et grâce à vous le mal est devenu le mieux.
Croyez-vous que jamais ces arcs et ces portiques,
Ces temples aux degrés veinés de notre sang,
Ces chemins tapissés de nos blanches tuniques
Verront passer un dieu plus juste que puissant ?
Les autels sont parés sous des firmaments vides,
Le sacrifice est prêt pour qui ne viendra pas ;
En vain sur le sol dur des oreilles avides
Se penchent, espérant la lourdeur de son pas.
Gardez ces monuments pour votre apothéose,
O mortels obstinés dans vos nobles efforts ;
Sur les frontons sans dieu que le héros repose
Et consacrez le temple aux mânes de vos morts.

L'anathème s'échappe de lèvres crispées et dures ; il est proclamé en formules hermétiques et sibyllines; mais par crainte de sacrifier au verbiage vain et aux grâces superflues, le verbe de M. Joseph Mélon est parfois et jusque dans ces fermes strophes singulièrement rigide et abstrait.

La Malédiction des enfants. L'un des rares poèmes de Sully-Prudhomme qui soit réellement beau est adressé à l'enfant qui serait peut-être de lui et qu'il a volontairement libéré par avance de la douleur de vivre : M. Fernand Divoire aurait pu inscrire ce nom à la première page de son livre, à côté de ceux de Jacques Vingtras et de M. Jehan Rictus. Il intitule modestement « proses rimées » ces âpres strophes de malédiction ; malédiction des enfants dégénérés, maigres et pauvres, nés dans la ville trop petite pour eux et en qui subsiste un obscur désir de larges campagnes, de l'air vif, de la pleine lumière qu'ils ne connaîtront jamais ; malédiction des enfants sevrés de bonté, de sagesse et de science et qui devinent peut-être une vie de la pensée et du cœur moins dure que celle où ils peinent dès leur premier vagissement ; malédictions des petits riches bien habillés et bien repus, élevés dans les cuisines et dans les offices, à l'écart des pères sans cœur et des mères sans cervelle et qui n'auront pas entendu

Les vieilles rondes des grand'mères ;

et surtout malédiction sur la Ville, sur

Celle qui porte en son blason une galère.

C'est elle qui a asservi et corrompu les parents de qui sont issus ces troupeaux lamentables ; c'est contre elle que monte la clameur des enfants irrités :

Et voici le refrain des révoltes dernières,
L'hymne terrible éclos des fautes de jadis
Et du souvenir de nos misères,
LA MALÉDICTON DES FILLES ET DES FILS
CONTRE LES PÈRES ET LES MÈRES
O qu'elle pleure et tremble dans ses pierres !

Ainsi les nabis s'en allaient par les villes d'Israël criant : « Malheur à toi, Corazaïm ! Malheur à toi, Bethsaïda ! » Les versets de M. Fernand Divoire se haussent souvent au-dessus du prêche moralisateur et la rudesse de l'invective se tempère de tendresse et de pitié lorsqu'il évoque la vie harmonieuse et belle qu'auraient pu vivre ces avortons malvenus.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jane Catulle Mendès : *Chez soi*, Sansot, 1.25. — Charles-Henry Hirsch : *Le Crime du soldat Potru*, Modern-Bibliothèque, 1.50. — Sébastien Voirol : *Augurales et Talismans*, E. Figuière, 3.50. — J. d'Or Sinclair : *Au vent de la vie*, Calmann-Lévy, 3.50. — Marius-Ary Leblond : *Les Jardins de Paris*, Fasquelle, 3.50 — Ferdinand Bac : *Chez Louis II roi de Bavière*, Fasquelle, 3 50 — Albert Postel du Mas : *Le Roman d'un Révolté*, Fasquelle, 3. 50. — Emile Nolly : *La Barque annamite*, Fasquelle, 3.50. — Léo Byram : *Mon ami Fou Than'*, Calmann

Lévy, 3.5o. — H. A. Junod : *Zidji*, Foyer solidariste St-Blaise, 3.5o.— Legrand-Chabrier : *Liroquois*, Sansot, 3.5o. — Cyril-Berger : *La Merveilleuse Aventure*, Ollendorff, 3.5o. — Claude Méry : *La Voix des vieux*, Grasset, 3.5o.— Léon Allard : *Catherine Hautier*, Grasset, 3.5o. — C. Wagner : *Par le sourire*, Hachette, 3.5o, — Camille Marbo : *L'Heure du Diable*, Anthème Fayard, 3.5o. — Frédéric Mauzens : *Les Ecumeurs de salon*, E. Flammarion, 3.5o. — Edouard Rod : *Le Pasteur pauvre*, Perrin, 3.5o. — Georges Casella : *Le Sport et l'Avenir* , Mathot, 3.5o. — Maurice Level : *Les Portes de l'enfer*, « Monde illustré », 3.5o.

Chez soi, par Jane Catulle Mendès. Pourquoi je l'appelle : Madame l'Idole? Mon Dieu, parce que je vis, en sa présence, dans la crainte de lui déplaire, et que, tout en l'aimant beaucoup, j'en ai presque peur. Son petit livre est un masque de velours derrière lequel se cache son vrai visage, et son visage se cache derrière cette petite brosse « à dos d'ébène qui lui sert à lisser, à retrousser ou à allonger ses sourcils ». Elle est pour moi mieux qu'une femme parce qu'elle mure sa beauté dans un orgueil à la fois barbare et innocent. Puis elle est seule, on la devine unique, douloureusement unique. Si elle ne parlait pas de fards dans son carnet d'intimité, je ne me permettrais pas d'en parler moi-même, mais c'est justement cette coutume étrange qu'elle a de faire de sa figure une autre face qui me donne le respectueux frisson de l'humble mortel devant la déesse. J'ai pu voir un jour le visage naturel de Jane Catulle Mendès ; c'est le plus doux, le plus pur des visages; sans le fard, la poudre et le crayon, il serait mobile, changeant, rempli d'émotion, et toute son âme d'artiste se refléterait dans ses yeux, dans son sourire. On saurait ce qu'elle pense. On saurait qu'elle est bonne, on saurait aussi qu'elle peut souffrir ou qu'elle a pu souffrir. Alors, sans coquetterie et sans pitié, elle a durci ses traits merveilleux sous les coups de crayon, elle s'est rougi la bouche, bleui le tour des yeux, noirci les paupières, enneigé le front et les épaules; c'est une statue désormais immobile devant le jugement des hommes. Je ne connais pas intimement Mme Mendès. J'ai jadis essayé de lui faire un peu de mal. Je me suis aperçue, avec une terreur vraiment superstitieuse, qu'elle ne le sentait pas. C'est un poète, un « grand poète», disait Catulle Mendès, et Catulle Mendès, qui n'était pas un grand poète, savait très bien ce qu'il disait. « Comme j'aurais de la peine si les pierres précieuses ne se plaisaient pas sur moi ! » déclare-t-elle. Reine d'Egypte, ou sphinx, elle est de pierre précieuse, de marbre, de corail, de perles... et ce doit être toujours une femme sous la somptueuse pétrification. Pourquoi s'est-elle imposé ce supplice extraordinaire et délicat d'emprisonner chaque jour sa réelle beauté dans sa propre exagération? je ne trouve que cette phrase : « Il faut savoir à son gré être avec tous quand on est seul, et seul quand on est avec tous », qui puisse l'expliquer. Son entrée dans un salon est un événement tragique. Impeccablement habillée, elle paraît nue sans aucune indécence, et les

étoffes autour d'elle semblent une eau ou des reflets. J'ai surpris les objections méchantes des femmes et les admirations cyniques des hommes. Je ne veux retenir que cette exclamation d'un enfant de sept ans : « Il y avait un tas de belles dames et une qui *faisait la fée.* » Cette idée du gamin la voyant comme dans un rôle au-dessus des autres et ma pensée de l'idole sortent d'une pareille impression de respect. Dans *Chez soi*, durant ce monologue qui exalte le bien-être du confort, de l'élégance, de toute l'intimité du temple enfin, on sent frémir l'horreur de la solitude et une volonté, enfoncée telle une flèche en pleine poitrine, de demeurer seule ! Si cette femme n'était pas un grand poète, elle serait malgré tout un rare et superbe échantillon d'humanité : « Mais chez moi où est-ce ? » Nulle part, Madame, car les dieux, chez nous, sont, hélas, en exil !

Le Crime de Potru, soldat, par Charles-Henry Hirsch. Voici la très dramatique histoire d'un paysan criminel qui n'est obscurcie par aucune thèse socialiste ou antimilitariste. Mais combien plus poignante et plus vivante cette histoire dont la véracité se passe de geste théâtral ! Potru, c'est l'homme de la terre française tel qu'il est, ni très bon ni très mauvais, capable d'un crime non prémédité pour la seule raison de son égoïsme. Potru aime sa promise et a le mal du pays. A peine a-t-il commis son crime qu'il est déjà suivi du remords, en chair et en os, qui s'appelle Charonneau. Coupable ? Non, un homme n'est pas coupable de répondre à une injustice par un mouvement de rage. Sans Charonneau, il se serait probablement livré tout de suite à la justice. Potru vit sa vie animale de bête de somme de l'état militaire. Sans aucun effort apparent de psychologie compliquée, l'auteur le mène, aveugle et tout de même simulateur, jusqu'à la réalité de son ancienne existence de campagnard. Là, repris par la nature, libéré des exercices abrutissants, il sent plus profondément sa culpabilité ; ses vieux et sa femme, en tonifiant son cerveau par la noblesse ou la ferveur de leur affection, le ramènent au bord de ce précipice qui s'appelle la conscience. Et il se livre aux autorités pour en finir avec Charonneau, son remords ou son ombre. Acquitté, malgré l'infamie d'une condamnation de pure forme, je n'aime pas qu'il se tue parce qu'il aurait satisfait toutes les consciences en donnant la preuve de la sienne ; mais sait-on l'abîme de faiblesse qui est dans un homme ayant touché au renoncement, ne fût ce que le temps d'un aveu ? Peut-on s'arrêter sur la voie du sacrifice ? Et l'instinct de la destruction est-il plus fort chez le criminel spontané que celui de la conservation ? Potru ayant vu naître son fils va se tuer. L'auteur a écrit cette histoire avec le sentiment toujours présent de sa réalité. C'est un tour de force d'exactitude dans la forme et dans le fond. Les dialogues de ces soldats sont tous si justes, si bien pris sur le fait qu'on n

peut en laisser tomber un mot dans l'oubli. Il faut aimer cette œuvre autant pour l'art qu'elle contient que pour l'absolue probité de cet art. Je remercie l'ami qui me l'a bien voulu dédier... en la seule phrase exagérée du livre !...

Augurales et Talismans, par Sébastien Voirol. Il y a sur certaines étagères de collectionneurs des sculptures indoues, fouillées dans l'ivoire, qui vous donnent cette impression de netteté, de préciosité, et aussi on ne sait quelle inquiétude d'un au delà artistique d'une signification plus profonde que ce que le doigt peut toucher, que ce que l'œil peut atteindre. Cela tient à la fois de la magie et du travail de patience, et quand on a saisi l'ensemble, bien des détails vous échappent encore. De ces deux femmes, l'une semblable à lui, trop semblable à lui pour qu'il puisse bien la voir, l'autre prometteuse et décevante, Mourad, le marchand ruiné, refait son trésor éparpillé par le feu. L'une lui dit de chercher, l'autre l'attend à l'heure de la dernière déception pour lui ouvrir ses bras. Nous avons tous le talisman à notre portée, mais nous ne savons guère le prendre sans d'abord passer par tous les malentendus coutumiers. *Chagouheran* doit se chercher dans la poussière des ruines, mais on édifie de nouveau en cherchant bien, parce que tous ceux qui remettent de l'ordre même dans leur cœur troublé sont tôt ou tard les favoris de la fortune. Et quelle fortune peut valoir l'amour d'une âme sœur très avertie ? Il convient de louer dans les récits de l'auteur son constant souci de la pureté de la phrase, sa connaissance du verbe rare quoique toujours approprié, et la beauté de ses descriptions où l'Orient tamise sous les voiles du symbole la vivacité de ses couleurs et toute la violence de ses parfums. Mais n'est-il pas bien téméraire d'évoquer une simplicité profane comme la mienne au seuil de tel palais de légendes ? Et même, amicalement, suis-je bien digne d'en entr'ouvrir les portes à Sébastien Voirol ?

Au vent de la vie, par J. d'Or Sinclair. La courte existence d'un marin, une page de drame physique et moral de la mer. C'est extrêmement intéressant et très bien écrit. Que cela soit du ressort de la fiction littéraire ou de la vie possible, on est entraîné avec le héros dans le sillage de son navire et l'on goûte vraiment au renouveau de chacune de ses escales. J'ai commencé le roman sans enthousiasme, parce que je me défie un peu de l'amour de l'exotisme chez les coureurs de libre azur, et cependant je n'ai pu me défendre d'une réelle émotion en voyant celui-ci sombrer dans la mouvante perfidie de cette onde pleine de tous les sortilèges qui peuvent attirer et retenir à jamais les âmes nostalgiques ressemblant à celle de Pierre Villiers. Aucun journal de bord ne pourrait être plus près de la vérité ni plus effrayant dans son élégante sobriété littéraire.

Les Jardins de Paris, par Marius Ary Leblond. Cette petite

fille parisienne, cette fleur des jardins artificiels de tous les mondes bien modernes nous effare. Or, elle n'est point exagérément décrite. Il suffit d'avoir dix ans d'existence déclarée dans le train pour la reconnaître. Elle n'est pas fille, pas femme, c'est une petite personne malade à la fois du ventre et du cerveau. C'est chez elle que l'amour se déclare comme un abcès ! Et malheur à celui qui fait couler... ses larmes, c'est-à-dire le pus de son imagination. Ni grand vice, ni fatale vertu, rien que l'amour de la comédie d'amour et peut-être l'habileté de prendre le jeune amoureux par l'attrait du bizarre. On trouve ce joli spécimen chez les modistes, chez les grandes dames et aussi dans les milieux bourgeois. Moi j'appelle ça des folles, et on est toujours excusable de les envoyer la tête la première jusqu'au bas de son escalier. Ce pauvre Claude Mavel fait la triste expérience de ce jouet de bazar et il en demeure détraqué pour longtemps, mais espérons en sa bonne santé cérébrale, qui saura réagir contre le poison bu avec les fausses larmes.

Chez Louis II roi de Bavière, par Ferdinand Bac. Un voyage romantique aux pays de la légende du chevalier traîné par le cygne. C'est aussi documenté que l'histoire pour l'histoire, et aussi intéressant qu'un beau conte de fées tragique et charmant. Ce pauvre roi était-il fou, n'était-il que décadent ? Mystère. En tous les cas, il aimait la France à sa manière et les arts un peu plus que sa vie.

Le Roman d'un Révolté, par Albert Postel du Mas. Wilfrid Savigny est un criminel délicat. Il vole et il tue avec un grand souci d'élégance, et cependant il garde au fond de lui un besoin d'estime. Il aimerait mieux écrire ce qu'il fait que le vivre, certainement. Son imagination est surtout pervertie par de mauvaises lectures. Je ne crois pas aux appétits de luxe des vrais écrivains parce qu'ils portent toutes les richesses dans leur cerveau, mais les lecteurs, les amateurs ont le besoin d'une action illustrant leurs pages. Tel qu'il est, ce héros est curieux comme une figure de dandy meurtrier, surtout victime de ses convictions baudelairiennes.

La Barque annamite, par Emile Nolly. Le pauvre Neua filant sur sa barque au fil de ses souvenirs est un vieillard sage. Il a le respect des ancêtres et se tourmente bien plus du passé que de l'avenir, car il est lui-même du passé. Il n'a pas de petits-fils de son fils, ce qui lui est un grand chagrin, une véritable humiliation. Et voici qu'il lui tombe du ciel un enfant aussi sage que lui pour continuer sa route. Il abandonnera l'espoir de voir refleurir sa race, car l'épouse de son garçon résigné n'est pas digne de garder le souvenir des ancêtres, n'ayant aucun goût pour la fidélité. Au cours de ce récit, des détails de mœurs intéressants et de jolies descriptions tout imprégnées de la poésie fataliste, qui est le principal charme de ce malheureux peuple.

Mon ami Fou-Than', par Léo Byram. Autre roman de mœurs fatalistes. Un pauvre diable de coolie, voiturant les étrangers, devient le protégé d'un brave Français qui s'efforce de le tirer de toutes ses misères et des supplices variés en honneur dans la Chine hypocrite, pays des salutations qui se terminent par la suppression totale des têtes. Fou-Than' finit par échapper au dernier piège, mais on se demande s'il trouve tout cela aussi horrible que son protecteur le pense. Il a surtout sur les femmes, et précisément la sienne, la triste Li-Shi, des idées terriblement chinoises.

Zidji, par H.-A. Junod. *L'Ecole de la Circoncision*, qui a paru au *Mercure* avant d'être mise en volume, est une très curieuse étude de mœurs, mais c'est tellement extraordinaire que cela fait l'effet d'un véritable cauchemar. Il faut se dire que l'auteur a vu et entendu pour oser croire à de pareilles folies de la part d'un peuple nègre qui aurait tout à gagner en restant plus près de l'animalité. Les inventions religieuses de ce peuple sont vraiment diaboliques, et les bons missionnaires ont du temps à perdre s'ils essayent de les conquérir pour le ciel.

Liroquois, par Legrand-Chabrier. Ce sont, sous les formes de récits incohérents, les différentes philosophies qu'on nous prie d'adopter sur différents cas de la vie quotidienne. Liroquois, c'est le Huron de Voltaire, à part qu'il choisit des occasions de s'étonner bien modernes, sinon éternelles. La vérité à tirer de cette ou de ces aventures est que l'on paraît fou quand on dit la vérité avec une insistance de mauvais ton. La société est une chose convenue. Vivre sans respecter les conventions, c'est se faire un mauvais parti. Cependant il est bon d'ajouter que toutes les concierges ne vous mettent pas le portrait de Mazeppa sur les bras à propos d'un crime!...

La merveilleuse Aventure, par Cyril-Berger. En l'an 2130 on aura atteint à la surface du globe toutes les possibilités du confort et on aura la vie la plus barbare qui puisse être donnée aux cerveaux des outranciers de la civilisation. Comme au temps de Byzance on ne s'occupera plus que de la force brutale et les champions du monde... des poings fermés se disputeront la ceinture de diamants. La revanche des hommes-taupes est une page très saisissante.

La Voix des Vieux, par Claude Méry. D'une jolie tenue philosophique, tout le début de cette histoire est fort attachant. J'aime moins la seconde partie, où l'on abuse un peu de la guerre à venir et où l'on saute dans la fiction pure. En tous les cas, le héros est des plus sympathiques.

Catherine Hautier, par Léon Allard. Une petite sœur dévouée qui s'efforce de cacher le vilain adultère et qui plus tard, ayant

pris goût au renoncement, prend le voile pour soigner toutes les plaies physiques et morales de l'humanité.

Par le sourire, par C. Wagner. Des récits destinés à l'enfance, mais assez sérieusement faits pour intéresser les hommes. De la bonne psychologie et des leçons de choses mises habilement à la portée des jeunes intelligences.

L'Heure du Diable, par Camille Marbo. L'heure de la trahison pour une jeune femme, un peu jeune pour un mari déjà grisonnant. Mais tout se passe bien, et le traître aura seulement servi à éveiller la passion dans un amour trop chaste.

Les Ecumeurs de salon, par Frédéric Mauzens. Très mouvementé, ce roman ne se passe pas que dans les salons. Il y a des cirques et des maisons de fous qui sont le théâtre de curieuses péripéties. Moulineau est un type d'aliéniste bien effarant.

Le Pasteur pauvre, par Edouard Rod. Dernier roman de cet écrivain très consciencieux, un peu froid, mais intéressant par son sincère amour du procédé honnête en littérature. Il nous montre un pasteur qui craint l'or comme on doit craindre le feu de Satan et qui, ne pouvant ramener sa famille aux saines traditions de la pauvreté évangélique, expire suffoqué par le mauvais miasme de sa fortune.

Les Portes de l'Enfer, par Maurice Level. Des contes et des nouvelles qu'il fait bon lire dans son lit lorsque les portes sont solidement verrouillées, car celles de l'enfer ne s'ouvrant que dans l'imagination on peut alors jouir d'une terreur factice qui a bien son charme en pleine sécurité.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Marcel Coulon : *Témoignages*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Jules Romains : *Puissances de Paris*, 1 vol. in-8, 3 fr. 50, Eugène Figuière. — Edmond Pilon : *Portraits tendres et pathétiques*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Edmond Pilon : *Dans les jardins et dans les villes*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Sansot. — Suzy Leparc : *Petits Mémoires de la vie littéraire*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Sansot. — Louis Thomas : *La Promenade à Versailles*, 1 plaq. in-8, Dorbon aîné.

Témoignages, par Marcel Coulon ; témoignages de son admiration pour les trois écrivains qui représentent, selon lui, au plus haut degré, la pensée contemporaine : Jean Moréas, Anatole France et Remy de Gourmont. Les lecteurs du *Mercure* connaissent les pages que M. Coulon a consacrées à l'unité de Jean Moréas et à la complexité de Remy de Gourmont. Dans la préface de ce volume l'auteur expose la méthode de sa critique.

Un livre, un tableau, une statue, c'est quelque chose de définitif. Ce so

des faits. Il faut les voir comme ils sont et non comme nous aurions voulu qu'ils soient.

La critique qui détruit est vaine, puisque ce que l'on démolit est déjà mort : ce n'est qu'arracher des arbres morts dans la forêt.

Si l'artiste n'a pas besoin qu'on le conseille, continue M. Coulon, il a besoin qu'on l'explique, et son œuvre exige d'autant plus de commentaire « qu'elle l'emporte en beauté et en clarté ». Oui, le rôle du critique est de comprendre et de faire comprendre : il ne s'agit pas de refaire les livres puisque les livres sont des faits, mais d'expliquer pourquoi ils sont. M. Coulon, qui dédie ces pages à Hippolyte Taine, les qualifie lui-même d'essais de critique positive. Il donne encore ce conseil aux critiques : « Appliquez à la critique la méthode des sciences naturelles. »

Le nid de la penduline est une rare merveille, mais rien qu'à décrire la façon dont le moineau ou la huppe bâtissent leur nid grossier, il y a de quoi prendre plaisir.

Et M. Marcel Coulon, appliquant sa propre méthode, a étudié, dans ce volume, l'œuvre de quelques grands écrivains, avec le même amour, la même minutie que mit l'entomologiste Fabre a décrire les vêtures et les mœurs des coléoptères. Pour M. Coulon, ses écrivains, ce sont des coléoptères de génie : il les regarde penser, comme le savant contemplerait un insecte creusant une mystérieuse galerie souterraine.

§

Dans *Un Etre en marche*, M. Jules Romains avait donné la vie rythmique à sa théorie de l'unanimisme, en nous présentant, comme un être, l'âme collective d'un pensionnat de petites filles, et en se montrant lui-même, dans la seconde partie de son poème, comme une des cellules de la Ville, participant aux forces et aux gestes instinctifs de la foule :

C'est moi qui m'ennuyais, et qui viens de vouloir
Entrer, le front baissé, dans un taillis de forces
Pour me sentir frôler, chatouiller, écorcher,
Par les rameaux fourchus et par les ronces torses,
Dont l'enchevêtrement hérisse le trottoir,
C'est un destin à moi qui me pousse dehors :
Je nais de la maison comme d'un ventre noir.

Il semblait bien que le rythme poétique fût nécessaire pour exprimer cet intuitif accord de l'individu avec la foule, mais aujourd'hui dans un nouveau livre : **Puissances de Paris**, M. Jules Romains expose sa théorie avec une précision presque scientifique. J'en citerai les lignes essentielles, et l'on verra qu'il ne s'agit plus

d'un jeu poétique ni seulement d'une méthode pour capter les images de la vie. C'est plus grave que cela. On nous apprit jadis que Pan était mort; M. Jules Romains nous annonce qu'il est ressuscité. L'individu a mis de longs siècles à percer la nuit de l'inconscience collective, à prendre conscience de son existence, seule réalité. M. Jules Romains veut le replonger dans l'inconscience multiple, unanime, de la foule, s'imaginant que la foule est une nouvelle conscience, un nouvel être qui s'organise. Et cette évolution se prépare maintenant; M. Jules Romains en est le St Jean-Baptiste. Cependant, cette théorie n'est pas neuve : elle était chère à Tolstoï, qui voyait le salut de l'humanité dans le retour à l'inconscience générale; mais la folie dionysiaque des foules, qui a toujours existé, n'est-elle pas de l'unanimisme? Pour étayer son système, l'auteur d'un *Etre en marche* a utilisé les notions scientifiques qui ont cours,actuellement. De même que les cellules primitives se sont agglutinées à d'autres cellules pour former des êtres de plus en plus complexes, de même les individus se grouperont pour composer de nouvelles individualités : la rue du Havre, la rue Soufflot, la place de l'Etoile, la place de la Trinité, l'intérieur d'un omnibus, les galeries de l'Odéon, etc.,etc.

Je n'ai pas essayé autre chose dans ce livre. Plusieurs groupes y parviennent à la conscience. Ils sont très rudimentaires encore, et leur esprit n'est qu'une odeur dans le vent. *Des êtres aussi inconsistants* que la rue du Havre, et la place de la Bastille, aussi éphémères que le public d'un omnibus ou l'assistance de l'Opéra-Comique ne doivent pas d'avoir un organisme et une pensée bien complexes.

Et, comme s'il étudiait une nouvelle espèce d'êtres vivants, M. Jules Romains ajoute : « Je crois que les groupes en sont à la période la plus émouvante de leur évolution », et il explique : « Nous avons le grand bonheur d'assister au début d'un règne, au départ d'une série organique qui durera comme les autres des milliers de siècles avant le refroidissement de la terre. » Mais quel mépris pour les « individus à ancêtres » qui seuls ont des « contours affirmatifs et une peau qui les fait rompre avec l'infini ». La limite n'est pas indispensable aux êtres : « Où commence la Place de la Trinité ? »

Cependant aucun groupe n'a encore dit « je suis ». « Le jour où le premier groupe saisira son âme entre ses propres mains... il y aura un nouveau dieu sur la terre. J'attends ce dieu, prononce le poète, et je travaille à l'annoncer. »

Et, c'est très sérieusement que M. Jules Romains écrit : « Les individus, que penseront-ils de ce livre? Je n'espère pas qu'ils s'en émeuvent ni qu'ils y trouvent leur religion. Mais ce n'est pour eux, ce livre... je parle aux rues, aux places, aux squares, aux foules qui tournent sur les manèges... » Il y a d'ailleurs dans ce livre de très

curieuses pages sur la physionomie spéciale de telles rues et la psychologie de tels groupes d'individus. M. Jules Romains a saisi, en poète, le bruissement indécis de l'âme collective de la foule où se noient et se perdent les individualités ; il a noté cette conscience totale faite de mille petites consciences diverses et contradictoires, mais qu'il ne croie pas que ce soit le groupe qui ait évolué, mais au contraire, l'individu, plus lucide, et plus capable de saisir les rythmes et les forces de la nature, prolongement de sa propre sensibilité.

§

M. Edmond Pilon possède ce don rare de pouvoir, avec des mots choisis, reconstituer le passé; son style riche, souple et fleuri s'adapte merveilleusement aux époques qu'il décrit : on dirait qu'instinctivement il retrouve la langue de l'époque et qu'il la fait sienne. Avec habileté, il accumule tous les détails, toutes les nuances de langage, de costumes, de mœurs qui recréent l'atmosphère du passé et l'état d'âme de ses héros. Sa science des divers aspects de l'ancienne France lui permet d'envelopper de paysages exacts les aventures tragiques et sentimentales qu'il conte dans ce volume : **Portraits tendres et pathétiques**. Voici *Madame de Brezé*, sœur de Louis XI, et son grand amour qu'elle expie par une mort pathétique; voici l'aventure idyllique de *Virginie des Maldives*, petit conte véridique, qui a le charme des romans de Francis Jammes. M. Edmond Pilon s'est encore fait l'historiographe de M. Pomme, poète de Provence, qui fut député à Arles désigné pour saluer monsieur le nouveau gouverneur de Provence et Mme de Grignan, sa femme. Mme de Grignan si blonde, si blanche et si belle fut pour lui la personnification de Vénus : il l'aima, comme on aime un rêve impossible. Un autre chapitre est consacré à *Balzac et Peytel*. Balzac, écrit M. Pilon, n'a eu que peu d'occasions, au cours de sa vie d'incessant travail, « de prendre part aux affaires publiques de son temps, de se mêler aux discordes de ses contemporains. Une seule fois — et c'est en faveur de Peytel — il a laissé là son glorieux labeur, ses habitudes sévères, il a interrompu ses plus chères relations du cœur; il a — cette fois-là — tout quitté, ses amis, ses travaux, sa solitude et s'est voué tout entier à cette tâche ingrate de disputer à la justice de son pays la tête d'un condamné. » Peytel, accusé du double assassinat de sa femme et de son domestique et condamné à mort était-il coupable ou innocent? Aucunes preuves décisives. Balzac, qui avait connu Peytel, le défendit dans *le Siècle*, mais ne réussit pas à le sauver. Ce fut pour lui une profonde douleur et une douloureuse déception.

§

En un autre volume, M. Edmond Pilon nous promène **Dans les jardins et dans les villes** : promenades dans les plus beaux

jardins de France, où on respire les fleurs simples de notre pays, et les fleurs exotiques plus somptueuses et plus compliquées. M. Pilon nous apporte ainsi l'arome de toute la flore du monde. Il nous conduit dans les jardins d'Oxford, au milieu des champs de fleurs de Hollande et dans cette Petite Provence du Luxembourg, dont il ne reste plus qu'un tout petit jardin fruitier :

Cela forme une longue avenue de verger. Dès que les fruits sont mûrs, on les enferme dans de petits sacs que les moineaux du quartier piquent avec leur bec. Sainte-Beuve, immobile, contemple du haut d'un socle tout ce monde de grosses pommes et de riches poires habillées...

M. Pilon nous dit encore le charme des vieilles rues et des vieilles maisons qui gardent au milieu de maisons neuves, toutes les mêmes, leur caractère personnel, leur physionomie, ainsi que ces vieilles femmes, plus belles d'avoir vécu et d'avoir souffert.

§

Ces **Petits Mémoires de la Vie littéraire** de Suzy Leparc sont un recueil d'ana, comme on avait coutume d'en fabriquer aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Ces petites histoires sont amusantes quelques-unes sont déjà connues et très connues de la plupart des hommes de lettres, mais qu'elles aillent réjouir, par delà la pléiade des écrivains, le public friand de ces bons mots et de ces anecdotes spirituelles.

En voici une :

Après le dîner, dans une maison proche l'Etoile, on prend le café. La maîtresse de maison, son garçonnet sur les genoux, cause avec M. Jean Rameau. Naturellement, au bout d'un instant, la formule obligatoire :

— Vous nous direz bien quelque chose.

Et M. Jean Rameau dit quelque chose. Sourires, applaudissements, extase. M. Rameau revient près de la dame du logis, qui, cherchant à être aimable, dit à son fils :

— Comment s'appelle monsieur ?

— Monsieur Jean...

— Jean comment ? Allons... Rappelle-toi. Monsieur Ra...

— Ra !... Ra !... hésite l'enfant. Et tout à coup, triomphant : Rasoir.

§

La Promenade à Versailles, de M. Louis Thomas, est une invite à comprendre et à aimer Versailles, qui est un temple pour les Français. C'est une oraison barrésienne : « Cette philosophie qui veut nous relier à la terre qui nous a vus naître et aux morts qui nous ont fait tels que nous sommes, quand bien même elle serait aussi folle que toutes les autres sagesses, il suffit qu'elle nous trempe dans un bain de glace : si cela ne nous augmente guère, du moins ce nous durcit. » Et, ajoute M. Louis Thomas, disciple de Barrès

« Le plus sûr moyen de bien voir ses limites, n'est-ce pas de connaître le passé qui nous a engendrés! » Il semble que l'on entende, à travers les frondaisons de Versailles, l'écho d'une voix déjà lointaine, à laquelle personne ne répond.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Victor Bérard : *Révolutions de la Perse ;* Armand Colin, 3 fr. 50. — René de Chavagnes : *La Vérité sur la Russie ;* Léon Vanier, 1 fr. 50. — Pierre Kropotkine : *La Terreur en Russie ;* P. V. Stock, 0 fr. 50. — Grigouri Guerchouni : *Dans les cachots de Nicolas II ;* G. Dujarric, 3 fr. 50. — Robert Blatchford : *Le Danger Allemand ;* Perrin, 0 fr. 50. — Charles Maurras et M. Dutrait-Crozon : *Si le coup de force est possible ;* Nouvelle Librairie Nationale ; s. p. — Memento.

Nous achevons, dans cette chronique, la revue, commencée dans le dernier numéro, d'un certain nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire contemporaine. Voici, de M. Victor Bérard, les **Révolutions de Perse**. De l'aveu de ce publiciste informé de tout ce qui se rapporte à la politique mondiale, rien de plus malaisément explicable, rien qui ressemble moins aux révolutions de l'Occident, et même à certaines révolutions récentes de l'Orient, que la révolution persane. M. Bérard en rappelle, au début de son livre, les principales phases. « En août 1906, la Perse obtient de son Roi la promesse d'un régime nouveau : les délégués de la nation auront un contrôle sur les dépenses du Palais et du gouvernement. » Le premier parlement persan est convoqué en décembre 1906. En 1907, le Chah essaie d'un premier coup d'Etat contre cette assemblée trop entreprenante. Reprise en juin 1908, la tentative réussit alors, par les moyens les plus violents. Mais la victoire du Chah (Mohamed-Ali, successeur de Mouzaffer-Eddin) est de courte durée. La révolution jeune-persane, stimulée et même aidée par la révolution jeune-turque, qui vient de triompher (juillet 1908), fait de Tauris sa forteresse. Après Tauris, Recht et Ispahan se révoltent. Il en résulte, en 1909, une expédition sur Téhéran, mouvement bientôt victorieux, qui, en juillet de la même année, contraint Mohamed-Ali à l'abdication. Son fils, un enfant de onze ans, lui succède, et c'est la monarchie constitutionnelle.

Il n'est pas aussi facile, constate M. Bérard, de donner l'explication de ces faits que d'en dresser le calendrier. En essayer un commentaire, en les prenant tels quels, serait vouloir comprendre le chaos. Pour s'expliquer la révolution persane, M. Bérard commence donc par étudier l'ancienne Perse en elle-même, d'après une méthode assez comparable, semble-t-il, à celle suivie par ceux des historiens de la révolution française qui s'attachèrent d'abord à retrouver les conditions de l'ancienne France. De là trois longs chapitres, où l'auteur esquisse une histoire de la Perse (« l'Iran et le Roi des Rois »);

décrit le pays sous les rapports géographique, ethnographique, économique et politique (« l'Empire du Kadjar »); enfin expose ses conditions administratives et sociales (« le gouvernement du Kadjar »). Historique, géographique, ethnographique, économique, politique, cet examen, où M. Bérard s'est inspiré des vues du comte de Gobineau, « de ce phare qui répand la clarté sur le chaos des explorations scientifiques, des rapports diplomatiques et consulaires, etc. », tend à retrouver, au fond même de l'histoire de la Perse, les raisons de la révolution actuelle. A supposer que ces raisons n'apparaissent pas toujours suffisamment là où l'auteur les a été chercher, nous aurions déjà gagné à cette enquête un intéressant tableau de la Perse. Pour le reste, retenons, entre autres causes, ainsi alléguées, de la révolution, celle-ci, d'ordre économique: le Chah fut riche tant qu'il mena dans son empire une vie semi-nomade « allant de résidence en résidence manger sur place les revenus de ses domaines»; mais dès qu'il adopta la vie à l'européenne, ses besoins d'argent augmentèrent. Alors commença la querelle, « quand le roi, ne trouvant plus sa part suffisante, voulut l'agrandir aux dépens de ses associés, quand, au vieux système iranien, il voulut substituer une fiscalité européenne afin de subvenir à ses dépenses personnelles ». Et M. Bérard conclut : « Vue sous cet angle, la révolution persane apparaît comme le résultat direct des voyages du Kadjar aux Expositions universelles. » Le livre s'achève sur le tableau de la révolution persane considérée sous ce rapport. M. Bérard a noté les agissements financiers de l'Angleterre et de la Russie pendant les règnes de Nasr-ed-Dine et de Mouzaffer. Sous l'inspiration de ces deux puissances, ces deux Chahs prirent des mesures fiscales qui leur aliénèrent successivement toutes les classes de la société persane, — dont le nationalisme n'exprimait d'ailleurs qu'un parasitisme déçu. La défection financière de la Russie en 1905 laissa le Chah sans ressources contre la révolution commençante. On sait le reste. La nouvelle situation politique en Perse exercera son influence sur les intérêts anglais et russes dans ce pays. Ces intérêts trouveront-ils le moyen de s'identifier, et d'être compatibles, dans l'Iran comme en Europe, avec la triple entente? Telle est la question que suscite, au point de vue européen, la révolution persane. Il faut savoir gré à M. Victor Bérard (sceptique du côté de la Russie, qu'il semble soupçonner de vouloir rétablir le despotisme en la personne de Mohamed-Ali) d'avoir montré quelle attention le gouvernement et le public français doivent donc attacher aux affaires de Perse.

Sceptique, lui aussi, et plus que sceptique, est M. René de Chagnes à l'égard de la Russie, ou plutôt du gouvernement russe. Je crois qu'il ne serait pas éloigné de penser, avec M. Victor Bérard, que quelque chose de l'argent que nous prêtons au gouvernement

tsar pourrait bien servir à rétablir le despotisme en Perse. Il sert d'ores et déjà à des choses dont les prêteurs français ont aussi peu lieu d'être fiers, et c'est ce dont M. de Chavagnes se plaint, dans cette étude où il s'applique à dire **la Vérité sur la Russie**. Comme d'autres publicistes français, il n'admet pas que l'argent français aide le tsarisme à solder, par exemple, les frais d'armements militaires commandés à l'industrie allemande, ou à pousser son œuvre actuelle de réaction furieuse en Russie. « A la veille de nouveaux emprunts », il a voulu joindre sa voix à celle des écrivains qui tâchent de montrer au public français ce qu'est au juste l'emprunteuse, la Russie officielle de Nicolas II. Désordre financier, avidité et dilapidation à tous les degrés de la hiérarchie, incapacité de mettre en valeur le pays, banqueroute en perspective, voilà pour la sûreté du gage. Violences d'un régime qui veut, par tous les moyens, revenir sur les concessions constitutionnelles que la peur lui arracha en octobre 1905, voilà pour la dignité de l'œuvre que soutient l'argent français. M. de Chavagnes, après avoir jeté le cri d'alarme quant à la sûreté du placement de nos capitaux, montre dans le détail cette œuvre de réaction à laquelle le gouvernement russe ainsi que le gouvernement français (dominé, celui-ci, par une oligarchie financière) veulent continuer de les faire concourir. En des pages où ne manquent ni les faits ni les chiffres, il dresse le tableau de la « Russie constitutionnelle », lequel n'est que le récit des persécutions de tout ordre exercées contre tous ceux qui ont réglé leur conduite et leur opinion d'après le manifeste menteur d'octobre 1905 ; il montre que le seul parti épargné, celui de l' « Union des hommes russes », est, en réalité, comme on le sait maintenant d'après les révélations qui se sont enfin fait jour, un parti d'agents provocateurs dont on retrouve la main dans toutes les violences de ces dernières années (chapitre III, « les bandes noires »). Un chapitre sur « la question agraire » retrace la misère des paysans russes et fait connaître les réels mobiles de l'émancipation des serfs, laquelle, avec ses suites, fut une simple opération financière au profit du gouvernement. Un autre chapitre, « le tsar et les grands-ducs », confirme ce que l'on savait de l'influence déprimante exercée sur le tsar par les grands-ducs. Malgré tout cela, constate M. de Chavagnes en achevant son exposé documenté, « l'ouvrier, le paysan russes font actuellement des efforts énormes, plus certainement qu'en aucun autre pays, pour entrer dans le courant civilisateur du monde ».

Combien cette tendance est antipathique au gouvernement russe, c'est ce dont on achèvera de se rendre compte en consultant deux publications récentes, qui confirment l'œuvre de M. René de Chavagnes. L'une, **la Terreur en Russie**, dont près de 25.000 exemplaires se sont vendus en Angleterre en moins de quinze jours, porte

le nom d'un ennemi célèbre de l'autocratie, le prince Pierre Kropotkine. Elle dévoile « la politique du gouvernement actuel qui est de persécuter tous ceux qui, prenant au sens propre les paroles du manifeste impérial, ont agi, dans les années 1906-1907, conformément à ces paroles, croyant que des droits politiques étaient réellement accordés à la nation. » Cela a créé en Russie une situation actuellement « si terrible que c'est un devoir social de la faire connaître au public et d'adresser un appel solennel, en vertu du lien de solidarité internationale, à la portion éclairée des nations civilisées ». L'autre publication est signée du nom d'une des victimes directes du présent régime russe, M. Grigouri Guerchouni, qui, **Dans les cachots de Nicolas II**, subit toutes les « horreurs gouvernementales ». Ecrit sous forme de souvenirs, d'une façon très vivante, ce livre fait connaître à fond le régime des geôles russes. Finalement déporté en Sibérie, M. Guerchouni réussit à s'évader et à gagner le Japon. Son livre apparaît comme un témoignage sérieux, vécu. Il donne une impression très vive de ce qui se passe actuellement en Russie. Il est un document à retenir, les questions qu'on peut se poser sur son degré d'exactitude n'empêchant point l'accent irrésistible de la sincérité de sortir de ces pages, rédigées par quelqu'un qui, en tous cas, était *là*.

Le Danger allemand, que dénonce le leader socialiste anglais, M. Robert Blatchford, en une brochure où sont recueillis les articles qu'il a publiés au *Daily Mail*, est celui qui vise, « dans son existence même », d'après M. Blatchford, l'empire britannique. Sans cesse, M. Blatchford repasse en sa pensée la terrible série du jeu du massacre prussien : Danemark, Autriche, France; et il ajoute : Angleterre. L'Angleterre, dit-il, est actuellement le seul obstacle que rencontre l'Allemagne dans sa prétention de suprématie universelle; donc il faut, pour l'Allemagne, que la puissance britannique soit brisée, et pour que la puissance britannique soit brisée, il faut que l'Allemagne ait une flotte aussi forte, plus forte que celle de l'Angleterre. De l'avis de M. Blatchford, l'Allemagne atteindra incontestablement, et à bref délai, ce dernier but. *Contre* qui l'atteindra-t-elle, sinon contre l'Angleterre? Mais l'Angleterre, inconsciente du danger, se fie trop à son système naval actuel. Ajoutez l'insuffisance en quelque sorte traditionnelle, de son armée de terre. Même en admettant que la flotte actuelle fût à la hauteur de sa tâche, une nouvelle défaite de la France par l'Allemagne amènerait celle-ci à Calais et à Cherbourg, ce qui bloquerait la Grande-Bretagne. Seule une puissante armée anglaise en Belgique et en Hollande compenserait, du point de vue anglais, la présence d'une armée allemande dans le Pas-de-Calais et dans l'Ouest. Le programme de M. Robert Blatchford se résume ainsi : accroissement intensif des forces nav-

les; constitution d'une armée de terre d'un million d'hommes; coopération avec la France. (On nous veut forts non pas pour nous, mais pour soi-même. On s'est fort gaussé des sombres prophéties jingoïstes de M. Blatchford en Angleterre et en Allemagne. Cependant M. Blatchford peut se recommander d'hommes comme M. Asquith, M. Balfour, Sir Ed. Grey, lord Roberts et lord Charles Beresford. Je crois, d'une façon générale, et d'après des témoignages qui m'ont été rapportés de chez eux, que les Anglais montrent désormais dans la concurrence une moins grande souplesse que les Allemands. Le bonheur les a gâtés; ils ont engraissé, trop. C'est ce qui fait qu'un parti de défense selon le cœur de M. Blatchford serait battu aux élections. Ajoutez certain désordre dont notre démocratie française n'a point, paraît-il, la spécialité; voici de suggestives constatations : « L'action de nos ministres contre l'Allemagne ne peut s'exercer qu'avec un désavantage sérieux. Ici, l'armée, la marine et le cabinet sont des institutions séparées, et la politique navale et militaire change à chaque modification du gouvernement. »

Pour conjurer le péril allemand, M. Robert Blatchford demande « un homme ». Pour sauver notre pays de la ruine, qu'ils voient prête aussi à fondre sur lui en vertu de raisons dont certaines rappellent celles qui hantent l'esprit du pessimiste leader socialiste anglais, MM. Charles Maurras et M. Dutrait-Crozon demandent un roi, et, préalablement, un « coup de force » qui les débarrasse du régime actuel. En une forte brochure de cent pages, méthodiquement, ils examinent **Si le coup de force est possible.** Nous avons tout récemment, à propos de son livre « Kiel et Tanger », exposé les vues de M. Maurras sur le régime républicain. Nous n'y reviendrons pas. Quant à la doctrine du coup de force spécialement, que dire ? MM. Maurras et Dutrait-Crozon trouvent de bonnes raisons de penser que le coup de force pourrait réussir. Mon Dieu, depuis la Révolution, la politique, en France, est un jeu si grossier, que la sécurité, ou la non-securité, de l'Etat peut bien dépendre, en effet, de quelques conditions très vulgaires, très immédiates, modifiables avec un peu de « poil ». Qu'on se souvienne de la conspiration de Mallet ; l'hôtel du gouverneur de Paris et le ministère de la Police occupés, il n'en fallait pas davantage pour escamoter le premier régime impérial. Au 4 septembre, il a suffi d'un beau larynx fonctionnant au bon moment, il a suffi d'un opportun coup de gueule de Gambetta pour renverser le second Empire. Au soir du 27 janvier 89, une petite promenade après-dîner, depuis le restaurant Durand, place de la Madeleine, jusqu'à l'Elysée, — le temps pour le Général et ses amis de fumer un cigare, — eût suffi pour renverser la République. De même, MM. Maurras et Dutrait-Crozon, qui ont le sens des chambardements modern-style, préconisent, comme l'essentiel dans un coup

de force, l'occupation de la salle des dépêches au ministère de l'Intérieur. Je ne sais pourtant si ça se ferait facilement, bien que le mécanisme de la chose ait été en quelque sorte expérimenté lors de l'irruption fameuse de M. Pujo et de ses amis à la Sorbonne. On parle bien aussi et surtout d'un mouvement d'opinion qui impliquerait des gestes de ce genre. Mais c'est ici que l'inconnu commence, oui, en ce qui concerne l'élément moral profond, continu, proprement l'adhésion consciente des Français à la monarchie, qui préparerait le petit épisode et qui en serait la suite. Au mieux, il y aurait, sans doute, comme il y a toujours eu en France depuis un siècle, quelque laissez-faire machinal, atone. Il ne faudrait pas, en fait d'opinion consentante, se montrer bien difficile, évidemment.

Memento. — Nous n'avons pu parler plus tôt de l'intéressant petit volume, *les Roumains, histoire, état matériel et intellectuel* (Delagrave, 2 fr.), où M. A. D. Xénopol a réuni les huit leçons faites naguère par lui au Collège de France. L'auteur y expose la thèse d'après laquelle les Roumains actuels sont un peuple de race latine, en leur qualité de descendants des colons de Trajan qui occupèrent la Dacie romaine au IIe siècle. Il en résulte pour le peuple roumain des droits historiques sur les territoires que les vicissitudes politiques ont donnés à l'étranger (Magyars). On peut trouver que ces très lointains droits historiques sont d'une nature « absolument idéale », en effet. M. Xénopol invoque l'adage *prior tempore potior jure ;* et puis, comme le prouvent maints importants passages sur la culture latine et l'influence intellectuelle française, il sait que la France, à laquelle s'adresse son livre, est le pays d'où est sortie la doctrine des nationalités. — La luxueuse publication de M. James Caterly, *les Roumains* (Calmann-Lévy, tome Ier, ill., s. p.) expose la même thèse nationaliste, — dont deux brochures intitulées, l'une *les Hongrois et la Nationalité Roumaine en 1909* (par N. Iorga, Valenii-de-Munte, Imprimerie « Néamul-Romanesc », s. p.), l'autre *Roumains et Magyars,* réponse à la « Ligue Magyare » (extrait de l'« Indépendance Roumaine », Bucarest, imprimerie de l'« Independance Roumaine »), nous aident plus spécialement à comprendre l'actualité. Elles contiennent une protestation circonstanciée contre les persécutions que subissent les Roumains de Hongrie et de Transylvanie. On nous a demandé de signaler ces deux brochures aux lecteurs du *Mercure*. Non seulement nous les leur signalons, mais nous leur en recommandons la lecture, en regrettant de n'avoir pu le faire plus tôt. Ils pourront profiter de l'occasion pour consulter aussi *la Roumanie moderne,* de M. Henri Le Pointe (Jouve et Cie, 2 fr.), rapide et clair exposé historique, politique, économique et littéraire, conçu aussi dans le sens de la thèse latine et nationaliste que l'érudition de M. Xénopol a renouvelée (1).

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) L'ouvrage de M. Xénopol cité en tête de ce Memento n'est lui-même, dans ses premières parties, qu'un abrégé de trois volumes précédemment donnés par le savant professeur roumain sur le même sujet : *Histoire des Roumains de la Dacie trajane,* 1896 (2 vol., Leroux) ; *Les Roumains au Moyen-Age,* Paris 1885 (1 vo

PSYCHOLOGIE

Léon Paschal : *Esthétique Nouvelle fondée sur la Psychologie du Génie*, Mercure de France, 7 fr. 50. — Dr Anton Nystrom : *La Vie sexuelle et ses Lois*, préf. du Dr A. Marie, Vigot, 6 fr. — Dr Laupts (G. Saint-Paul) : *L'Homosexualité et les Types Homosexuels*, nouvelle édition de Perversion et Perversité sexuelles, préf. d'Émile Zola, Vigot, 6 fr. — Memento.

M. Léon Paschal, dans son **Esthétique Nouvelle**, après avoir critiqué successivement le point de vue exclusivement sociologique, qui ne veut tenir compte, dans l'examen de l'œuvre d'art, que de sa fin sociale, la théorie organiciste qui en dérive, assimilant l'art à une sorte de mémoire sociale (théories de Spencer et d'Espinas), et le point de vue psychologique, théories de l'art-jeu de Groos, de Ribot pour qui l'esthétique ne serait qu'une partie de la psychologie « étudiant une certaine forme de plaisir », adopte une manière de voir originale, qui consiste à mettre au service de l'esthétique, non plus, comme Groos ou Ribot, une partie de la psychologie, mais toute la psychologie. Il ajoute, il est vrai, qu'il s'agira de la psychologie du génie. Mais en réalité, et bien que l'auteur insiste sur ce point, reprochant aux philosophes qui se sont occupés de la question leur manque de sens critique, il n'apparaît pas que le génie soit indispensable en l'espèce, au rebours de ce que pense M. Léon Paschal.

L'esthétique, selon M. Léon Paschal, alors que l'analyse du critique recherche le rapport entre l'œuvre et le poète, s'occuperait, elle, de trouver « les rapports de l'art dans son sens le plus vaste avec cet ensemble de facultés créatrices qu'est le génie ». Toutefois, lorsque l'auteur tentera de préciser sa pensée, il avouera que l'œuvre d'art est plus généralement « l'image d'une personnalité, ou l'image d'un de ses moments passagers ». Or, quelle que soit la valeur artistique de l'œuvre produite, sa genèse est la même, dans ce cas ; son mode de création ne relève donc pas, comme le voudrait une esthétique fondée sur la psychologie du génie, d'une activité différente, selon qu'il s'agit d'une œuvre de génie, d'une œuvre médiocre, ou même d'une œuvre démente. C'est qu'en effet « cet ensemble de facultés créatrices », qu'analyse minutieusement M. Léon Paschal, n'appartient pas qu'au seul génie : un médiocre ou même un fou pourra le mettre en jeu à un moment donné, et parfois avec succès. Qu'une œuvre procède d'un des modes de création étudiés par M. Paschal, et qu'il attribue au génie, que l'artiste l'ait écrite « seulement pour satisfaire à un penchant affectif et pour traduire, dans son intégralité, sa personnalité », comment savoir si l'œuvre est belle et si l'artiste a du génie? Le problème reste entier.

Leroux . Toujours sous la signature de M. Xénopol, on trouvera, dans le n° 19 de la *Revue Historique*, une riche bibliographie critique des ouvrages parus depuis sept ans sur l'Histoire de la Roumanie. Consulter aussi, dans le *Mercure*, la collection des *Lettres Roumaines*.

On pourrait encore reprocher à l'auteur la superficialité de certaines de ses critiques. Les sociologues, nous dit-il, s'attachaient à retrouver, dans le développement organique des sociétés, les trois états du développement humain : enfance, jeunesse, maturité. « Joignez à cela l'influence de la théorie du jeu qui confondait l'art avec un jeu. Le jeu est propre à l'enfance ; l'adulte s'en désintéresse. De même la société qui avait atteint l'âge adulte se détacherait de l'art qui n'est qu'un divertissement. On en arriverait à conclure que l'art-jeu n'est plus autre chose qu'un vestige du passé. »

En réalité, dans quelle société l'adulte se désintéresse-t-il du jeu ? Ce goût du jeu n'est pas spécial à l'enfant, et demeure aussi vif chez l'adulte. Les jeux purement physiques, cerceau, barres, etc., s'appelleront sports, pour l'adulte qui jouera au golf, au tennis, etc., ceux où l'adresse et le hasard se mêlent, et conduisent à un gain ou à une perte, garderont autant d'adeptes, qui joueront, au bridge, au poker, au baccara, sur les hippodromes et à la Bourse, non plus évidemment pour gagner des billes, mais avec autant de passion et de plaisir.

Ces réserves faites, nous féliciterons très vivement M. Léon Paschal de son étude patiente et documentée de la psychologie de l'écrivain et de ses modes de création, ainsi que de son examen des rapports de l'art avec la morale et la société.

§

La traduction française de l'ouvrage du Dr Suédois A. Nystrom, **la Vie sexuelle et ses Lois**, nous permet de connaître cet important travail autrement que par l'écho de certaines polémiques que suscita son apparition, et par les citations de trop rares auteurs. Or, il mérite d'être lu, et il serait à souhaiter qu'il le fût, non seulement par un public restreint de spécialistes, mais par tous ; car la question qu'il traite, trop souvent masquée par des préjugés moraux ou anti-moraux, religieux ou libertins, présente un intérêt plus haut que la curiosité professionnelle de l'amateur de luxure, du philosophe, du prêtre, du médecin ou du psychologue.

Le Dr Nystrom, après avoir rappelé les théories de Moll, qu'il adopte, distinguant le besoin sexuel du besoin de reproduction, auquel on le ramène souvent en oubliant que, seul, le premier demeure un but conscient, chez le sujet, et après avoir reconnu dans le besoin sexuel ce que Moll appelle le *besoin detumescens* et le *besoin de contractation*, soit le besoin physique de « vider certaines sécrétions des organes sexuels » et le besoin sympathique de « toucher, de caresser, d'embrasser le sexe opposé », montre que l'onanisme ne satisfait que le premier et le condamne pour les mêmes motifs que Schrenk-Notzing, se montrant moins indulgent là-dessus

qu'Havelock Ellis. Il consacre ensuite quelques pages très courtes à l'homosexualité, qu'il conseille de juger « avec indulgence et modération » chez l'inverti-né. Mais la partie la plus importante et la plus originale du livre est consacrée à la continence chez l'homme et chez la femme. L'auteur ne craint pas de la combattre avec une énergie que fortifient chez lui de nombreuses observations, qu'il cite d'ailleurs, et d'où il résulte qu'il est possible, selon lui, de « rester continent pendant un certain temps sans préjudice pour la santé, quoiqu'on ne doive pas en conclure que l'abstinence absolue soit possible pendant un long espace de temps pour la majorité des hommes, sans souffrances et sans dangers pour la santé ». Ceci l'amène à passer en revue les moyens dont l'humanité a usé pour résoudre le problème au cours des temps : mœurs antiques, *nuits d'essai* des pays germaniques, bigamie autorisée, après les guerres et les famines, idées actuelles sur le mariage et les « unions conjugales libres ». Il examine aussi, à ce point de vue, la « réduction du nombre des enfants », n'hésitant pas à la conseiller très franchement, et à dénoncer à la fois la sottise et l'infamie des prêcheurs de surpopulation ; la surpopulation amenant, comme il le montre par de nombreux exemples, pour les individus, la perte de la santé de la mère, la misère du ménage, le surmenage du père, tandis qu'au point de vue social la moindre fécondité volontaire « indique un progrès social, et n'est nullement un signe de recul ». Il est même, à ce propos, assez curieux de constater que l'on a pu interpréter comme signe de dégénérescence cette limitation des naissances, qui est le premier acte d'intelligence que l'on constate à l'aurore des civilisations : des Groënlandais et des Indiens, auxquels on parlait de la grande fécondité d'autres peuplades, comparaient celles-ci à des chiens. Aussi le Dr Nystrom conclut-il :

Il ne s'agit d'ailleurs pas maintenant d'augmenter la quantité d'hommes, mais leur *qualité;* or, celle-ci diminue avec la misère. Nous ne devons pas souhaiter de voir la race humaine pulluler à la manière des chiens ou des lapins.

Les hommes n'ont *pas le droit* d'engendrer plus d'enfants qu'ils n'en peuvent nourrir et élever, et ceux-ci ont droit à un entretien convenable et à la possibilité d'une existence digne de l'homme, vu qu'ils n'ont pas été mis au monde à leur propre requête. Or l'entretien et l'éducation, aussi bien qu'une existence heureuse sont des impossibilités dans les familles pauvres et surchargées d'enfants.

La surpopulation d'un ménage aussi bien que celle d'un pays restreint la vie intellectuelle, elle réduit le but de la vie humaine à n'être plus qu'une lutte terre-à-terre et journalière pour se procurer l'indispensable à l'existence materielle qui, dans ces conditions, n'est le plus souvent qu'une vie de privations et de misère.

§

La réédition de *Perversion et Perversité sexuelles* du Dr Laupts (G. Saint-Paul), sous ce nouveau titre, évidemment plus adéquat au sujet traité: **L'Homosexualité et les types homosexuels**, a permis à l'auteur de citer, parmi les œuvres nouvelles parues dans ces dernières années sur la question, les meilleures, d'ajouter à son traité divers articles sur le procès Renard, le procès Eulenburg, et enfin une curieuse suite et fin de la confession adressée à Emile Zola par un inverti. On sait que le Dr Laupts base sa conception de l'homosexualité sur une classification des types homosexuels, et un certain nombre d'hypothèses touchant le fonctionnement de notre vie mentale. Malheureusement, ses types sont assez flous, car il avouera lui-même qu'un type masculin féminiforme, ou un type féminin masculiniforme, ne suffisent pas pour créer un homosexuel ou une invertie, Un homme à faible système pileux pourra garder des goûts hétérosexuels, et une femme à allures garçonnières risquera de demeurer normale en ses passions. Cette base semble donc d'une valeur scientifique relativement faible, autant que l'hypothétique influence d'un C. S. (centre supérieur de fixation et de coordination) analogue au fameux O du Dr Grasset, et d'un *centre sexuel*. Quant à l'existence de l'inverti-né, on peut discuter fort longuement à son sujet, sans trouver d'argument décisif.

L'abondance de documents et la pauvreté des théories sont en la circonstance deux caractéristiques, nullement particulières au Dr Laupts, mais que l'on retrouve également chez ses illustres prédécesseurs. Elles s'expliquent par ce fait que presque tous les écrivains qui ont traité ce sujet ont emprunté beaucoup à l'enseignement que leur fournissait naturellement leur clientèle ou leur clinique, et se sont très peu donné la peine de compléter leurs observations par celle des sujets dits normaux. C'est là qu'il conviendrait, selon nous, d'étudier l'instinct sexuel. L'on s'apercevrait, d'autre part, en s'appuyant sur la psychologie comparée, que, comme l'a fort bien exprimé M. Remy de Gourmont : « les inventions sexuelles de l'humanité sont presque toutes antérieures ou extérieures à l'homme ; il n'en est aucune dont le mobile, même perfectionné, ne lui soit offert par les animaux, par les plus humbles. ... L'homme qui réunit en lui toutes les aptitudes des animaux, tous leurs instincts laborieux ne pouvait éviter l'héritage de leurs méthodes sexuelles ». Aussi croyons-nous qu'en chaque individu masculin demeure, plus vivace qu'on ne le suppose, le souvenir du stade d'hermaphrodisme qu'a traversé la vie et dont la trace demeure manifeste chez la femme. Ce n'est pas là, du reste, une simple hypothèse; certains termes techniques en usage chez les « professionnelles du vice », pour parler comme les

moralistes, témoignent en effet d'une sensibilité spéciale à l'homme qui le prédestinerait dans une relative mesure, si l'on peut dire, à la pédérastie. Tout homme réaliserait donc l'inverti-né dont parlent les spécialistes, sans être bien sûrs de l'avoir jamais rencontré. Le reste ne serait qu'une question d'appétit, de mesure, de circonstances, de milieu ou d'éducation.

§

Memento. — *Journal de Psychologie normale et pathologique* (7e année, nos 4 et 5). Dans le no 4, une série d'expériences de M. E. Abramowski sur *la Résistance de l'Oublié et les sentiments génériques* montre que l'oublié et l'inaperçu, provenant de diverses causes, se conservent psychiquement en tant que *sentiment générique*, révélé par une resistance de la mémoire aux suggestions fausses. M. Gabriel Dromard étudie l'*Interprétation délirante* et tente de fixer la psychologie de cette entité, isolée depuis peu. Elle se ramènerait à la transformation de tout jugement en croyance par l'influence prédominante des valeurs affectives polarisant dans un sens donné les « résidus empiriques », incapables par conséquent de modifier la croyance, phénomène que l'auteur rapproche de la simple *interprétation fausse* de gens normaux, mais passionnés, que l'on peut facilement observer au cours de discussions sur la politique ou la religion. Au sommaire du no 5, la fin d'une étude, commencée dans le no précédent, de M. Ramon Turro : *Psychophysiologie de la Faim*, un important article de M. Bechterew : *le Rôle biologique de la Mimique*, et le compte-rendu par M. Roger Dupouy du *XXe Congrès des aliénistes et neurologistes*.

Archives de Psychologie (nos 35 et 36). De M. E. Tassy, dans le no 35, des notes préliminaires à une *Théorie des Emotions*, par lesquelles il essaye de montrer que physiologistes et intellectualistes ont également mal posé le problème de « l'origine de l'émotion répondant à la peur, colère, tristesse, joie », oubliant de considérer les diverses fonctions engagées dans le phénomène. Dans le no 36 d'intéressantes *Remarques sur le contrôle des Médiums à propos d'expériences avec Carancini*, où M. Ed. Claparède montre la difficulté d'un contrôle sérieux, et relève jusqu'à douze causes nettes d'illusions ou d'erreurs d'interprétation.

Le *Bulletin de l'Institut général psychologique* publie dans ses nos 1 et 2, outre les divers travaux constituant sa participation au dernier *Congrès internationnel de Psychologie* (no 1), des documents se référant à son fonctionnement, deux conférences, *Théorie et applications psychologiques du dressage* par M. P. Hachet-Souplet, *la Chasse et la psychologie des animaux de chasse* par M. A. Maire (no 2). Dans ce numéro G. Bohn, *Applications de la chimie physique à la psychologie zoologique*, montre qu'il a obtenu des avantages réels en instituant des expériences, basées sur la conception assimilant l'être vivant à une « machine soumise aux lois étudiées dans la chimie-physique ». Il conviendrait de ne point en chercher l'utilité, mais d'appliquer seulement les lois de la chimie-physique.

GASTON DANVILLE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Stanislas Meunier : *L'Evolution des théories géologiques*, Nouvelle collection scientifique, Alcan, 3 fr. 50. — R. France : *Les Sens de la plante*, traduction de Mme J. Baar, Fr. Tedesco, 1 fr. 50.

M. Stanislas Meunier est un philosophe et un sage. Philosophe, il s'est toujours intéressé, dans ses travaux et son enseignement, aux théories géologiques ; mais ce n'est qu'après de longues années d'expériences et de mûres réflexions qu'il s'est décidé à donner une vue d'ensemble des idées qu'il exposait chaque année devant un nombreux auditoire. J'ai déjà rendu compte ici, en outre de sa *Géologie* (1908), de *la Géologie générale* (1909) et des *Convulsions de l'écorce terrestre* (1910) ; ces ouvrages viennent d'être complétés par un troisième : **l'Evolution des théories géologiques.**

Ce livre est très intéressant, non seulement pour les géologues et les amateurs de géologie, mais encore pour tous ceux qui cherchent à suivre l'évolution même de l'esprit humain. Le savant professeur du Muséum recherche par quelles erreurs successivement corrigées on est parvenu à la science géologique.

Non seulement, dit-il, nous recueillerons ainsi une foule de faits intéressants par eux-mêmes et par leur rapprochement mutuel, mais encore nous reconnaîtrons que les hypothèses émises successivement ne se sont pas suivies dans un ordre quelconque ; qu'elles ont été, au contraire, provoquées et déterminées les unes par les autres, comme à la faveur d'une espèce d'évolution intellectuelle s'emparant à la fois de tous les esprits, dans tous les pays ; modifiant le milieu scientifique de telle façon qu'il semble qu'à un moment donné telles idées soient *dans l'air*, suivant une expression courante ; et s'expliquant ainsi comment il est si fréquent que plusieurs penseurs se rencontrent et proposent simultanément une même interprétation théorique de certains phénomènes.

Dans l'Introduction à son livre, M. Stanislas Meunier nous montre tout d'abord l'influence profonde exercée par la Bible sur la géologie, influence qui se fait sentir encore de nos jours, où l'on parle souvent encore de *diluvium* et de *révolution du globe*. On a cru également pendant longtemps à *la simultanéité des phénomènes identiques* ou comparables ; on a cru à une époque des plages soulevées, à une époque du soulèvement des montagnes, à une époque du creusement des vallées, à une époque métamorphique, à une époque corallienne, etc., etc. ; la croyance à l'époque glaciaire est le plus récent échantillon de la même illusion. Pour M. Meunier, la conception de la simultanéité des manifestations identiques a sa source dans une « disposition de l'esprit humain qu'on pourrait qualifier de besoin ou d'instinct mathématique ». M. Meunier s'est toujours montré très prudent et très sceptique en ce qui concerne l'application des

mathématiques aux faits de la nature ; « ceux-ci, même les plus simples, sont toujours beaucoup trop complexes pour se conformer à la discipline des formules. » A combien d'erreurs les mathématiques ont-elles conduit les géologues ! La théorie veut que les colonnes basaltiques soient à 6 pans ; or, la très grande majorité a 3, 4, 5, 8 côtés et davantage. D'après Laplace, la profondeur de l'Océan ne peut nulle part dépasser 8.000 mètres ; or, maintenant, on connaît, à l'est de la Nouvelle-Zélande, une profondeur de 9.427 mètres. Après avoir cité bien d'autres exemples, M. Meunier conclut à une véritable faillite de la mathématique géologique, et rappelle un passage célèbre de Huxley : « On peut comparer les mathématiques à un moulin d'un travail admirable capable de moudre à tous les degrés de finesse ; mais ce qu'on en tire dépend de ce qu'on y a mis, et comme le plus parfait moulin du monde ne peut donner de la farine de froment si on n'y met que des cosses de pois, de même les pages de formule ne tireront pas un résultat certain d'une donnée incertaine. » Huxley a raison, et en biologie il en est comme en géologie. Beaucoup trop de physiologistes ont appliqué prématurément les mathématiques à des phénomènes incomplètement étudiés, ne tenant compte que de quelques variables alors qu'une multitude sont en jeu. J'ai souvent répété qu'il faut rechercher et isoler ces variables avant d'effectuer des mesures et d'écrire des formules mathématiques. En géologie, il y a eu encore une autre cause d'erreur, à savoir : cette disposition de beaucoup d'intelligences à admettre la suprématie de certaines personnalités fortes et puissantes, et qui se traduit par la formule fameuse : *Magister dixit*.

Le professeur Stanislas Meunier passe en revue successivement les théories cosmogoniques, géogoniques, géographiques, orogéniques, séismologiques, métamorphiques, volcanologiques, filoniennes, érosives, pluviales, glaciaires, sédimentaires, paléontologiques, chronologiques, prophétiques. Tous les chapitres ont un réel intérêt, et il m'est impossible, dans les limites étroites de cette chronique, d'entrer dans des détails.

§

C'est un livre plein de poésie que celui de R. Francé, **les Sens de la plante**, récemment traduit de l'allemand.

Bien qu'il soit tout naturel d'expliquer le complexe par le simple, de partir des types inférieurs et de noter les additions successives à ces types, on fait souvent l'inverse : chez les animaux inférieurs, on veut trouver tous les caractères des animaux supérieurs ; chez les plantes on reconnaît, avec un peu d'imagination il est vrai, des caractères qu'on considérait comme l'apanage des animaux supérieurs. Darwin, bien qu'ayant montré l'évolution des animaux à partir de formes simples, fut anthropomorphiste ; Francé, qui reste très atta-

ché aux idées de Darwin, recherche les organes des sens des animaux supérieurs chez les plantes.

Son livre commence par une description des marais du bas Danube. Au milieu de ces étendues immenses demeurées absolument vierges, où poussent des roseaux, où fleurissent des nénuphars, où habitent des hérons et des pélicans, on se sent transporté aux temps les plus reculés, où l'homme vivait dans l'observation incessante du monde et de ses merveilles, et n' « ignorait rien de ce que l'on peut *savoir* de la nature ». La science d'alors se retrouve dans les vieilles légendes, les chansons populaires, les représentations religieuses.

Francé fait remarquer que dans toutes les légendes les plantes sont considérées comme des êtres vivants, sensibles et agissants. Cette croyance populaire trouva son expression la plus parfaite dans les Hamadryades, nymphes grecques des forêts qui, nées avec l'arbre, meurent avec lui. Dans les forêts du Sud, maintes plantes, narcisse, jacinthe, lauriers et cyprès, furent transformées en êtres humains. Les habitants de la Germanie ont toujours considéré les bois et les prairies comme étant peuplés d'êtres vivants, telle la déesse des fleurs. Dans les chansons russes et norvégiennes, la plante est une créature vivante et sensible. Nos poètes sont aussi de cet avis, mais les botanistes ne pensent en général pas ainsi. Aristote avait dit : « La plante a vraiment une âme, mais qui n'est pas sensible », et les savants du moyen-âge u'ont pas osé le contredire. Puis Linné est venu, et les botanistes ont fini par oublier que les plantes étaient des êtres vivants. Pour Francé, Linné avait beaucoup contribué à nous rendre étrangers à la nature.

Cet esprit, dit Francé, possédé d'une véritable manie de classification qui allait jusqu'à séparer ses amis en catégories et subdivisions, maintint en vie jusqu'à notre jeunesse, par son énorme autorité, un fantôme sorti des ténèbres de la scolastique et qu'il appelait le *verus botanicus*, le vrai botaniste. Partout où pénétrait celui-ci, la prairie mourait, l'éclat des fleurs s'fanait et ce qui fait l'ornement et la joie de la terre se transformait en cadavres desséchés que le verus botanicus accumulait entre les in-folios de ses herbiers et dont il décrivait les corps écrasés et décolorés en milliers de termes latins subtils. Cela s'appelait la botanique scientifique, et plus un pareil catalogueur de morts enfouissait de momies dans son musée, plus il était grand botaniste. Ces veri botanici furent cependant encore les maîtres de nos maîtres. Ne nous a-t-on pas tourmentés nous-mêmes à l'école en nous faisant apprendre par cœur des diagnoses ? Le pré fleuri et le bois de la légende ne se changeaient-ils pas alors, pendant la leçon de botanique, en un herbier poussiéreux, en listes décourageantes de noms latins et grecs, en une leçon d'ennuyeuse didactique, remplie de discussions sur le nombre des étamines, les formes des feuilles, les ovaires supères ou infères ?

Heureusement, les disciples de Linné, les veri botanici, tendent à disparaître, et on commence à reconnaître que les vieilles légendes

avaient du vrai et que les plantes sont des êtres vivants et sensibles. Francés'efforce de le prouver en décrivant les mouvements des plantes et leurs tropismes, et cela d'une façon très simple.

Mais du fait incontestable que les plantes possèdent une sensibilité analogue à celle des animaux inférieurs, est-il nécessaire, comme le fait Francé,de conclure qu'elles ont ce que nous nommons, chez nous, des *organes des sens?* C'est là une erreur du même ordre que l'erreur anthropomorphique, d'après ce que j'ai dit plus haut; et il n'est pas étonnant que Francé, qui admire tant les légendes, y soit tombé. « *La plante doit avoir des organes des sens*, dit-il, c'est la conséquence logique des faits décrits jusqu'à présent », et il cherche à montrer, à la suite de Haberlandt et de quelques autres botanistes, les organes des sens de la plante; dans certains cas il réussit à nous en faire voir de vagues ébauches; mais il faudrait alors en trouver partout où il y a sensibilité, par exemple à la pointe de la racine. Celle-ci « obéit à la pesanteur,cherche l'eau, évite les objets fixes,fuit la lumière » ; Darwin la considérait comme la chose la plus étonnante qui fût et il la comparait à un petit cerveau; et pourtant on n'y observe pas d'organes des sens.

Le livre de Francé se termine par un paragraphe sur l'âme des plantes. Il conclut que les sens de la plante sont une forme primitive le premier rudiment de l'esprit humain; l'âme aurait évolué depuis la plante d'une façon continue. A plusieurs reprises, l'auteur tombe dans l'erreur finaliste : il retrouve partout l'adaptation des êtres vivants au but qu'ils auraient à remplir.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Guerre Russo-Japonaise. Historique rédigé à l'Etat-major général de l'Armée Russe. Tome I, 1re partie. Chapelot, in-8. — *Opérations maritimes de la guerre Russo-Japonaise*, historique rédigé à l'Etat-major général de la marine japonaise. Tome I, Chapelot, in-8. — L. Thomas : *Le Général de Galliffet*. Dorbon, in-8. — Comte de Comminges : *Souvenirs d'Enfance et de Régiment* (1831-71). Plon, in-18. — G. de Moussac : *Dans la Mêlée* (1870-71). Perrin, in-18. — L.-E. Bertin : *La Marine moderne*. Flammarion, in-18. — Sauvaire-Jourdan : *La Marine de Guerre*. Vuibert, gr. in-8. — Memento.

Deux ouvrages considérables viennent de paraître sur l'histoire de la guerre russo-japonaise. Ils sont l'un et l'autre d'un intérêt exceptionnel, car ils contiennent, au moins en partie, ce que les militaires et les marins peuvent avoir à exécuter demain. Le premier est la relation de la **Guerre russo-japonaise** rédigée par l'état-major général de l'armée russe ; le second, **les Opérations maritimes de la guerre Russo-Japonaise**, est l'historique officiel publié par l'état-major général de la marine japonaise, et dont nous devons la traduction à un jeune enseigne de vaisseau,

M. H. Rouvier. Le caractère très différent de ces deux relations apparaît de suite. Le génie particulier, si l'on peut dire, des deux nations rivales se reflète presque à chaque page. Aussi présentent-elles autant d'intérêt au point de vue psychologique qu'au point de vue historique. La version de l'E. M. G. russe, rédigée un peu prématurément sans doute, mais avec un luxe d'informations et de références tout à fait remarquable, a le caractère d'une confession publique, où l'on avoue discrètement ses fautes. Il y a certes un grand effort de sincérité dans ce long exposé des erreurs commises par les diplomates et les militaires russes. Si la rédaction, devenue officielle, ne dit pas tout, si elle glisse à dessein sur certains points, si elle omet tout à fait de rappeler certains actes peu honorables, elle n'en reste pas moins précieuse à consulter. Pour qui a été témoin de la politique aussi brutale que borgne, — nous ne disons pas aveugle, avec intention, — poursuivie en Extrême-Orient de 1895 à 1904 par des gens charmants au déduit, mais absolument cosaques, dans la pire acception du mot, pris collectivement, il n'est pas possible d'admettre cette longue confession, sans avoir à formuler quelques réserves. Telle qu'elle est, elle reste cependant très intéressante, dans son effort de sincérité, et on ne doit pas oublier le texte, placé en épigraphe, sous le titre : «... Si j'ai trop écrit ou pas assez, pour l'amour de Dieu rectifiez en lisant et ne me maudissez pas. » Nous ne maudirons pas; rien n'est plus intéressant qu'un homme contrit qui reconnaît ses fautes.

Ce gros volume est une sorte de préface monumentale à l'histoire de cette guerre. Il contient l'exposé de cette longue succession d'événements, qui ont précédé les hostilités, et tout ce qui a trait à la préparation de la guerre. Le grand état-major russe a apporté un soin extrême à donner du relief aux combinaisons successives, présentées par les autorités militaires locales ou imposées par les gros bonnets de Saint-Pétersbourg, pour parer à l'éventualité d'un conflit. Ce souci est visible de ne pas trop paraître avoir marché à l'aveuglette. Il n'a rien manqué, cependant, à la Russie pour l'avertir de l'orage qui se préparait contre elle. Elle a eu à Tokyo, en temps utile, son colonel Stoffel dans la personne de son attaché militaire, le colonel Vogak, qui « faisait de l'armée japonaise et de ses méthodes un compte-rendu le plus enthousiaste ». Les successeurs du colonel Vogak continuèrent longtemps sur le même ton; puis, comme cette note pessimiste déplaisait en haut lieu, il fallut bien modifier son opinion. Le dernier attaché militaire rendait compte que l'armée japonaise « organisée sur des bases complètement étrangères à sa culture nationale et copiées avec cette précision aveugle qu'on remarque d'ailleurs dans toutes les autres branches de la vie japonaise contemporaine, n'est pas du tout une armée vraiment européenne..

Et il ajoutait : « Des dizaines, peut-être des centaines d'années s'écouleront avant qu'elle s'assimile les principes moraux sur lesquels se bâtit l'organisation de toute armée européenne et soit de taille à lutter, d'égale à égale, même avec la puissance européenne la plus faible. » En marge de ce rapport méprisant, le ministre de la Guerre, général Kouropatkine, écrivait : « Lu. Il n'y a plus de trace de la griserie exercée sur nos anciens attachés militaires par l'armée japonaise. La manière de voir est saine. » Ainsi, l'homme croit toujours dans le sens de ses désirs.

La version de l'Etat-Major général de la marine japonaise sur les opérations maritimes de la campagne 1904-05 offre un contraste curieux avec la précédente. Le caractère méticuleux du génie japonais, son extrême application dans le détail s'y révèlent avec une sorte de d'ingénuité. Rédigée après un dépouillement scrupuleux des journaux de bord de tous les navires, si petits qu'ils soient, qui participèrent aux opérations, elle permet de reconstituer avec une précision mathématique, sur la carte, les différents mouvements qu'ils eurent à exécuter. Ce premier volume va jusqu'au lendemain de la bataille du 10 août 1904, qui a prêté à tant de controverses. Il raconte ainsi la plus dure et la plus ingrate des opérations de la flotte japonaise. Cette campagne d'hiver de 1904 devant Port-Arthur est, à coup sûr, si on excepte l'inoubliable blocus de Brest par les escadres anglaises pendant les guerres de la Révolution, la campagne maritime la plus émouvante qu'on ait jamais faite. Les Japonais eurent à subir de rudes épreuves qu'ils réussirent à dissimuler longtemps. Au milieu de ces tribulations, leur force morale, seule, les a soutenus jusqu'au jour de la victoire.

§

Passons aux amusettes. M. Louis Thomas, qui a écrit dans cette revue, si je ne me trompe, un éloge du cynisme, s'est épris du soldat casse-cou, gavroche, gouailleur et impertinent, avec une âme et des muscles d'acier, qui eut nom, dans l'armée française, général marquis de Galliffet. Il lui consacre un gros livre, où il s'est complu, dit-il, à raconter ce Français, « qui le fut de toutes les manières, dont chacune était admirable et charmante ». Ce n'est pas une étude de l'homme, dans l'exercice de sa profession, mais un simple recueil d'anecdotes, une sorte de « drageoir aux épices », — car la plupart de ces anecdotes sont plutôt vives, — destiné à faire revivre en pied ce paradoxal et fringant personnage. L'idée de M. Louis Thomas n'est pas à blâmer, car avec le général de Galliffet a disparu définitivement, je crois, la figure la plus représentative de l'ancien corps d'officiers de notre armée. On pourrait décimer, à l'heure actuelle, notre corps d'officiers sans y rencontrer un demi-Galliffet. Ceux qui

avaient des velléités de le devenir ont eu les ongles rognés de bonne heure, sous une République vertueuse et prévoyante. Presque toutes les anecdotes recueillies par M. Louis Thomas vaudraient d'être contées. Nous n'en rapporterons qu'une qui nous paraît typique, car elle découvre assez bien la véritable physionomie de son héros, avec ses qualités et ses défauts. Le général venait d'accepter le portefeuille de la Guerre dans le ministère Waldeck-Rousseau. Le premier soir qu'il entra au Cercle, au lendemain de cette acceptation, il ne fut pas long à s'apercevoir que ses amis s'écartaient de lui. On lui tournait le dos. « Bien quoi ? dit-il, on me tourne le dos... Je ne sens cependant pas la merde. Je ne sors pas du Conseil des ministres ! » Et toute la galerie de s'esclaffer. La glace était rompue. Si verte, si extraordinaire que soit la boutade, il importe de retenir qu'elle était lancée dans le dos du Conseil des ministres. Je préférerais connaître ce que le général de Galliffet disait, visière levée, dans le visage de ses collègues du ministère, à certaines heures orageuses. Ces derniers, pour faire assaut de politesse avec le marquis, auraient pu lui renvoyer le mot de Flaubert : « Quant à ceux qui me calomnient dans le dos, mon cul les contemple. »

L'incomparable verdeur physique et intellectuelle que le général de Galliffet conserva presque jusqu'à la fin de sa vie contribua, par-dessus tout, à établir sa renommée. Cette verdeur est, en effet, ce qui manque le plus souvent à nos généraux. Par comparaison, le général de Galliffet apparut pendant quelque temps comme l'homme de guerre le plus complet de l'armée française. Mais le général savait mieux que personne ce qui lui faisait défaut pour réaliser cet homme complet. Il semble que le jugement de Gyp sur ce soldat soit le plus exact qu'on ait porté : « Il voit vite, mais court. Sa vision ne va pas au delà de ce qu'il veut, et il ne veut que la chose immédiate. De cette chose, il ne sait apercevoir ni les revers, ni les conséquences. » Ce sont là les traits d'un soldat gâté par la fortune, mais né pour servir en sous-ordre ; ce ne sont point ceux qui distinguent un chef d'armée. Remercions donc le ciel de ce que le général de Galliffet n'ait jamais occupé de poste plus élevé que celui de ministre de la guerre.

§

Dans les **Souvenirs d'enfance et de régiment** du comte de Comminges, il s'agit, si je ne me trompe, du père de l'auteur d'un roman militaire, *Demi-Carrière*, qui fit quelque bruit, et de nombre de pages, d'une allure vive et spirituelle, parues dans cette Revue. Ce comte de Comminges fut un contemporain de Galliffet ; il fut même son camarade au fameux régiment des Guides. Temps de folies et de randonnées joyeuses, qui nous ont valu des jours cuisants. Ce livre de souvenirs, d'une touche discrète, est délicieux à lire.

Un récit simple, sobre **Dans la mêlée**, de M. G. de Doussac, brigadier au 3e cuirassiers, qui prit part aux charges de Reischoffen, puis, à Sedan, à la chevauchée désespérée conduite par le commandant d'Alincourt vers Floing. De tels souvenirs sont précieux à recueillir. Ils aident à préciser certains points de notre histoire militaire, demeurés obscurs.

Deux ouvrages sur la marine, l'un de M. Sauvaire-Jourdan, **la Marine de guerre**, préfacé par l'amiral Fournier, farci d'images, est destiné à nos enfants, en mal d'une carrière. Il répond assez bien à ce but. Le second : **la Marine moderne**, est dû à M. E. Bertin, ancien ingénieur de la marine, qui a eu la bonne fortune d'être l'objet d'attaques violentes de la part de certains marins. Ceux qui sont désireux d'acquérir une intelligence sérieuse des choses de la marine peuvent s'adresser à son livre.

Memento. — A tous les officiers susceptibles d'avoir à faire des observations géodésiques, hydrographiques ou astronomiques, je recommande le traité de MM. Claude et Driencourt : *Description et usage de l'Astrolabe à prisme* (Gauthier-Villars), livre par excellence de la bibliothèque des explorateurs. — *Revue militaire générale* (nov.) : la Doctrine de défense nationale. — La bataille du Cha-Ho. — L'adversaire éventuel. — Etude sur le 18 août 1870. — *Revue d'Histoire* (nov.) : la Campagne de 1908-09 en Chaioux. — Le Recrutement dans les Landes de 1789 à 1798. — Zurich, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (nov.) : les Nouvelles lois d'organisation de la marine italienne. — La carrière de l'officier d'état-major allemand, etc. — *Journal des Sciences militaires* (décembre) : L'Etat-major. — Les manœuvres impériales allemandes de 1910. — L'Aéroplane et la guerre, etc. (Chapelot).

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

L'Afrique occidentale française. — A. Terrier et Ch. Mourey : *L'Expansion française et la formation territoriale de l'A. O. F.*, Paris, Emile Larose. — G. François et Charles Régismanset : *L'A. O. F. à l'exposition de Bruxelles 1910*, Paris, Edition de *la Dépêche coloniale*. — G. Thebault : *Le port de Dakar*, Paris, Editions des *Annales coloniales*. — *La Pacification de la côte d'Ivoire*, Paris, Publications du Comité de l'Afrique française. — Lieutenant-colonel Mangin : *La Force noire*, Paris, Hachette. — Abell Lahille : *Mes impressions sur l'A. O. F.*, Paris, Alcide Picard. — E. F. Gauthier : *La Conquête du Sahara*, Essai de psychologie politique. Paris, Armand Colin. — Memento.

Au cours de l'année qui vient de s'écouler, l'Afrique occidentale française, en particulier, et toutes nos colonies, en général, ont fait l'objet de nombreuses publications techniques. Je néglige à dessein les œuvres littéraires inspirées peu ou prou par les colonies et dont je ne m'occupe pas ici. Devant cette marée montante des ouvrages coloniaux le lecteur consciencieux demeure étonné. Est-ce donc que, dans la vie économique générale de notre pays, les colonies occupent une aussi grande place ? Evidemment non. Ces douzaines et ces dou-

zaines de volumes publiés ne sont lus que par quelques spécialistes et ne touchent point le grand public, beaucoup plus préoccupé du dernier roman de la couturière et des coucheries des cabotines à la mode que du développement des colonies. Pourquoi tant de livres ? C'est que, là aussi, c'est le compte d'auteur ou l'ouvrage subventionné par les budgets coloniaux qui sévit. Je fais cette constatation en passant, je n'en tire aucune conclusion, regrettant seulement qu'à une telle débauche d'ouvrages consacrés aux colonies corresponde une si parfaite indifférence pour les pays et les entreprises qui en constituent l'objet et le prétexte. Quoi qu'il en soit, en 1910, notre Afrique occidentale jouit d'une vogue particulière dans la librairie coloniale. Tout d'abord, voici MM. Auguste Terrier, le distingué secrétaire général du comité d'Afrique française, et Mourey, chef de section à l'Office Colonial, qui, sous ce titre, **l'Expansion française et la formation territoriale de l'A. O. F.**, ont étudié l'œuvre de la troisième République en Afrique occidentale. Dans cet ouvrage, bien écrit, bien documenté et remarquablement composé, les auteurs montrent l'extraordinaire développement de la colonie du Sénégal, petite colonie en 1870 et devenue aujourd'hui le noyau d'un empire africain de 3.913.000.000 kilomètres carrés. De 1870 à 1890, les Français s'établissent au Niger sur la côte occidentale et la déclaration franco-anglaise du 5 août 1890 règle la rivalité anglo-française au Niger. De 1890 à 1895, c'est l'expansion du Soudan français et l'assaut de la boucle du Niger, laquelle est conquise et pacifiée de 1895 à 1900. Puis de 1900 à 1910, les auteurs exposent l'établissement et l'affermissement de l'Afrique occidentale française et ils concluent en proclamant la prospérité de cet ensemble de colonies. « On reste frappé, disent-ils, en parcourant ces quarante an-« nées d'histoire, de la persistance de notre politique et aussi des « enthousiasmes qu'elle a toujours suscités. Si des hésitations, des « faiblesses et même parfois des reculs se sont produits sur un « terrain où la marche était, après tout, presque toujours aventu-« reuse, du moins l'idée principale du mouvement en avant a tou-« jours prédominé et a toujours trouvé des hommes courageux pour « la défendre et pour la faire triompher. Des diverses bases d'action « que nous avions sur la côte, la pénétration s'est faite méthodique-« ment : explorateurs, chefs de colonne, administrateurs, diplomates « ont tous tendu leur effort vers un but commun qui est aujourd'hui « atteint. » L'exposé historique de MM. Terrier et Mourey vient à son heure et il est aussi complet, aussi exact et enthousiaste qu'on le pouvait souhaiter. Cette prospérité de l'Afrique occidentale, MM. Georges François et Charles Régismanset la constatent encore dans leur étude consacrée à la participation de l'**Afrique occidentale française à l'Exposition de Bruxelles 1910.**

Eclairant leur démonstration de graphiques saisissants, ils montrent les échanges de l'Afrique occidentale s'élevant, en 1909, à 228.400.116 francs, marquant ainsi une avance de 35.308.700 francs sur les chiffres de l'année 1908, elle-même en progrès de 15.651,098 francs sur 1907, soit une augmentation, en deux ans, de plus de cinquante millions! Dans cette somme de 228.400.114 francs, les importations figurent pour 118.567.943 francs, et cela, au cours d'une année où l'appoint du matériel de l'administration faisait défaut. Les exportations sont passées de 84.500.000 francs en 1906 à 109 832.000 francs en 1909. La part de la France dans le commerce de l'Afrique occidentale a été en 1909 de 51,4 o/o dans les importations (60.860.000 francs) et de 60 o/o dans les exportations (65.150.000 francs). Le réseau ferré de l'Afrique occidentale s'est considérablement développé, et les résultats aujourd'hui obtenus dépassent les espérances que l'on pouvait concevoir au moment où les emprunts de 65 millions (1903) et de 100 millions (1907) ont consacré le premier, 27 millions et le second 78.500,000 francs aux travaux de voies de pénétration. « Ces résultats nous autorisent, dit le gouverneur « général Ponty, à envisager, dans un avenir prochain, la préparation d'un programme d'accroissement de notre réseau qui permettra l'exploitation de régions déjà riches et destinées à le devenir « plus encore quand elles seront desservies par des communications « sûres et rapides. » Au programme des travaux à exécuter sur les fonds de l'emprunt de 65 millions de 1903 était inscrite, en vue de l'aménagement des ports de la colonie, une somme de 12.600.000 francs. La plus grande partie de cette somme devait être consacrée au port de Dakar, dont les ouvrages devaient occasionner une dépense de 10.000.000, plus un million à prélever sur l'emprunt de 100 millions de 1907. M. Thébault, dans ses études sur **le Port de Dakar**, établit que les travaux sont aujourd'hui fort avancés et les ouvrages en grande partie livrés à l'exploitation. Il en conclut que le moment semble venu d'attirer l'attention des commerçants et armateurs sur les avantages qu'ils peuvent trouver à utiliser les ouvrages récemment créés. Dans l'esprit des hommes d'affaires désireux d'aller s'installer à la côte d'Afrique, une inquiétude pouvait subsister au souvenir des troubles et des insurrections de la Mauritanie et de la côte d'Ivoire. Jusqu'à nouvel ordre, la Mauritanie est calme, et un anonyme, inspiré visiblement de source officielle, nous affirme la **Pacification de la côte d'Ivoire**. De cette étude, il ressort que l'orientation imprimée depuis 1908 au gouvernement de la côte d'Ivoire est conçue d'après un plan bien déterminé dicté par l'expérience du passé et par les possibilités qu'offre ce riche pays. Ouvrir la forêt et y faire régner la paix était indispensable. Il fallait agir énergiquement.

Le mauvais sort a, un moment, voulu qu'on ne l'ait pas compris parce qu'on ignorait les motifs de ce déploiement d'énergie. L'opinion, assez mal renseignée, d'ordinaire, sur les choses coloniales et qui situe même assez difficilement certaines de nos possessions, est trop accoutumée à s'entendre dire que tout va pour le mieux dans toutes les colonies les plus belles entre toutes puisqu'elles ont le rare bonheur de vivre et de se développer sous la protection du drapeau français, sous la sauvegarde de nos grands principes. On s'imagine mal que quelques parties de notre domaine colonial exigent encore un effort militaire dont on n'est pas le moins du monde surpris s'il se produit, — ce qui est assez fréquent, — dans des possessions anglaises ou allemandes.

Donc, *la paix française* règne en Afrique occidentale et le lieutenant-colonel Mangin, avec la conviction d'un apôtre, expose l'aide puissante que la France peut trouver dans l'utilisation de **la Force noire**. Il s'agit d'employer hors des colonies d'où elles sont originaires nos troupes ouest-africaines et l'on se rappelle la collaboration remarquable prêtée au corps d'occupation de la Chaouïa par deux bataillons de tirailleurs sénégalais. Le colonel Mangin part de ce fait avéré : la décadence de la natalité française. Nos effectifs armés entre 1900 et 1910 ont passé de 531.273 à 508.949 hommes, chiffres empruntés à un rapport de M. Messimy, député, sur les cadres de l'infanterie. L'effectif des appelés, si les mêmes conditions se prolongent, tombera en 1928 à 371.000 hommes, au lieu de 457.000 en 1907, soit une diminution de 86.000 hommes dont 24.000 par suite de la diminution du service militaire et 61.000 par suite de l'abaissement de la natalité : d'où la nécessité de recourir aux effectifs indigènes. La valeur militaire des soldats noirs n'est pas contestée. Le colonel Mangin passe en revue leurs exploits depuis les *mazayou* des Pharaons jusqu'aux *turcos* de 1870. Il rappelle que Victor Hugues, commissaire de la Convention, obtint des succès militaires sur les Anglais aux Antilles avec une armée aux trois quarts composée de nègres, qu'au Mexique un bataillon de Soudanais, prêté par le khédive, renforça nos troupes décimées par les « terres chaudes », que dans la guerre turco-russe de 1877 deux régiments de soudanais firent merveille au col de la Chipka. Or, nos Sénégalais possèdent d'admirables aptitudes militaires : leur histoire, c'est l'histoire même de nos conquêtes coloniales en Afrique et ils s'y illustrèrent. Notre Afrique occidentale est assez peuplée, pense le colonel Mangin, pour nous donner 7.500 hommes par an sans que ce service accapare les bras nécessaires à l'exploitation économique du pays. On pourrait donc constituer aisément un corps de 20.000 tirailleurs, dont moitié, soit 4 régiments à 3 compagnies de 800 hommes, tiendraient garnison dans notre Afrique septentrionale. Le colonel Mangin conclut : « La création de l'armée noire démontrera l'unité du domaine natio-

« nal ; tous les Français comprendront que la France ne s'arrête ni « à la Méditerranée ni au Sahara : qu'elle s'étend jusqu'au Congo; « qu'elle constitue un Empire plus vaste que l'Europe, et qui, dans « un demi-siècle, aura 100 millions d'habitants nègres. Ces peuples « valent, par le nombre et par l'élite beaucoup plus que par la « moyenne.» Tous les auteurs, dans les œuvres que je viens de citer, donnent en somme, en ce qui concerne l'Afrique occidentale, une note optimiste. Mais voici venir Cassandre avec les traits de M. Abel Lahille qui, sous couleur de conter ses **Impressions sur l'Afrique occidentale française**, et qui, en se demandant « si s'ef- « forcer de mettre au service de son pays la vérité et la science, ce « n'est pas faire acte du plus pur et du plus loyal patriotisme », éreinte cordialement notre empire africain, ou plutôt une de ses principales parties constitutives, le Soudan. M. Lahille n'aime pas Dakar, « médiocre broderie appliquée sur une étoffe exécrable ». Il s'étend avec complaisance sur les nombreuses maladies qui, au Soudan, guettent l'Européen et assaillent l'indigène, depuis le paludisme jusqu'à la syphilis. Il constate que les voyages de Kayes au Niger s'effectuent au milieu d'une absence totale de confortable et de bien-être. Etudiant les richesses matérielles du Soudan, il rappelle cette opinion de Georges Deherme :

Les vraies richesses de nos colonies africaines, on ne le dira jamais assez, sont bien plus chez l'homme que dans le sol. Le sol africain est pauvre, il ne rendra que ce que le travail y mettra. Et, pour qu'il y ait des travailleurs, pour que la population croisse, il faut qu'elle trouve à se nourrir.

Après avoir noté qu'agriculture et commerce sont gênés dans leur développement par les sauterelles, les crues du fleuve et les épidémies de fièvre jaune, il conclut :

Quant aux colons établis au Soudan, leur nombre se réduit au chiffre le plus simple en arithmétique : un seul Français dirige une exploitation agricole !

M. Lahille essaie une psychologie du Soudanais. A son avis, «l'indigène n'est pas méchant ». Sa conclusion, c'est que le Soudan n'est pas un Eldorado.

Sécheresse pendant sept mois de l'année, soleil accablant en toute saison, stérilité du sol inhérente à la constitution chimique et physique de celui-ci, population clairsemée et indolente, morbidité et mortalité considérables des indigènes et des Européens, richesses naturelles du sol à peu près nulles, telles sont les caractéristiques de cette dépendance économique de la France qu'on appelle le Soudan.

M. Lahille termine son ouvrage passionné et intéressant, d'ailleurs, par une charge à fond contre la création proposée par le colonel

Mangin de « troupes noires » et il clot son réquisitoire contre ce pauvre Soudan par cette prophétie :

Vous verrez que lorsqu'on aura fait accepter par la France l'envoi en Algérie de plusieurs milliers de soldats noirs, on reparlera du Transsaharien...

Et pourquoi pas ? s'écrie alors M. F.-F. Gautier qui, sous ce titre : **la Conquête du Sahara**, et avec ce sous-titre : *Essai de psychologie politique*, expose historiquement comment nous avons progressivement pris possession du Sahara. Il se demande ensuite quels ont été et quels peuvent être les résultats de la conquête et il conclut que la construction du chemin de fer transsharien est la conséquence inévitable des événements.

L'Algérie, dit-il, pousse lentement vers le sud ses chemins de fer et ses lignes télégraphiques ; l'Afrique occidentale a débordé sur la Mauritanie. Ces deux gouvernements généraux ont pris contact, avec une mauvaise grâce bien naturelle entre administrations distinctes : on a dû se délimiter. Il s'est créé un service postal direct entre l'Algérie et le Niger passant par le Hoggar. Des officiers soudanais rejoignent leurs postes ou retournent en France par Alger. La force des choses, comme d'habitude inaperçue et irrésistible, entraîne l'une vers l'autre les deux moitiés de l'Empire. Un jour prochain on s'apercevra sans doute que le chemin de fer est à l'ordinaire la solution meilleur marché ; en attendant, il serait peut-être temps de l'envisager consciemment comme autre chose qu'une absurdité.

Ainsi le débat qui s'est ouvert lorsque l'homme d'Etat anglais parla dédaigneusement des terres légères du Sahara abandonnées au coq gaulois par la généreuse Angleterre n'est pas prêt d'être clos. M. Lahille est peut-être trop pessimiste, mais toute cette littérature optimiste sur l'Afrique occidentale n'est-elle pas un peu trop « officielle » ou « officieuse » ? Les correctifs même exagérés apportés par un indépendant ne sont pas méprisables. Ils nous rappellent certaines réalités, et ce, de manière moins brutale et moins cruelle que le désastre de Massalit — mais, peut-être, tout aussi suffisamment.

Memento. — M. Jules Saurin a consacré un ouvrage tout à fait remarquable à la question du *Peuplement français en Tunisie*. Il rappelle que la population européenne de la Tunisie, qui s'élève à 155.000 âmes, comprend 35.000 Français, soit 120.000 étrangers, dont 105.000 Italiens, et il souhaite que soient prises toutes les mesures propres à empêcher que la Tunisie devienne un jour « une pomme de discorde entre les deux sœurs latines ».

— MM. Tilho et Landeroin publient un *Dictionnaire haoussa*, une *grammaire* et des *contes haoussa* : ceux ci sont délicieux, d'un réalisme et d'une saveur qui rappellent nos meilleurs conteurs du XVIe siècle. En les recueillant les deux distingués officiers ont bien mérité du folklore africain.

— M. Henri Mager raconte *Quelques souvenirs : vingt-cinq années de politique coloniale*.

L'Atlas Henri Mager, comme c'est vieux déjà !

— M. Elso Dusseljé consacre une étude documentée aux *Tégués de l'alima ;* M. Gustave Martin et Dringenbach s'occupent des *Troubles psychiques dans la maladie du sommeil ;* M. de la Vaissière, à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles, a rédigé une notice fort bien faite, pratique et vivante sur *la Martinique en 1910.* Enfin, de M. de Almada Negreiros, j'ai reçu un nouvel ouvrage sur les colonies portugaises, intitulé : *les Organisateurs politiques indigènes.* « L'art d'administrer des peuples nouveaux « dès le début des découvertes y est traité consciencieusement, déclare « l'auteur, et dans un style qui rend la lecture attachante même aux pro- « fanes de la colonisation. » C'est vrai.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue, La Nouvelle Revue, Le Correspondant : articles sur Tolstoï, par MM. Nicolas Ségur, H. Chervet et E. Tavernier. — *L'Amitié de France :* l' « Ode à la Seine », de M. André Mary. — *Les Facettes :* trois poèmes de MM. M.-L. Martin, E. Vérane et H. Savigny. — Memento.

La presse quotidienne ayant livré Tolstoï aux « spécialistes » de la littérature russe, le grand homme s'en est allé dans une symphonie d'articles assez bien faits. Les revues, maintenant, saluent son exode et jugent son œuvre.

Voici, dans **la Revue** (1er décembre), l'avant-propos d'une étude de M. Nicolas Ségur :

C'est une fin digne de sa vie, une belle mort. Cet homme qui, dans un effort suprême, brise les derniers liens de la famille, de la patrie, de l'existence sociale et va se recueillir dans la solitude, attendant l'appel suprême de la mort, nous frappe par sa désordonnée mais surhumaine grandeur. Nous nous souvenons involontairement de Dante Alighieri, cet autre génie farouche qui, selon une légende, est allé frapper, lui aussi, un jour, à la porte d'un couvent pour y chercher la paix de l'âme.

Par sa belle fuite, le prophète de Iasnaïa Poliana a montré quel abîme le séparait de ses contemporains. Il n'y avait rien de commun, en effet, entre l'assourdissant bruit de la vie séculière et les méditations douloureuses de cet homme qui cherchait le sens et les fins de l'existence.

Il disait dernièrement encore dans ses *Pages ultimes :* « Arrêtons-nous au milieu de nos occupations et de chacun de nos plaisirs, et demandons-nous : Faisons-nous tout ce que nous devons, ou bien dépensons-nous inutilement cette vie qu'il nous est donné de passer entre deux étreintes de néant? »

Et de sentir autour de lui les vanités du prix Nobel, les soucis d'argent, le son vil des pièces d'or que les éditeurs remuaient et laissaient tinter pour l'attirer, le coup de sonnette des reporters, la traîtrise sournoise des cinématographes qui le guettaient à la porte, les lettres des quêteurs qui le priaient de lancer un nouveau porte-plume ou une nouvelle poudre dentifrice, il a frémi de terreur et de dégoût jusqu'au fond de l'âme. Comme cet ascète byzantin du ve siècle qui s'écartait des hommes et s'enfonçait de

plus en plus dans le désert pour se trouver seul avec son âme, Tolstoï s'enfuit loin, s'évada du siècle, voulant enfin vivre la vraie vie, celle qui le rapprocherait du silence et de la prière.

C'est très intelligemment que M. Nicolas Ségur rapproche de Tolstoï, Ibsen et Ruskin. Il eût pu ajouter à cette triade le nom de Victor Hugo, afin qu'un Français eût sa place parmi les écrivains universels du dernier siècle aux doigts desquels la plume fut une force immense. On n'a pas dit (sauf erreur de notre part) que *les Misérables*, par exemple, sont d'un précurseur direct des plus belles œuvres de Léon Tolstoï.

M. Nicolas Ségur, après avoir défini « l'art puissant » de Tolstoï, analyse en ces termes son évolution finale :

Il avait, d'abord, perdu la foi, il avait été influencé par le scepticisme moderne, il s'était rassasié de cette méditation du néant qui est propre aux esprits du nord.

Puis, un jour, la lumière descendit en lui et l'inonda. Comme Pierre Bezouchof, qui, au moment du suprême désespoir, de la grande lassitude, rencontre le paysan Platon Karataief, comme Levine qui découvre le sens de la vie au contact du moujik Fédor, comme Nekloudof, de *Résurrection*, Tolstoï aussi a trouvé sa route de Damas, sous l'influence d'un esprit simple, sous la direction spirituelle du paysan Kutaïef.

Depuis lors, ce nihiliste, ce pessimiste, qui croyait que la vie est un mal et qui songeait de l'abréger par le suicide, trouva une réponse à cette angoissante demande : « Pourquoi je vis ? », à ce problème de l'existence devant lequel la science et l'art restent muets.

En regardant les simples, « il a compris, dit-il, qu'il fallait rentrer dans la foi simple. »

Il était sûr, enfin, d'avoir trouvé le sens vrai de l'Evangile, d'avoir réussi à renouer la tradition des premiers chrétiens.

Maintenant, nous devons avouer que cette religion que Tolstoï a formulée et répétée dans plusieurs de ses ouvrages se résume en quelques préceptes très simples, mais dont l'application détruirait tout l'édifice social.

Considérer que le paradis est sur cette terre, que nous sommes tous des fraternelles étincelles de la vie universelle, que l'intelligence est un mal, que tout est dans la pureté du cœur et la simplicité de l'esprit — telles sont, en un trop rapide résumé, les principales idées de Tolstoï.

Comme les millénaires, comme Joachim de Flore, comme les rêveurs du moyen âge, et les modernes sectaires mystiques que l'on rencontre en Italie et en Russie, Tosltoï a été vite emporté par les douces aberrations du fanatisme. Il n'a pu se rappeler quel esprit de conciliation et de tolérance exigent les durables édifices humains. Presque tout de suite, en cherchant les extrêmes conséquences de ses principes, il a abouti à cette fureur d'ascétisme, à cette sorte d'hypertrophie du sentiment religieux, qui finit par devenir incompatible avec la vie et par se montrer hostile à toute joie humaine.

Et Tolstoï a nié tour à tour l'idée de la patrie, en tant qu'hostile à la fraternité humaine, et les principes de l'éducation, qu'il considérait comme

une vaine servitude et comme une adultération de l'innocence primitive. De même, il a méprisé le progrès, il a condamné la science, il a renié l'art, il a diminué et presque étouffé l'amour.

Comme Savonarole, il était prêt, lui aussi, à faire brûler, sur le bûcher des vanités, toutes les choses douces, éphémères et imparfaites qui constituent la civilisation.

M. Henri Chervet, dans **la Nouvelle Revue** (1er décembre), reconnaît de bonne grâce que sa « brève étude » sur Tolstoï ne prétend aucunement à ce qu'il nomme de « la critique de haut vol ». Il emprunte à celle-ci une phrase éprouvée par un fréquent usage : « La clarté française vacille dans les brumes du Nord. » Mais il isole, sans autrement le définir, le « virus tolstoïen », et ceci a tout l'air d'une découverte.

L'influence de Tolstoï a, chez nous, été profonde. Peut-être ne sera-t-elle pas durable. J'incline à croire qu'elle n'a point été bonne — et cela pour les raisons ethniques énoncées plus haut. Cependant elle fut — nous étant moins étrangère — moins nocive que celle d'un Ibsen ou d'un Bjœrnstjerne Bjœrnson. Cette invasion nordique, qui épouvantait, voici déjà quelques années, M. Jules Lemaître, semble s'être arrêtée, brisée sur les défenses de raison et de clarté que lui oppose le génie de notre race. Nous connûmes, il est vrai, les esthètes ibséniens et tolstoïsants ; mais ils n'ont point tardé à ne plus faire prime dans les lettres. Les jeunes générations, se dérobant à la suggestion, ont irrévérencieusement parlé d'ennui. Et il faut bien avouer que l'argument décisif était prononcé. Le tolstoïsme n'est plus une mode en France ; on prétend même qu'il cessait de se porter, tout récemment, en Russie. Seuls, quelques esprits, épris de mysticisme et dont la sincérité ne saurait être mise en doute, ont conservé pour l'apôtre une vraie dévotion.

L'article de M. Eugène Tavernier (**le Correspondant**, 25 novembre) vise plus loin que la précédente et ne manque pas le but.

L'illusion nourrie par l'effort a toutes les chances de se transformer en idée fixe ou plutôt en passion dominante, quand elle se développe dans une nature ardente. Alors, l'inconséquence devient habituelle et met en lumière la disproportion des désirs et des ressources, le contraste de la fécondité et de l'impuissance, la spontanéité générale et l'acharnement douloureux, bref un lamentable désordre.

Peu d'écrivains en auront donné, comme Léon Tolstoï, le spectacle continu et saisissant.

Doué de talents littéraires pleins de richesse, de souplesse, de vigueur et d'ingéniosité ; favorisé d'un instinct merveilleux pour observer les physionomies et les âmes et pour en retracer les caractères ainsi que les mouvements ; maître dans l'art de peindre avec une plume, il s'est, un beau jour, imaginé de bafouer cet art et d'enseigner des choses qu'il ne connaissait pas, étant d'ailleurs peu propre à les approfondir et adoptant pour seule règle sa fantaisie. Voilà, soudain, le magnifique romancier institué par lui-même professeur, prêcheur, pontife, philosophe, théologien, exégète, sociologue, anarchiste, prophète, tout : même laboureur et cordonnier ; dédaigneux des

livres qui conserveront sa gloire; extrêmement fier des bottes fabriquées de ses mains et qui prennent l'eau. Ce n'est pas assez dire, puisqu'il se croit finalement, sinon le Christ, du moins un Christ.

L'attrait et la griserie de l'orgueil ne suffiraient pas pour expliquer de tels égarements. Il faut se rappeler l'espèce de logique à rebours que la psychologie discerne dans les troubles intellectuels, car la puérilité où retombe le génie qui chavire n'est pas la puérilité pure et simple. On y retrouve non seulement les tendances qui ont amené la rupture de l'équilibre, mais aussi les indices du besoin non satisfait qui a rendu cette rupture inévitable.

Pour M. Eugène Tavernier, — et très justement, il semble, — il y a, à la base intellectuelle de Tolstoï, une ignorance totale. Et le critique peut émettre cette hypothèse. « Peut-être était-il incapable d'apprendre, » à quoi il oppose « le mouvement d'un instinct » qui a permis au romancier de construire ses personnages les plus humains.

De bonne heure, son étonnante faculté d'analyse psychologique l'envahit jusqu'à l'obséder. Très vite, il contracte l'habitude d'examiner le caractère et le jeu des physionomies, de sonder les âmes, de prendre le vice sur le fait, de se représenter et de montrer la conscience en action. Très vite, il témoigne pour les détails ce penchant et cette aptitude extraordinaires qui lui permettront assurément de se croire psychologue, mais dans le sens restreint du mot; car, s'il gardera toujours une rapidité et une précision incomparables pour apercevoir et pour noter le trait dominant d'un objet ou d'une personne et surtout les contrastes de parole et de pensée, il échouera d'ordinaire dans la généralisation et il fera même, comme à plaisir, de réelles culbutes. Un point, un fait, une multitude de points et de faits particuliers, c'est là que triomphe son génie analytique et descriptif.

Double en ses effets, ce génie est double encore dans son application. Il peint et il anime aussi bien qu'il pénètre et qu'il traduit. Avec la même sûreté, il s'empare du corps et de l'âme. Huit ou dix lignes, ou moins parfois, et l'individu surgit, caractérisé, saillant, vivant, campé, pour toujours reconnaissable. L'instinct de Tolstoï à mettre en relief la particularité physique ou morale de ses types a une abondance inépuisable et une aisance presque infaillible. Wagner, dans certains de ses opéras, a voulu fusionner la musique et le drame au point qu'un accord, une phrase ou la moitié d'une phrase, trois ou quatre notes, jaillissant de l'orchestre, fussent, en quelque sorte, identifiés avec chacun des héros. Dans les romans de Tolstoï, le détail qui, dès le début, a marqué, spécialisé, particularisé un personnage, est assez souvent reproduit de manière que l'aspect physique et la nature morale de celui-ci soient inséparables de son nom. Nous nous souvenons toujours que ce nom désigne quelqu'un qui est vieux ou jeune, beau ou laid, élégant ou godiche, loyal, bon, hypocrite, généreux, avide. Le regard, le geste, l'expression, l'attitude, le tic sont des points de repère qui viennent s'offrir à notre mémoire. Evidemment, il y a là du procédé et de l'artifice, mais l'artifice et le procédé sont employés avec une telle justesse qu'ils ne font que compléter la mise en scène, activer la marche du récit ou de l'épisode, soutenir et guider l'attention, faciliter la jouissance.

« Génie dévoyé, ravagé par l'orgueil. » Telle est la conclusion de M. Eugène Tavernier.

Dans les jeunes revues, il n'est pas question de Tolstoï. C'est peut-être une indication que les jeunes hommes de plume d'aujourd'hui, ceux qui n'ont pas atteint la trentaine, — ne connaissent que par ouï-dire l'œuvre de ce grand écrivain ?

§

L'Amitié de France (novembre 1910 à janvier 1911) publie une *Ode à la Seine*, de M. André Mary, qui est un poème d'une belle inspiration :

. . . . . .

Je ne chante non plus ces fleuves qui s'en vont,
Orgueil des Amériques,
Sans formes et sans bords, vers l'Océan sans fond,
Sous des cieux chimériques ;

Mais je veux honorer le beau fleuve gaulois,
La douce et claire Seine,
Qui seule sait parler à mon cœur d'une voix
Divinement humaine ;

Que ce soit au printemps, aux portes de Paris,
Où la Marne tardive
Te rejoint au milieu des cents vergers fleuris
Qui parfument ta rive ;

Que ce soit sur ces quais vénérés où je peux
Quand le soir me délivre,
Flâner loin des tracas, près des palais pompeux,
Le front sur quelque livre ;

Ou monté sur le pont de tes légers bateaux,
Quand l'air se rassérène
Et qu'il fait bon de loin contempler les coteaux,
De Sèvre et de Suresne ;

Ou bien encor dans la cité du vieux Rollon,
Du haut de la falaise
D'où l'on vit les Vikings pousser sous l'aquilon
Leurs barques de mélèze ;

Je te retrouve, ô Seine, et chacun de tes flot
Me reflète un visage
Cher à mon cœur, me peint la prairie et le clo
Et m'apporte un message ;

Et j'admire comment, fille du chevrier
Et de la bûcheronne,
Tu sus au blanc trône unir le vert laur
Pour former ta couronne.

. . . . . .

Quand il a chanté le fleuve traversant les terres champêtres, la Seine « mignarde » si connue des Parisiens, M. André Mary la montre, prisonnière de la cité, et il lui adresse cette « prière idolâtre » :

« Semblable à ce ruisseau, je vais à toi, Paris,
« O Princesse hautaine,
« Je t'apporte mon cœur ingénument épris
« Pur comme une fontaine.

« Ne me rebute point, Paris, mais, s'il te plaît,
« Baigne-moi de ton ombre,
« Mêle à mon jeune feu quelque sombre reflet,
« O ville aux toits sans nombre ! »

Et maintenant je dis : lorsque colonne et tour,
O Louvre, ô Notre-Dame,
Auront profondément imprimé tour à tour
Leur image en mon âme,

Et que mon cœur fera dans l'ardeur de ses bonds
Cette belle musique
Que fait l'onde brisée aux piles de tes ponts,
O fleuve magnifique !

Je te suivrai joyeux, comme toi fier et fort
Jusqu'au bout de ta course,
Jusque dans l'océan ténébreux de la mort
Et fidèle à ma source.

Evidemment, l'art suprême de Jean Méoras n'est pas étranger à la culture de M. André Mary. Son *Ode* n'en demeure pas moins une très noble pièce, la preuve d'un véritable talent.

§

es Facettes, tel est le titre joli d'un « cahier trimestriel de poésie » paru à Toulon pour la première fois en octobre, sous la direction de M. Léon Vérane, avec pour collaborateurs MM. M.-L. Martin, E. Dalichoux, A. Verdier, G. Sylner, L. Wistorky, H. Savigny.

Voici un gentil poème que M. Marius-Louis Martin dédie au poète Stuart Merrill :

LA PRINCESSE

La petite princesse, assise à l'escabeau,
enserre des tiges de roses dans ses bagues
et, des grêles bouquets, fait en riant s'égoutter
de la rosée sur son lévrier allongé.

Le vol de papillons qui dansait sur les fleurs
effleure la clarté bouclée de ses cheveux,
des cerises rosées pendent à ses oreilles,
où des grains de corail posent des coccinelles,

et, dans l'herbe,
ses mules de soie sont des souris blanches.

La petite princesse approche de sa bouche
ses roses rouges,
le ciel clair est délicieux à ses côtés,
et, tombée
dans la touffe éclose et douce des giroflées,
luit la grenouille en or de sa bourse gonflée.

La pièce qui suit est le fait de M. Léon Vérane, qui la dédie à M. Henri de Régnier, et paraît s'être souvenu, en la composant, des « Chansons de pauvre homme », de Maurice Maeterlinck :

Dans les trois tours de leur destin
Les trois princesses sont captives.

Celle qui sera reine, en la haute tour d'or,
Le soir, file en chantant des laines écarlates.
Celle qui sera nonne, en la tour d'argent clair,
File, candidement, des laines d'aube tendre.
Et dans la tour de fer, celle qui doit souffrir,
D'un geste indifférent, file le chanvre rude.

Mais des trois tours de leur destin,
Elles s'ignorent, les captives !

Dans la pièce ci-dessous de M. Henri Savigny, vous reconnaîtrez un arrière-petit-fils d'Aloysius Bertrand, ce ciseleur, ou un admirateur attentif des tableautins littéraires si heureusement parachevés par M. Tristan Klingsor :

HIVER

La neige a couronné de blancheur le château,
La glace claire bave aux gueules de ses guivres,
Sans redouter l'autan que les frimas délivrent
A l'entour du donjon, plane un vol de corbeaux.

La salle est vaste : un jour gris tombe des carreaux
Que la nuit a voilés de fins rideaux de givre.
Dans l'âtre, un feu puissant tord ses membres en cuivre
Et jette sur le sol des lueurs de flambeaux.

Sans cesse résonnant entre les meneaux grêles,
Le cristal que le vent ébranle de ses ailes,
Bourdonne, les créneaux sifflent, geignent les tours,

A l'épaule du vent roulant sa clameur noire,
Mais rien ne peut tirer du charme de velours
L'enchanteur endormi dans son fauteuil d'ivoire.

C'est déjà une bonne indication que de savoir choisir ses maîtres, quand on débute. Nous avons cité les trois poèmes qu'on vient de

lire, parce qu'ils sont caractéristiques de trois tendances actuelles de la sensibilité des jeunes hommes qui se préparent aux Lettres.

Memento. — *La Grande Revue* (25 novembre). — « Montalembert libéral et l'interdiction de son centenaire », par M. P.-H. Loyson.

La Revue de Paris (1er décembre). — Les deux premiers actes de la « Francesca da Rimini », de M. G. d'Annunzio. — « La Vie de Flora Tristan », par M. J.-L. Puech.

Les Marges (novembre). — Un remarquable article de M. Jean Viollis sur « Alfred Capus, romancier. » — 3 petits poèmes de M. T. Klingsor.

La Nouvelle Revue Française (1er décembre) donne le 1er acte admirable d'une nouvelle pièce de M. Paul C., « l'Otage ». — « Heures du soir » par M. E. Verhaeren. De nouvelles lettres de Ch.-Louis Philippe.

Revue du Temps présent (3 décembre). — « Malebranche et le marquis d'Allemans », par M. T. de Visan.

Le Spectateur (décembre). — « Remarque sur la logique des jugements de valeur », par M. F. d'Hautefeuille.

L'Ile sonnante (décembre). — Vers de MM. F. Divoire, D. Thaly, A.-R. Schneeberger, etc.

La Phalange (20 novembre) commence un roman nouveau de M. J.-A. Nau : *Cristòbal le Poète*. — Y lire « les Revenants », un des plus beaux poèmes qu'ait écrits M. Stuart Merrill.

Revue bleue (26 novembre). — « La Pucelle et le Diable », étude de M. Péladan sur le procès de Jeanne d'Arc.

Revue critique des idées (25 novembre). — M. André du Fresnois donne sur l'œuvre de Mme Judith Gautier un article digne en tous points de cette grande femme de lettres.

Le Feu (décembre). — Curieux essai de M. G. Pierredon sur « Sacha Guitry ».

Les Marches de l'Est (15 novembre). — « Une Bruges-la-Morte en France : Bergues », par M. E. Pilon.

Revue hebdomadaire (3 décembre). — « La brebis égarée », une œuvre dramatique en prose de M. F. Jammes.

L'Heure qui sonne (décembre) a ouvert et fermé une enquête sur la critique de M. J. Ernest-Charles.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Question du Masque de fer (*l'Eclair*, 15 décembre). — Lacaussade et Leconte de Lisle (*la Dépêche*, 8 décembre). — La Mort de Renée Vivien (*l'Intermédiaire*, 10 décembre).

La question du Masque de fer est-elle définitivement résolue ? M. G. Montorgueil nous l'affirme dans l'**Eclair**, et ce serait vrai s'il ne s'agissait que d'identifier un certain prisonnier masqué que l'on suit de Pignerol à Exiles, aux îles Sainte-Marguerite, enfin à la Bastille, où il mourut. Les documents, que M. Montorgueil groupe plus intelligemment que de précédents historiens et qu'il dégage de commentaires oiseux, sont formels. C'est le sieur Matthioli. Mais

d'autre part, rien n'a jamais prouvé que Matthioli fût le Masque de fer, par la très bonne raison que la légende du masque de fer est fort antérieure à l'époque de cette anecdote historique. Elle semble remonter aux temps de la Chevalerie : les heaumes, les bassinets, les salades furent les premiers masques de fer. On la retrouve d'ailleurs dans beaucoup de pays d'Europe : en Espagne, en Suède, en Turquie. Quant à Matthioli, où les historiens veulent à toute force voir le masque de fer par excellence, il n'a rien à faire dans cette légende, qui se mourait et que Voltaire, quelques années plus tard, devait faire revivre.

Voici l'histoire de Matthioli :

Le duc de Mantoue était prêt à céder son duché à Louis XIV. Matthioli, ministre du duc, avait feint d'entrer dans les vues du roi; en sous-main, il faisait changer de sentiment à son maître et l'engageait dans une alliance avec les autres princes de l'Italie, qui devaient s'opposer aux desseins de la France.

Louis XIV fut instruit de sa duplicité, et, dans l'espoir de reprendre les papiers que Matthioli avait en sa possession, et de tenir les fils du complot, il le fit enlever et jeter à Pignerol. Du jour où eut lieu cet enlèvement, qui devait rester un impénétrable secret d'Etat, Matthioli disparut pour ne reparaître jamais.

A Pignerol et à Exiles, Matthioli est surveillé très particulièrement, ainsi qu'un second prisonnier soumis aux mêmes rigueurs. J'omets ces premiers documents.

M. de Saint-Mars écrit d'Exiles à M. de Louvois, le 11 mars 1682, les précautions qu'il a prises à l'endroit de ses deux prisonniers :

Pour le dedans de la tour, je l'ai fait séparer d'une manière où le prêtre qui leur dit la messe ne les peut voir, à cause d'un tambour que j'ai fait faire, qui couvre leurs doubles portes. Les domestiques qui leur portent à manger mettent ce qui fait de besoin aux prisonniers sur une table qui est là, et mon lieutenant le prend et le porte. Personne ne leur parle que moi, mon officier, M. Vigneron (le confesseur) et un médecin.

En 1687, M. de Saint-Mars est nommé gouverneur des îles Sainte-Marguerite. Il informe le ministre de la façon dont il y conduira « *son* » prisonnier — il n'en a plus qu'un :

Si je le mène aux îles, je crois que la plus sûre voiture serait une chaise, couverte de toile cirée, de manière qu'il aurait assez d'air sans que personne pût le voir ni lui parler pendant la route, pas même mes soldats que je choisirai pour être proche de la chaise, qui serait moins embarrassante qu'une litière, qui peut souvent se rompre.

Nous ne trouvons plus traces désormais « du prisonnier » que dans le journal de Dujonca, lieutenant du roi à la Bastille :

Jeudi 18 septembre 1698, à trois heures après-midi, M. de Saint-Mars, gouverneur de la Bastille, est arrivé, pour sa première entrée, venant des îles Saint-Marguerite et de Saint-Honorat, ayant amené avec lui, dans sa diligence, un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, dont le nom ne se dit pas, lequel on fait tenir toujours masqué.

Le journal de Dujonca annonce la mort du prisonnier en ces termes ;

Du lundi 19 novembre 1703, le prisonnier inconnu, toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars avait amené avec lui, venant des îles Saint-Marguerite, et qu'il gardait depuis longtemps, s'étant trouvé hier un peu plus mal, en sortant de la messe, est mort aujourd'hui sur les dix heures du soir.

La feuille de Chevalier, major de la Bastille, porte, d'autre part, cette mention où le nom de Matthioli revient, mais écorché :

Mort le 19 novembre 1703, âgé de quarante-cinq ans ou environ, enterré à Saint-Paul, le lendemain à quatre heures de l'après-midi, sous le nom de Marchiali, en présence de M. de Rosages, major du château, et de M. Reilh, chirurgien-major de la Bastille, qui ont signé sur les registres extraits mortuaires de Saint-Paul. Son enterrement a coûté quarante livres.

Elucidée la question Matthioli, la légende du Masque de fer, qui n'a pour ainsi dire pas été abordée, reste entière. D'ailleurs il n'y eut pas qu'un seul prisonnier du genre de Matthioli. On vient de voir qu'il avait un compagnon. Combien d'autres Matthioli la Bastille n'a-t-elle pas vus? Raison historique pour laquelle il ne peut pas être *le* Masque de fer.

§

Autre légende plus bénigne, celle de la participation de Leconte de Lisle aux farces qui empoisonnèrent la vie de Lacaussade. Je laisse la parole au chroniqueur de **la Dépêche**, « Frelon », qui y rédige de très curieuses *Coulisses de la politique :*

L'administration du Sénat a eu ses poètes tout comme celle de la Chambre. On y a vu en même temps Leconte de Lisle, l'auteur des *Poèmes barbares*, des *Poèmes antiques*, des *Erynnies ;* Albert Mérat, un des premiers parnassiens, auteur des *Chimères*, et Lacaussade, l'ami fidèle de Mme Desbordes-Valmore et le défenseur de sa mémoire.

Mérat appartenait au service des Archives.

Leconte de Lisle était bibliothécaire et Lacaussade sous-bibliothécaire.

Ces deux poètes, l'un impassible et majestueux, l'autre attendri, étaient tous deux natifs de l'île Bourbon.

Quelle vieille haine coloniale les séparait? On ne l'a jamais su ; mais ce qui est certain, c'est que Leconte de Lisle détestait Lacaussade.

Forcé de vivre à peu près dans son voisinage, logés qu'ils étaient tous deux dans les dépendances du Palais de Luxembourg, et se retrouvant chaque jour auprès des vitrines de la bibliothèque, Leconte de Lisle imagina d'empoisonner la vie de son modeste émule en lui faisant des farces.

Leconte de Lisle, écrivain illustre, membre de l'Académie française, ne pouvait pas rester plus d'un mois sans aller commander, dans trois ou quatre établissements de bains, trois ou quatre bains de barèges, qu'il envoyait à la même heure à Lacaussade. Ou bien il faisait arriver chez celui-ci, de chez plusieurs restaurateurs, des dîners pour une douzaine de convives.

L'effet de ces fumisteries de collégien réjouissait énormément le poète à la sculpturale face rasée, ornée d'un immuable binocle. Mais il trouva mieux.

Chaque fois qu'il se produisait un événement littéraire, les journaux pu-

bliaient une lettre signée Lacaussade, contenant des réflexions plus ou moins saugrenues. Cette lettre était l'œuvre de Leconte de Lisle.

Lacaussade protestait, démentait, fulminait, écrivait au préfet de police, à la Sûreté générale, et n'arrivait pas à découvrir son persécuteur.

Les sénateurs étaient au courant et s'amusaient beaucoup de ce combat du lion et du moucheron.

Leconte de Lisle mort, ils prirent la suite de son commerce. De temps en temps, tel ou tel brave père conscrit écrivait aux journaux une lettre signée Lacaussade.

On avait fini par mettre cela sur le compte de Lemice-Terrieux.

Il arriva ceci : M. Jules Lemaître, un été, publia une série d'études sur Mme Desbordes-Valmore. Il y recherchait notamment qui pouvait avoir été le séducteur de cette femme larmoyante. A ce sujet il reçut et publia une longue lettre signée Lacaussade, qui réfutait tous ses arguments. Mais la semaine suivante, il en reçut une seconde non moins signée Lacaussade, qui affirmait que la première était apocryphe. Et la semaine d'après, une troisième qui démentait les deux autres et annonçait que le seul vrai Lacaussade allait déposer une plainte contre ceux qui usurpaient ainsi son nom.

On interviewa Lacaussade. Il dit qu'il n'avait écrit aucune des trois lettres.

Cela devenait un véritable casse-tête chinois et jamais on n'avait autant ri au Sénat.

Par curiosité, j'allai un jour voir Lacaussade à la bibliothèque du Sénat. Pendant qu'il me racontait ses malheurs, arriva M. Ranc, qui prit part à la conversation.

M. Ranc s'était toujours beaucoup intéressé aux choses de police. Il avait écrit *le Roman d'une conspiration*. A l'exposé que fit Lacaussade de tout ce qui troublait sa vie depuis vingt ans, les yeux bruns de M. Ranc pétillaient. On voyait que, s'il en avait eu le temps, il se serait plu à trouver tous les fils de cette intrigue, dont, en sa qualité de sénateur, il connaissait déjà quelques-uns.

Or, j'avais reçu, comme beaucoup de journalistes, une fausse lettre signée Lacaussade. Je la montrai.

— Ce qu'il y a de pis, s'écria le pauvre persécuté, c'est que c'est presque mon écriture et qu'on se sert même du papier de la bibliothèque !

— Mais, fit M. Ranc, êtes-vous bien sûr, Lacaussade, de n'avoir pas des accès de somnambulisme, durant lesquels vous feriez des choses dont vous ne vous souviendriez plus ensuite ?

C'est bien joli, mais qu'en pensent les amis de Leconte de Lisle ? Le grand poète était-il capable de telles plaisanteries ?

§

Un collaborateur de **l'Intermédiaire** raconte ainsi la mort de Renée Vivien

Depuis de longs mois, elle souffrait d'une maladie générale qui l'obligeait à un régime strict, et qui se manifestait en particulier par des accidents paralytiformes assez graves. Ses jambes la soutenaient à peine.

Un jour, elle commit, pour se délivrer d'un chagrin, une imprudence de régime qui devait lui être indirectement fatale. Disons qu'il s'agissait d'une demi-bouteille de liqueur très forte... Le soir, elle se mit à table. En quelques heures, la paralysie avait fait des progrès effrayants, et gagné la glotte. La première bouchée d'aliments qu'elle absorba fut avalée par la trachée, et détermina une pneumonie accidentelle dont le dénouement survint trois jours après. Telle est l'exacte vérité.

Renée Vivien est enterrée au cimetière de Passy, dans un caveau de famille qui porte un seul nom, celui de son père : John Tarn.

C'était une poétesse de tout premier ordre.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Athénée : *Les Bleus de l'Amour*, comédie en 3 actes, de M. Romain Coolus (6 décembre). — Théatre Antoine : *La Femme et le Pantin*, pièce en 4 actes et 5 tableaux de MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie (8 décembre). — Odéon : *Les Affranchis*, pièce en 3 actes, de Mlle Marie Lenéru (10 décembre.) — Memento.

De rien, d'une idée ingénieuse, légère, amusante, nul au même point que M. Romain Coolus ne possède l'art charmant de former une comédie délicieuse. A quoi est due cette grâce personnelle ? A peu de chose : à la vraisemblance que prennent, par la netteté d'un relief franchement établi, les caractères des personnages, au mouvement des scènes enchaînées et conduites selon la logique la plus précise d'une fantaisie toujours en éveil, à la spontanéité spirituelle d'un dialogue pimpant, pittoresque, souvent tendre et toujours mené avec une netteté heureuse et singulière de l'expression. Tout fait image, tout chatoie, tout vibre et s'éclaircit un instant dans la prose de M. Coolus, puis une image fait place, ou mieux : a fait place, à une autre, qui vaut, qui vit, qui éblouit par des qualités égales et diverses ; la langue qu'il prête à ses personnages exerce un prestige singulier, alors même qu'elle ne se plie pas, comme c'est le cas dans **les Bleus de l'Amour**, à servir la diction capricieuse, enjouée, et si particulièrement pittoresque et vraie de tel ou telle interprète qui est, cette fois, — nous nous en félicitons, — la si expressive, si originale Mme Augustine Leriche.

La pièce est, à l'Athénée, interprétée d'ailleurs le mieux du monde. Aux côtés de l'admirable Mme Leriche, c'est un régal pour les yeux et les oreilles que de voir et d'entendre Mlle Alice Nory, dont la voix est gracieuse et dont les attitudes sont si jeunes, si fraîchement mutines ; voici M. V. Boucher, le jeune premier le plus naturel, le plus simple, le plus souple que je sache, et M. Cazalis, en niais point outré, et ces toutes belles actrices, Mmes M. Gauthier, Barelly, et ces excellents artistes, MM. Gandera, Gallet et Térof.

Sans doute, en d'autres œuvres, M. Coolus se complaît à poursuivre avec une plus exacte acuité la vérité psychologique ; les caractères,

les situations aussi s'avèrent en eux-mêmes plus nouveaux, plus révélateurs, plus intéressants dans *Antoinette Sabrier*, dans *Une Femme passa...* cette pièce injustement méconnue, dans *l'Enfant chérie*, dans *les Amants de Sazy*, etc.; mais pourquoi bouder à son plaisir, et ne pas reconnaître une grâce toute spéciale et qui ravit, dans ces badinages adorables, qui ont pour eux l'agrément de l'invention la plus spirituelle et de la plus souriante fantaisie?

§

Qu'était, en notre souvenir, Concha Perez, la Conchita farouche, cruelle et adorable de Don Mateo Diaz, d'André Stévenol et de M. Pierre Louys ? Ah, quel éblouissement mystérieux son passage évoqué nous avait laissé dans la mémoire ! De quelle créature étrange, malicieuse, hautaine, hardie, craintive, tendre, moqueuse et dure tout à la fois nous nous étions formé l'image ! Comme nous l'aimions de devoir tant la haïr ; et surtout comme nous savions gré à celui qui nous avait narré la singulière aventure, d'y avoir fait montre, avec une indolence un peu féline, dans sa netteté délicate, de toutes les jeunes et précieuses qualités de ce génie si pur, si mesuré, si certain, qui, dès la première œuvre où il s'est essayé, fut révélé pour tous, passant avec une grâce aisée d'Aphrodite à Bilitis, d'Ariane à la blanche Aline, à Diane à la Houppe et à la jeune Mirabelle, dont la petite âme est à la fois malicieuse et sentimentale, comme, bien au fond, d'ailleurs, sont les âmes de toutes ses sœurs.

Concha Perez elle-même porte une âme malicieuse et sentimentale ; c'est par là qu'elle nous intéresse, car elle est en même temps, et plus encore, farouche, hautaine et cruelle. Les motifs de ses actes demeurent mystérieux et troublants, en raison des contrastes étranges et multiples de sa nature intime ; on ne s'explique pas les mobiles auxquels elle a cédé, et c'est pourquoi, comme elle est souverainement capricieuse et impénétrable, on l'admire, et on l'aime tant.

Ah ! la Concha Perez dans *la Femme et le Pantin*, roman de M. Pierre Louys, pourquoi ne la retrouvons-nous pas toute entière, pourquoi nous subjugue-t-elle moins et nous charme-t-elle si peu dans **la Femme et le Pantin**, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie? Il eût été inacceptable sans doute sur la scène de ne la voir agir, de ne l'entendre parler que toujours en contradiction avec ce qui paraît être son sentiment intime du moment. Il a fallu l'expliquer, oser la découvrir, montrer à nu son âme ; elle y a perdu le prestige spécial de rester inconnue, impénétrable, troublante et adorable au point où elle l'était dans le livre, et désormais nous avons une femme cigarière, bien plus voisine de sa sœur d'autrefois, la Carmencita, qui se réserve, mais qui profite de la faiblesse amoureuse d'un homme riche, tout en conser-

vant une fierté si grande que, au moment où une allusion, une maladresse de mots laisse soupçonner son désir de se donner à qui l'aura bien payée, elle se dérobe, elle se redresse, se rebiffe, et s'enfuit. Voilà tout. Ses refus, ses fugues, ses dédains, ses colères ont pour raison qu'on a pu soupçonner en elle une virginité qui se vend. L'âme de Concha reste fière, mais s'est banalisée ; ses cruautés sont excessives, mais le motif, louable ou non, en est visible et explicable. Il suffit ; nous trouvons Concha dès lors bien peu compliquée ; et nous admirons la sottise de Don Mateo assez malhabile pour faire naître à nouveau chaque fois cette même cause de froissement, après qu'un instant il a su l'effacer.

A coup sûr bien des scènes de la pièce sont pittoresques ou émouvantes. Si les deux premiers actes languissent un peu et semblent lâchement établis, en dépit des jolis décors où ils se déroulent, les autres sont pleins de mouvement pathétique, de vie et de vérité. Il est amusant de retrouver, déplacée de la plume de l'auteur à la bouche de tel de ses interprètes, une phrase grave et délicieuse de son livre; d'autres fois, des expressions un peu faciles et toutes faites se sont insinuées parmi la prose nette et précise de M. Pierre Louys. Il n'importe ; le tableau des danses à Cadix est une merveille, celui aussi devant la grille de la maison que Concha a reçue de Mateo, et celui, étrangement angoissant, où Mateo se parle tout d'abord à lui-même dans sa glace, et où, cédant à l'énervement de sa souffrance si longtemps contenue et secrète, il abat ses poings sur le visage de sa maîtresse, et pour se soulager enfin de tant de douleur, il la frappe, la frappe, la frappe...

Mais aussi quels interprètes ! M. Gémier, froid à l'excès au début et un peu marqué peut-être pour qu'une petite fille orgueilleuse de sa beauté et de sa pureté fasse d'elle-même si vivement attention à lui, est superbe de rage froide, de désespérance, de passion intime et de faiblesse découragée dans la partie pathétique de son rôle. Quant à Mme Regina Ballet, ballerine, comédienne, chanteuse même, où, quand est-elle, à un degré plus haut, parfaite, incomparable ? Le délice de ce visage intelligent a la beauté dominatrice, gracieuse, à la fois volontaire et gamine, de ces attitudes du corps si souples, si attirantes et si hautaines où elle s'offre et se reprend, ce jeu d'une spontanéité savante, cette voix fraîche et souriante, et ces danses, ces danses qui enivrent, ah ! nulle n'eût été aussi bien qu'elle le rêve réalisé de cette adorable et éternelle Concha Perez que nous aimons.

§

« Sommes-nous des lâches ou des héros? » Par cette question, que se pose un des personnages de la pièce, se terminent **les Affranchis** de Mlle Lenéru, donnés à l'Odéon pour inaugurer la série des

matinées inédites du samedi. « Sommes-nous des lâches ou des héros ? » Partout où cette question peut se poser — et partout ailleurs sans doute, — la réponse sera la même. N'est-ce pas plutôt parce qu'il est, en toute circonstance et sans défense contre lui-même, lâche, que tout homme enfin peut devenir intéressant ? L'héroïsme, n'est-ce pas encore une sorte enfiévrée et irréfléchie de lâcheté ?

Certes, Philippe Alquier, l'austère philosophe nietzschéen, dédaigneux des morales, des philosophies, des religions — des *valeurs* — établies, la jeune et grave Hélène Schlumberger que la dispersion des congrégations arrache au couvent, où elle se proposait de prononcer ses vœux, pour la plonger dans un milieu d'étude désintéressée, hardie et généreuse, avaient tous deux cette largeur de vues, cette force d'aspirations libres qui prédisposent, semble-t-il, à former les héros. Ils se sont compris l'un l'autre; leur foi réciproque n'a pas fléchi, ils s'admirent et se complètent merveilleusement. Qu'est-ce donc qui va les entraver, qu'est-ce qui va les subjuguer, confondre leur audace et les ravaler au rang du plus pauvre bétail humain, qui ne sait, qui ne comprend, qui ne voit rien ? Hélas ! en vue de l'avenir magnifique et ruisselant de promesses, la lâcheté, la sottise d'une immémoriale pitié. Oui, Philippe Alquier s'est, comme la plupart des hommes, bêtement marié à la première venue, qui l'aime d'ailleurs de toute la force de son âme banale et bourgeoise, qui est sûre, du moins, de l'aimer, qui ne se doute pas un instant qu'aimer puisse être autre chose que cela. Elle lui a donné des enfants; elle lui procure du bien-être chez lui, elle soigne les repas et le ménage ; elle lui est fidèle et dévouée. Hélène aurait-elle jamais eu de si précises qualités ? Peut-être, nul au reste ne le sait ni ne s'en préoccupe, car elle a, ce qui, tout de même, est un peu supérieur, la passion de l'âme, la flamme intellectuelle, la compréhension audacieuse et consciente des choses de l'esprit, elle est la sœur spirituelle de Philippe Alquier. Eh bien, parce que l'épouse vient étaler la plaie de ses misères, de ses craintes, de son infortune, parce que, aussi, Hélène, élevée dans la honte des idées de renoncement, d'humiliation, de sacrifice et dans l'horreur des saintes communions charnelles, au moment où elle est irrésolue et désespérée, réentend les paroles de faux calme et d'apaisement menteur que savent prodiguer les religions chrétiennes, — tous deux les voici pris d'une pitié indigne, et qui sacrifient pour toujours l'avenir plein de jouissances fécondes et belles au hideux spectre d'un passé froid, vain et lourd ; qu'ils doutent ou ne doutent pas, les voici lâches.

La belle pièce de Mlle Lenéru, où tant d'idées précises, graves et hautes sont sans crainte et sans réticence agitées librement, se rapproche peut-être, on l'a trop dit, du théâtre de M. de Curel. Certes, l'ambition justifiée d'en finir avec une forme théâtrale creuse et usée

par les redites mêmes où elle se confond, de fonder un théâtre où les gestes et les paroles des personnages deviendraient les reflets expressifs d'idées pures et neuves, est chez les deux auteurs égale; quelquefois aussi ils se rencontrent dans l'emploi d'une langue trop philosophique, trop abstraite, qui se plie mal aisément à exprimer les sentiments quotidiens, et qu'on sent souvent un peu contrainte, mais je trouve chez Mlle Lenéru moins de confusion, une rigueur de vue ou de procédé plus décidée, quelque chose qui, moins l'appoint d'une présentation résumée par la fiction d'un symbole, la fait voisiner souvent avec l'art d'Ibsen.

C'est donc par une des révélations les plus audacieuses, les plus curieuses et les plus hautes qui nous aient été réservées depuis de nombreuses années au théâtre, que la série des matinées du samedi a débuté à l'Odéon : puissent les spectacles annoncés en réserver qui égalent celle-ci ! La pièce est jouée avec une science et dans un mouvement remarquables par Mmes Ventura, Sylvie, Madeleine Acéza et Gilda Darthy ainsi que par M. Desjardins.

Memento. — Théâtre Déjazet : *Les Pigeonnettes*, comédie bouffe en 3 actes, de MM. Léon Gandillot et Alphonse de Bail (9 décembre). — Gymnase : *La Fugitive*, comédie en 4 actes, de M. André Picard (13 décembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

Armand Fourreau : *Le Génie gothique* (E. Sansot, 7 fr. 50). — P. Molmenti : *Tiepolo* (Hachette, 30 fr.).

Après avoir évoqué la Cathédrale, à la splendeur de laquelle concourent tous les modes de manifestation de l'émotion humaine, sculpture, peinture, musique, après en avoir dégagé les caractères de spiritualité et d'universalité, M. Armand Fourreau s'applique, dans son livre sur **le Génie gothique**, à faire revivre le bel éveil de l'art à la nature qui s'opéra progressivement depuis le milieu du XIIe siècle, vers le temps où les communes tentèrent de s'affranchir, jusqu'au moment où, l'idéal religieux le plus pur, parvenant enfin à s'appuyer sur la réalité la plus fortement observée, se produisit en Occident cette soudaine poussée vers la beauté qui devait aboutir aux merveilles du XIIIe siècle, et sans s'attarder à de vains préambules il nous fait « communier en la beauté gothique ».

Cette beauté il l'étudie d'abord dans les œuvres de la sculpture du XIIIe au XVIe siècle. Toute la statuaire du XIIIe siècle reflète le même idéal divin ; il en choisit pour preuves plusieurs figures admirables de Reims dont « la splendeur plastique résulte de l'équilibre complet qu'elles réalisent entre la vie spirituelle la plus intense et la vie corporelle la plus généreuse » ; puis, arrachant à l'ombre qui les diss

mule en des coins écartés du palais des Thermes, à l'hôtel de Cluny, quelques merveilleux débris de la statuaire de l'Ile-de-France, il retrouve sur ces « pauvres pierres mutilées vieilles de sept siècles, et cependant encore toutes pantelantes de vie », l'aspect le plus original et le plus hardi du génie novateur des Gothiques. C'est ainsi que, sur l'un des fragments de la Porte du jugement de Notre-Dame de Paris, voisine, à côté de la sévère et pure beauté d'un ange jouant de l'olifant, une figure de rustre au nez camus, aux lèvres lippues, commune jusqu'à la vulgarité, mais qui semble cependant, parée d'une beauté idéale.

Après le XIIIe siècle, le puissant lyrisme gothique s'affaiblit, mais s'il est vrai que notre sculpture du XVIe siècle est loin de progresser, il est juste de remarquer, par contre, ainsi que le fait M. A. Fourreau, qu'elle témoigne toujours d'une fraîcheur d'inspiration exquise et d'une grâce charmante ; la langue ne redevient en réalité un peu hésitante que parce qu'elle cherche à exprimer des sentiments nouveaux, que parce que l'artiste commence à découvrir sur un visage féminin un charme et des attraits qu'on n'y avait pas encore aperçus ; toutes les madones de ce temps proclament cette vérité.

Enfin avec le XVe siècle, l'art des Gothiques, écrit le critique, révèle sous un aspect nouveau une splendeur nouvelle ; la statuaire du XIIIe siècle n'a montré en effet que l'une des deux formes de leur génie, la plus grande assurément : art pur, fort et tranquille, d'un seul bloc, dont rien ne vient altérer la majestueuse sérénité ; au XVe siècle elle présente un caractère bien différent et particulièrement séduisant pour nos regards modernes : à la gravité et à la majesté de l'art du grand siècle gothique, reflet admirable des nobles spéculations des théologiens, des très purs rêves des mystiques, succède un art de plus en plus expressif des sentiments et des passions, art d'abord indécis et en formation au cours du XIVe siècle, mais qui s'humanisera toujours davantage à mesure que se matérialisera la conception religieuse au point d'exprimer, au XVe siècle, avec une force encore inconnue auparavant, la plupart des sentiments de l'âme et surtout les plus grands d'entre eux, la douleur et l'amour, qui se manifesteront avec une rare puissance dans l'interprétation de la Passion du Christ devenue le thème favori des artistes.

Des exemples excellemment choisis permettent à l'auteur de constater qu'au déclin du Moyen-Age l'art gothique a su traduire entre ces deux mouvements extrêmes de l'âme les plus subtiles nuances du sentiment, depuis *la Vierge au raisin* de l'église Saint-Urbain de Troyes, au joli sourire profane, jusqu'à la belle figure féminine, d'un charme si moderne, de la collection A. Mayeux.

Cette dernière figure surtout démontre avec évidence qu'à l'entrée du XVIe siècle une importante évolution esthétique s'est accomplie définitivement dans notre art : on ne voit plus en effet, comme au XIIIe siècle, de larges plans limités par des lignes simples et concises, beaux plans qui

s'animent au jeu tour à tour précis et mystérieux de la clarté et de l'ombre; le puissant souffle lyrique qui vivifiait la grande statuaire gothique et lui donnait cet aspect de robustesse pleine de saveur, de richesse et de plénitude formelle incomparable, a fait place à une pénétration psychologique de plus en plus intense, à l'analyse subtile des formes, au charme des nuances, à la grâce.

Ainsi l'art profane moderne est né, on peut le dire, dans l'art gothique religieux à son déclin.

Une excellente étude, pleine de vues neuves, sur la *couleur* et la *décoration* des Gothiques, que les décorateurs et peintres modernes auraient profit à méditer, termine la première partie de l'ouvrage de M. Fourreau y démontre notamment, en étudiant pour sa démonstration les célèbres roses de Notre-Dame de Paris, dont il a vraiment *senti* et *rendu* la beauté, que les gothiques connurent et appliquèrent parfaitement, avant les grands coloristes vénitiens du xvie siècle, comme avant nos théoriciens modernes et leur *cercle chromatique* les lois fondamentales régissant la science des colorations.

Dans une seconde partie que, faute de place, je ne puis analyser entièrement, l'auteur nous fait assister parallèlement au développement de notre peinture gothique en commençant par les curieuses *fresques du Petit-Quevilly*, vestiges émouvant de la sensibilité et de la lucide raison de nos plus vieux peintres et qui annoncent comme la statuaire, à l'aube des temps gothiques, le même éveil de l'art à la nature; puis il examine le développement progressif de l'art de peindre, depuis les œuvres de nos enlumineurs parisiens et de nos premiers peintres, nos peintres primitifs, jusqu'aux œuvres du xve siècle, comme cette tragique *Pieta d'Avignon*, conservée au Louvre, et qui « ne se contente pas de satisfaire notre raison par la plénitude de sa masse homogène ni de charmer nos yeux par la rare beauté de sa très suave et très précieuse harmonie des couleurs, mais qui parle encore à notre cœur en nous révélant, au delà des apparences, la profondeur des plus grands sentiments de l'âme : la douleur, l'amour, la foi! » ou comme *la Nativité d'Autun*, dont aucune autre école, à la même époque, ne semble avoir offert d'équivalent peinture charmante qui n'a plus guère de religieux que le sujet et qui montre, en ce même xve siècle, que c'est dans le spectacle de la nature et de la vie que l'art, devenu surtout profane, va désormais puiser sa sève; ou enfin, comme presque tout l'œuvre admirable de Fouquet, qui proclame délicieusement la même tendance naturaliste.

Au surplus, avec l'auteur de cette *Nativité*, de même qu'avec Fouquet, apparaît un charme tout nouveau pour l'époque :

C'est celui qu'ajoute à l'œuvre le fond de paysage dont la délicate savante réalité est inspirée directement de la nature; idée nouvelle en effet et toute moderne que celle de l'importance du milieu et de son influen

sur l'œuvre d'art, idée traduite ici, non à la manière d'un Van Eyck, avec le souci exagéré des plus minutieux détails, mais déjà au contraire avec celui de leur suppression, afin d'arriver par de logiques simplifications à ne conserver que ce qui est essentiel et vraiment caractéristique.

M. Armand Fourreau précise ensuite avec sagacité l'important progrès que ces derniers gothiques et en même temps ces premiers modernes font accomplir à la peinture occidentale :

A ne considérer que le très délicat coloris de leurs œuvres, on dirait que l'artiste a rajeuni la langue du peintre et enrichi sa palette de teintes non encore employées avant lui, comme l'indiquent certains passages vaporeux entre la demi-teinte et la clarté; ainsi se manifestent déjà dans l'art de France, au XV^e^ siècle, les premiers balbutiements du *clair-obscur* longtemps avant qu'il ne soit érigé en système, au XVI^e^ siècle, par la Renaissance italienne... Certes, leur clair-obseur n'est encore qu'une enveloppe légère ne voilant que des couleurs précises et des formes nettes, mais il n'est pas moins vrai que ces rares artistes semblent déjà comprendre la nécessité d'un *ton local* et commencent à discerner parfaitement *les nuances*. Aussi n'est-il que juste de reconnaître qu'en se manifestant comme les précurseurs du clair-obscur nos peintres du XV^e^ siècle, les derniers Gothiques, et Fouquet, le plus grand d'entre eux, ont eu la gloire de préparer les voies nouvelles de la peinture moderne.

Une conclusion s'impose à la « promenade esthétique » que l'auteur vient de nous faire parcourir à travers notre art du moyen-âge, « ce vaste monde de la très pure beauté plastique trop longtemps méconnu et oublié » ; cette conclusion, il nous la donne; en voici la substance. Il constate préalablement un fait de capitale importance, la persistance ininterrompue de la tradition gothique depuis le déclin du moyen-âge jusqu'à la révolution, malgré les atteintes successives d'un même mal endémique tendant à la destruction de cette tradition, l'*italianisme* et l'*académisme;* et cette persistance traditionaliste, grâce à laquelle l'art de France ne cessa, à l'encontre de tous les obstacles, de se développer pour arriver à la floraison exquise du XVIII^e^ siècle, « qui a marqué assurément, depuis le XIII^e^ siècle, le plus beau moment de la culture française », on la doit à la forte organisation corporative du moyen-âge, qui subsista chez nous jusqu'en 1789; c'est bien en effet par les corps de métiers que s'est conservé, transmis et développé l'enseignement des maîtres. La radicale suppression, dans la tourmente révolutionnaire, de cette vieille et fondamentale organisation corporative, suppression qui coïncida avec la recrudescence de l'*académisme*, précipita notre décadence esthétique.

Depuis ce moment, tous nos efforts ont tendu, au XIX^e^ siècle, à retrouver avec le *romantisme* la tradition perdue, à revenir ensuite avec l'*impressionnisme* à la nature oubliée, et tendent encore aujourd'hui à rechercher dans une sorte d'*idéoréalisme* contemporain à appuyer l'étude de la

nature sur l'enseignement de la tradition... Cet enseignement, il est à peine besoin de le dire, n'est pas d'*imitation*. Qu'il s'agisse un effet d'architecture ou de peinture, il ne saurait être nullement question de rebâtir les cathédrales pas plus que de recommencer les Primitifs; tradition n'est ni routine, ni pastiche, ni attachement aux formules. Loin d'être une routine, cet enseignement est une audace. La voûte hardie de Notre-Dame de Paris, les statuaires de l'Ile-de-France, de Chartres, de Reims, la *Pieta d'Avignon* et la *Nativité d'Autun*, enfin l'œuvre si moderne de Fouquet : voilà l'enseignement gothique ! Autant de créations originales et vivaces, vraies et humaines, d'un génie puissant et toujours novateur...

Ainsi la nécessité s'impose impérieusement de retrouver par une étude appliquée de leurs œuvres la méthode des vieux maîtres, leurs doctrines, leurs ressources, les secrets de leur art, toutes ces connaissances pratiques en un mot qui furent le fruit de leur expérience collective acquise peu à peu au cours des siècles. Il n'est pas de meilleur moyen, en effet, que leur exemple non seulement pour fortifier et éduquer, mais encore pour stimuler et exalter les énergies créatrices des générations nouvelles et les conduire à la Beauté.

Ceux qui ne recherchent pas le document pour lui-même, mais qui en se tournant vers le passé y veulent découvrir des motifs d'admirer et d'aimer, trouveront dans le livre de M. Armand Fourreau un guide précieux; ajoutons que les reproductions dont il est enrichi en sont excellemment choisies, et constituent des exemples tout à fait significatifs de l'évolution de l'art gothique.

Chaque année la maison Hachette publie un de ces magnifiques livres d'art qui font sa renommée. Cette fois il est consacré à **Tiepolo**. Les reproductions, par centaines, donnent une idée exacte de l'œuvre : le texte est dû au plus érudit des amoureux du passé vénitien, à M. Pompeo Molmenti. Je n'entreprendrai pas de refaire d'après lui la biographie du plus grand des successeurs de Véronèse, ni d'entrer dans le détail de la critique des œuvres. Pourtant, qu'il nous soit permis de regretter doublement que Tiepolo soit si mal représenté en France, pour la valeur intrinsèque de son art d'abord et puis pour les liens qui l'unissent à nous, par Fragonard. Ce Français charmant et délicat doit beaucoup au maître vénitien et M. Molmenti rappelle à ce sujet le voyage du peintre de Grasse en Italie.

Un riche Français, protecteur éclairé des arts, Bergeret de Grancourt a laissé le Journal d'un voyage qu'il fit en Italie entre 1773 et 1774 en compagnie de Fragonard, le peintre en qui, selon l'expression des Goncourt, « le génie italien et la verve gauloise se trouvèrent admirablement unis ». Les deux voyageurs arrivent à Venise en juillet 1774 et Fragonard, car c'est lui évidemment qui inspire et dicte à Bergeret ses jugements artistiques, s'arrête avec une prédilection marquée devant les œuvres de Tiepolo : «...Quelle belle lumière, quel beau parti pris, quelle fraîcheur... La belle pâte de

peinture, l'agréable et heureuse disposition, le beau choix font regarder ce tableau avec le plus grand plaisir. »

Memento. — Dans *l'Art et les artistes* (décembre), M. Léon Bazalgette publie un excellent article sur la Maison du Greco et M. W. Rothenstein étudie Nicolas Manuel, soldat, peintre, graveur, poète, diplomate et préfet. Dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. G. Lafenestre parle de Tiepolo, et M. A. Bredius donne le résultat de ses recherches sur un initiateur de Rembrandt, Lambert Doomer. Enfin M. Emile Brisson, dans une étude sur *la Maison et le parc de Watteau*, montre que la demeure de l'artiste n'est pas, comme on l'avait cru, celle qui appartient aujourd'hui à Mme Smith, au nº 16 de la rue Charles-VII, à Nogent-sur-Marne, mais celle qui est située au nº 76 de la Grande-Rue et qui appartint jadis à M. Le Febvre, l'intendant des Menus et le trésorier de la Reine.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Martin Buber : *Reden und Gleichnisse des Tschuang-Tse ;* Leipzig, Insel-Verlag, M. 4. — Stendhal : *Rœmische Spaziergaenge*, verdeutschet von Friedrich von Oppeln-Bronikowski und Ernst Diez ; Iena, Eug. Diederichs, M.8. — Fr. Grillparzer : *Werke*, herausgegeben von Aug. Sauer, vol. 1. ; Vienne, Gerlach u. Wiedling, M. 10. — Jonas Fraenkel : *Wandlungen des Prometheus ;* Berne, Max Drechsel, 2 fr. 50. — Marie-Louise Becker u. Karl von Levetzow : *Wolfgang Kirchbach und seine Zeit ;* Munich, Georg. D. W. Callwey, M. 5. — Henri Lichtenberger : *Richard Wagner, poète et penseur ;* Paris, Félix Alcan, 10 fr. — Memento.

Reden und Gleichnisse des Tschuang-Tse. — Le mysticisme hébraïque n'a plus de secrets pour M. Martin Buber. Il nous a donné voici quelques années d'incomparables éditions de la *Légende de Baal-Schem* et des *Histoires du Rabbi Nachman*, où nous ne savions pas ce que nous devions admirer davantage, la langue impeccable de l'adaptateur ou la perspicacité de l'interprète et de l'historien. Dans un recueil de *Confessions extatiques*, M. Buber s'était ensuite appliqué à réunir les meilleures pages des mystiques chrétiens, encadré d'un choix de philosophes orientaux. Ce travail l'a conduit tout naturellement à se plonger dans l'étude des sages de l'Asie et le petit volume qu'il publie aujourd'hui semble bien n'être que la préface d'un ouvrage considérable sur les idées de l'Extrême-Orient. Les *Discours et symboles de Tschuang-Tse* résume la doctrine du « Tao », et c'est cette doctrine que M. Buber interprète très ingénieusement dans le long commentaire dont il fait suivre sa traduction fragmentaire. La place nous fait défaut pour insister ici sur les préceptes du mystique chinois. On l'a comparé à Héraclite, mais l'auteur allemand fait aussi quelques curieux rapprochements avec les écrivains occidentaux inspirés par la doctrine du Christ.

N'oublions pas de mentionner que le manuel de Tschuang-Tse est édité, avec un goût très sûr, par le Insel-Verlag de Leipzig, qui,

pour la circonstance, renonçant à toute espèce d' « ornementation », nous a donné une typographie absolument impeccable.

Rœmische Spaziergænge. — Les Allemands, venus tardivement à la compréhension de Stendhal, sont en train de nous surpasser par le luxe des éditions qu'ils lui consacrent. Non seulement ils traduisent avec soin son œuvre tout entière, ils s'appliquent encore à la présenter sous un aspect qui soit digne du texte. La publication des *Promenades dans Rome*, avec la reproduction de 24 cuivres de Piranesi, a inspiré à M. J. Hofmiller, dans le dernier fascicule des *Süddeutsche Monatshefte*, quelques réflexions sur l'inutilité des traductions et sur la nécessité de publier en Allemagne de belles éditions françaises des écrivains que nous négligeons de vêtir d'habits somptueux. M. Hofmiller a visité la Rome actuelle avec le texte de Stendhal à la main et il fait d'intéressantes comparaisons entre la ville éternelle d'il y a cent ans et la capitale du royaume d'Italie. Notre médiocre édition à quarante sous lui a suffi pour goûter tout le charme des *Promenades*. Il oublie que les volumes dits « de luxe » alourdissent d'un poids encombrant les bagages d'un voyageur. Il oublie aussi que les « éditions d'art » de nos chefs-d'œuvre sont déjà nombreuses et que chaque mois en voit éclore de nouvelles. Si elles ne passent guère la frontière, c'est que, tirées à très petit nombre, et à des prix particulièrement élevés, elles n'arrivent guère jusqu'aux étrangers, les amateurs français suffisant à les épuiser. Mais qu'il nous laisse nos commodes et discrets trois-cinquante. Ce sont véritablement nos éditions populaires et, si on les compare aux ouvrages similaires allemands, même à prix égal, le choix ne sera pas difficile.

§

Grillparzers Werke. — M. Auguste Sauer a été chargé par la ville de Vienne d'entreprendre la publication d'une grande édition critique des œuvres du poète autrichien Franz Grillparzer. Ce travail magistral, dès qu'il sera achevé, sera un digne pendant à l'édition monumentale des œuvres de Gœthe, subventionnée par la cour de Weimar, et que les philologues du Gœthe-Archiv achèvent avec un zèle si admirable.

Le « Grillparzer », pour lequel la Bibliothèque de la ville de Vienne rassemble tous les éléments, comprendra 24 ou 25 volumes. Sa publication, qui ne se fera guère qu'à raison d'un volume par an, pourra donc occuper la moitié d'une vie humaine. Des œuvres poétiques du génial écrivain, trop peu connu en France, le premier tome, seul paru jusqu'ici, ne contient que *Die Ahnfrau* et *Sappho*. Mais, à côté de la version définitive de ces deux drames, M. Auguste Sauer a donné la rédaction primitive très dissemblable et, dans cent pages de notes, il a mentionné les nombreuses variantes. En dehors d'une

copieuse préface historique et philologique à chaque pièce, nous trouvons, en tête du volume, une introduction qui établit la place de Grillparzer dans la littérature universelle et montre l'intérêt toujours grandissant que son œuvre a éveillé dans les dernières années. Un magnifique portrait, d'après une aquarelle de Daffinger, datée de 1827, sert de frontispice au volume.

Wandlungen des Prometheus. — La légende de Prométhée est peut-être une de celles qui ont le plus troublé les poètes de tous les siècles. Depuis Eschyle jusqu'à André Gide, à travers Quinet, Hebbel, Spittler et Nietzsche, les interprétations les plus diverses ont été données au mythe immortel. M. Jonas Fraenkel, professeur de littérature allemande moderne à l'Université de Berne, a entrepris de présenter dans une brochure toutes les « évolutions » de Prométhée. Son travail se termine par une apologie du *Prometheus und Epimetheus* de Carl Spittler, cet écrivain suisse, si longtemps demeuré obscur, et dont M. Maurice Muret nous a révélé dernièrement l'œuvre attachante.

Wolfgang Kirchbach in seiner Zeit. — Un éditeur de Munich a entrepris de publier les œuvres complètes de Wolfgang Kirchbach, qui rempliront huit volumes. Ce poète, qui laisse des romans et des drames, était né à Londres en 1857 ; il mourut prématurément, aux environs de Berlin, en 1906. Kirchbach ne joua pas un rôle considérable dans le développement de la littérature allemande moderne et préféra vivre « en marge », sans prendre part aux luttes pour le réalisme et le symbolisme qui, pendant un certain temps, semblèrent indiquer le séveil d'un mouvement intellectuel en Allemagne. Deux écrivains, Marie-Louise Becker et Karl von Levetzow, ont eu pour dessein de « situer » dans son temps l'œuvre de Wolfgang Kirchbach. En imprimant des fragments de ses écrits posthumes, des lettres, des jugements sur ses productions dus à des contemporains, ils sont parvenus à composer une sorte de préface à la publication future des œuvres complètes. C'est un gros volume de plus de 400 pages, qui aidera peut-être, grâce aux mains pieuses qui l'ont composé, à assigner une place durable dans la littérature allemande à un écrivain dont le grand public semble aujourd hui se désintéresser.

Richard Wagner poète et penseur. — M. Henri Lichtenberger fait paraître la cinquième édition revue d'un travail considérable consacré à l'œuvre poétique et philosophique du génial musicien allemand. On connaît les idées rudimentaires et contradictoires qui ont tour à tour guidé l'inspiration de Wagner. Ce fut avant tout un grand inconscient. M. Lichtenberger s'est efforcé de grouper en « système » les incohérences du compositeur. On sait qu'il y a brillamment réussi et le succès qui a accueilli, dès son apparition, ce bel ouvrage de vulgarisation n'a fait que croître depuis dix ans.

Ce n'est pas le lieu de l'analyser ici encore une fois. Contentons-nous de le signaler à l'attention de nos lecteurs.

§

Memento. — Plusieurs éditeurs allemands ont fait paraître, à l'occasion de la nouvelle année, des almanachs littéraires où se trouvent réunis des fragments d'ouvrages publiés récemment par eux. Par le choix judicieux des textes et des gravures, certains de ces petits volumes sont de véritables anthologies d'un caractère très artistique. Nous signalerons en premier lieu le *Hyperion-Almanach* de l'éditeur Hans von Weber à Munich (prix 3 marks) qui donne en frontispice un si joli dessin de M. Emile Preetorius, « Portrait d'une jeune fille désabusée, en l'an 1856 ». Le volume contient des articles, vers et nouvelles de Karl Vollmœller, comte Kayserling, Kurt Martens, Wilhelm von Scholz, J. Meier-Graefe, J.-M. de Heredia, G. d'Annunzio, Annette Kolb, Franz Blei, etc.

Le *Insel-Almanach*, publication du même genre, avec des collaborateurs allemands du même groupe, renferme des extraits de Hugo von Hofmannsthal, R. M. Rilke, R. Schroeder, Verhaeren, Villers, Ricarda Huch, etc.

Enfin, il y a les almanachs, dédiés particulièrement à la glorification d'un grand homme : le *Goethe-Kalender*, publié par les soins de M. Karl Schüddekopf (chez Theodor Weichen, à Leipzig) contenant des sentences, des jugements de Goethe sur les Anglais, les Allemands, sur la Réforme, ainsi que quelques anecdotes ; le *Heine-Kalender ;* le *Eichendorff-Kalender*, publié par Wilhelm Koch (chez Habbel, à Ratisbonne), etc.

Un certain nombre d'éditeurs se sont groupés en vue de publier un catalogue d'étrennes qui porte le titre *Das moderne Buch 1910* et qui est distribué par le Tempel-Verlag, cette association d'éditeurs qui a entrepris de rénover les éditions classiques. Les maisons S. Fischer à Berlin, Eugène Diederichs à Iena, Hans von Weber à Munich, J. Zeitler à Leipzig, C. E. Poeschel et G. Hartmann ont, en effet, inauguré au « Tempel-Verlag » la publication de belles éditions de Goethe, de Henri Heine, de Kleist, de Schiller, d'Uhland, etc., ainsi que de biographies de ces écrivains, qui, à des prix très modiques, mettent entre les mains du peuple des livres d'un goût parfait. Pour le catalogue, d'autres éditeurs se sont joints à ce premier groupement et nous avons ainsi sous les yeux un résumé analytique des meilleures productions de l'année, qui sont à la fois celles qui se distinguent par le souci typographique, la correction des textes et, en général, cet aspect somptueux que peut aujourd'hui se permettre la nouvelle Allemagne.

On ne saurait faire le même éloge d'un petit volume semblable qu'édite la maison L. Staackmann de Leipzig, sous le titre de *Neuigkeiten deutscher Dichter*, et où l'on retrouve tous les errements que suivait la librairie allemande il y a dix ans : mélange de gothique et d'art nouveau, symbolisme grossier dans les ornementations, bref, accumulation de toutes les fautes de goût dont l'Allemagne commence lentement à se corriger.

La *Deutsche Rundschau* (décembre) poursuit la publication d'une série d'études, à quoi le centenaire de l'Université de Berlin avait fourni le prétexte. Deux articles nécrologiques sont consacrés l'un à Rodolphe Lindau,

par M. Karl Frenzel, l'autre à William James, par M. J. Goldstein. M. Fr. Wiegand donne des « Images de l'église grecque ».

Dans *Süddeutsche Monatshefte* (janvier), Ludwig Ganghofer reprend son autobiographie dont la seconde partie s'intitule « le Livre de la Liberté ». Nous avons signalé plus haut l'excellent article de M. J. Hofmiller sur les « Promenades dans Rome » de Stendhal. M. H. A. von Muller communique deux documents des Archives de Bavière qui ont trait au projet de Schopenhauer, *privatdocent* sans auditeurs à l'Université de Berlin, de venir faire son cours à celle de Wurzbourg.

La belle revue catholique *Hochland* (décembre) reproduit un discours prononcé par le baron de Hertling, à l'Académie royale des sciences, de Bavière, sur « l'orientation scientifique et les problèmes philosophiques du treizième siècle ». Une étude de M. J. Echard sur « Clément Marie Hofbauer et les romantiques viennois au commencement du XIXe siècle » nous offre des détails intéressants relatifs à la seconde partie de la vie de Frédéric Schlegel, installé à Vienne en 1808, sur l'instigation de Metternich. Le frontispice de ce fascicule reproduit la « Fuite en Egypte » de Cranach le Vieux et les illustrations hors texte sont de G. Greve-Lindau.

Das literarische Echo (15 décembre) publie un article de tête de M. Kurt W. Goldschmidt sur « l'art du style moderne ». L'auteur est assez sévère pour le bel effort vers le « style » qu'ont fait les écrivains allemands d'aujourd'hui et il conclut : « Le style moderne nous a donné de grandes choses, mais ce qu'il fera de plus grand, ce sera de se surmonter lui-même. » — Le nouveau roman de Clara Viebig, *Die vor den Toren*, dont nous avons déjà parlé, est loué dans un article de fond de M. R. Nordhausen.

Pan (16 décembre) s'ouvre sur la première partie d'une étude que M. René Schickele consacre à Briand et où il raconte complaisamment toutes les anecdotes sur les débuts du premier ministre français qui ont couru les bureaux de rédactions. M. Max Meyerfeld résume, en y ajoutant de longs extraits, une pièce de Georges Moore sur « Jesus et saint Paul », dont le grand écrivain anglais n'a encore écrit qu'une première ébauche.

Der Zwiebelfisch poursuit, sous la direction de M. Hans von Weber, sa campagne en faveur de la bonne typographie. Le troisième fascicule de la seconde année (octobre) contient également des productions littéraires originales, entre autres une traduction en vers d'une pièce de Verhaeren par M. L. Scharf. Un article signé de mystérieuses initiales s'intitule « Renseignements sur le goût de l'empereur ».

Dans *Oesterreichische Rundschau* (15 décembre) M. S. Exner, professeur de physiologie à l'Université de Vienne, étudie les déformations de la boîte crânienne de Gœthe au cours de sa longue existence et montre, en s'appuyant sur des chiffres, un développement progressif qui est assez curieux.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Lafcadio Hearn : *Feuilles Eparses de Littératures Etranges*, traduites par Marc Logé, 3.5o, Mercure de France. — Fœmina : *L'Ame des Anglais*, 3.5o, Bernard Grasset. — Andre Chevrillon : *Nouvelles Etudes Anglaises*, 3.5o, Hachette. —

Thomas Carlyle : *Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours*, traduit par Edmond Barthèlemy, 3.5o, Mercure de France. — *Carlyle intime. Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle*, traduites par Elsie et Emile Masson, avec un portrait de Miss Welsh et un portrait de Thomas Carlyle, 2 vol. à 3.5o, Mercure de France.

Le traducteur de Lafcadio Hearn mérite assurément la reconnaissance des artistes et des lettrés. Non seulement il traduit avec une scrupuleuse fidélité, mais le français de cette prose difficile arrive à donner l'impression de la beauté que possède le style original. Plus d'un, parmi ceux qui admiraient déjà Lafcadio Hearn en anglais, n'étaient pas sans appréhension en songeant que ce prestigieux artiste pouvait avoir la malchance de tomber sur un traducteur ignorant ou négligent. Nous n'avons plus aucune crainte. Les **Feuilles éparses de Littératures Etranges**, qui viennent de paraître après *Kwaidan*, nous rassurent pleinement. L'œuvre de Lafcadio Hearn est en de bonnes mains. C'est heureux pour les lecteurs français et pour la littérature anglaise, qui possède chez nous tant de fervents admirateurs. Outre les mérites de sa traduction, Marc Logé s'arroge encore celui de savoir présenter chacun de ses volumes en une préface brève et simple qui permet de comprendre mieux et d'apprécier comme il convient les belles pages de Hearn. Toutefois, on aimerait qu'il eût indiqué la date où parut pour la première fois l'ouvrage. Ces *Feuilles Eparses* nous donnent des « Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïli, Baital-Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud et Kalewala ».

... Ces fables, légendes, paraboles, etc., dit Lafcadio Hearn, sont simplement des reconstructions de ce qui m'a fait impression comme étant le plus fantastiquement beau dans la littérature la plus exotique que j'aie pu trouver.

Presque tous les textes en italiques, quoique arrangés à ma fantaisie, ont été fixés directement des littératures des peuples dont ils précèdent les légendes. Cette petite collection n'a donc aucun droit à la considération des savants; c'est simplement un moyen de faire partager au public certaines des joies nouvelles que j'ai ressenties en essayant de me familiariser avec différentes littératures très belles et très étranges.

Mes gemmes sont petites et peu nombreuses; le merveilleux et le superbe attendent la venue de Sindbad ou de quelque autre puissant lapidaire, par qui elles pourront être ouvrées et ciselées en des gerbes de joyaux aussi exquis que ces fleurs de topazes et ces bourgeons de rubis posés sur la tombe de Nourmahal !...

L'auteur est vraiment par trop modeste : il est, quoi qu'il en dise, le puissant lapidaire dont il souhaite la venue, et il sera facile d'en convenir en lisant toutes ces feuilles éparses, ces histoires redites d'après la littérature hindoue et bouddhiste, d'après les runes du Kalewala, d'après les contes du pays musulman ou les traditions rapportées par le Talmud.

On a dit que Lafcadio Hearn deviendrait, en France, un véritable classique: c'est une prédiction qui se réalisera certainement.

§

On a écrit sur l'Angleterre et les Anglais un nombre considérable de volumes, et il reste encore beaucoup à dire sans qu'on soit près d'épuiser le sujet, et si la Grande-Bretagne n'est pas tout à fait l'île inconnue, elle n'en est pas moins l'île mal connue par la majorité des continentaux, car pour ceux même qui ont parcouru le Royaume Uni et qui se sont familiarisés avec les paysages et les gens, il y a toujours un élément impénétrable: l'âme des Anglais. Un grand nombre d'auteurs ont su voir et décrire ce qu'ont de pittoresque les habitudes et les mœurs, mais ils ne sont pas allés au delà des apparences; ils se sont contentés de contempler le spectacle, de le goûter et de le dépeindre, sans s'inquiéter des ressorts qui l'animent; mais ce fut la préoccupation de la femme distinguée qui signe Fœmina, de chercher à révéler par quel mécanisme fonctionne chacun des membres de la grande nation anglaise. Elle a admirablement réussi à dévoiler, en grande partie au moins, ce qu'est **l'âme des Anglais**. Nous avons lu son volume et nous y avons pris un plaisir extrême. Chacun des chapitres est captivant, et nous regrettons de ne pouvoir en faire ici une analyse détaillée. A tout moment, il faudrait citer des passages où, à la perspicacité du jugement, à la largeur des idées, à la verve spirituelle des réflexions, s'ajoute l'agrément d'un style naturel, élégant et expressif. Signalons la partie qui traite du développement de l'amour dans la race humaine et les considérations intéressantes sur ce sentiment tel que le comprennent et l'expriment les Anglais; la différence fort subtilement établie entre le raffinement et la sensualité; l'interprétation inattendue du végétarisme; les très justes réflexions sur la littérature pornographique, sur le rôle de l'enfant dans la famille anglaise, sur le *fair play*, etc. Les pages surabondent qui font aisément convenir que *l'âme des Anglais* est un des meilleurs ouvrages qui aient jamais été écrits sur nos voisins d'outre-Manche.

§

A un autre point de vue, les **Nouvelles Etudes Anglaises** de M. André Chevrillon forment un ouvrage d'une excellence rare. La psychologie de la nation anglaise y est exposée avec une maîtrise incomparable, et l'auteur fait preuve, sur ce sujet difficile et délicat, d'une pénétration déconcertante. Il juge sans parti-pris, d'après une argumentation impeccable, une connaissance approfondie des hommes et des choses d'Angleterre, et une impartialité sereine. Il n'est pas besoin de faire ici l'éloge de la culture solide et du style riche et puissant de l'auteur d'*Un crépuscule d'Islam* et de *Sanc-*

tuaires et Paysages d'Asie. Tous ceux qui ont suivi l'œuvre de M. Chevrillon le reconnaissent pour un des plus beaux esprits de notre époque. Nous l'avons déjà dit en rendant compte de *la Pensée de Ruskin*, et nous sommes heureux de le répéter.

Le présent volume renferme six études, toutes également remarquables. Tout d'abord à propos de *la Psychologie d'un couronnement*, M. Chevrillon nous fait comprendre ce que c'est que l'âme de la foule anglaise. Dans *la Jeunesse de Ruskin*, il ajoute un beau chapitre à sa monographie sur l'auteur de *la Bible d'Amiens*. A propos de deux ouvrages de M. H.-G. Wells, il tire d'admirables considérations sur *l'Avenir aux Etats-Unis*, et sur les transformations profondes qui bouleversent en ce moment l'édifice social anglais. Enfin, la belle analyse du *Cas de Rudyard Kipling* et d'une *Apologie du Christianisme*, par le paradoxal G. K. Chesterton, complètent ce précieux recueil.

§

Poursuivant son consciencieux labeur, M. Edmond Barthèlemy donne aujourd'hui aux lecteurs français une nouvelle œuvre de Carlyle. Déjà, on a pu apprécier, comme ils le méritent, *Sartor Resartus*, *les Pamphlets du Dernier Jour*, *les Essais choisis de Critique et de Morale*, et *les Nouveaux Essais choisis*. Cette fois, il s'agit d'une des œuvres maîtresses de Carlyle : **Olivier Cromwell, sa correspondance, ses discours**, que M. Barthèlemy a traduite sur la troisième édition (1849) des *Letters and Speeches*, qui est l'édition définitive. Dans son avertissement, l'érudit traducteur procède à une critique aussi vigoureuse que justifiée des éditions qui ont suivi, et il adresse à ceux qui leur donnèrent leurs soins des reproches grandement mérités. On sait que la Révolution d'Angleterre et le Protectorat d'Olivier Cromwell ont fondé la grandeur anglaise, et M. Barthèlemy s'attache à montrer la manière dont Carlyle a compris et a accompli sa tâche d'historien. Sur l'influence qu'eut l'œuvre de Carlyle, quelques jugements contemporains, rapportés et confirmés par le traducteur, sont probants. Citons seulement celui de Froude :

Carlyle a été le premier à briser la croûte qui couvrait le sujet de Cromwell depuis la Restauration et à rendre de nouveau intelligibles Cromwell et l'époque de Cromwell. Quiconque lira ce qui s'était écrit sur le Protecteur avant l'apparition de l'œuvre de Carlyle, et ce qui s'est écrit depuis, verra l'importance de l'œuvre accomplie. L'enthousiaste, mené par l'ambition et dégénérant en hypocrite, la figure conventionnelle de la légende établie, a disparu pour toujours... Une fois de plus Cromwell est là devant nous, et y restera désormais, tel qu'il était de son vivant. On peut l'aimer ou le haïr, comme il fut aimé ou haï de son temps ; mais nous

aimerons ou haïrons l'homme lui-même, et non plus une ombre ou une caricature.

Faire l'éloge de la version de M. Barthèlemy serait superflu. Quand un érudit, un véritable historien consent à prêter son talent personnel à un homme tel que Carlyle, et à donner de son œuvre une traduction aussi irréprochable, il convient simplement de s'incliner et d'admirer, avec gratitude.

§

Nous devions déjà à M. Emile Masson *les lettres de Thomas Carlyle à sa mère;* nous devons à présent à Elsie et Emile Masson, les **Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle**, traduites sur les textes originaux et publiées avec l'autorisation spéciale de M. Alexandre Carlyle. La récente publication de ces lettres, en Angleterre, fut la cause de vives discussions. Carlyle, dans son testament, avait interdit qu'elles fussent livrées au public. Mais l'usage qu'en avait fait Froude, dans sa biographie de l'auteur d'*Olivier Cromwell*, rendait vraiment nécessaire qu'on renonçât à des scrupules excessifs, et qu'on osât enfin, — pour une œuvre bonne, comme le disent justement les traducteurs, — faire connaître la vérité intégrale, pour la réhabilitation du sage. Si on l'avait publiée plus tôt, on eût évité « vingt-cinq années de polémiques féroces et de malentendus imbéciles ».

Chaque page de cette correspondance strictement privée, disent les traducteurs, peut être mise en regard de toute page qu'on voudra des œuvres du grand écrivain écossais. Elles disent sans cesse, sous toutes formes imaginables, les mêmes choses : que cette vie humaine est grave, — divine ; et non une force ; que chacun de nous y doit humblement remplir une mission, y faire virilement sa tâche d'homme, et non jouer avec les heures et les forces qui lui sont données.

Œuvres et Lettres, — et aussi le *Journal Intime*, — témoignent que le « Sage de Chelsea » fut « sage », au sens exact du terme, si la sagesse est la recherche de la vérité et l'effort incessant pour réaliser d'elle, dans une conscience, dans une vie, ce qu'il est permis à un homme de réaliser. Pour Carlyle, le sentiment, la pensée, la parole et l'acte ne sont qu'une seule et même expression de nous ; et il ne saurait y avoir pour un homme deux ou plusieurs principes-guides de sa vie, deux ou plusieurs morales. « Le mensonge » qui est à la base des sociétés et qui les ruine, c'est cette duplicité des consciences de l'homme public. Tel il est avec sa mère et les siens,— tel avec sa fiancée, ses amis, ses disciples, ses auditeurs, ses lecteurs ; — tel enfin dans la solitude « entre les tombeaux et les étoiles ». Il se retrouve tout entier, avec toute sa philosophie et avec autant d'intensité, dans une lettre à Jane Welsh ou dans *Sartor, le Passé et le Présent* ou *les Héros*.

Ce recueil, très intelligemment traduit, captivera les lecteurs de France, comme il a passionné les lecteurs anglais.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Le dernier livre de M. Antonio Fogazzaro, *Leila*, Baldini-Castoldi, Milan. — Gian Andrea Esengrini : *le visioni del B ddha*, Bocca, Turin. — Le dernier livre de Paolo Mantegazza : *l'Anima delle Cose*, S. T. E. N., Turin.— Un concours de romans.

M. Fogazzaro vient de publier un nouveau roman, **Leila**. Il s'agit encore une fois d'un roman à thèse, et à thèse religieuse. Les discussions qu'il soulève en Italie sont moins âpres, moins véhémentes, que celles soulevées par le *Santo*. Le grave problème religieux contemporain, qui semble se dégager de plus en plus de ses attributs politiques, pour toucher plus profondément les âmes inquiètes, rend le public et la critique méfiants devant la production périodique de certaine littérature consacrée aux pratiques religieuses de quelques individus, plus qu'aux sentiments généraux d'un pays. Les romans de M. Fogazzaro n'ont pas de but idéologique. Et après l'étonnement causé par un premier roman de ce genre, *le Santo*, la nouvelle production du sénateur Fogazzaro ne semble rencontrer que de l'indifférence.

Les personnages de l'écrivain sont toujours les mêmes. Ils portent le même masque social, et celui-ci, point martelé dans l'airain tragique, paraît vraiment pétri dans du papier mâché. Un seul type humain manque au milieu de cette nouvelle combinaison littéraire de consciences et d'événements, le type central du *Santo*, le « type prophétique des temps modernes ». M. Fogazzaro l'a remplacé par le souvenir de Piero Maïroni. Nous retrouvons les disciples du *Santo*, mais le prophète a disparu, et ses disciples nous apparaissent comme des esclaves médiocres des vieilles convoitises de l'argent et de l'amour, et leur anecdote n'est ni neuve, ni belle. On vit avec eux dans une atmosphère très lourde et amoindrissante, où les angoisses religieuses ne sont que formelles, extérieures et décoratives, à la manière des exaltations lyriques de l'aviation dans le dernier roman de M. d'Annunzio.

Dans le *Santo*, M. Fogazzaro avait voulu évoquer un être aux aspirations hautes mais tumultueuses, fleuri au milieu du tourment et de la tourmente mystique contemporains. Mais le « prophète » de M. Fogazzaro ne put pas s'imposer à notre imagination, assez pour qu'il restât dans la littérature, d'où il jaillit, comme un type humain puissamment créé. Et il serait absurde d'évoquer, à propos de ce Piero Maïroni, la figure héroïque de Saint-François d'Assise, ou bien celles, très modernes, du prophète David Lazzaretti, qui vécut dans la campagne siennoise, ou d'Antoine le Guérisseur, qui vit et opère miraculeusement dans la campagne liégeoise.

Dans *Leila*, l'ombre du « saint », l'influence que celui-ci put exercer sur quelques esprits, nous montre davantage la faiblesse de

ce personnage irréel et inintéressant. Nous ne saurions nous émouvoir devant les circonstances vulgaires qui composent ce roman. Nous pouvons nous étonner qu'on veuille nous intéresser au cas de Marcello Trento, lorsque celui-ci adopte la jeune fille que son fils aima jusqu'à la mort, et au cas de cette jeune fille, vaniteuse et veule poussée à aimer un malheureux qui devient docteur en médecine pour l'épouser. Les tristesses d'un curé, ennuyé par l'hostilité de ses supérieurs hiérarchiques, nous font penser avec regret au bon curé Dom Abbondio, de Manzoni. Et toute l'affabulation est pauvre et surannée, basée sur le vieux pathétique d'un amour contrarié, de l'héritage d'un père-adoptif, de quelques mauvais parents, d'une jeune fille qui se croit aimée pour son argent, d'une épouse fidèle, d'un excellent curé et d'un méchant évêque. Et tous ces éléments mélodramatiques, mal mélangés, ne peuvent pas composer un beau roman, et l'art vraiment trop fatigué, très faible, de M. Fogazzaro, n'arrive pas à créer une seule page littéraire qu'on puisse lire avec profit, sinon avec plaisir.

M. Fogazzaro se révèle encore une fois étranger à nos inquiétudes religieuses, et non seulement ecclésiastiques, de notre temps. Il confond les disputes de sacristie, ou les discussions de pharmacie de village, avec les préoccupations mystiques modernes, trop imposantes, trop vastes, pour qu'on puisse les aborder en littérature sans avoir le cerveau d'un philosophe et l'âme d'un poète.

§

Il est plus reposant de suivre l'œuvre fiévreuse de vulgarisation des grandes écoles religieuses de tout temps et de tout pays.

Et ce n'est pas seulement par réaction que **les Visions du Bouddha**, de M. Gian-Andrea Esengrini, nous paraissent avoir une certaine importance. Lorsque des livres semblables ne se bornent pas à des compilations érudites de textes et de références, mais qu'ils cherchent à évoquer, en une série d'images, plus ou moins vastes et belles, les émois religieux de l'humanité, ces œuvres de vulgarisations ont un caractère spirituel plein d'intérêt réel.

M. Esengrini évoque la vie du Bouddha, la conscience de la douleur de Çakya-Mouni, sa vision de la régénérescence, sa lutte contre les tentations et contre l'obsession de l'universelle souffrance. Un grand souffle d'idéalisme passe dans ces pages.

§

De Paolo Mantegazza, l'étrange vulgarisateur scientifique, que les poètes cèdent volontiers aux savants, et ceux-ci aux poètes, on publie une œuvre posthume d'un curieux intérêt : l'**Anima delle Cose**.

Le sort de Paolo Mantegazza est des plus singuliers. Il reste comme un exemple assez particulier du physiologiste moderne, qui a fait de la psychologie une branche de la science positive physiologi-

quement contrôlable, l'arrachant à la philosophie pure. Mantegazza voulut toujours rester poète. Et tout en dotant l'Italie et le monde de cet important Musée d'Anthropologie de Florence, où les attitudes les plus complexes de la vie humaine sont établies en quelques catégories simples et vastes, qui rappellent la suprême psychologie de la passion humaine représentée par les sept péchés capitaux, tout en se livrant à de multiples recherches de médecin, Mantegazza couvrit les marchés libraires d'un nombre remarquable de volumes, fort agréables et que l'on peut relire. Les problèmes physiologiques les plus graves et les plus séduisants y sont traités en fantaisiste savant et charmant. Maints écoliers ont souvenance d'un volume de Mantegazza, où ils entrevirent pour la première fois les termes précis du problème sexuel, irréfrénable angoisse de la puberté. Et avec *Un Giorno a Madera*, Mantegazza fit un grand bien à des phalanges d'adolescents, les charmant comme écrivain, les enseignant comme médecin et comme libre savant, épris toujours des plus graves questions physiques et sentimentales que soutiennent les principes physiologiques.

Dans *l'Ame des choses*, Mantegazza regarde toute la nature, de très près, s'efforçant de dégager l' « âme », la signification durable, « de toutes ses moindres manifestations, des odeurs, des couleurs, des « fleurs, de tous les aspects, de toutes les choses ». Ce livre d'un octogénaire à la veille de la mort est touchant par la fraîcheur, sinon par la profondeur, de la volonté lyrique qui l'anime.

§

L'Italie intellectuelle, qui veut se créer une littérature nationale, à laquelle le théâtre se refuse encore, malgré les belles tragédies de M. d'Annunzio et les drames pathétiques et populaires de M. Sem Benelli, a organisé un concours de romans, afin de pousser les jeunes écrivains à produire avec confiance, sans crainte paralysante des défections éditoriales.

Le roman italien n'a une réelle importance, jusqu'ici, qu'en tant qu'il garde un caractère régional, d'évocation émouvante d'un état d'âme régional. Les *Novelle della Pescara*, de d'Annunzio, les nouvelles siciliennes de Giovanni Verga et de Luigi Capuana, du romagnol Beltramelli ou de la sarde Deledda, voire même de la napolitaine Sérao, composent peut-être la meilleure partie de la production italienne contemporaine.

Du concours de romans organisé par la « Società degli Autori », il résulte que les écrivains classés parmi les meilleurs des concurrents ont plus des visions littéraires générales, inspirées par les autres littératures, que régionales ou nationales.

Je ne connais jusqu'ici que le schéma du roman **Per il figlio vos**

tro (*Pour votre fils*) de M. Giovanni Chiggiato, vainqueur du concours. La donnée en est assez neuve, quoique le genre en soit tout à fait démodé depuis quelques lustres. Un homme aime une femme, la femme fatale, et ayant étreint sa femme légitime sous l'obsession de l'image de l'autre, il ne voit dans l'enfant, né de l'étreinte conjugale, que le fils véritable de celle qui est absente. Cette donnée se prête à des péripéties dramatiques, dont je me réserve de parler lorsqu'il m'aura été donné de lire le roman.

Les concours artistiques se multiplient en Italie. Malheureusement, le jury est choisi parmi les « aînés », c'est-à-dire dans cette génération d'écrivains qui atteint aujourd'hui la quarantième année, et qui est, à quelque exception près, dépourvue de tout intérêt... En effet, le jury de ce concours des romans de la Société des Auteurs ne donne pas, dans son ensemble, et à ce point de vue, une garantie absolue de clairvoyance.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES ESPAGNOLES

Pio Baroja : *Las Ciudades. César à nada*, Madrid, Biblioteca Rena cimiento, 4 p. — Georges Le Gentil : *Le Poète Manuel Breton de los Herreros et la Société espagnole de 1830 à 1860*, Paris, Hachette, 10 fr. — Id. : *Les Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIX^e^ siècle Aperçu bibliographique*, Paris, Hachette.

On retrouve dans **César ou rien**, premier volume d'une série nouvelle : *les Cités*, toutes les qualités que nous avons eu déjà le plaisir d'apprécier dans d'autres œuvres du plus original et du plus vigoureux romancier de la jeune Espagne, Pio Baroja : cette frénésie de vie, cette vigueur de pensée, cette extraordinaire puissance d'idéalisme et à la fois d'observation précise des réalités, ce style graphique sans apprêt mais sans sécheresse, cette volonté de refréner toute apparence de sentimentalité vaine et d'émotion qui déguise mal la grande pitié d'une âme noble toujours en quête d'absolu ; on y retrouve aussi, comme de coutume, non pas une thèse, mais une pensée : le sentiment intime de l'auteur sur le malaise aigu qui paralyse encore son pays, sur la guerre des classes, sur le mensonge social et politique. Il suffirait de détacher de son œuvre déjà considérable de romancier, non point les dissertations — Baroja ne disserte jamais — mais les jugements incisifs, les brusques saillies, les sarcasmes, les paradoxes souvent mêlés de vérité, pour avoir sur l'Espagne d'aujourd'hui une étude sur le vif qui ne serait pas toujours tendre ni édifiante, mais refléterait du moins assez fidèlement quelques-unes des aspirations généreuses de cette jeunesse tourmentée, venue après le désastre. On a sottement voulu voir des décadents dans ces représentants de l'élite contemporaine qui cherchent si vaillamment à accorder les aspira-

tions modernes et les traditions nationales. Dépourvus sans doute de l'équilibre constant et de la belle sérénité de leurs devanciers immédiats, mais doués en revanche d'une sensibilité plus riche et mieux nuancée, plus complexe, ces prétendus décadents, en vérité, sont admirablement forts, mais d'une force trop égoïste : leur flamme était jusqu'ici restée tout intérieure, et, faute de rayonnement, les faisait se consumer eux-mêmes. Ils semblent heureusement commencer à comprendre qu'ils trouveront plus aisément l'harmonie et la paix qu'ils cherchent dans leur être, en s'évadant un peu d'eux-mêmes, en prétendant agir sur le peuple, en lui communiquant — ou lui imposant — la force que seuls ils détiennent. Au reste, ce peuple encore si robuste et si neuf, mais ignorant ou désabusé, asservi par le parlementarisme bourgeois, par une bureaucratie et un militarisme malfaisants, a grand besoin de leur secours, et attend d'eux, confusément, cette découverte d'un nouveau monde où, sans renier le passé, l'Espagne, enfin réveillée d'une longue léthargie, évoluera suivant le rythme de ses destinées. Mais par delà ce que j'appelais les couches mortes de la nation, ces classes stagnantes qui s'honorent du titre de dirigeantes, l'élite peut-elle arriver à atteindre le peuple, à lui infuser l'idéal nouveau? Telle est, au fond, la question reprise dans son dernier roman par Pio Baroja qui l'avait déjà étudiée, mais d'un point de vue purement abstrait, dans les trois volumes du cycle intitulé « la Vie Fantastique », les plus intensément subjectifs qu'il ait écrits. Cette fois l'œuvre est tout objective. Le héros du roman, César Moncada, met en contact avec la vie l'idéologie de ce Silvestre Paradox qu'il rappelle par tant de traits : même dégoût de la vie, même mélange d'esprit pratique et de fureur paradoxale, d'exaltation et de manque d'enthousiasme, même haine pour tout idéal qui n'est peut-être au fond que cette exaltation rentrée ou bien encore la conscience trop vive de l'énorme écart entre l'idéal et la vie. C'est toujours, en un mot, à peu de chose près, le même nihilisme. Cet héritage souvent assez malencontreux devait fatalement faire avorter les ambitions, d'ailleurs trop vastes, de César. Il a trop embrassé, il a voulu trop brutalement régénérer sa patrie. Du moins a-t-il cherché à agir ; il ne s'est pas résigné à l'immense misère de son temps et de son pays. La vie intense qu'il a menée est déjà une première affirmation. Il a cru trouver une foi nouvelle et a lutté pour l'imposer. Malgré la conclusion négative de Pio Baroja qui ne saurait si facilement se dépouiller de son pessimisme, un tel effort reste-t-il, de tout point, inutile?

Breton de los Herreros (1796-1873), mal connu jusqu'ici en France, est rangé à bon droit par ses compatriotes au nombre des classiques : talent de second ordre, d'originalité peu accusée, est pourtant le maître incontesté de la comédie espagnole au XIX^e^ siè

cle; il a toujours écrit une langue très pure et manié en incomparable virtuose tous les rythmes de la poésie castillane. L'ouvrage capital consacré à Breton par le Marquis de Molins étant une excellente biographie, M. Le Gentil, qui prétendait surtout à commenter l'œuvre, à la replacer dans son cadre, n'a pas cru devoir s'attarder à nous décrire par le menu la vie du poète; vie d'ailleurs fort peu romanesque, qui se confond le plus souvent avec l'histoire du siècle, et contraste heureusement avec la carrière agitée de ses contemporains fameux, Espronceda, Larra. Né dans la Rioja d'une famille de bourgeois aisés de village, Breton restera jusqu'au bout, après une jeunesse que les malheurs du temps plus que sa propre inclination rendirent aventureuse, un bourgeois accompli, bien représentatif des préjugés et des vertus de sa caste : bon sens avisé quoique un peu terre à terre, bonhomie sententieuse, méthodique lenteur, adhésion au progrès, mais au progrès dans l'ordre, respect inné de la morale traditionnelle et du foyer, patriotisme assez étroit, agressif, volontiers gallophobe, mais qui préservera le poète d'un sain cosmopolitisme et contribuera à lui gagner les sympathies de la classe moyenne, obstinément réfractaire aux coutumes d'outre-monts. Engagé dès l'âge de 16 ans pour combattre l'envahisseur français, il ne fera qu'un piètre soldat, incapable de dépasser le grade modeste de caporal; mais à ces dix années de service actif, il gagnera du moins de mieux connaître l'homme, l'homme et la femme, car ce futur champion de la morale bourgeoise courra le guilledou et vivra ainsi par avance l'intrigue de ses comédies. En 1822, il démissionne et devient fonctionnaire; presque aussitôt congédié pour ses antécédents libéraux, il cède dès lors à ce qui fut l'unique passion de sa vie: le théâtre. Mais là aussi, ses débuts sont malheureux : moins que toute autre branche de la littérature, le théâtre ne nourrit point encore son homme, en Espagne; les pièces sont à peine payées; les auteurs restent à la merci d'impresarios d'autant moins généreux qu'ils ont de lourdes charges à subir, les deux théâtres de la Cruz et du Principe appartenant encore à des confréries et devant subvenir aux dépenses des hôpitaux; l'éducation du public, singulièrement inculte et discourtois, est à faire; au reste, les acteurs, fort mal rémunérés eux aussi, sont plus qu'insuffisants, et le seul qui eût pu établir une discipline, Maiquez, est exilé par Ferdinand VII, qui ne lui pardonne pas d'avoir, sous le roi Joseph, acclimaté le répertoire de Talma et de s'être distingué dans les rôles républicains. Les exigences de la censure politique et religieuse, la vogue nouvelle de l'opéra, tout enfin conspire pour étouffer au berceau la moderne comédie de mœurs. Heureusement une évolution se prépare dans l'esprit du public madrilène, grâce à l'influence de l'Athénée, et du Lycée artistique et littéraire. Breton en profite, et, dès 1831, *Marcela ou*

lequel des trois nous offre le type du genre bretonien : « la comédie de mœurs fondée sur l'observation de la classe moyenne, simple d'intrigue, mais infiniment variée dans l'agencement des scènes, où la richesse prestigieuse d'une versification renouvelée de Calderon s'allie à la verdeur authentique d'un style pur de tout alliage étranger, tandis qu'une intention moralisatrice fait ressortir des caractères sans profondeur, tirés de la vérité locale contemporaine, qui plaisent par une ressemblance outrée. » L'antique *comedia* ressuscitait, habillée à la mode de 1830.

Breton doit beaucoup à ses devanciers. Dans la deuxième partie de la thèse, « l'Œuvre », M. Le Gentil relève les emprunts essentiels, établit chronologiquement la succession des influences, étudie de quelle façon le talent primesautier du poète, mûri par un long apprentissage, s'est acheminé peu à peu vers l'indépendance. A Moratin, cet élégant disciple de Molière, Breton emprunte d'abord quelques types et bon nombre d'intrigues. Puis il se met à l'école de nos grands tragiques, traduit en 1825 *Andromaque* et *Mithridate*, imite dans *Eléna* et *Vellido Dolfos* les fameuses imprécations d'Hermine. Il étudie la comédie française, partage ses sympathies entre les classiques et les vaudevillistes ; et s'il goûte fort Marivaux, dont il rajeunit l'esprit pour l'accommoder à la pétulante familiarité des salons madrilènes, il s'abaisse, hélas ! jusqu'à Scribe, dont il traduit treize pièces en dix ans, mais dont il ne fait, pour ses propres œuvres, qu'utiliser les cadres. Naturellement, il exploite plus encore le vaste répertoire des dramaturges castillans du siècle d'or, et sait retrouver l'accent et l'inspiration du vieux théâtre national ; c'est ainsi qu'il exalte le sentiment de l'honneur dans le plus émouvant de ses drames, *la Batelera de Pasajes*, qui procède directement du chef-d'œuvre de Calderon, *l'Alcalde de Zalamea ;* comme ses illustres précurseurs, il découvre, sous le déguisement contemporain, les vertus permanentes de la race. Aussi n'a-t-il subi qu'à peine l'influence du romantisme français qui, vers 1835, s'implante à Madrid avec Angelo, Hernani, Lucrèce Borgia, la Tour de Nesle, Antony, mais n'arrive pas à persuader à l'Espagne qu'elle est la patrie de l'antithèse, de la passion déchaînée et de toutes les chimères. La génération qui suit Espronceda commence à se lasser de tout devoir à l'imitation, du parlementarisme jusqu'aux dernières modes, et veut s'affranchir de la tutelle étrangère. Breton a puissamment collaboré, et c'est un de ses principaux mérites, à ce grand travail d'émancipation qui n'a point, hélas ! encore parfaitement abouti.

Certes la psychologie de Breton est rarement profonde, elle est en revanche exacte. S'il invente peu, il sait regarder autour de lui ; incapable de créer des caractères, il est du moins un admirable peintre de mœurs, un observateur né du costume, du geste, de l'accent

humoriste hors de pair, il excelle à camper des grotesques. Quant à sa morale, par trop bourgeoise assurément, mais assez opportune à cette époque où l'Espagne souffre plus que jamais des excès de l'individualisme, c'est celle d'un honnête homme, pratique, judicieux, désireux de concilier tradition et progrès, assez sceptique pour n'être ni victime de la tyrannie d'un passé par bien des côtés méprisable, ni dupe des utopies d'un avenir inquiétant ; le poète est d'ailleurs capable de haines vigoureuses, et mène vivement campagne contre le romantisme effréné, vilipende nos ateliers nationaux, l'humanitarisme de Sue dont les romans envahissent alors la péninsule, réfute ironiquement le socialisme sentimental à la Sand, et ce n'est pas à lui qu'il faut parler des droits imprescriptibles de la passion ! — Quelques réserves qu'on puisse faire sur la psychologie et la morale de Breton, il faut reconnaître en lui, outre un comique irrésistible, d'une verve sans amertume, d'un génie facile et gracieux, un artiste vraiment incomparable, un écrivain de forte sève populaire, doué d'une fécondité verbale et d'une spontanéité surprenantes au pays même des grands improvisateurs, enfin un vrai poète toujours servi par une versification funambulesque, qu'on ne peut comparer qu'à celle de Banville. Dans un très curieux chapitre, M. L. G. a rapproché l'une de l'autre ; il est du reste curieux de voir Banville, dans son *Petit Traité de versification française*, professer, à propos de la rime, de la nécessité de l'élément lyrique dans la comédie, des théories exactement calquées sur celles de Breton, et, chose encore plus singulière, recommander précisément l'octosyllabe de la *comedia* espagnole. De telles coïncidences autorisent donc à conclure qu' « il n'est pas impossible, quelque invraisemblable que paraisse une influence de la versification espagnole sur la nôtre, d'admettre qu'on n'a pas ignoré en France, entre 1840 et 1845, chez quelques amateurs distingués des choses d'outre-monts (Banville fréquenta de bonne heure Th. Gautier), une tentative comparable à celle de Banville et dont la priorité ne saurait être contestée. »

L'œuvre de Breton, copiste adroit, et minutieux, peut-être même trop servile, de la vie contemporaine, est surtout précieuse en ce qu'on peut y voir très fidèlement se refléter, sous ses aspects divers, la société d'alors. Elle devait donc avoir, pour un historien aussi pénétrant que M. L. G., toute la valeur d'une enquête à peu près universelle ; et en effet, soigneusement contrôlée d'ailleurs par les témoignages des espagnols ou étrangers contemporains, elle lui a permis de faire revivre, derrière la façade des institutions, des débats politiques, des guerres civiles, l'intime et familière réalité des mœurs. Dans la troisième partie de la thèse, « Breton et son temps », nous assistons au défilé de tous ces types de la vieille Espagne qu'on retrouverait sans peine dans l'actuelle ; et c'est comme à un nouveau

voyage pittoresque que l'auteur nous convie, pittoresque, mais très complet et très sûr néanmoins, et qu'on fera bien de consulter au départ, voire même au retour. L'époque troublée de transition que M. L. G. a si bien étudiée à travers l'œuvre de Breton a en effet une importance exceptionnelle, et on peut dire qu'elle s'est prolongée, douloureusement, jusqu'à nos jours. L'Espagne truculente et conventionnelle de nos romantiques entichés de flamenquisme s'apprête à disparaître. Une nouvelle Espagne essaye de naître, prosaïque, positive, bourgeoise en un mot, mais patriarcale encore et fidèle aux habitudes nationales : tout en se défendant contre la contagion cosmopolite et les vaines contrefaçons du progrès, elle va tenter un laborieux compromis entre la tradition nécessaire et les exigences de la vie moderne. Malheureusement l'anarchie des doctrines la rend singulièrement hésitante et l'empêchera pour longtemps de réaliser l'unité d'aspiration indispensable pour féconder les initiatives individuelles. Une bourgeoisie est en train de se constituer sur les ruines de la grandesse encanaillée; le régime constitutionnel l'a faite toute puissante, et c'est dans ses rangs que vont se recruter tous les hommes politiques de la nation ; mais elle ne voit pas au delà de la prospérité matérielle, de l'*aurea mediocritas*, de la respectabilité, de la conservation sociale, méprise les occupations mécaniques, calomnie le mercantilisme, et se résigne vite, par fierté ou par insouciance, à l'inaction masquée par le décorum ou aux douceurs du fonctionnarisme. Une atmosphère de torpeur commence à engourdir les volontés les mieux trempées. Une verbosité maladive gagne le pays tout entier ; l'avenir n'est pas aux hommes de science ou d'expérience, aux observateurs, aux réalistes, mais aux profiteurs du parlementarisme. Ainsi trouve-t-on, à cette époque de transition, outre les qualités et les défauts persistants de la race, les vices importés ; et de là date, pour une bonne part, la crise où se débat encore aujourd'hui l'Espagne. C'est assez dire quel intérêt présente l'œuvre si bien documentée et en même temps toujours si aimable et si littéraire de M. Le Gentil. Ajoutons seulement, pour terminer, que cette thèse, le meilleur travail d'ensemble tenté à l'étranger sur l'Espagne du XIX^e^ siècle, peut servir d'excellente introduction à l'étude du roman réaliste castillan, dont presque tous les types peuvent se retrouver dans le théâtre de Breton et les croquis des *costumbristas*, ses contemporains.

L'aperçu bibliographique sur **les Revues littéraires de l'Espagne** pendant la première moitié du XIX^e^ complète utilement le catalogue de périodiques ma trilènes d'Hartzenbusch. M. Le Gentil y caractérise l'esprit de toutes les revues importantes, détermine la part des principaux collaborateurs, résume les questions soulevées dans la mesure où elles intéressent la littérature, l'histoire, l'art, la

philosophie, la sociologie, relève enfin avec soin tout ce qui peut éclairer les rapports intellectuels de la France et de l'Espagne.

MARCEL ROBIN.

LETTRES SCANDINAVES

La Revue scandinave. — Herman Bang : *Masker og Mennesker* (Masques et figures). Gyldendal, Copenhague. — Johannes V. Jensen : *Himmerlands historier*, Tredje Samling (Histoires du Himmerland), Troisième recueil, Gyldendal, Copenhague. — Memento.

Plusieurs fois on a essayé de fonder à Paris des clubs scandinaves, des associations franco-scandinaves, des revues. Jusqu'à présent, cela n'avait guère réussi. L'organisation des rares fêtes qui avaient réuni les Scandinaves à Paris, de quelque banquet en l'honneur de Georg Brandes, par exemple, n'a jamais, que je sache, été facilitée par l'existence d'un groupement permanent quelconque. Il semble pourtant qu'un tel groupement aurait été bien facile à constituer, puisque nous avons déjà le cours de langues scandinaves de M. Paul Verrier à la Sorbonne, et la section scandinave de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais une revue est un organe bien plus souple, mieux prêt à toutes les initiatives qui se présentent, qu'un cours ou une bibliothèque, œuvres trop spéciales. Et voici qu'enfin paraît **la Revue scandinave** désirée.

Si favorable que soit l'heure, on ne pourrait guère croire à son succès, si son directeur et fondateur n'était pas aussi spécialement désigné pour une telle entreprise que M. Fritiof Palmer. Les lecteurs du *Mercure* ont pu apprécier, depuis un an qu'il rédige celles de ces « lettres » qui sont réservées à la littérature suédoise, la fermeté et la clarté des jugements de mon collaborateur, et surtout sa précision de langage, si rare chez un étranger. Suédois, M. Fritiof Palmer possède les langues danoise et norvégienne comme il possède la langue française, tandis que les Scandinaves de langue suédoise et ceux de langue dano-norvégienne sont habitués à se comprendre seulement à peu près : M. Fritiof Palmer, par la langue aussi bien que par ses idées très larges, n'est pas un représentant particulariste du scandinavisme : en 1905, il fut au nombre des Suédois que nulle animosité n'excitait contre la Norvège. Du côté scandinave comme du côté français, il est donc bien l'ami de tout le monde, intermédiaire à qui son rôle est facile, et que les autres acceptent volontiers. D'ailleurs, sa double qualité de correspondant français de journaux suédois, et d'attaché scandinave à la bibliothèque Sainte-Geneviève le met déjà professionnellement à même de jouer ce rôle. Grâce à lui, et à son obligeance naturelle, sa revue peut vraiment atteindre le but qu'il se propose : faciliter les relations entre Scandinaves et Français.

Le premier numéro, paru le 15 décembre, est très plein : après un article-programme, M. Georg Brandes passe en revue un certain nombre des principaux écrivains français qui, au cours du XIXe siècle, ont écrit sur les pays scandinaves et leur littérature, et montre combien la connaissance des pays scandinaves en France, malgré les progrès faits depuis quelques années, est encore médiocre, par comparaison avec l'Allemagne et l'Angleterre. M. Verner von Heidenstam fait un récit émouvant de l'assassinat de Gustave III. M. Jean Lescoffier montre que Victor Hugo et Bjœrnson se sont fait du rôle des poètes une conception commune : la mission du poète est celle du prophète. M. Werner Sœderhjelm nous dit le lamentable sort de la Finlande depuis que, la terreur noire régnant en Russie, le tsar s'est senti assez fort pour violer dans le grand-duché toutes les promesses anciennes et récentes. M. Maurice de Casanove décrit le Salon d'automne.

Je ne peux tout mentionner, et je citerai seulement encore l'article où M. Paul Verrier célèbre, à propos des prochaines fêtes de Rouen, la millénaire création d'une province scandinave en France, et le considérable apport des Normands à la formation de la civilisation française.

§

Les chroniques dramatiques publiées en volumes forment plutôt une histoire du théâtre écrit qu'une histoire de la scène. La part réservée au jeu des acteurs y est généralement secondaire. Et, même lorsqu'elle est un peu développée, il n'en est guère question que par rapport à la pièce étudiée, pour apprécier si elle a été bien comprise et heureusement interprétée. L'art scénique n'est pas examiné pour lui-même. C'est pourtant un art distinct, bien qu'un art auxiliaire, et il convient d'en parler autrement qu'à propos d'une pièce déterminée et comme complément à un compte-rendu dramatique. Les divers rôles joués par un même acteur sont les œuvres successives de cet artiste. On peut les rapprocher, en considérer l'ensemble et la succession, et se faire une idée de l'œuvre totale. Ainsi apparaîtront des individualités, des tempéraments artistiques, dont aujourd'hui bien peu de personnes, même parmi les gens qui suivent les théâtres, se font une idée nette.

M. Edvard Brandes a autrefois analysé le talent des principaux acteurs européens, et ce fut, sinon son premier début, du moins son premier succès. Aujourd'hui, c'est M. Herman Bang, qui, dans son volume **Masques et figures**, nous trace les portraits de Charlotte Wolter, Sarah Bernhardt, Eleonora Duse, Josef Kainz, Gabrielle Réjane et Betty Nansen, la seule des six qui soit compatriote de l'auteur. Personne ne pouvait être mieux qualifié pour composer un tel bouquet. M. Herman Bang a été un remarquable metteur en scène et il est aussi familier avec les théâtres allemands et français qu'avec

les théâtres scandinaves. C'est lui qui a mis en scène *Maison de Poupée* au Vaudeville. Bien qu'il ait été lui-même très peu de temps acteur, et qu'il n'ait presque pas écrit pour le théâtre, il a toujours montré pour l'art scénique une prédilection marquée.

M. Herman Bang a toujours appartenu résolument, combativement, à l'école réaliste, au théâtre comme en littérature. Il a du suivre, étudiant, les leçons de M. Georg Brandes, et l'on peut retrouver, dans la méthode qu'il suit pour raconter la carrière des acteurs, la méthode même qui a été constamment celle du maître dans ses biographies d'écrivains. Tous deux ont recherché avant tout la personnalité de l'artiste dans son œuvre, et montré comment l'effort même pour faire œuvre plus parfaite a lentement dégagé cette personnalité. Cette méthode est d'ailleurs évidemment la meilleure, ou plutôt elle est indispensable, soit que l'on se propose plus particulièrement de connaître l'artiste comme individu, soit que l'on désire mieux comprendre ce qu'il a fait.

Mais, tandis que M. Georg Brandes insiste principalement d'habitude sur l'étude individuelle, et par suite est porté à raconter la vie privée des écrivains et à multiplier les anecdotes, M. Herman Bang, au contraire, ne donne à cet égard que des indications parfois voilées, et toujours très brèves. Parlant de contemporains, il y était peut-être obligé, et peut-être aussi a-t-il supposé que les grands acteurs dont il parle sont suffisamment connus. Quoi qu'il en soit, de là résulte que la définition psychologique des acteurs est un peu simple et sommaire. Ils apparaissent comme des tempéraments, chacun trop invariable, dont les progrès scéniques amènent la revélation progressive. Il me semble que, par un excès de discrétion, et par crainte, peut-être précisément parce qu'il s'agissait d'acteurs, de trop attirer l'attention des lecteurs sur ce qui n'était pas l'objet propre de son livre, M. Herman Bang nous laisse trop deviner le parallélisme entre le développement des personnalités et le progrès de leur manifestation par le moyen de leur art.

Ce regret exprimé, il n'y a qu'à louer la finesse et la sûreté de ses jugements. J'ai été particulièrement heureux de trouver dans ce livre le plus magnifique éloge, sans réserve, de la plus belle création que j'ai vue au théâtre: Sarah Bernhardt dans *Hamlet*. Et en même temps qu'il montre comment des acteurs qui savent leur métier peuvent devenir vraiment de beaux acteurs, M. Herman Bang suggère à chaque instant, en quelques mots rapides, une foule de réflexions sur les relations des acteurs avec le public, sur les pièces que les acteurs préfèrent jouer, etc. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Malgré la forme alerte et la complète absence de discussion, ce livre expose une thèse: celle d'après laquelle les seuls acteurs vraiment intéressants sont ceux

dont le tempérament personnel est assez fort pour s'exprimer librement dans leurs rôles.

§

M. Johannes V. Jensen a donné un troisième recueil de ses **Histoires du Himmerland,** qui sont, selon l'avis d'un bon nombre de ses lecteurs, ce qu'il a fait de mieux. Le Himmerland est une région, grande comme un petit département français, située au nord-est de la presqu'île de Jylland, au sud du Limfjord. C'est une plaine basse, très légèrement ondulée, sur laquelle souffle un vent continu et violent. Les moulins à vent y prospèrent, tandis que les arbres y sont rabougris. Pays purement agricole, où les paysans, souvent propriétaires de leur lopin de terre, ont des traditions d'indépendance. Ceux qui habitent près du Limfjord sont souvent pêcheurs en même temps que paysans, et les plus misérables essayent patiemment de conquérir à la culture les landes encore vastes. M. Johannes V. Jensen les connaît bien. Certes, il se sent très différent d'eux, mais il a vécu parmi eux, et il ne raconte que ce qu'il a vu, ou su directement. Il ne parle même pas de tout le Himmerland, mais seulement de sa partie ouest, qui lui fut plus familière, car il en est, tous ses proches en sont, et son recueil se termine par l'histoire du tisserand Jens Jensen, qui fut son grand-père. On sent dans ces histoires un souci d'exactitude minutieuse, une préoccupation de rester constamment fidèle à la réalité observée, qui seraient plutôt les qualités d'un savant que d'un romancier. L'homme d'imagination et de fantaisie semble ne se révéler que par le choix des histoires racontées, en ce qu'elles nous décrivent uniquement des paysans au caractère très accentué, des êtres exceptionnels. Et comme la plupart sont presque muets, habitués à ne pas révéler leur vraie nature et leurs passions, ces courts récits conduisent fréquemment à des drames.

M. Johannes V. Jensen a pourtant beaucoup voyagé. Son œuvre nous transporte tantôt aux Etats-Unis, tantôt dans l'Inde. Et des romans comme *Madame d'Ora* sont d'une réalité très capricieusement symbolique. Faut-il donc décomposer ses œuvres en plusieurs groupes d'inspiration diverse ? Il indique lui-même comment il convient de les grouper. Mais ce groupement est assez bizarre. Il supprime un de ses premiers volumes, et il réunit *le Glacier*, histoire des premiers hommes dans les régions scandinaves, à ses romans américains. Il appelle cela « une série avec une idée conductrice », ce qui paraît bien fait pour dérouter. Et il annonce qu'il publiera surtout, dorénavant, des voyages et des études de sociologie et d'anthropologie.

Ces indications se trouvent dans ce recueil d'*Histoires du Himmerland*, en un chapitre intitulé « Description du Himmerland » et tout en donnant cette classification quelque peu déconcertante,

l'accompagne de réflexions qui montrent la véritable unité de son œuvre. C'est en naturaliste qu'il a regardé le Himmerland et sa population, de naturaliste minutieux qui collectionne les types de paysans, et observe les traces que conserve le sol des choses passées. « Dans mon enfance, dit-il, les trouvailles d'objet préhistoriques étaient à l'ordre du jour. » Il a développé son sens inné de la continuité — évolution historique et géologique à la fois, — et c'est pourquoi il a été conduit à étudier la préhistoire et la géologie en les mêlant, et c'est aussi pourquoi sa description du Himmerland, dans son troisième recueil, est mêlée de considérations historiques et sociales. Sa curiosité s'est étendue, à mesure que s'étendaient ses connaissances. Il voyage à la fois dans l'espace et dans le temps. *Le Glacier* est le passé, l'Amérique est le futur. Il reste le même naturaliste, d'un réalisme minutieux, lorsqu'il observe dans le détail, — plein d'imagination, lorsqu'il fait des hypothèses scientifiques. Il nous annonce qu'aujourd'hui la science — c'est-à-dire, pour lui, l'imagination — l'emporte dans son esprit. Mais il sera forcément ramené ensuite à des œuvres plus purement littéraires. Il sera surtout conduit de plus en plus à écrire des œuvres où l'observation et l'imagination interprétative voisineront. Le désir d'une vue synthétique de l'évolution historique et naturelle peut sans doute suggérer de fort belles œuvres à un homme possédant le talent de M. Johannes V. Jensen. Mais à condition que la synthèse se contente de les suggérer, sans envahir les pages des livres.

Memento. — La principale revue danoise, *Tilskueren* (le Spectateur), a été, depuis un an, dirigée par M. Poul Levin, dont le grand ouvrage sur Victor Hugo a été analysé ici en son temps. Il a donné lui-même plusieurs articles, notamment une grande étude sur Bjœrnson, et d'intéressantes remarques sur *Rosmersholm*. Dans les derniers numéros, je note : « Jean Moréas et Renée Vivien », par Christian Rimestad ; « Au pays de Paul Fort », par Sophus Claussen ; « Aristide Maillol », par Léo Swane.

Une nouvelle revue, *Ugens Tilskuer* (le Spectateur hebdomadaire), prend pour modèles les hebdomadaires à la fois politiques et littéraires tels que *The Nation* de New-York, ou *l'Argus* finlandais, modèle jusqu'ici inconnu en Danemark, — et d'ailleurs bien récent en France.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Maxime de Bary : *Grand Gibier et Terres inconnues, Afrique Centrale ;* Plon. 10 »

Jules Baum : *L'Architecture romane en France ;* Hachette. » »

Paul Gout : *Le Mont Saint-Michel. Histoire de l'Abbaye et de la Ville ;* Colin, 2 vol. 50 »

Jules Huret : *En Allemagne. La Bavière et la Saxe ;* Fasquelle. 3 50

Herbert Ward : *Chez les Cannibales de l'Afrique Centrale ;* Plon. » »

Histoire

A. Béry : *Saint Justin ;* Bloud. » 60
P. Deslandres : *Saint Pie V ;* Bloud. » 60
Albert Dufourcq : *Histoire de l'Eglise du IIIe au XIe siècle. Le Christianisme et les Barbares*, tome V; Bloud. 3 50
Hector Fleischmann : *Pauline Bonaparte ;* Libr. Universelle. 3 50
E. Longuemare : *Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV ;* Bloud. 3 50
J. Martin : *Thomassin ;* Bloud. » 60
C. de Tschudi : *La Mère de Napoléon ;* Fontemoing. 3 50
F. Uzureau : *Andegaviana*, 10e série ; Picard. » »
Calixte de Wolski : *La Pologne ;* Ferreyol. 3 50

Littérature

C. Couillaut : *La Réforme de la prononciation latine ;* Bloud. 3 50
Théophile Dufour : *Quelques lettres de J.-J. Rousseau, 1766-1769 ;* Genève, Kündig. » »
Emile Gebhardt : *Souvenirs d'un vieil Athénien ;* Bloud. 3 50
Victor Houchart : *Le Rythme dans la versification française ;* Aix en Provence, Pourcel. » »
P.-M. Masson : *Lamartine ;* Hachette. 2 »
Jane Catulle Mendès : *Les Petites Confidences. Chez soi ;* Sansot. 1 25
A. de Musset : *Œuvres complémentaires*, réunies et annotées par Maurice Allem; « Mercure de France ». 3 50
Léon Séché : *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe ;* « Mercure de France ». 3 50
André Spire : *J'ai trois Robes distinguées ;* Les Cahiers du Centre. 2 50

Philosophie

Baron Carra de Vaux : *Léonard de Vinci ;* Bloud. » 60
G. Castella : *Buchez ;* Bloud. 0 60
M. de Gasté : *Réalités imaginatives... Réalités positives ;* Alcan. 7 50

Poésie

H. Chassin : *Envols ;* Sageret. 1 50
G. Goffin : *Vibrations ;* La Belgique Artistique et littér. 3 »
Paul Lieutier : *Les Heures fugitives ;* Sansot. 3 50
Martial Martel : *Les Cornes du Chemin ;* « Echo littér. ». 3 50
E. Martinon : *Chants nuancés du Cœur ;* Paris, Ed. du « Grillon ». 2 »

Publications d'Art

Ch. Hotz : *L'Art et le Peuple ;* Marseille, Soc. « Arts et Excursions ». » 60
W. de Seidlitz : *Les Estampes Japonaises*, trad. par P. André Lemoisne, Hachette. » »

Questions juridiques

C. O. Bunge : *Le Droit c'est la Force ;* Schleicher. 2 »

Questions militaires

Général Decaen : *Mémoires et Journaux*, publ. par E. Picard et V. Paulier ; Plon. 7 50

Questions religieuses

R. Couzard : *Sainte Hélène ;* Bloud. 3 50
Mgr Drouais : *L'Apologétique ;* Bloud. » 60
V. Franque : *Bible et Protestantisme ;* Bloud. 3 50
G. Tyrrell : *Le Christianisme à la croisée des Chemins ;* Nourry. 3 50

Roman

Antonin Chaude : *Jean Bizot ;* « Poésie ». 3 50
Nonce Casanova : *Le Journal à Nénesse ;* Ollendorff. 3 50
A. Confex-Lachambre : *Et la main passe..... ;* Libr. du XXe s. 3 50
H. Duvernois : *Les Demoiselles de Perdition ;* A. Michel. 3 50
Marquis Th. de Foudras : *Chasseurs du Temps passé ;* Nourry. 3 50
A. Geiger : *La Reine Amoureuse ;* Fasquelle. 3 50
Noémie Junka : *Le plus grand ;* Lyon, Imprim. de « l'Ami ». 2 50
Rudyard Kipling : *Lettres de marque*, trad. d'Alb. Savine; Stock. 3 50

Emile Moselly : *Joson Meunier;* Ollendorff. 3 50
Jacques Nagral : *L'Etrange histoire d'André Léris ;* Figuière. 3 50
Jean Relecq : *Le Destin d'Hélène ;* Hachette. 3 50
Stéphane Servant : *Joyeuses et émerveillantes aventures des six frères du Petit Poucet ;* Fontaine. 5 »
Norbert Sevestre : *L'Emouchet, le tuebelettes Merlin ;* Hachette. 3 50
Marc Stéphane : *Le Roy du Languedoc;* Cabinet du Pamphlétaire. 4 »
Meg Villars, traduit par Willy : *Les Imprudences de Peggy ;* Soc. d'édit. de publicat. parisiennes. 3 50

Sciences

E. Belot : *Essai de Cosmogonie tourbillonnaire;* Gauthiers-Villars. » »
Camille Flammarion : *Annuaire astronomique ;* Flammarion. 1 50
Dr Laupts : *L'Homosexualité et les Types homosexuels ;* Vigot. 6 »

Sociologie

E. Beaupin : *L'Education sociale et les Cercles d'Etudes ;* Bloud. 3 50
Henri Clouard : *Balzac. Pages sociales et politiques;* Libr. nation. 3 50
Pedro Descoqs : *A travers l'œuvre de M. Maurras ;* Beauchesne. » »
A. Ebray : « *Hors des Frontières* » *et* « *la France qui meurt* » ; Libr. nationale ». » »
G. Fonsegrive : *Art et pornographie ;* Bloud. » 60
G. Hoog : *Les Conservateurs et la 3e République ;* Bloud. » »
Eugène Morel : *Librairie Publique ;* Colin. 3 50

Théâtre

M. Blondel : *Psychologie dramatique du Mystère de la Passion, à Oberammergau ;* Bloud. 3 50
Ch. de Bussy : *Une nuit de Musset;* Commaille. » »
Ernest Lunel : *Le Théâtre et la Révolution;* Daragon. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Réponse de M. Paterne Berrichon à M. Georges Izambard. — L'affaire Germain Nouveau : épilogue. — Une lettre inédite de Stendhal. — Voltaire à Colmar. — Chanson de mariage savoyarde. — Les Femmes à l'Académie. — Un cours sur l'argot à la Sorbonne. — La Ve Exposition de la Société des Artistes Rouennais. — A Monte-Carlo. — Erratum. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les amis de Paul Verlaine se réuniront, pour commémorer l'anniversaire de sa mort (15e anniversaire), le dimanche 15 janvier prochain, à onze heures, au cimetière des Batignolles. Rendez-vous à la porte du cimetière.

Après la cérémonie, un déjeuner, présidé par Léon Dierx, aura lieu à midi, au restaurant Vantier-Védrine, 8, avenue de Clichy.

On est prié d'adresser les adhésions au déjeuner Paul Verlaine à M. Alfred Vallette, au *Mercure de France*, pour le vendredi 13 janvier au plus tard.

Le comité du monument exposera la situation, que nous pouvons dès maintenant déclarer excellente, et donnera tous les renseignements relatifs à la répartition des dons qu'il a reçus entre les souscripteurs.

§

Réponse de M. Paterne Berrichon à M. Georges Izambard.

Roche, le 20 décembre 1910.

Mon cher Vallette,

Je viens de lire la réponse de M. Georges Izambard à mes notes sur

Rimbaud en 1870-71. Je n'ai trouvé là-dedans rien qui infirmât mon raisonnement sur les contingences déterminatives de l'inspiration, par exemple, du poème : *le Forgeron*, venant peu après *les Etrennes des Orphelins*. Quant aux méchants propos voulant atteindre Mme Rimbaud, ils prouvent tout simplement que le pourvoyeur de la préface Genonceaux n'a pas encore digéré la juste semonce que lui infligea cette mère.

A ce qui veut m'atteindre personnellement, faut-il répondre ? Non. Ce serait trop facile : le pédant continue d'agir sans discernement. Pourtant je signalerai au collectionneur du *Sottisier universel* les deux balistes suivantes, au moyen desquelles le guerrier à outrance croit abolir, « comme un pauvre château de cartes », mon « exégèse » :

1° — A Mézières, cette défense ?... des assiégés défendus par une pucelle ? Voire, quelle pucelle ? L'histoire répond Dugueselin (1).

2° — Oh ! Oh ! ceci n'était pas dans MM. Bourguignon et Houin, car la pièce [*le Cœur volé*] est antérieure à la Commune et au nouveau départ de Rimbaud pour Paris. Elle m'a été expédiée de Charleville à la date du 13 mai [1871].

Aux rimbaldistes qui eurent jadis tant à lutter contre l'incompréhension des journalistes, je rappellerai une chronique « humoristique » de M. Izambard, parue dans *la Liberté* du 16 juillet 1898 et où l'on trouve ceci :

M'étant engagé après cela pour la durée de la guerre, je n'eus plus de ses nouvelles qu'après la paix. Il [Rimbaud] m'annonçait qu'il était en train de devenir « voyant ». Je me rappelle vaguement — je n'ai plus la lettre — que cet avatar comportait une sorte d'initiation, un stage, une retraite analogue à celle de Sâkya-Mouni, sous le figuier sacré de Bôdhumanda. Et il m'envoyait, comme un échantillon de la formule nouvelle, ces triolets fameux que j'ai remis plus tard à Verlaine avec le reste, et qui ont fait la joie de plusieurs générations de décadents :

Mon pauvre cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal...

Itypalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé.
A la vesprée, ils font des fresques
Itypalliques et pioupiesques.
O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé !
Itypalliques et pioupiesques,
Leurs insultes l'ont dépravé.

A l'heure qu'il est j'en ai vu bien d'autres, mais, en ce temps-là, j'étais encore jeune et — normalien tant qu'on voudra — j'avoue que je sursautai... et que je fis mon possible pour lui enlever ses illusions sur cette littérature pince-sans-rire : « Je ne veux pas vous dire que vous êtes fou, lui écrivais-je, cela vous mettrait aux anges. Mais si vraiment vous croyez que c'est arrivé, je veux vous prouver au contraire que, d'être absurde, c'est à la portée de tout le monde... » Et je me mettais à mon tour en frais de triolets, histoire de pasticher les siens : les miens avaient pour titre : *la Muse des Méphitiques :*

Vois-tu le bourgeois baveux qui s'offusque
Se cramponner d'horreur à son comptoir,
Agglutiné contre comme un mollusque ?
Vois-tu le bourgeois baveux qui s'offusque,
Et sa police, œil dans un vase étrusque ?
Vois-tu le bourgeois baveux qui s'offusque
Se cramponner d'horreur à son comptoir ?

Voici venir l'ère des pourritures
Où les lépreux sortent des lazarets...

(1) Nous devons signaler ici que, dès le 16 décembre, M. Georges Izambard nous a adressé la lettre qu'on lira plus loin. Voy. *Erratum*. — N. D. L. R.

O fleurs du laid, rutilantes ordures,
Voici venir l'ère des pourritures...
Lors, fourrageant dans les monts d'épluchures,
Nous chanterons l'hosannah des gorets.
Voici venir l'ère des pourritures
Où les lépreux sortent des lazarets.

« Vous voyez, c'est fort simple, ajoutai-je : vous prenez les pensées les plus incohérentes, les mots les plus hétéroclites, vous les accouplez tant bien que mal, et de ce croisement naît avant terme un délicieux petit fœtus que vous enfermez, soigneusement étiqueté, dans un bocal *ad hoc*... Et prenez garde, avec votre théorie du *voyant*, de finir vous-même en bocal, monstre au Muséum... »

Non, vraiment, ce censeur des essais poétiques de Rimbaud a trop d'esprit!

Bien cordialement à vous, mon cher Vallette.

PATERNE BERRICHON.

NOTE. — Bayard, défenseur de Mézières, chevalier sans peur et sans reproche, a historiquement une réputation de pureté qui permit à Rimbaud de le comparer à une pucelle. Le poème *Mémoire* date du milieu de 1872, époque des *Ariettes oubliées* et des *Romances sans Paroles*. De même que Verlaine ne choisissait pas alors ses expressions sans « quelque méprise », Rimbaud usait de « l'hallucination des mots ». (Voir *Une Saison en Enfer* et *Jadis et Naguère*.) — P. B.

§

L'affaire Germain Nouveau : Conclusion. — On nous communique le procès-verbal suivant :

Le Comité Humilis, réuni 32, rue de Lubeck, ce 13 décembre 1910, sous la présidence de M. Lucien Pate, après examen des comptes de la publication présentés par le Commandant Dupont, constate la correction absolue de ces comptes, et rend hommage à M. Saint-Chamarand pour la façon dont les intérêts du poete ont été sauvegardés.

Ce procès-verbal — un peu laconique — n'explique pas comment et pourquoi un Comité a pu prendre sur lui de disposer de la propriété d'un poète sans l'assentiment et même contre la volonté exprimée de ce poète.

§

Une lettre inédite de Stendhal. — Deux fervents stendhaliens, le baron d'Oppeln-Bronikowski et M. Arthur Schurig, entretiennent en Allemagne la mémoire d'Henri Beyle avec un zèle digne d'éloges. Nous devons au baron, entre autres publications, la traduction récente et très documentée de *l'Abbesse de Castro* et des *Promenades dans Rome*. De son côté, M. Schurig a fait une sélection parmi les sept cents lettres de Stendhal que nous avons publiées en 1908, et il offre aujourd'hui à ses compatriotes 237 lettres traduites et accompagnées des portraits d'Henri Beyle, de Pauline et de Minette de Griesheim (1). A cet ouvrage est joint le fac-similé de la lettre inédite suivante, adressée par Stendhal au baron de Strombeck :

Erfurt, le 26 avril [1813]

Me voici en Allemagne pour la quatrième fois, mon cher ami, mais aucune de ces campagnes n'a valu la première, je n'y ai plus gagné d'ami et vous êtes le seul que j'aie dans la langue d'*ya*. Comment avez-vous passé votre temps, de-

(1) Un vol. in-8, Georges Muller, Edit. Munich et Leipzig. 1910.

puis deux mois ? Je crois que vous avez chez vous le quartier général du Prince d'Eckmuhl. Donnez-moi de vos nouvelles en détail au *Quartier Impérial*. Je pense que ce quartier-là sera bientôt à Berlin. L'ennemi se retire comme si le diable l'emportait. Je suis content comme patriote, mais bien triste comme homme Il n'y a que sept jours que j'ai quitté Paris et la campagne me perce déjà le cœur. Je n'avais guère eu le temps de me reposer de la course de Moskou. Écrivez-moi, mon cher ami, pour me rendre supportable le séjour de l'Armée, et surtout dites bien à l'aimable Philippine (1) que toutes les armées du monde ne me feront jamais oublier le temps heureux que j'ai passé à Brunswick. Cet aimable caractère m'est tous les jours plus présent. Ne lui dites pas ma petite phrase telle qu'elle est. Je craindrais que Mlle Philippine ne la trouvât trop vive, mais quand on est triste on ne sait pas voiler ses sentiments.

Mes respects à Mme de Str[ombeck] et à Mlle d'Oeynh[ausen]. Croyez-moi tout à vous, mon cher ami.

LUNEMBOURG.

M. Schurig indique en note que cette signature est une réminiscence des nombreuses excursions et chasses de Stendhal dans la forêt de Lüneburg ? Quoi qu'il en soit, voilà la collection de M. Léautaud enrichie d'un nouveau pseudonyme, et celle des biographes de Beyle d'un document bien intéressant. — ADOLPHE PAUPE.

§

Voltaire à Colmar. — Dans l'ouvrage, d'ailleurs fort érudit, de feu l'abbé Ch. Hoffmann, publié en 1906 par M. l'abbé Ingold : *l'Alsace au XVIIIe siècle*, je lisais, ces jours derniers, à la p. 153, le passage suivant, qui fait partie d'une peinture du caractère colmarien avant la Révolution :

Aussi l'habitude et le souci quotidien des affaires, joints à cette politesse trop cérémonieuse dont nous avons parlé, donnaient aux relations sociales une apparence de raideur et de froideur qui offusqua Voltaire lors de son séjour à Colmar, en 1753. Voltaire s'en vengea : cette ville « moitié allemande, moitié française et tout à fait iroquoise » devient pour lui la capitale des Hottentots ; il mord à belles dents et déchire *unguibus et rostro* ces sauvages des bords du Rhin qui « ne diffèrent de ceux d'ailleurs que parce qu'ils n'ont pas l'habitude d'immoler leurs semblables comme font les autres anthropophages, etc,. etc. ». Toutefois Voltaire ne tarda pas à s'apprivoiser (*sic*). Il trouva bientôt des personnes polies et instruites, « comme on en rencontre toujours dans une ville où il y a un Parlement » et il éprouva « de la consolation dans leur société », au point de pouvoir dire : « Je m'habitue à Colmar plus que la Grand'Chambre à Soissons. »

C'est là manière par trop ecclésiastique d'écrire l'histoire *ad majorem Dei gloriam* et l'abbé Hoffmann, réputé comme l' « infatigable pionnier » des choses et du passé d'Alsace, a documenté, dans ces quelques lignes, l'éternelle persistance de cet *odium theologicum* dont les aspects sont, dans le domaine des idées, aussi multiples que déplaisants ses protagonistes, sur le terrain de l'existence au jour le jour.

En vérité, lorsque Voltaire se rendit à Colmar, pour y travailler à ses *Annales de l'Empire* — c'était le 2 octobre 1753 — il n'eut d'abord que plaisir à vivre dans cette cité intellectuelle et songea même à s'y fixer à demeure. Le 15 janvier 1754, il écrit encore :

J'ai trouvé à Colmar des secours que je n'aurais point eus ailleurs ; et, dans la cruelle situation où je suis, accablé de maladies et n'étant point sorti de ma chambre depuis trois mois, j'ai trouvé de la consolation dans la société de quelques personnes instruites.

(1) Philippine de Bulov, sœur de Mme de Strombeck, dont Stendhal écrit le prénom en grec. (A.P.)

Sa situation ne se gâta que du moment où le clan des cagots fut venu le relancer dans cette studieuse retraite, d'où il devait finir, d'ailleurs, par l'expulser, et surtout lorsque Voltaire eut appris, concomitamment, que, quelques années auparavant, l'on avait, sur une place de Colmar, à l'instigation d'un Père de la Compagnie, brûlé le *Dictionnaire* de Bayle et autres ouvrages philosophiques, qui faisaient, à l'époque, les délices des bons esprits. C'est alors, mais alors seulement, que sa verve sarcastique se déchaîne contre les auteurs, ou complices, de cet odieux autant que ridicule *auto da fé* et qu'il écrit, le 20 février 1754, à M. de Paulmy :

Quoique je ne sois pas sorti de mon lit ou de ma chambre depuis cinq mois, je ne suis pas moins enchanté de votre Haute-Alsace ; on y est pauvre, à la vérité, mais l'evêque de Porentru a deux cent mille écus de rente, et cela est juste. Les jésuites allemands gouvernent son diocèse avec toute l'humilité dont ils sont capables. Ce sont des gens de beaucoup d'esprit. J'ai appris qu'ils firent brûler Bayle à Colmar, il y a quatre ans. Un avocat-général, nommé Muller, homme supérieur, porta son Bayle dans la place publique et le brûla lui-même; plusieurs génies du pays en firent autant. Comme vous êtes secretaire d'État de la province, je vous supplie de m'envoyer votre Bayle bien relié, afin que je le brûle dès que je pourrai sortir...

Au comte d'Argental, le 24 février :

Si vous avez un Beyle dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots, où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément, mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fait incendier ici sept exemplaires de Bayle, et un avocat-général de ce qu'on appelle le Conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites plus adroits font imprimer Bayle à Trévoux pour leur profit...

Le 4 mars, au marquis d'Argens :

Je suis dans une ville moitié allemande, moitié française et entièrement iroquoise, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jésuite, nommé Aubert, prêcha si vivement contre Bayle et contre vous que sept personnes, chargées du sacrifice, apportèrent chacune leur Bayle et le brûlèrent dans la place publique avec les « Lettres juives ». Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui est dans la bibliothèque de Sans-Souci, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y consente...

Et encore une fois au comte d'Argental, le même jour :

Il me semble que, quand je me retirai à Colmar pour avoir le secours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les « Annales de l'Empire », je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai appris que ces ours à soutane noire avaient fait brûler Bayle dans la place publique, il y a cinq ans, et que l'avocat-général de ce parlement apporta humblement son Bayle et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évêque de Porentru et qu'ils voudraient faire agir le procureur-général. Vous sentez mon état, vous devez d'ailleurs ne pas vous dissimuler que ma douloureuse situation ne peut changer, que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de Thou fut persécuté ; Corneille et La Fontaine moururent dans des greniers, Molière fut enterré à grand'peine, Racine mourut de chagrin ; Rousseau dans le bannissement, moi on m'exile ; mais Moncrif a réussi et cela console...

On le voit : c'est donc toujours et exclusivement *l'auto da fé* de Bayle qui motive les expressions que l'abbé Hoffmann — dont l'œuvre passe, je le

répète, non sans raison, pour un « monument solide » dans les milieux compétents — a mises sur le compte d'un bas et frivole parti pris de dénigrement systématique. Or, il eût été difficile à cet historien d'arguer, en l'espèce, l'ignorance, ou la bonne foi surprise, si toute la littérature antérieure relative au séjour de Voltaire à Colmar est unanime sur ce point et si un ouvrage aussi populaire en Alsace que celui de P. Huot : *Des Vosges au Rhin*, qui est de 1866, contient des aveux comme ceux-ci : « *Il est vrai qu'à l'époque où il se permit ce propos (ville moitié allemande, etc.), Voltaire était sous le coup de l'indignation que lui avait causée l'auto-da-fé des œuvres de Bayle, fait publiquement à Colmar plusieurs années avant son arrivée, mais dont le récit était une nouveauté pour lui...* » Et ce qui m'inclinerait, même, à croire que l'abbé Hoffmann avait présente à l'esprit cette déclaration de Huot, c'est le passage suivant de ce dernier auteur, qui semble avoir inspiré directement le « *il trouva bientôt des personnes, etc.* » transcrit au commencement de cette note : « *La maison de M. de Klinglin, la société de plusieurs conseillers... lui offraient des ressources intellectuelles et mondaines qui ne tardèrent pas à le réconcilier avec ces Hottentots, comme il nomme ailleurs les Colmariens*, TOUJOURS A PROPOS DE BAYLE... »

Dans un travail qui vient de paraître chez l'éditeur Champion, à Paris, sous le titre: *Sur la destinée de quelques manuscrits anciens* et qui constitue l'un des fascicules de la *Bibliothèque de l'Institut français de Florence* fondé par l'Université de Grenoble et dirigé par M. Julien Luchaire, nous signalons, p. 15, en le célèbre philologue Lucas Holstenius, un cas typique d'aveuglement confessionnel et l'éternelle persistance de la théorie du *crepuit medius*, appliquée, par la gent bien pensante, aux hétérodoxes. L'Abbé Hoffmann, en traitant comme on l'a vu l'un des plus intéressants épisodes de l'histoire de Colmar au XVIIIe siècle, n'a pas échappé à la règle générale. Bienheureux les esprits libres, les consciences affranchies ! Si, de leur vivant, et à quelque groupement social qu'ils appartiennent — l'Université y compris — ils ne récolteront guère qu'opprobres et suspicions, du moins sont-ils assurés d'une dose d'estime posthume de la part des pédants, méticuleux ou calculateurs, qui gèrent l' « immortalité » littéraire. Et cela vaut bien quelque chose, sans doute. — CAMILLE PITOLLET.

§

Chanson de mariage savoyarde. — J'ai publié naguère dans le *Mercure* et réédité dans mes *Religions, Mœurs et Légendes*, 2e série, pp. 243 et suiv., une chanson burlesque où Jan Trainé-Malheurs énumère à son compère les cadeaux qu'il fera à sa femme. Les chansons rituelles de mariages savoyardes sont, au témoignage de M. Cl. Servettaz, extrêmement rares. (*Vieilles chansons savoyardes*, Paris. Leroux 1910, pp. 204 et suiv.) Il convient donc de faire connaître la suivante, inédite, que M. Kellier a notée à Tignes, dans la Haute Tarentaise, et qu'il a eu l'obligeance de me communiquer. C'est également un dialogue, mais entre les garçons qui désirent entrer dans la maison où se tient ce soir-là la veillée, et les filles qui répondent du dedans :

I	
Bona séra, veillozë, Tchanca dé mi, bona séra, Corpa dé mi, bona séra, Bona séra, veillozë.	Bonsoir veilleuses, Tchanka dé mi, bonsoir, Corpa dé mi, bonsoir, Bonsoir, veilleuses !
II	
Këli, këla, de fourë ? Tchanca, dé mi, këli këla, Corpa dé mi, këli këla Këli, këla, de fourë	Qui est là dehors ?
III	
Ç'ou mi Marti, ma dōna, Tchanca de mi, ç'ou mi, Marti, Corpa dé mi, ç'ou mi. Marti, Ç'ou mi, Marti, ma dōna.	C'est moi, Martin, ma dame.
IV	
W'ë-tu sta, Marti(në) ?	Où as-tu été, Martin ?
V	
A la fëra ma dōna.	A la foire, ma dame.
VI	
Që m'as-tu cronspa Marti(në) ?	Que m'as-tu acheté Martin ?
VII	
Oun'capéli, ma dōna.	Un chapeau ma dame.
VIII	
Vàrë l'as-tu paga, Marti(në) ?	Combien l'as-tu payé, Martin ?
IX	
Dwë dinë, ma dōna.	Deux francs et demi, ma dame.
X	
A cwi l'vés-tu dë, Marti(në) ?	A qui le veux-tu donner, Martin ?
XI	
A l'éspousa, ma dōna	A la fiancée, ma dame.
XII	
Intra didë, Martin(në)	Entre dedans, Martin.

On voit que la langue est plutôt du piémontais ; *chanca dé mi* et *corpa dé mi* sont des jurons piémontais courants. Les ë se prononcent très ouverts et le *në, ad libitum*, ajouté à *Marti*, traîne.

A. VAN GENNEP.

§

Les Femmes à l'Académie. — On ne sait quelle feuille du matin, épiloguant sur la scie du jour, les femmes à l'Académie, racontait récemment que Mme Vigée-Lebrun fut en son temps membre de l'Académie française.

Voici ce qui a pu illusionner le confrère à moitié informé qui la publia. En 1775, Mlle Vigée, qui avait offert deux de ses œuvres à la Compagnie, fut avisée par le Secrétaire perpétuel, qui était alors d'Alembert, que l'Académie ne voulait pas être en reste d'honnêteté envers elle, et avait décidé à l'unanimité de l'autoriser à *assister à ses séances*.

Voici, d'ailleurs, comment les *Mémoires Secrets*, dits de Bachaumont, content le fait-divers, à la date du 12 septembre :

M. d'Alembert vient d'écrire au nom de l'Académie Françoise une lettre à Mlle Vigé, qui fait infiniment d'honneur à cette Virtuose. Elle avoit envoyé

à cette compagnie les portraits de Fleuri et de la Bruyère peints par elle : car de fille de coeffeuse elle est devenue peintre, et il paroît qu'elle donne aussi dans la Littérature, à en juger du moins par les éloges du Secrétaire.

A Paris, ce 10 juillet (1775).

« *Mademoiselle,*

« L'Académie Françoise a reçu avec toute la reconnoissance possible la lettre charmante que vous lui avez écrite, et les beaux portraits de *Fleuri* et de *la Bruyère*, que vous avez bien voulu lui envoyer pour être placés dans la salle d'assemblée, où elle désiroit depuis longtemps de les voir. Ces deux portraits, en retraçant deux hommes dont le nom lui est si cher, lui rapelleront sans cesse, Mademoiselle, le souvenir de tout ce qu'elle vous doit et qu'elle est très flattée de vous devoir. Ils feront de plus à ses yeux un monument durable de vos rares talens, et qui sont encore relevés en vous par les grâces, par l'esprit et par la plus aimable modestie.

« Le compagnie désirant de répondre à un procédé aussi honnête que le vôtre de la manière qui peut vous être le plus agréable, vous prie, Mademoiselle, de bien vouloir accepter vos entrées à toutes les assemblées, d'hier, par une délibération unanime qui a eté sur le champ insérée dans ses registres, et dont elle m'a chargé de vous donner avis en y joignant tous ses remerciements. Cette communication me flatte d'autant plus qu'elle me procure l'occasion de vous assurer, Mademoiselle, de l'estime distinguée dont je suis pénétré depuis longtems pour vos talens et pour votre personne, et que je partage avec tous les gens de goût et avec tous les gens honnêtes.

« J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

« Mademoiselle,

« D'Alembert

« Secrétaire perpétuel de l'Académie françoise. »

Le procédé galant des Immortels de 1775 pourrait inspirer à ceux d'aujourd'hui, qu'obsèdent les revendications de nos suffragettes de lettres, un moyen de se tirer d'embarras. Qu'ils les convient donc à l'honneur d'assister aux travaux du dictionnaire.

« Je vous invite, dit Thomas Diaforus à Angélique, à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner. »

§

Un cours sur l'argot à la Sorbonne.— Un nouvel enseignement est donné depuis le mois novembre à l'Ecole des hautes études de la Sorbonne : il a pour objet *les procédés de formation de l'argot*. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une création de chaire : en l'absence de M. Paul Passy, malade, le suppléant de l'éminent philologue à simplement pris ce sujet pour matière d'une des deux conférences.

On sait que les cours des Hautes-Etudes sont fermés et accessibles seulement aux élèves régulièrement inscrits. Cet enseignement purement philologique n'est donc pas destiné au grand public.

Après les langues littéraires, après les dialectes, la science du langage devait être fatalement amenée à s'occuper des argots. Aucun idiome humain ne saurait lui être indifférent. Voici une trentaine d'années que les patois romans de France font l'objet d'un cours spécial à l'Ecole des Hautes Etudes et, depuis une date plus récente, ils sont étudiés dans quelques facultés de province (Lille, Bordeaux, Aix, etc.). Il était juste que l'argot eût son tour : il a déjà fait l'objet de quelques travaux linguistiques intéressants (comme *l'Argot ancien* de M. Lazare Sainéan).

A l'étudier de près, l'argot analysé scientifiquement apparaît tout diffé-

rent de la « langue de convention » que certains s'imaginent. Il s'est formé, il se renouvelle par les mêmes procédés que le français, en donnant une importance spéciale à la métaphore, comme tous les langages populaires, et à la substitution des suffixes. Il faut aussi noter la quantité considérable de mots empruntés par l'argot au provençal.

§

La V^e Exposition de la Société des Artistes rouennais aura lieu au musée de Rouen du 4 février au 5 mars prochain.

§

A Monte-Carlo. — Voici le moment où la « Côte d'Azur » attire à elle ses fidèles habitués, dont le nombre s'accroît chaque année. Monte-Carlo reprend sa belle animation dans une lumière et avec un soleil de printemps. Comme tous les ans, une exposition de peinture s'ouvrira dans quelques jours au Palais des Beaux-Arts et, comme tous les ans, la saison d'Opéra commencera vers la fin de janvier, le 26 probablement. M. Raoul Gunsbourg a déjà formé sa troupe et choisi son programme.

De sa troupe font partie les artistes les plus réputés du monde entier : M^mes Lucienne Bréval, Felia Litvinne, Dubel, Maly Horga, Heilbronner, Lamare, Lucy Arbell, Croiza, Bailac, Deschamps-Jehin, Lolini, Girard, Fock, Peletier ; MM. Chaliapine, Titta Ruffo, Rousselière, Muratore, Campagnola, Delmas, Ratti, Allard, Dangès, Floresco, Gresse, Marvini. M. Gunsbourg présidera aux débuts dans le chant de M^me Marthe Régnier et nous révélera une chanteuse extraordinaire, paraît-il, M^lle Edith de Lys, qui chantera dans la *Tosca* et dans *Mefistofele*. On entendra encore trois ténors célèbres : Giorgini, Issatchenko et Grassi.

Le programme de M. Gunsbourg sera varié. Il comprendra, en tous cas, trois nouvelles créations : *Déjanire*, de Saint-Saëns, *les Heures de l'amour*, d'un jeune compositeur, M. Marcel Bertrand, et *Ivan le Terrible*, de M. Raoul Gunsbourg lui-même.

§

Erratum.

Neuilly, le 16 décembre 1910.

Monsieur le Directeur,

Dans mon article sur Rimbaud, qui paraît aujourd'hui au *Mercure de France*, s'est glissé un *lapsus* qui me saute aux yeux à la lecture, et je prends date pour être le premier à le corriger.

Je disais que Rimbaud, dans sa pièce *Mémoire*, parlant de ces murs « dont quelque pucelle eut la défense », n'avait sûrement pas songé à Mézières, à qui l'on n'a connu historiquement que des défenseurs du sexe fort, notamment Bayard. Mais au lieu de Bayard, j'ai écrit Duguesclin. En tout cas, c'était aussi un défenseur mâle, donc mon argument subsiste.

Je compte sur votre obligeance, Monsieur le Directeur, pour l'insertion de cette lettre, et je vous prie de croire à mes sentiments les plus dévoués.

GEORGES IZAMBARD.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES COMPLÉMENTAIRES D'ALFRED DE MUSSET, réunies et annotées par Maurice Allem. Vol. in-18, 3.50.

LA JEUNESSE DORÉE SOUS LOUIS-PHILIPPE, par Léon Séché. (*Alfred de Musset. De Musard à la Reine Pomaré. La Présidente. Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers*). Documents inédits. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Le 20 février aura lieu à Paris au Grand Palais des Champs-Elysées, un concours agricole d'animaux gras. Les personnes qui désireraient participer à ce concours pourront prendre connaissance du programme chez, etc. — *Le Réveil du Tarn*, 18 décembre.

Ceux qui sont comme le plomb du vitrail, les anonymes qui ont besoin d'espérance... — *Le Matin*, 10 décembre.

Emma Bizer, originaire de Stammheim, banlieue de Stuttgart, venait à Paris pour s'y placer... La jeune Saxonne, etc. — *Le Journal*, 17 septembre.

Il pleuvait à torrents, et le thermomètre était au-dessous de zéro. — *Le Journal*, 13 octobre.

Que de chemin parcouru depuis vingt-six ans ! Plus d'un lustre, car ce fut en 1895 qu'elle débuta à l'Œuvre. — *Excelsior*, 19 novembre.

On sait la propriété des carafes en terre poreuse : si on les remplit d'eau et qu'on les mouille à l'intérieur... — *Touchatout*, 15 septembre.

UN TRAIN DANS UN RAVIN [titre]. *C'est au Tonkin comme en France* [sous-titre]. On mande du Yunnan qu'un train de marchandises, au kilomètre 359, sur la ligne du Yunnan, a déraillé. — *L'Humanité*, 30 septembre.

Coquilles.

Une légende que je serais heureux d'aider à détruire : c'est que la Préfecture de police et le parquet sont en bise-bise perpétuelle. — Compte-rendu de la déposition de M. Lépine à la Commission d'enquête.

La grève a malheureusement coïncidé avec les germes d'octobre. — Bruxelles, *la Chronique*, 19 octobre.

La comedie hispano-américaine se termine en baiser d'amourette. — *Le Journal*, 17 novembre.

Les plumes du chapeau s'aplatissaient, défrisées par la ruine. — *Excelsior*, 19 novembre.

On a célébré cette année [1910] le centenaire de la naissance de Mrs Gaskell, qui publia son premier roman, *Mary Barton*, en 1848, à l'âge de 34 ans. — *Mercure de France*, 16 novembre.

Ils se soucient fort peu des joies du 90 *canny* [*go canny*]. — *Le Siècle*, 15 décembre.

La trombe fut si forte qu'une maison de deux étages, qui se trouvait exactement en arrière de la brèche, fut emportée comme un fœtus. — Nantes, *Le Petit Phare*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Vient de paraître :

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série)

L'ŒUVRE DE JOHN CLELAND

(Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir)

Avec des documents sur la vie galante à Londres, au XVIIIe siècle, d'après **Les Sérails de Londres.**

Introduction, essai bibliographique, par **Guillaume Apollinaire,**

1 volume in-8 de 300 pages orné de 6 compositions d'après la suite gravée par WILLIAM HOGARTH : **La destinée d'une courtisane..... 7 50**

Vient de paraître :

Le Coffret du Bibliophile — (2e série)

Tirage de luxe à 500 exemplaires numérotés et réservés aux souscripteurs

SOUVENIRS D'UNE COCODETTE

Écrits par elle-même

Un vol. sur papier d'Arches (nº 6 à 505)..... **6** fr. — Relié..... **9** fr.

Demander *prospectus détaillés, Bulletins de souscription* et *Catalogue 1911*

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

DIRECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn et A. van Gennep.

Sommaire du nº 84 (15 Décembre 1910).

Une règle de constance dans les trajets lointains de la fourmi exploratrice, par M. V. Cornetz.

Les Types sexuels intermédiaires, par le Dr Magnus Hirschfeld, traduction du Dr E. Simac.

Émotion, sentiment, tendance, par M. M. Mignard.

Le Problème de la connaissance, par M. Paul Lafargue.

Notes et Analyses :

La culture des tissus animaux en dehors de l'organisme. I. Par M. E. Pozerski. II. Par Mlle Anna Drzewina.

Une loi reliant entre eux les prix des denrées et leur consommation, par M. Casimir Cépède.

Le Tissu social, par M. Albert Chardentier.

Chronique :

Bulletin météorologique des Idées : Un cours de M. Poincaré, par Θ.

Carnet : Les larves de fourmillon. — Poules Pondeuses. — Sexe et cerveau. — Papilles de la langue et races. — Parabiose. — *Animal Behavior*.

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI^e)

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. G. MONOD, Membre de l'Institut et **Ch. BÉMONT**

(35^e année, 1910). — Paraît tous les deux mois.

ABONNEMENT : Un an : Paris, **30** fr. — Départements et Étranger, **33** fr. — La livraison, **6** fr.

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

Revue bimestrielle publiée avec la collaboration des professeurs et des anciens élèves de l'Ecole libre des Sciences politiques

(25^e année, 1910)

Rédacteur en chef : M. ESCOFFIER, maître de conférences à l'Ecole.

ABONNEMENT : Un an : Paris, **18** fr. — Départements et Étranger, **19** fr. — La livraison, **3** fr. **50**.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

Revue mensuelle de la Science économique et de la statistique

(69^e année, 1910. Paraît le 15 de chaque mois)

Rédacteur en chef : Yves GUYOT, Ancien Ministre, Vice-Président de la Société d'Economie politique.

ABONNEMENT : Un an : France et Algérie, **36** fr. — Six mois, **19** fr. — Union postale : Un an ; **38** fr. Six mois : **20** fr. — Le numéro, **3** fr. **50**.

JOURNAL DE PSYCHOLOGIE

NORMALE ET PATHOLOGIQUE

DIRECTEURS

Dr Pierre JANET
Professeur au Collège de France.

Dr Georges DUMAS
Professeur adjoint à la Sorbonne.

Secrétaire de la rédaction : **Jean DAGNAN BOUVERET**, agrégé de philosophie

ABONNEMENT : UN AN, **14** fr. — LE NUMÉRO, **2** fr. **60**

Paraît tous les deux mois, avec figures dans le texte et forme à la fin de l'année un volume de 600 pages environ.

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France

(*35^e année, 1910*)

Paraît tous les mois, par livraisons de 7 feuilles gr. in-8°, et forme chaque année deux volum de 680 pages chacun.

Prix de l'abonnement : Un an : Paris, **30** francs ; départements et étranger : **33** francs. livraison; **3** francs.

REVUE DU MOIS

DIRECTEUR : **Émile BOREL**, professeur à la Sorbonne.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **A. BIANCONI**, agrégé de l'Université.

(*5^e année, 1910*)

Paraît le 10 de chaque mois, par livraisons de 128 pages grand in-8° (25×1

Chaque année forme deux volumes de 750 à 800 pages chacun.

PRIX DE L'ABONNEMENT : Un an, Paris, **20** fr. Départements, **22** fr. Union postale, **25** fr. — Six mois, Paris, **10** fr. Départements, **11** fr. Union postale, **12** fr. Prix de la livraison : **2** fr. **25**

Envoi franco de spécimens sur demande.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

êtes de Noël et du jour de l'An

Billets d'aller et retour de 1re, 2e classes, à prix réduits, élivrés du 19 au 31 décembre 1910

	1re classe fr.	2e classe fr.
aris à Cannes	177.40	127.75
« à Nice	182.60	131.50
« à Monaco-Monte-Carlo	185.45	133.55
« à Menton	186.65	134.40

VALIDITÉ : 20 jours avec faculté de olongation une ou deux fois de 10 jours oyennant supplément de 10 0/0 par période. Droits à deux arrêts en cours de route l'aller et au retour.

Admissions des porteurs de billets de e classe, sans supplément, dans le « **Côte Azur rapide** » et dans le « **train de uit extra-rapide** ». — Toutefois les oyageurs empruntant le « **Côte d'Azur apide** » ne pourront profiter de la faculté s arrêts qu'à partir de **Marseille** à aller; au retour aucun arrêt ne sera auto- sé.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'HIVER AUX PYRÉNÉES

(Golfe de Gascogne Côte Basque, Roussillon)

Il est délivré dans toutes les gares du Réseau d'Orléans et dans ses bureaux de ville à Paris, des billets d'aller et retour de toutes classes, à prix réduits, valables 33 jours, et prolongeables moyennant supplément, pour les stations hivernales des Pyrénées, du golfe de Gascogne et du Roussillon : *Pau, Biarritz, St-Jean-de-Luz, Arcachon, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains, Banyuls-sur-Mer*, etc.

Quotidiennement cinq trains rapides ou express dans chaque sens entre Paris et Pau-Biarritz, composés de grandes et belles voitures à bogies et intercirculation. Trajet en 12 heures environ. Dans les trains de nuit, wagons-lits du dernier confortable avec salons-lits, lits ordinaires et couchettes.

Pour les relations avec le Roussillon, viâ Montauban-Toulouse, ou vice-versa, voitures de luxe comprenant des salons-lits, lits-toilette et couchettes et voitures mixtes de 1re et 2e classes à couloir entre Paris-Quai d'Orsay et Port-Bou; entre Paris-Quai d'Orsay et Villefranche-Vernet-les-Bains, voitures directes 1re et 2e classes, à couloir avec compartiments lits-toilette et couchettes.

CHEMIN DE FER DE L'ÉTAT.

Excursions à prix très réduits E PARIS A LONDRES

Par la gare Saint-Lazare, Via Rouen, Dieppe et Newhaven.

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat honneur de porter à la connaissance du pu- c que, dans le but de faciliter les relations ec l'Angleterre, elle fait délivrer jusqu'au avril 1911 des billets d'aller et retour pour ndres, valables du vendredi au mardi, aux x exceptionnels de :

9 fr. 05 en 1re classe ; 37 fr. 80 en 2e classe 32 fr. 50 en 3e classe.

Les prix très réduits de ces billets faciliteront tainement dans une large mesure les rela- os avec Londres aux nombreux voyageurs i se rendent dans cette ville, par la voie de uen, Dieppe et Newhaven, la plus pittoresque la plus économique.

es billets sont valables pour Londres ou toute re gare de la Compagnie du **London ighton**.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VILLA à **Beaulieu** " Villa Finistère " route de Nice à Monaco, 3.400 m. ; Revenu brut : 12.000 fr. ; **M. à pr. : 140.000** fr. Adj. ch. not., 24 janv., Me THION DE LA CHAUME, 8, Bd. Sébastopol.

VILLE DE PARIS

A adjer sur 1 ench., ch. not., 10 Janvier 1911.
TERRAIN R. du **ROCHER**, 20-22. Sce : 602m17. **Mise à prix : 500** fr. le m. S'adr. : Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue Pyramides, dép. ench.

Maison de rapport R. **DAGUESSAU, 11.** Sce 939 m. 20. Rev. br. 34.577 fr. 25. **M. à prix : 500.000** fr. A adj. sur 1 ench. ch. not. Paris, 24 Janv. S'adr. : Me CRÉMERY, not., 15, r. Ville-l'Évêque.

TERRAIN r. ETIENNE-MARCEL prolongée, r. des MINIMES (3e). Cce : 297m58. **Mise à pr. : 74.400** fr. (250 fr le mètre). A adj. sur 1 enc. ch. not. Paris, 10 janv. S'adr. : Assistance publique, 3, av. Victoria, et Me G. MOREL D'ARLEUX, n , 15, r. des Saints-Pères.

PROPRIÉTÉ à **SÈVRES** (Seine-et-Oise), r. des Fontaines, 1, angle r. des Binelles Cce : 2.216 mètres. **Mise à prix : 30.000** fr. A adj. s. 1 ench., ch. not., Paris, 10 janvier 1911. S'adr. Me LEROY, not., 9, boul. Saint-Denis.

BULLETIN FINANCIER

La situation du marché ne présente pas grand changement sur la dernière quinzaine C'est-à-dire que ses tendances sont toujours indécises.

Le 3 o/o français s'inscrit à 97,15, l'Extérieure espagnole à 94,80, le Turc unifié 92,70. Les fonds russes gardent à peu de chose près leurs positions. Nous trouvons l Consolidé 4 o/o à 96,25, le 4 o/o 1901 au même cours, le 4 1/2 1909 à 103,40, le 5 o/ 1906 à 104,85, le 3 o/o 1891 à 83, le 3 o/o 1896 à 81.

Les établissements financiers sont assez fermes : le Crédit Lyonnais s'avance à 1.47 le Comptoir à 933, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1.858, la Société Générale 743, la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie, dont l'assemblée générale vien d'avoir lieu, à 328. Le Crédit Mobilier reste à 716, le Crédit Foncier fléchit à 810.

Il y a une légère amélioration dans le compartiment des chemins de fer : le Paris Lyon-Méditerranée est à 1.202, l'Est à 873, l'Orléans à 1310, le Nord à 1599, le Midi 1.128.

Quant aux affaires, elles vont subir un temps d'arrêt pour reprendre sans doute e février.

LE MASQUE D'OR

Banque française pour le Commerce et l'Industrie

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la *Banque Française pour le Co merce et l'Industrie* a été tenue mercredi 14 décembre, sous la présidence de M. Mau Rouvier, président, assisté de M. Bloch, représentant la *Banque Transatlantique*, e M. Ayulo comme scrutateur. 65.445 actions étaient représentées.

Le rapport du Conseil d'administration sur lequel nous nous réservons de revenir reste, constate une nouvelle progression des Affaires de la Banque, qui, au cours l'exercice, a émis avec succès 60.000 lettres de gage 4 1/2 o/o du *Crédit Foncier Royaume de Serbie*, les obligations de la *Compagnie péruvienne de navigation* conclu une opération de prêt à court terme de 500.000 francs au gouvernement otto De plus, elle a pris part à la constitution d'un *Syndicat d'Entreprise de route Turquie* et participé aux principales opérations financières de la place de Paris.

Le bénéfice brut s'élève à 7.487.980 fr. et le bénéfice net à 5.925.977 fr. 60 réserve légale, un premier dividende de 5 o/o et l'allocation au Conseil, absor 3.559.266 fr. 75. Il est ensuite prélevé 300.000 fr. correspondant à un dividende com mentaire de 1/2 o/o, laissant ainsi un surplus de 2.066.710 fr. 85 sur lequel i attribué 1.500.000 fr. à la réserve supplémentaire. Le solde de 566.710 fr. 8 reporté à nouveau. Le total des bénéfices s'élève ainsi à 6.647.275 fr. 10.

Toutes les résolutions ont été votées à l'unanimité et le dividende fixé en conséqu à 13 fr. 75 par action, sur lequel un acompte de 5 fr. a été payé le 1er août ; le s soit 8 fr. 75, est payable le 3 janvier 1911, sous déduction des impôts.

Quitus a été donné à la succession de M. Armand Ruiz, administrateur dé L'assemblée a confirmé la nomination, comme administrateur, de M. Edouard Comba renouvelé les mandats de MM. de Kaulla et Spitzer, administrateurs, et de M. de tellerie, censeur.

MM. A Bergaud et E. Frachon, ont été maintenus comme commissaires des co

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPERATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

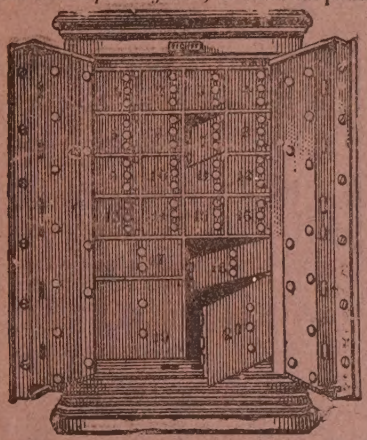
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE.

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. b

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.